14
14-F
14

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
39 M H
39

V. 06 A R 1.

12-12. F. 12

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

TOME CINQUIEME

contenant

DES REFLEXIONS MORALES sur les Epitres & Evangiles, depuis le premier Dimanche de l'Avent jusqu'au Mercredi des Cendres.

SECONDE EDITION.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

GUILLAUME DESPREZ Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, à Saint Prosper & aux trois Vertus, au dessus des Maturins. & ELIE JOSSET, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Fleur-de-Lis d'or. } ruë Saint Jacques.

M. DC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

AVERTISSEMENT.

COMME le monde a d'ordinaire peu de curioſité & peu de créance pour tout ce que les auteurs alléguent au commencement de leurs ouvrages, afin de juſtifier le deſſein qu'ils ont pris de les compoſer ou de les rendre publics : il eſt fort inutile dans des avertiſſemens de l'entretenir de ces ſortes de diſcours. Mais il n'en eſt pas de même de certains ſcrupules & certaines difficultez ſur l'ouvrage même dont le lecteur ſe ſent ſouvent fort choqué, à moins que l'on n'ait ſoin de l'en éclaircir. C'eſt une déférence qu'il éxige, & il prend avec raiſon pour un défaut de lumiére, ſi l'on ne devine pas ces difficultez; ou pour une négligence blâmable, ſi les devinant, on ne prend pas la peine de les prévenir.

On peut mettre de ce nombre les difficultez que l'on forme ſur les titres. Il y en a à qui il ſuffit pour ſe buter d'un livre que le titre leur en

déplaiſe: & ſouvent le dégoût qu'ils en conçoivent, n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable. Car il n'y a guéres de lieu de rien attendre de bon d'un ouvrage dont l'auteur n'a pu s'empêcher de faire paroître la bizarerie de ſon eſprit dans le titre même de ſon livre.

Mais il ſemble qu'on doit être plus indulgent, quand ce que l'on y trouve à rédire, ne conſiſte qu'en ce que le titre ne paroît pas aſſez juſte, & ne donne pas aſſez préciſément l'idée de la matiére qui y eſt traitée.

Or ce n'eſt que de ce dernier genre qu'eſt l'objection que quelques perſonnes ont faite contre celui de *Continuation des Eſſais de Morale* qu'on a donné à ce petit ouvrage. Car elle n'eſt fondée que ſur ce qu'il leur ſemble que ces réfléxions ſur les Epîtres & les Evangiles de toute l'année n'ont pas aſſez de raport avec des traitez qui ont paru ſous le nom *d'Eſſais de Morale*, pour porter le titre de *continuation de* ces *Eſſais*.

Quand cela ſeroit, le défaut ne ſeroit pas ſi conſidérable qu'il ne pût être compenſé par quelques avantages

de ce titre que l'on remarquera dans la ſuite. Mais on peut dire même que cela n'eſt pas. Car lorſqu'un titre eſt ſi général qu'il peut convenir à différentes ſortes de traitez, ce n'eſt pas s'en éloigner que d'y en enfermer qui ſoient aſſez différens entre eux, pourvu qu'ils conviennent dans la qualité commune qui eſt marquée par le titre. Et c'eſt ce qui ſe rencontre dans ces diſcours ſur les Epitres & les Evangiles qui compoſent ce qu'on a apelé : *Continuation des Eſſais de Morale.* Car qui en conſidérera les ſujets & la maniére dont on les y traite, reconnoîtra ſans peine qu'on a eu tout autant de droit d'y donner le titre d'*Eſſais de Morale*, qu'aux traitez mêmes qui le portent, & que la reſſemblance de ces deux ouvrages donnoit lieu de faire paſſer le ſecond pour une continuation du premier.

Ce ſont des *Eſſais*, puiſqu'il s'en faut bien que les ſujets n'y ſoient traitez avec l'étenduë qu'ils le pourroient être, & que les vuës & les ouvertures que l'on y propoſe, pourroient donner lieu à les traiter beaucoup plus parfaitement. Ce ſont des *Eſſais de*

Morale ; puiſqu'il n'y entre que des refléxions ſur les devoirs communs de la vie chretienne, fondées ſur les principes de la vraie Morale.

Ce ne ſont point des penſées rares, élevées, myſtérieuſes, qui ayent pour but de rehauſſer l'idée que le commun du monde a des myſtéres de la foi. Ce ne ſont point des éclairciſſemens ſubtils ou ſavans des difficultez qui s'y rencontrent, ni des réponſes aux objections par leſquelles les hérétiques les combatent.

Ce ne ſont point de ces mouvemens vifs & impétueux, ni de ces invectives fortes contre les deſordres du monde, que l'autorité du miniſtére évangélique inſpire aux prédicateurs & aux paſteurs. Ce ne ſont point de ces figures pompeuſes, & de ces diſcours brillans qui attirent l'admiration du commun du monde. Ce n'eſt point auſſi une explication ſuivie ou litérale ou allégorique des Epitres & des Evangiles, comme on en trouve dans pluſieurs livres. Ce ſont des diſcours ſans chaleur, ſans éclat, ſans élévation, dans leſquels on a eu ſeulement en vuë d'arrêter l'eſprit de ceux qui li-

ſent les Epitres & les Evangiles que l'Egliſe propoſe chaque Dimanche, ſur certaines véritez de morale qui y ſont expreſſément contenuës, ou qui en ſont des conſéquences néceſſaires que la lettre de l'Ecriture fournit à ceux qui y font quelque attention.

Enfin ce n'eſt que l'éxécution d'un devoir commun à tous les Chretiens, qui ſont tous obligez de ſe nourrir des véritez contenuës dans les endroits de l'Ecriture que l'Egliſe leur propoſe le long de l'année pour les inſtruire & pour les édifier.

On ne voit donc pas pourquoi il n'auroit point été permis de donner à ces ſortes de diſcours le nom d'*Eſſais de Morale*; puiſqu'ils n'en ſont pas moins diſcours de Morale, parce que les véritez qu'on y propoſe y ſont jointes de plus prés à la ſource & à la régle de la vraie Morale qui eſt contenuë dans l'Ecriture, & principalement dans les Evangiles & les écrits des Apôtres. Soit qu'on propoſe d'abord une vérité, & qu'on la prouve enſuite par les principes de l'Ecriture; ſoit qu'on propoſe d'a-

bord les paroles de l'Ecriture, & qu'on en tire par forme de conſéquence les véritez qu'elles contiennent, c'eſt toujours la même choſe; c'eſt-à-dire, que ce ſont toujours des véritez de Morale prouvées & autoriſées par l'Ecriture, comme c'eſt le même chemin de monter du bas d'une montagne en haut, ou de deſcendre du haut en bas.

C'eſt en effet la principale différence qu'il y ait entre les diſcours qui ont paru ſous le titre d'*Eſſais de Morale*, & ceux-ci que l'on a apelé la *Continuation des Eſſais*, *&c.* On propoſe dans les premiers certaines véritez, & l'on remonte juſqu'aux principes d'où elles naiſſent, & qui y ſervent d'éclairciſſement & de preuves. Mais dans ces derniers-ci ce ſont les paroles de l'Ecriture que l'on propoſe d'abord, & l'on deſcend de-là aux conſéquences qui s'en tirent.

Il eſt vrai qu'il naît de-là une autre différence. C'eſt qu'ayant propoſé d'abord dans les premiers traitez, certaines véritez de Morale qui en font le ſujet, comme il ne s'agit dans la ſuite que de les développer, on s'y arrête davantage; ce qui fait que ces

véritez y ſont traitées avec plus d'étenduë : au lieu qu'ayant eu deſſein ici d'éclaircir en un certain nombre de points, non une ſeule vérité, mais les principales de celles qui ſont contenuës dans une Epitre ou un Evangile, on a été obligé de ſe reſſerrer beaucoup davantage, & d'en propoſer un plus grand nombre ; parce que chaque Epitre & chaque Evangile en contient pluſieurs. Mais ſoit que l'on les étende plus ou moins, on a également droit de les renfermer ſous le titre commun d'*Eſſais de Morale* qu'on y a donné.

On auroit pu néanmoins diſtinguer ces différentes maniéres de traiter les véritez de Morale par des titres différens, & donner, par exemple, à cet ouvrage le titre de penſées ou de réflexions chretiennes ſur les Epitres & les Evangiles de l'année. Mais on a conſidéré qu'on l'auroit confondu par-là avec quantité d'autres livres qui portent les mêmes titres. De ſorte qu'au lieu que la fin des inſcriptions eſt de diſtinguer les ouvrages & de les faire connoître, celle-là n'auroit point eu d'autre effet que de cacher celui-

ci dans cette foule, & d'empêcher qu'on ne pût avoir aucune idée de ſon caractére particulier. Voilà plus qu'il ne faut de raiſons pour juſtifier une choſe de ſi peu de conſéquence.

Mais il n'eſt pas ſi facile de répondre à une autre objection qui eſt faite ſur le fond même par des perſonnes très-judicieuſes. C'eſt, diſent-ils, qu'on ne voit pas bien quel beſoin le monde avoit d'un livre tel que celui-ci, ni quelle utilité il en peut tirer. Il n'eſt déja que trop chargé de la multitude des livres qu'on publie ſur de pareils ſujets. On ne voit autre choſe que des *Conſidérations*, des *Méditations*, des *Inſtructions* ſur les Epitres & les Evangiles. Il y auroit de la préſomption à croire qu'on y a mieux réuſſi que les autres: & ſi l'on ne le prétend pas, il y a de l'injuſtice à fatiguer encore le monde par de nouveaux livres ſur ces mêmes ſujets, qui ne valent pas mieux que ceux qui ſont déja imprimez.

S'il étoit néceſſaire pour répondre à cette objection, & pour juſtifier le deſſein de publier cet ouvrage, de prétendre qu'il ſoit plus eſtimable que les

autres qui ont été faits ſur les mêmes matiéres, je ne pourrois faire autre choſe que de le condanner à la ſuppreſſion.

Mais il ſemble que ſans former ce jugement, on y peut répondre que l'utilité des livres ne dépend pas uniquement de ce qu'ils ont effectivement d'eſtimable, ce que l'on peut apeler un mérite réel & abſolu; & qu'il dépend encore davantage de la proportion qu'ils ont avec l'eſprit & les diſpoſitions de ceux qui les liſent, ce que l'on peut apeler un mérite rélatif. Or il peut arriver & il arrive même trés-ſouvent que les meilleurs livres ne ſont pas toujours les plus utiles, faute de cette proportion. C'eſt ce qui a fait ſouhaiter à ſaint Auguſtin que l'on fît quantité de livres ſur les mêmes matiéres; parce qu'il y en a qui ſont lus & goûtez par les uns, d'autres par d'autres, & qu'il ne faut pas eſpérer que les mêmes livres puiſſent plaire à tout le monde. Il y a dans les eſprits des hommes une infinité de différens jours, de différentes ouvertures, de différentes préventions, de différens goûts; ce qui

produit en eux une diverſité infinie de jugemens. Ils ſont attirez ou rebutez par une infinité de différentes raiſons ſolides ou non ſolides, vraies ou fauſſes : & il y en a même à qui il ſuffit pour ne lire pas un livre, qu'il y ait dix ans qu'il ait été fait, & que l'on n'en parle plus dans les converſations du monde.

Ce n'eſt donc rien de dire contre un livre, que les mêmes matiéres ont été traitées ailleurs, & peut-être plus ſolidement. Car il ne laiſſera pas avec cela de pouvoir être utile à bien des gens qui le liront, & qui ne ſeront pas diſpoſez à lire les autres. Qu'il y ait en cela de la phantaiſie plutôt que de la raiſon, il n'importe. Il eſt de la raiſon & de la charité de s'accommoder à ces phantaiſies des hommes, & d'avoir cette condeſcendance pour une foibleſſe à laquelle il n'eſt pas poſſible de remédier.

La plupart des médecins ſont perſuadez qu'il ſeroit utile pour la ſanté des corps de ſe priver de cette grande variété d'alimens, & ſur tout de ceux qui ſont les plus agréables au goût, pour ſe réduire à une

maniére de vie ſimple & uniforme. Peut-être que ce conſeil ſeroit en effet trés-bon : mais comme il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit jamais pratiqué, on ne ſauroit blâmer ceux qui permettant d'autres alimens, tâchent de faire en ſorte que ces alimens n'ayent point de mauvaiſes qualitez.

On peut dire la même choſe de cette variété de livres de piété qui ſont entre les mains de tout le monde. Le meilleur ſeroit peut-être de s'en paſſer, & de ſe réduire à un petit nombre pour en faire ſa nourriture ordinaire par une lecture réitérée & une ſérieuſe méditation. Mais comme il y a peu d'eſpérance qu'on puiſſe réformer ſur ce point le commun des hommes, & les empêcher de ſuivre dans leurs lectures leurs différentes inclinations : il eſt utile que la vérité ſe préſente à eux en tant de diverſes maniéres qu'elle puiſſe trouver entrée dans leur eſprit ſous quelqu'une des formes dont on l'aura revétuë.

Il n'eſt donc nullement néceſſaire, en publiant un écrit, de croire qu'il ſoit meilleur & plus utile que les autres ; ce qui ſeroit en effet une trés-

grande préſomption. On peut même en former en le publiant un jugement peu avantageux, & y reconnoître bien des défauts. Il ſuffit de croire qu'il puiſſe être proportionné à quelques eſprits, & leur être utile par cette proportion. Après tout on n'abolit pas les anciens livres quand on en donne de nouveaux : mais on fournit ſeulement à ceux qui trouveroient plus de goût dans les nouveaux livres, un moyen de n'être pas privez des véritez qui leur ſont utiles. Dieu ne s'eſt pas aſtraint à ne faire entrer ſes lumiéres dans l'eſprit des hommes que par les voies les plus excellentes. Il ſe ſert pour cela d'une infinité de moyens. Ainſi, ſans préférer ni même égaler les livres qu'on publie à ceux qui ſont déja faits, il ſuffit qu'on ait droit de croire que Dieu s'en puiſſe ſervir pour donner à quelques perſonnes la connoiſſance & l'amour des véritez qu'on y trouve.

Il y a diverſes régles qu'on eſt obligé d'obſerver à l'égard de Dieu dans la publication des livres de piété, afin qu'elle lui ſoit agréable. Mais à l'égard des hommes il n'y en a propre-

ment qu'une qui ſoit entiérement indiſpenſable. C'eſt qu'il n'y ait rien dans ces livres qui puiſſe nuire à ceux qui les liſent, en corrompant leur eſprit par de mauvaiſes maximes. C'eſt ce que l'on a tâché d'obſerver dans celui-ci, avec tout le ſoin dont on a été capable. Il eſt permis ou pardonnable de ſe tromper dans tout le reſte: & ſouvent même ces défauts n'empêchentpas le ſuccês des livres. Il y en a de três-bons qui réuſſiſſent peu: il y en a de mediocres qui réuſſiſſent beaucoup. *Eſt quædam etiam in ejuſmodi rebus fortuna: quidam merentur famam; quidam habent.*

On a donc eu raiſon de ne ſe pas arrêter à ce qu'on peut alléguer contre le peu de mérite de cet ouvrage; puiſque cela n'empêche pas qu'on n'ait lieu d'eſpérer qu'il pourra être utile à ceux qui le liront, & avoir même quelque ſuccês par les raiſons que j'ai marquées.

On fut obligé de faire imprimer cet avertiſſement à la tête des deux volumes qui contiennent des réfléxions ſur les Epitres & Evangiles depuis Pâques juſqu'à l'Avent. Mais comme

toutes les parties ſont preſentement publiées, & que ce deſordre eſt réparé, on l'a remis à ſa place naturelle, qui eſt d'être à la tête du volume ſur l'Avent. Et par-là il devient la marque de cette ſeconde édition que l'on trouvera auſſi beaucoup plus correcte, & corrigée en beaucoup d'endroits à l'égard de l'expreſſion.

APPROBATION.

J'Ay lû un Livre en quatre volumes intitulé, *Continuation des Eſſais de Morale ſur les Epitres, ſur les Evangiles & ſur les Myſtéres.* A Paris ce de Juillet 1687.

COURCIER.

APPROBATION des Docteurs.

COMME la Religion conſiſte dans la foi & dans les mœurs, & qu'en même tems que l'Egliſe travaille à gagner ſes ennemis en leur découvrant la vérité qu'ils ignoroient, elle tâche de ſanctifier ſes enfans en les engageant à faire honneur à leurs ſentimens par leurs actions: c'eſt donner au zéle toute l'étenduë qu'il peut avoir, que de s'employer ſans réſerve à ſeconder l'Egliſe dans ces deux choſes, qui fixent ſes deſſeins & qui partagent ſa conduite. Chacun ſait combien l'Auteur qui donne cet ouvrage au public, a contribué au plein triomphe que la foi de l'Egliſe a remporté ſur ſes ennemis. Nous goûtons avec plaiſir les fruits d'une gloire qui lui a couté tant de peines, & nous apprenons avec joie qu'il vient tout de nouveau de prendre les armes pour repouſſer les derniers efforts d'un parti, qui foible, languiſſant, & preſſé de toutes parts, ſemble ne pouvoir plus ſe ſoutenir que par de nouveaux ſyſtêmes, & par des paradoxes inouïs. Mais comme rien ne peut échaper à la doctrine &

à la charité de l'Auteur, il ne ſe borne pas à défendre l'Egliſe contre ſes ennemis ; il travaille utilement au ſalut de ſes enfans, également habile & hureux à connoître avec pénétration, à montrer avec évidence, à développer avec netteté & les dogmes que l'on doit croire, & les maximes que l'on doit ſuivre pour appartenir de cœur & d'eſprit à JESUS-CHRIST & à ſon Egliſe. Il diſſipe les nuages de l'ignorance & de l'erreur. Il conduit à la vertu par des pas de lumiére ; & de la même main dont il a tant de fois élevé des trophées à la vérité de la foi, il ſoutient la pureté de la Morale, & la fait triompher de la cupidité, des paſſions, & du crime. On a déja vu pluſieurs ouvrages dont il nous a enrichis. Il le fait encore dans les livres qui ont pour titre, *Continuation des Eſſais de Morale*. Tout y eſt plein de ſolidité & d'inſtruction. La doctrine y prépare le monde à la piété. L'Auteur va au cœur par l'eſprit. Il joint l'onction à la force, & par tout il gagne & il enleve, parce que par tout il perſuade & il convainc. Ceux qui liront ces livres avec application, y apprendront l'hureux art d'entrer dans les deſſeins de l'Egliſe, qui dans les Dimanches & les Fêtes ne propoſe aux fidelles certains endroits choiſis de l'Ecriture qu'afin que ce qu'ils entendent lire ſoit le ſujet de leur inſtruction, le ſoutien de leur eſpérance, & le principe de leur conſolation. Le pécheur, malgré les nuages des paſſions, s'y reconnoîtra lui-même. Il y verra la grandeur de ſes égaremens ; il en découvrira les ſources ; il en prévoira les ſuites : pourvu qu'il ne ſoit pas

ſemblable à un homme, qui après s'être regardé dans un miroir s'en-va & oublie à l'heure-même quel il étoit, il aura honte de n'être pas ce qu'il doit être, & cherchera dans la pénitence des forces pour s'affranchir de l'empire du démon. Le juſte s'y ſentira de plus en plus animé à rendre graces à la miſéricorde qui l'a prévenu de ſes bénédictions ; à combattre la cupidité dont il découvrira les artifices & les illuſions ; à faire ſon ſalut avec crainte & tremblement ; à affermir ſa vocation & ſon élection par de bonnes-œuvres. Péres, enfans, maîtres, domeſtiques, magiſtrats, princes, religieux, prêtres, pontifes, tout le monde y peut profiter : & de tant d'états différens qui partagent la ſociété civile, & qui font cette agréable variété de l'Egliſe dont parle le Roi-Prophéte, il n'en eſt pas un ſeul qui ne puiſſe y trouver les régles d'une conduite également ſainte devant Dieu, & irreprochable devant les hommes. A Paris le 25. Juillet 1587.

B LA M P I G N O N
Curé de S. Médéric.

L. H I D E U X
Curé des SS. Innocens.

AUTRE APPROBATION.

LEs quatre volumes d'*Eſſais de Morale* qui ont paru il y a quelques années, ont eu une approbation ſi générale, qu'il ſuffit de dire qu'en voici la continuation, pour en donner une juſte idée. On y reconnoît la malice la plus raffinée du cœur humain, re-

SUR L'EPITRE DU I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Hora eſt jam nos de ſomno ſurgere.
Rom. 13. 11. 14.

Il eſt tems de nous réveiller de notre aſſoupiſſement.

I.

QUoi-que ſaint Paul ne parle ici que d'une ſorte de ſommeil, qui eſt celui d'oiſiveté & de négligence, néanmoins la ſuite de l'épitre nous donne lieu d'en diſtinguer deux, dont on peut apeler le premier un ſommeil d'illuſion, & l'autre un ſommeil d'inaction & de pareſſe. Le ſommeil d'illuſion eſt celui qui convient propre-

ment à ceux qui ſont poſſédez de paſſions criminelles. Car qu'y a-t-il de plus viſible & de plus miſérable que leur illuſion ? Ils s'imaginent trouver un bonheur réel & ſolide dans ces paſſions qui ſont leur malheur & leur miſére. Ils ſe livrent entre les mains de leurs ennemis, & ils les prennent pour leurs amis. Ils ne s'aperçoivent point de leurs moqueries & de leurs inſultes. C'eſt l'état des gens du monde qui ne penſent point à Dieu. Ils ſe croyent fort laborieux & fort actifs, parce qu'ils s'agitent beaucoup : mais l'Ecriture qui juge des choſes ſelon la vérité,& qui en donne les vraies idées, les traite de gens endormis & oiſifs :
Pſ. 376. *Les Puiſſans ſe ſont endormis*, dit le prophête, *& ſe rêveillant aprês leur ſommeil ils n'ont rien trouvé dans leurs mains*. Leur vie eſt un ſommeil, parce qu'ils ne s'y repaiſſent que de ſonges, qu'ils n'ont que des connoiſſances confuſes, ténebreuſes, incertaines, & que le jour de la vérité ne pénétre point dans cette nuit où ils vivent. Voilà l'idée que l'Ecriture nous donne de la vie des paſſions: & il eſt trés-utile de concevoir ſous cette idée de

gens endormis ces gens ſi actifs, ſi occupez, ſi habiles & ſi pénétrans dans leurs intérêts, & ſi intelligens dans les affaires du monde. Car ſi elle ne nous répréſente pas tout-à-fait toute la malice de cét état, elle nous en fait concevoir trés-vivement la vanité.

II.

MAIS outre ce ſommeil d'illuſion qui ne peut être attribué à de bons Chretiens, il y en a un autre qui eſt celui d'oiſiveté & de négligence : & c'eſt celui-là proprement dont l'Apôtre exhorte les Romains de ſe réveiller. L'ame délivrée des paſſions criminelles n'eſt pas toujours aſſez touchée des véritez de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne ſent point toujours un ſaint empreſſement qui la porte à chercher Dieu avec le ſoin & l'ardeur qu'il le doit être. Elle conçoit foiblement ſes dangers & les artifices de ſes ennemis. Elle n'eſt pas aſſez pénétrée de la grandeur des biens éternels. Ainſi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi; elle ne le cherche qu'à demi; elle avance peu dans ſon chemin; & elle s'arrête à mille amuſemens inutiles. Voilà

l'état dont ſaint Paul exhorte les Romains de ſe réveiller : état dangereux non ſeulement parce qu'il eſt capable de faire tomber les ames dans les déréglemens dont elles ont été délivrées; mais auſſi parce qu'il eſt bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche ſi lâchement. *La ſeule inutilité*, dit ſaint Bernard, *ſuffit pour nous damner :* SOLA *inutilitas ſufficit ad damnationem.* Si ce n'eſt directement, c'eſt par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité; la charité affoiblie ne ſe trouve plus en état d'empécher que la cupidité ne ſe rende la maitreſſe de l'ame. Elle ſuffit encore pour nous perdre, parce qu'elle eſt cauſe que nous manquons à pluſieurs devoirs eſſenciels, comme au devoir de la pénitence, de la priére, de la reconnoiſſance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux perſonnes opprimées. Ainſi l'on ne ſauroit trop éviter un ſi dangereux ſommeil.

III.

CE ſommeil de négligence eſt d'autant plus à craindre, qu'on ne ſauroit

s'en exenter entiérement. Car la juſtice de cette vie ne va pas juſqu'à éviter toutes les fautes vénielles. Or dans les fautes vénielles, pour petites qu'elles ſoient, l'ame s'endort, en agiſſant par cupidité. De plus, les néceſſitez de la vie nous obligeant à nous occuper d'une infinité de divers objets, il eſt impoſſible qu'on n'y oublie Dieu & qu'on ne le perde de vuë quelquefois, & cet oubli eſt une eſpéce de ſommeil. Il eſt donc néceſſaire que l'ame s'en réveille : & l'avertiſſement que l'Apôtre nous en donne en nous diſant *qu'il eſt tems de ſe réveiller*, nous marque le beſoin que nous en avons. Nous avons une pente continuelle à ce ſommeil. Nous devons donc faire un effort continuel pour nous en réveiller. Le ſommeil naturel a des bornes, & après avoir dormi ſuffiſamment on ſe réveille ſans effort : mais ce ſommeil ſpirituel n'en a point. Plus on a dormi, plus on veut dormir ; plus on a oublié Dieu, plus on eſt diſpoſé à demeurer dans cét oubli. Il faut que Dieu nous réveille de cét aſſoupiſſement qui tend à la mort, en nous faiſant entendre cette parole de l'Apôtre : *Hora eſt*

jam nos de ſomno ſurgere.

I V.

La nuit a précédé, & le jour eſt proche. Quitons donc les œuvres de ténèbres, & marchons avec bienſéance comme dans le jour. v. 12.

Ces paroles de l'Apôtre, qui contiennent une nouvelle raiſon de nous réveiller de notre ſommeil, nous donnent lieu de conſidérer trois états de l'homme, qu'il eſt important de bien diſtinguer. L'un qu'il apelle nuit, & qui a précédé : *Nox præceſſit.* L'autre qu'il apelle jour, qui approche & dont on jouït en partie : *Dies appropinquavit.* Et le troiſiéme qui tient le milieu, & qui eſt en quelque ſorte mêlé de l'un & de l'autre. C'eſt celui du crépuſcule ou de l'aurore. Il n'eſt plus nuit dans cét état, parce qu'on y voit à ſe conduire ; mais il n'eſt pas encore tout-à-fait jour, parce que le ſoleil n'eſt pas encore levé, & qu'il ne diſſipe pas encore par ſes rayons toute l'obſcurité de la nuit. Il eſt, dis-je, important de diſcerner ces états, parce qu'il eſt important d'éviter l'un, d'aſpirer à l'autre, & de marcher fi-

dellement dans celui où l'on eſt, qui eſt celui du milieu.

La nuit n'eſt autre choſe que ce ſommeil d'illuſion que nous avons décrit cy-deſſus. Mais parce que l'Ecriture nous le dépeint encore par d'autres caractéres, il eſt bon de les conſidérer. Il faut donc ſavoir que l'homme n'étant pas à lui-même ſa lumiére, il faut que Dieu ſe découvre à lui, pour lui faire connoître le bien & le mal; pour l'éclaircir ſur ſes devoirs, & pour lui montrer la voie où il doit marcher, c'eſt-à-dire ce qu'il doit aimer & ce qu'il doit faire. Mais l'homme par ſon péché ayant répandu ſur les yeux de ſon ame un nuage épais, s'eſt privé de cette lumiére, & demeure ainſi dans la nuit: *Ils ont*, dit ſaint Paul, *l'eſprit envelopé de ténébres.* Cependant il ne ſauroit ſe tenir en repos dans ces ténébres. Il veut agir. Il veut marcher. Il veut courir aprés un bonheur dont il a conſervé une idée confuſe, en ayant perdu la réalité. Ainſi étant privé de la véritable lumiére, il y ſubſtituë la vanité de ſes penſées. Il les ſuit aveuglément & impétueuſement; ce qui fait dire à l'Ecriture de *Eph.4 18.*

Eph.4.17. Eph. 23. ceux qui ſont dans cét état, qu'*ils marchent dans la vanité de leurs ſens* : & qu'*ils font la volonté de leur chair & de leurs pensées* : Voilà quel eſt l'homme dans cét état qui a régné preſque dans tout le monde avant JESUS-CHRIST, & régne encore dans tous ceux qui ne connoiſſent point Dieu, & dans tous ceux qui l'ont banni de leur cœur aprés l'y avoir reçu. Etat horrible & qu'on ne ſauroit trop appréhender, & dans lequel néanmoins on tombe par tous les crimes. Et c'eſt pourquoi l'Apôtre, quoi-que parlant à des Chretiens fidelles, ne laiſſe pas de tâcher de leur en donner de l'horreur, parce qu'ils y peuvent retomber, en ne s'éloignant pas aſſez des œuvres de ténébres qui y conduiſent.

V.

IL EST facile d'entendre par l'oppoſition de cette nuit quel eſt ce jour qui s'approche. *Dieu eſt une lumiére,* dit l'Ecriture, *& il n'y a point de ténébres en lui.* Lors donc que Dieu poſſédera pleinement notre ame, il eſt impoſſible qu'il y laiſſe des tenébres. L'homme verra clairement dans cette lumiére tous ſes devoirs & toutes les

1. Joan. 5.

volontez de Dieu ſur lui. Elles lui paroîtront ſi juſtes, ſi ſaintes & ſi aimables, qu'il mettra ſa félicité à les obſerver. Il eſt viſible qu'on ne jouïra de ce jour parfait que dans la céleſte Jéruſalem, où il eſt dit qu'il n'y aura ni ſoleil ni lune ; c'eſt-à-dire qu'elle ne ſera point éclairée par des lumiéres interpoſées, mais que l'agneau ſera ſa lumiére. Il n'y aura dans ce ſéjour heureux ni docteurs, ni livres, ni Ecriture. L'agneau, c'eſt-à-dire le Verbe incarné, ſera l'unique docteur & l'unique livre de tous les élus. C'eſt là le jour qui s'approche : mais cependant les rayons de cette immenſe clarté ne laiſſent pas de ſe répandre ſur les Chretiens, & de former parmi eux une eſpéce de jour, qui eſt comme une réfléxion de l'autre. C'eſt cét état qui tient le milieu entre le jour & la nuit. C'eſt une aurore qui répréſente, ſelon ſaint Grégoire, l'état de l'Egliſe dans cette vie, parce que ce jour diſſipe une partie de ſes ténébres, mais ne les diſſipe pas entiérement : & le devoir des hommes eſt de s'efforcer de le faire croître, *en ſe rempliſſant de la connoiſſance de la volonté de Dieu*,

Apoc. 21. 27.

Vide Gregor. Moral. l. 29. *c.* 2.

Col 1. 9.

& de s'approcher de plus en plus de cette ſource de lumiére où ils eſpérent quelque jour d'être plongez.

VI.

De ces trois états ſaint Paul tire trois conſéquences, dont la premiére eſt *de renoncer aux œuvres de ténébres:* Et il eſt facile de comprendre que par ces œuvres de ténébres il entend celles qui ne ſont point conduites par la lumiére de la vérité, & où l'homme ſuit la vanité de ſon ſens & la volonté de ſa chair & de ſes penſées. Qu'il y a d'œuvres eſtimées & louées des hommes, qui ne ſont que de ce genre! Or tout ce qui eſt de ce genre, *eſt plein de la noirceur du péché :* Plenum *nigredine peccatorum*, comme dit ſaint Auguſtin.

Rom. 13. 12.

Aug. l. 4. *contra Julian. c.* 3.

Les œuvres contraires à celles-là ſont apelées par l'Apôtre, *les armes de lumiére :* & il nous exhorte de nous en revêtir. C'eſt la ſeconde conſéquence. Il les apelle des armes, parce qu'elles nous ſervent pour nous garantir des attaques du démon, pour lui réſiſter, pour le repouſſer. Et ainſi ce ſont des armes défenſives & offenſives : & il les apelle armes de lumiére,

parce qu'elles ſont conduites par la lumiére de la vérité. Il veut que nous en ſoyons revêtus, c'eſt-à-dire que nous en ſoyons tout couverts, & que l'on ne voye dans notre vie que de ces œuvres éclairées par la vérité; parce que s'il y en a quelque partie où nous nous donnions la liberté de ſuivre nos phantaiſies, nous ſerons expoſez par là aux attaques du démon. Il n'a point de droit ſur les œuvres de lumiére: mais toutes les œuvres de ténébres lui apartiennent, & il en prend occaſion de former des deſſeins pour notre perte.

VII.

ENFIN la derniére conſéquence que l'Apôtre tire de ces trois états, c'eſt que nous devons tâcher *de marcher avec bienſéancë comme dans le jour:* SICUT *in die honeſtè ambulemus.* Et cette bienſéance qu'il nous preſcrit, eſt bien différente de la bienſéance humaine, quoique la bienſéance humaine puiſſe ſervir à nous la faire comprendre. Vivre avec bienſéance à l'égard des hommes, c'eſt ne rien faire qui puiſſe choquer ceux qui nous voyent. Mais comme ils ne voyent Rom. 13. 13.

que l'extérieur, on ne leur doit auſſi qu'une bienſéance extérieure. Il n'en eſt pas de même de ce jour dont parle l'Apôtre. Nous y avons Dieu, ſes Anges & ſes Saints pour ſpectateurs. Ainſi marcher avec bienſéance à l'égard de Dieu, c'eſt ne rien faire qui puiſſe bleſſer ſes yeux, & qui puiſſe être condanné par les Anges & par les Saints, lorſqu'il plaît à Dieu de leur faire connoître nos mouvemens & nos penſées. Tout eſt donc compris dans cette bienſéance, l'intérieur & l'extérieur de nos actions. Et c'eſt pourquoi les Saints l'ont portée juſqu'à ſe tenir dans une auſſi éxacte modeſtie lorsqu'ils étoient ſeuls, que lorſqu'ils étoient à la vuë des hommes, parce qu'ils ſe regardoient comme étant toujours à la vuë de Dieu & de ſes Anges, à qui ils croyoient devoir un reſpect beaucoup plus grand que celui que l'on rend aux hommes.

VIII.

Ne vous laiſſez point aller aux débauches & aux ivrogneries. v. 13.

QUOI-QUE l'Apôtre ſaint Paul parle à de nouveaux Chretiens qui avoient

encore la prémiére ferveur de la grace qu'ils avoient reçuë, il ne laiſſe pas de les avertir d'éviter les déréglemens les plus groſſiers. Un Chretien qui connoît ſa foibleſſe, doit toujours craindre les précipices dont il a été tiré. *Les vices*, dit un Payen, *ne s'apprivoiſent jamais de bonne-foi:* VITIA *nunquam bona fide manſueſcunt.* Il reſte toujours une pente dans la nature qui nous y précipiteroit, ſi Dieu nous abandonnoit à nous-mêmes. Il eſt donc bon de les craindre, & de ne ſe croire pas incapable d'y tomber. C'eſt la fin de l'exhortation que l'Apôtre fait aux Romains dans les paroles de l'épitre de ce jour, qui doivent être particuliérement précieuſes aux Fidelles, parce que Dieu a voulu s'en ſervir pour la converſion de ſaint Auguſtin, comme on le voit dans ſes Confeſſions. Mais avec ces vices groſſiers l'Apôtre en joint de plus ſpirituels, qu'il met au même rang. C'eſt la contention & la jalouſie, qui ont pour ſource l'orgueil. Car ne pouvant ſouffrir l'élévation des autres, ou il s'efforce de les rabaiſſer par ce qu'on apelle *contention*, ou il ſe ronge en ſecret

par une maligne jalouſie qui lui fait regarder le bien du prochain comme ſon propre mal.

IX.

Mais revêtez-vous de notre Seigneur JESUS-CHRIST V. 14.

CE que l'Apôtre recommande aux Chretiens par ces paroles : *Revétez-vous de notre Seigneur* JESUS-CHRIST, n'eſt pas qu'ils ne s'en revétent qu'extérieurement, & qu'ils faſſent paroître au dehors une fauſſe apparence de piété. Ce ſeroit leur commander une hypocriſie, & leur conſeiller ce que dit ſaint Bernard de quelques-uns, qu'ils ne détruiſent pas le vieil-homme, mais qu'ils le couvrent du nouveau. Il veut qu'ils ſoient revétus de JESUS-CHRIST non ſeulement au dehors, mais au dedans & dans le fond de l'ame. L'ame eſt revétuë de ſes diſpoſitions & de ſes mouvemens intérieures. Elle eſt donc revétuë de JESUS-CHRIST quand JESUS-CHRIST forme ſes diſpoſitions & ſes mouvemens, & quand on ne voit en elle que les inclinations & les ſentimens de JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST n'eſt

donc pas un vétement extérieur qui ne couvre & n'orne que la ſurface. Il doit couvrir notre ame, comme le feu couvre un fer rouge. Il nous couvre en nous pénétrant par ſa vérité, & en nous embraſant par ſa charité : & c'eſt en cette maniére que l'Apôtre exhorte les Romains à ſe revétir de JESUS-CHRIST.

SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Erunt ſigna in ſole & luna, &c.
Luc. 21. 25. 33.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil & dans la lune, &c.

I.

ON peut dire que l'Evangile eſt la ſcience de craindre & d'aimer, & de craindre pour aimer. Car la plus grande diſpoſition pour aimer ce qui

doit être aimé, c'eſt de craindre ce qu'il faut craindre. Ainſi rien n'eſt plus naturel que ce que pratique l'Egliſe aujourd'hui par l'Evangile qu'elle fait annoncer à ſes enfans au commencement de l'Avent. Son deſſein eſt de les préparer à recevoir avec amour JESUS-CHRIST naiſſant. Mais pour le leur faire recevoir ainſi, elle leur aprend à le craindre. Elle commence par la crainte, quoiqu'elle tende principalement à l'amour; parce qu'elle ſait que rien n'eſt plus capable d'affoiblir dans l'ame le mauvais amour qui l'attache aux créatures, que de lui propoſer des objets de crainte auſſi réels & auſſi véritables que les biens qu'elle cherche dans la poſſeſſion des créatures, ſont vains & imaginaires. Car cette crainte, quand elle eſt vive & qu'elle s'eſt emparée du cœur, non ſeulement empêche de commettre les actions criminelles, mais en apliquant l'ame à des objets qui la touchent plus fortement, elle la détourne de penſer à ceux auſquels elle étoit attachée; & par là elle diminuë inſenſiblement cette attache, & la met en état d'être facilement ſurmontée

par l'amour de Dieu.

II.

OR entre les objets de terreur, l'Egliſe n'a point cru en pouvoir propoſer de plus utile & de plus efficace que celui de JESUS-CHRIST conſidéré dans ſon ſecond avénement. Et pour le concevoir comme il faut, on doit avoir dans l'eſprit que Dieu en envoyant ſon Fils au monde, l'a rendu, ſelon ſon humanité même, le roi & le maître de tous les hommes; en ſorte qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſouſtraire à ſon empire. Mais il exerce en deux maniéres bien différentes cet empire qui lui appartient & que perſonne ne lui peut ravir. L'une eſt celle d'une juſtice ſévére & inéxorable, par laquelle il dominera à jamais les réprouvez, & leur fera ſouffrir les juſtes peines qu'ils ont méritées. L'autre eſt celle d'une miſéricorde pleine d'amour, par laquelle il comblera de toutes ſortes de biens dans toute l'éternité ceux qui l'auront aimé dans le tems. On ne ſauroit éviter l'un ou l'autre de ces deux empires : & quiconque ne s'aſſujettira pas à l'amour de JESUS-CHRIST, ſera néceſſai-

rement assujetti à sa justice. Le dessein de l'Eglise est donc de nous porter à nous ranger à l'empire de l'amour de JESUS-CHRIST. Mais pour nous y disposer, elle trouve à propos de nous faire considérer que c'est l'unique moyen de ne tomber pas dans celui de sa justice. Et c'est comme si elle nous disoit : Ne vous y trompez pas, celui dont nous nous disposons à célébrer la naissance temporelle, est votre maître nécessaire, naturel, & inévitable. S'il ne régne pas sur vous par son amour, il y régnera par sa sévérité; & cette sévérité sera si terrible, que les avertissemens qu'il en donnera aux hommes pour les porter à les éviter, les feront sécher de frayeur.

III.

IL est donc utile à tous les Chretiens d'entrer dans cet esprit de l'Eglise, de s'apliquer aux objets de terreur qu'elle leur propose, & de tendre à l'amour de JESUS-CHRIST par le degré de sa crainte. Aussi le démon qui sait les avantages qu'ils en peuvent tirer, employe toute son adresse pour étouffer en eux la crainte de Dieu aussi bien que son amour. Et

ce qui eſt bien terrible, c'eſt qu'il y réuſſit à l'égard de la plupart des hommes. Car il eſt preſque auſſi rare d'en trouver qui ſoient bien touchez de la crainte de la ſévérité de la juſtice de Dieu, que d'en voir qui ſoient véritablement pénétrez de ſon amour. L'homme eſt ſi léger, ſi vain, ſi inconſtant, ſi aiſé à tromper par de fauſſes eſpérances, que tout ſuffit preſque pour le raſſurer contre les objets les plus terribles. Les uns ſe délivrent de la crainte par des doutes volontaires fondez ſur de pures phantaiſies. Les autres regardent toujours les choſes terribles comme éloignées, & croyent être en droit par là de s'exenter de les craindre. Les autres s'imaginent qu'il ſera toujours en leur pouvoir de les éviter quand ils le voudront, & qu'ils le voudront ſans peine : & il ſuffit aux autres pour ne les pas craindre, de n'y penſer pas.

IV.

C'EST pour nous marquer cette légéreté des hommes que l'Evangile nous propoſe deux choſes qui ſemblent contraires, mais que leur inconſtance ſait bien allier. Car elle nous

dit d'une part que les hommes sécheront de peur à la vuë des signes qui précéderont le jugement, & elle nous dit de l'autre que le jugement les surprendra occupez aux actions ordinaires de la vie, & vivans dans une entiére sécurité. C'est que ces signes n'étant pas continuels & ayant des intervalles, les hommes du monde se rassureront sans raison dans ces intervalles, & reprendront leur train ordinaire de vie, en attribuant ce qu'ils auront vû à quelque cause naturelle, plutôt qu'à un avertissement de Dieu: & par ces moyens que le diable leur fournira, ils se mettront au dessus des menaces de Dieu, & se les rendront inutiles.

V.

L'EGLISE qui n'ignore pas cette foiblesse des hommes, ne laisse pas de proposer à ses enfans des objets de terreur, parce qu'elle espére que Dieu joignant ses impressions secrettes à la voix extérieure de ses ministres, empêchera que le démon ne se jouë de leur légéreté. Elle emploie pour cela principalement les signes qui précéderont le dernier avénement de JESUS-

CHRIST, & les derniéres plaies dont Dieu frapera les hommes endurcis pour les porter à ſe convertir. Mais elle nous donne lieu par là de faire le même uſage de tous les autres fléaux de Dieu, & de tous les maux par leſquels, il exerce ſa juſtice ſur eux dans le cours des ſiécles. Car tous ces maux & tous ces fléaux, comme les guerres, les famines, les peſtes, les maladies, les injuſtices, les violences que Dieu permet, ſont, ſelon les Péres, des avertiſſemens qu'il nous donne de la rigueur de ſa juſtice. Ce ſont des avantcoureurs du jugement dernier qui ſera le grand jour de la juſtice de Dieu, & du jugement particulier qu'il portera de chacun de nous à l'heure de notre mort. Tout cela nous avertit que Dieu eſt en colére contre les péchez des hommes, qu'il les punira rigoureuſement, & que nous n'avons qu'un ſeul moyen de détourner les maux dont il nous menace, qui eſt de nous convertir ſérieuſement à lui. Si nous ſommes envelopez dans ces maux, il faut confeſſer l'équité de ſes jugemens, les accepter avec ſoumiſſion, & s'en ſervir pour

S. Gregor. moral. 21. c. 17.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

éviter les maux de l'autre vie en ſouffrant humblement ceux de celle-cy. Et quand nous n'y aurions point de part, nous n'avons pas moins de droit, & d'obligation d'en conclure que Dieu eſt terrible, & qu'on ne ſauroit trop craindre la rigueur de ſes jugemens.

VI.

Qui regarderoit les maux & les miſéres du monde avec cet eſprit, trouveroit par tout des ſujets de crainte, parce qu'il trouveroit par tout des maux & des miſéres ſans nombre. Il ne manqueroit jamais de Prédicateurs. Il entendroit de toutes parts retentir cette voix de JESUS-CHRIST: *Luc. 1. 5.* *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Et il ne trouveroit point point d'autre moyen de s'en garantir que de ſuivre cét avertiſſement de JESUS-CHRIST. Il auroit recours à ſa bonté & à ſa miſéricorde. Il ſe diſpoſeroit par cette terreur à le recevoir avec amour dans ſa premiére naiſſance, puiſque c'eſt la fin & le but de cette naiſſance. C'eſt ce qu'il prétend & ce qu'il deſire de nous. C'eſt là le ſens du langage terrible & divin de ces ſignes que l'Egliſe nous met

devant les yeux.

VII.

MAIS ce n'eſt pas néanmoins la ſeule vérité dont Dieu prétende inſtruire les hommes par les maux qu'il leur envoie, & les fléaux dont il les frape, que celle de la rigueur de ſa juſtice, & de la néceſſité de l'éviter par une ſolide converſion. Il nous marque par ſon Evangile qu'il nous veut inſtruire d'une vérité conſolante qui reléve autant les cœurs des véritables Chretiens que la premiére ſemble être capable d'abatre ceux des pécheurs. Car ſi les ſignes qui précéderont le jugement, doivent donner aux pécheurs des ſentimens de terreur, parce qu'ils leur marquent que le jour de la rigueur de Dieu eſt proche, ils doivent auſſi donner de la joie & de la confiance à ceux qui l'aiment & qui vivent dans la pratique d'une vie ſainte & chretienne, parce qu'ils leur marquent que le tems de leur récompenſe eſt proche; que JESUS-CHRIST eſt prêt d'entrer dans la parfaite poſſeſſion de ſon royaume & de régner avec tous ſes élus; que le péché va être entiérement détruit avec tous ſes

effets, c'eſt-à-dire avec la concupiſcence, les miſéres, & la mort. Et ces penſées ſont pour les ames pénétrées de l'amour de JESUS-CHRIST la plus puiſſante conſolation qu'elles puiſſent recevoir en cette vie. L'Egliſe n'a donc pas moins de ſoin de nous propoſer cette ſeconde ſignification de ces ſignes, que la premiére, & elle deſire que ſes enfans, ſelon l'état où ils ſeront, s'apliquent à l'une & à l'autre. Si leur conſçience eſt troublée par le ſouvenir de leurs péchez, s'ils ont beſoin d'y remédier par une ſérieuſe pénitence, qu'ils entrent dans les ſentimens de terreur auſquels ils ſont portez par la méditation du jugement dernier & des ſignes épouventables dont il ſera précédé. Que s'ils ont fait depuis long-tems une véritable pénitence, s'ils marchent avec fidélité dans la voie des commandemens de Dieu, s'ils ſont preſſez de l'amour de JESUS-CHRIST, elle deſire que ſans renoncer abſolument aux ſentimens de crainte qui ſont toujours utiles aux ames en cette vie pour les entretenir dans l'humilité, ils y joignent néanmoins les ſentimens de

joie

joie & de confiance que la vuë de la gloire de JESUS-CHRIST & de leur parfaite rédemption leur doit donner.

VIII.

COMME il faut étendre les ſignes du jugement de Dieu à tous les fléaux dont il frape les hommes dans le cours des ſiécles ; parce que ce ſont des effets de ſa colére & des avertiſſemens qu'il nous donne de l'apaiſer par la pénience, les ames chretiennes doivent de même tirer de ces maux des ſentimens de confiance, de joie, & d'eſpérance de leur délivrance prochaine. Car la plupart des maux humains ſe terminent à la mort, & n'étonnent les hommes que parce qu'ils y conduient. Ainſi en avertiſſant les juſtes que leur mort eſt proche, ils les avertiſſent en même tems que leur délivrance eſt proche. S'ils ſont attaquez par les maladies, c'eſt JESUS-CHRIST qui s'avance vers eux pour les délivrer, & qui les oblige à s'avancer auſſi vers lui par leurs deſirs, & de lui dire: *Venez, Seigneur* JESUS : VENI, *Domine* JESU. Tous les autres maux qui ne les menacent pas préciſément de la mort, ne doivent pas laiſſer de pro- *Apoc* 22. 20.

duire le même effet. Car ce ſont des payemens que Dieu exige d'eux pour n'avoir plus qu'à les récompenſer en l'autre vie. C'eſt là la partie qui leur eſt échuë des ſouffrances que JESUS-CHRIST a diſtribuées à tous ſes membres, & ils doivent eſpérer qu'aprês y avoir ſatisfait, leur œuvre étant ainſi conſommée, il les retirera de ce monde pour les couronner.

IX.

Greg. AINSI rien n'eſt plus différent que les maux dont Dieu frape les hommes dans cette vie ſelon les perſonnes qui les reçoivent. Ces maux ſont pour les pécheurs endurcis les commencemens des ſupplices qui les attendent. Ils ſont pour les pécheurs pénitens des remédes ſalutaires qui leur imprimant des ſentimens de crainte, les détachent inſenſiblement du monde, & les diſpoſent à une entiére converſion. Et ils ſont pour les juſtes & les vrais Chretiens des marques de leur rédemption, des avantcoureurs du royaume éternel de JESUS-CHRIST, & des ſujets de confiance & de joie. Quelque compaſſion que nous ayons donc des miſéres publi-

ques, quelque desir que nous ayons de les soulager, nous ne devons pas ignorer que Dieu en tire de grans biens pour le salut de ses élus, & qu'ordinairement les prospéritez temporelles sont plus à craindre que ce qu'on apelle fléaux & calamitez. Rien n'est plus terrible que d'être hors de soi & de n'avoir rien qui y rapelle; qui remettant devant les yeux de l'ame la justice & la misericorde de Dieu, l'avertisse qu'elle n'est pas pour ce monde ici. L'état de ces gens qui seicheront de frayeur à la vuë des signes du jugement, est bien effroyable, & nous avons sujet de demander à Dieu d'en être délivré; parce que les personnes foibles doivent toujours apréhender d'être renversez par les grans maux. Mais l'état de *ceux qui passent leur vie dans* la paix & *dans les biens, qui n'ont point de part aux travaux des hommes, & qui ne sont point châtiez avec eux*, l'est encore beaucoup davantage; parce qu'il est plus facile de s'y corrompre, & de s'y perdre, & plus difficile d'en bien user. Cependant c'est cét état qui est l'objet des souhaits des hommes.

Job 21. 13. Psal. 72. 5.

X.

Il ne faut pas s'étonner de ce que Jesus-Christ apelle la félicité dont il récompenſera ſes élus du nom de *rédemption: Quoniam appropinquat redemptio veſtra,* ni de ce qu'il les répréſente par ce terme comme captifs, & comme ne devant être délivrez de la captivité qu'au dernier jour. Car encore que dês cette vie même Jesus-Christ ſoit leur Sauveur, & qu'il les ait délivrez de la domination du diable & de la concupiſcence, en les *arrachant*, comme dit ſaint Paul, *de la puiſſance des ténébres*, ils ne laiſſent pas d'être encore captifs en pluſieurs autres maniéres dont ils ne ſeront délivrez qu'en l'autre vie. Leur eſprit eſt captif, parce qu'il eſt aſſujetti à mille penſées qui le troublent & l'agitent malgré qu'ils en ayent. Il ne voit la vérité qu'à demi, & il ſe gliſſe dans ſes connoiſſances une infinité de fauſſetez vrai-ſemblables qui le trompent. Leur volonté eſt captive parce qu'il lui échape, contre ſon gré, une infinité de deſirs qui la déchirent, la portent au péché, & la détournent de Dieu. Leur corps eſt captif, parce

Coloſſ. 1. 13.

qu'il ſe corrompt tous les jours, & qu'en ſe corrompant il apeſantit l'ame & la rend languiſſante dans ſes actions. Or dans cette langueur de l'ame l'amour qu'elle porte à Dieu ne ſauroit être fort vif. Voilà ce qui fait la peine des Saints en cette vie, & qui la leur rend dure & ennuyeuſe. C'eſt ce qui leur fait dire avec David : *Helas que mon exil eſt long ! Je vis ici comme un étranger parmi les tentes de Cédar : mon ame eſt ici étrangére.* Et c'eſt la délivrance de cét état miſérable que JESUS-CHRIST leur promet, & dont il veut que l'approche marquée par les ſignes qui précéderont le jugement général, leur donne de la confiance & de la joie. Pſ. 119. 5.

XI.

IL paroît par la parabole du figuier que JESUS-CHRIST apporte, que les ſignes de ſon dernier avénement ſeront clairs aux juſtes qui vivront en ce tems-là, en même tems qu'ils ſeront négligez ou ignorez par les autres. Il y a une infinité de langages de Dieu que les hommes ſont coupables de ne point entendre, parce que c'eſt leur cupidité qui les en empêche.

Ces langages ſont clairs en foi ; mais les hommes ſe forment des nuages volontaires pour n'y rien comprendre. C'eſt ce qui fait voir combien nous avons intérêt de purifier notre cœur, puiſque ſans cela on ne comprend pas la plus grande partie de ce que Dieu nous dit, & qu'on laiſſe inutiles une infinité d'inſtructions qu'il nous donne par les événemens de ce monde, dont il ne laiſſera pas de nous demander comte au jour de ſon jugement.

XII.

Quoi-que nous ne ſoyons peut-être pas du nombre de ceux qui verront ces ſignes épouventables, & qu'ainſi nous n'ayons pas le même droit qu'eux de conclure que le jugement eſt proche, néanmoins ce que Jesus-Christ ajoûte de l'immutabilité de ſa parole, nous doit donner en tout tems les mêmes ſentimens que ſi nous étions en ce tems-là, & que nous fuſſions témoins de ces ſignes. Car puiſque nous ſommes aſſurez par la parole de Dieu que ces ſignes arriveront, & qu'ils ſeront ſuivis de la conſommation de la rédemption & de la félicité des juſtes, nous pouvons les

regarder en quelque ſorte comme arrivez, & entrer déja par avance dans les mêmes ſentimens qu'auront les élus de ce tems-là. Ce n'eſt rien que l'eſpace du tems qui nous en ſépare. Un tems fini ne peut être long. Il eſt donc vrai que le royaume de Dieu eſt proche de nous, & que nous ſommes prêts d'y entrer : & nous avons ſujet non ſeulement dans la vuë de l'approche de notre mort, mais auſſi de celle du jugement dernier, d'avoir la même confiance & la même joie. Il ſuffit que cet héritage ſoit aſſuré à tous ceux qui perſévéreront dans la juſtice. Or il l'eſt par la fermeté immuable de la parole de Dieu.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Quæcumque ſcripta ſunt, ad noſtram doctrinam ſcripta ſunt.
Rom. 15. 4. 13.

Tout ce qui eſt écrit, eſt écrit pour notre inſtruction.

I.

L'Ecriture ſainte n'eſt pas ſeulement, comme dit ſaint Auguſtin, une lettre que le Pére céleſte a adreſſée à tous les hommes; mais c'eſt une lettre que notre Pére a écrite à chacun de nous en particulier. Car elle eſt tellement commune à tous, que Dieu l'a deſtinée à l'inſtruction de chaque Fidelle, qu'il l'a eu en vuë en particulier,& que c'eſt pour lui qu'il a fait écrire les inſtructions qu'elle con-

tient. C'eſt donc une négligence inſuportable de ne daigner pas même ouvrir cette lettre de notre Pére, ni s'informer de ce qu'il nous y dit. Et si ceux qui feroient paroître ce dédain à l'égard de la lettre d'un roi de la terre mériteroient d'en être ſévérement punis, on peut juger de ce que mérite le mépris que les hommes font de l'Ecriture, en négligeant de s'inſtruire des véritez que Dieu nous y a fait annoncer.

II.

MAIS ce n'eſt pas aſſez de l'ouvrir & de la lire, il faut y chercher ce que Dieu nous y a voulu aprendre. L'Apôtre nous déclare qu'elle eſt écrite pour notre inſtruction : & expliquant quelle eſt cette inſtruction, il dit qu'elle eſt deſtinée à nous inſtruire dans *la patience*, & à nous donner *la conſolation* dont nous avons beſoin. Quiconque donc cherche autre choſe dans l'Ecriture, qui ne s'y inſtruit pas dans la patience, qui n'y trouve pas cette conſolation, n'y a pas apris ce que Dieu veut lui aprendre. Savoir les queſtions curieuſes de l'Ecriture, démêler les généalogies, accorder les ℣. 4

points d'hiſtoire & de chronologie qui paroiſſent embaraſſez, être ſavant dans les queſtions qu'on forme ſur la lettre, n'eſt pas ſavoir l'Ecriture. Ce n'eſt pas que ceux qui font profeſſion de ſçience, ne ſe puiſſent inſtruire utilement de ces choſes, pourveu qu'ils ſoient perſuadez que qui en demeure là, ne ſait encore rien dans l'Ecriture; parce qu'elle n'eſt pas faite pour donner de la pâture à nos eſprits, mais pour ſervir de nourriture à nos cœurs. Ainſi il arrive fort ſouvent que ceux qui paroiſſent habiles dans l'Ecriture, y ſont en effet trés-ignorans, & que eux qui y paroiſſent peu habiles & eu inſtruits, y ſont au contraire trés-avans.

III.

L'Apôtre reduit les inſtructions de l'Ecriture à *la patience* & à *la conſolation*; parce que la patience a pour objet toutes les choſes pénibles, & la conſolation toutes les véritez conſolantes: c'eſt-à-dire que l'une regarde tous les maux, & l'autre tous les biens. Mais il ne faut pas réduire ces choſes pénibles à ce qui eſt ſeulement pénible aux ſens: Il n'eſt pas dit ſeulement:

In dolore ſuſtine : AYEZ *patience dans vos douleurs ;* mais il eſt dit auſſi : *In humilitate tua patientiam habe:* AYEZ *patience dans votre humiliation.* Il eſt quelquefois plus pénible de ſouffrir une longue humiliation qu'une longue douleur. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les maux, il faut ſouffrir les hommes qui les cauſent, leurs humeurs, leurs caprices, leurs chagrins, leurs injuſtices; & il faut ſouffrir tout cela avec douceur & avec amour. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les autres hommes, il ſe faut ſouffrir ſoi-même, la mortalité de ſon corps, les foibleſſes & les ténébres de ſon eſprit, & enfin ſes propres péchez, dont il faut porter l'humiliation ſans s'abattre & ſans ſe décourager. Il ne faut pas ſeulement ſouffrir & les hommes & ſoi-même, mais il faut auſſi ſouffrir la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir ſur nous. Elle n'eſt pas toujours conforme à nos inclinations. Dieu a ſes tems & ſes retardemens qui ne s'accordent pas toûjours avec nos impatiences & nos deſirs; & c'eſt pourquoi l'Ecriture nous recommande de nous y aſſujettir : *Souffrez*, dit-elle, *les re-*

Eccle. 2. 4.

Eccl. 2. 3.

tardemens de Dieu : SUSTINE *ſuſtentationes Dei.* La patience même ne ſe pratique pas ſeulement, ſelon l'Ecriture à l'égard des maux, mais auſſi à l'égard des biens & des bonnes actions, parce qu'il eſt difficile d'y perſévérer. C'eſt pourquoi l'Ecriture nous recommande la patience dans les bonnes-œuvres, *Patientiam boni operis.* Elle nous aſſure que la ſemence de l'Evangile ne porte du fruit que lors qu'on attend ce fruit *avec patience.* C'eſt une choſe pénible que de continuer de bonnes-œuvres lorſqu'on n'en voit pas les fruits & les récompenſes : ce qui fit que la femme de Tobie ſe laiſſant aller à l'impatience lui dit : *Il eſt clair que votre eſpérance eſt vaine, & l'on voit preſentement l'inutilité de vos aumônes.* L'Ecriture nous exhorte à pratiquer la patience en toutes ces maniéres, & elle nous fournit dans chacune de puiſſantes conſolations pour nous y ſoutenir : & c'eſt pourquoi *la patience & la conſolation* ſont attribuées à l'Ecriture par ces paroles de ſaint Paul : *Patientiam & conſolationem ſcripturarum.*

Rom. 2. 7.

Luc. 8. 15.

Tob. 2 22.

℣. 4.

IV.

SAINT Paul nous répréſente *l'eſpérance* comme un fruit de la patience & de la conſolation. *Afin*, dit-il, *que par la patience & la conſolation des Ecritures nous ayons l'eſpérance.* Cependant c'eſt l'eſpérance même qui nous rend patiens. C'eſt l'eſpérance qui nous conſole dans les maux ; & c'eſt pourquoi l'Apôtre la compare à une ancre ferme & aſſurée qui nous tient immobiles dans les tempêtes & les agitations de cette vie. Mais c'eſt qu'il y a de deux ſortes d'eſpérances. L'une qui précéde la patience, l'autre qui la ſuit. L'une qui la produit, l'autre qui en eſt la récompenſe. Car il ne faut pas s'imaginer que l'eſpérance d'un homme qui n'a encore rien ſouffert, ſoit pareille à celle des perſonnes qui ont été long-tems exercées dans la patience. Celle qui ſuit la patience eſt tout autrement vive & forte. Elle nous fait goûter en quelque maniére par avance les biens qu'elles nous fait eſpérer. Elle en rend le cœur tout pénétré. Telle étoit l'eſpérance des Martyrs ; & c'eſt ce que l'Ecritude nous promet quand elle nous dit : *Vos con-*

Heb. 6. 19.

Pſ. 93. 19.

ſoumettre à la conduite ordinaire de Dieu; pratiquer les moyens qu'il nous a preſcrits; & ne pas prétendre qu'il agiſſe ſur nous d'une maniére extraordinaire.

V I.

L'Apôtre ſaint Paul ſouhaite dans la ſuite que *le Dieu de patience* donne aux Romains à qui il parle, une parfaite *union de cœurs & de ſentimens.* Et ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il fonde cette union ſur ce que Dieu eſt un Dieu de patience. *Car il eſt impoſſible*, comme dit ſaint Grégoire, *d'être uni aux hommes & de vivre en paix avec eux, ſans pratiquer à leur égard beaucoup de patience.* Quiconque reléve tout, qui prétend corriger les autres de tous leurs défauts, & diſſiper toutes leurs ténébres, ne doit pas prétendre être jamais uni de ſentimens avec eux. Les penſées & les lumieres des hommes étant différentes, *chacun abondera* toujours *dans ſon ſens:* & c'eſt pourquoi l'Apôtre ordonne de le ſouffrir. *Unuſquiſque in ſuo ſenſu abundet.* L'union des Chretiens entre eux doit donc conſiſter à ſouffrir patiemment ces petites différences de ſentimens, à

V. 5.

Moral. l. 21. *c.* 16.

Rom. 14. 5.

Pére même. Car qui peut refuſer de s'unir avec ſes fréres aprês cet exemple? Quelle proportion y a-t-il de la perfection ſouveraine de JESUS-CHRIST avec l'imperfection & les défauts de ſes membres?

Qui les connoît mieux que JESUS-CHRIST à qui rien ne peut être caché, & qui a toute une autre idée des moindres défauts que celle que les hommes en peuvent avoir? Cependant quand il a juſtifié un Chretien, & qu'il l'a rendu le temple du ſaint Eſprit, il ne le ſépare point de la charité, ni de l'union de ſon corps pour tous les defauts qui ne lui font point perdre la grace. Il le ſouffre, il le corrige peu à peu de ſes imperfections, & il les tolére cependant avec une patience admirable. C'eſt le modelle que nous nous devons propoſer. Nous devons ſouffrir en nos fréres tout ce que Dieu y ſouffre, & nous devons demeurer unis à eux, tant qu'il y a de l'apparence qu'ils ſont unis à Dieu. Mais c'eſt en même tems ce qui découvre l'injuſtice de nos deſunions. Nous ſommes choquez des plus petits défauts de nos fréres par raport à nous:

& ce qui ne les deſunit point d'avec Dieu, ne laiſſe pas de les deſunir d'avec nous. Et nous ſommes au contraire três-peu touchez des qualitez eſſentielles à tous les bons Chretiens, par leſquelles ils regardent Dieu comme leur Pére, & le préférant à toutes choſes, l'aiment par une charité qui les rend juſtes devant ſes yeux.

VIII.

LES Juifs ſe préférant aux Gentils, & ayant de l'éloignement pour eux, & au contraire les Gentils ſe préférant aux Juifs, & prétendant avoir de l'avantage ſur eux dans la Religion de JESUS-CHRIST; ſaint Paul entreprend dans la ſuite de cette Epitre de faire reſpecter les Juifs par les Gentils, & les Gentils par les Juifs, afin d'humilier ainſi les uns & les autres, en leur aprenant à conſidérer plutôt les avantages des autres que les leurs propres. Car le propre de la vanité eſt de ne conſidérer en ſoi que ce qui nous releve, & de ne voir dans les autres que ce qui les rabaiſſe à notre égard. Saint Paul veut qu'on faſſe tout le contraire. Ainſi il releve les Juifs à l'égard des Gentils par cette conſidéra-

tion importante que JESUS-CHRIST avoit été *miniſtre de la circonciſion*, c'eſt-à-dire qu'il n'avoit été envoyé proprement que pour les Juifs, comme il dit lui même : *Je n'ay été envoyé qu'aux brebis de la maiſon d'Iſraël qui ſont perduës.* Il devoit bien dans la ſuite faire annoncer l'Evangile aux Gentils, & il en donna la commiſſion à ſes Apôtres aprês ſa réſurrection; mais pour lui il ſe renferma dans ſon miniſtére, & ne prêcha proprement qu'aux Juifs, quoi-qu'en certaines occaſions il ait témoigné quelque bonté pour les Gentils. Rien n'eſt plus admirable que la condeſcendance de Dieu dans la diſpenſation de ſes véritez. JESUS-CHRIST a bien voulu s'accommoder à la diſpoſition des Juifs, & éviter pour un tems de leur dire les véritez dont ils avoient un trop grand éloignement. Ils avoient une extréme averſion pour les Gentils. Ils ne les croyoient capables de devenir le peuple de Dieu qu'en devenant Juifs; ce qui ne ſe pouvoit faire, ſelon la loi, qu'avec beaucoup de tems & de longues cérémonies. JESUS-CHRIST leur a donc voulu épargner durant tou-

Matth. 15. 2.

te ſa vie la découverte de cette vérité: Qu'il ne faiſoit aucune différence entre les Juifs & les Gentils, & qu'il ne conſideroit dans les uns & dans les autres que la pureté du cœur. Et cela nous aprend qu'on peut faire beaucoup de fautes dans la diſpenſation de la vérité, en découvrant trop tôt aux Chretiens les véritez dont ils ne ſont point capables, en les chargeant d'un poids qui ſurpaſſe leurs forces, & en leur propoſant à contretems des maximes qu'une longue préoccupation leur a rendu odieuſes. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il n'y a que l'Eſprit de Dieu qui puiſſe conduire la langue des prédicateurs & des directeurs, & que ſans cela ils ne ſont capables par eux-mêmes que de faire haïr la vérité au lieu de la faire aimer.

IX.

LES Gentils avoient auſſi leurs avantages ſur les Juifs. Ils avoient reçu avec beaucoup plus de promptitude les véritez de l'Evangile; & les Prophêtes avoient prédit le concours des nations à la véritable Religion. L'Apôtre ſe ſert donc auſſi de cette raiſon pour humilier les Juifs à leur tour, en

leur faiſant voir que les Gentils avoient plus contribué qu'eux à la gloire de l'Evangile, qu'ils s'y étoient moins oppoſez qu'eux, & qu'ils avoient témoigné plus de zéle qu'eux pour une doctrine à laquelle ils n'avoient point été préparez. Rien n'humilie davantage les ames, que le ſouvenir de l'oppoſition qu'elles ont euë à la vérité pendant que d'autres l'embraſſoient & la recevoient avec ſoumiſſion. C'eſt par là que ſaint Paul s'eſt humilié toute ſa vie; & c'eſt auſſi par là qu'il veut que les Juifs ſe mettent au deſſous des Gentils, faiſant ainſi pratiquer aux uns & aux autres cette régle importante de la vie chretienne : *Qu'il faut que chacun par humilité croye que les autres ſont au deſſus de lui.* Phil. 2. 3.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Cùm audiſſet Joannes in vinculis opera Chriſti, &c. *Mat.* 11. 2. 10.

Jean ayant apris dans la priſon les œuvres merveilleuſes de JESUS-CHRIST, *il lui fit dire par deux de ſes diſciples qu'il lui envoya : Eſtes-vous celui qui doit venir?*

I.

LE DOUTE qui paroît dans ce procédé & dans ces paroles de ſaint Jean ne pouvant être attribué à ſaint Jean même, puiſqu'il avoit rendu tant de témoignages à JESUS-CHRIST, & qu'il avoit été même aſſuré qu'il étoit le Meſſie par la deſcente du ſaint Eſprit ſur lui en forme de colombe, on ne le peut attribuer qu'aux diſci-

ples de saint Jean, qui avoient fait paroître en d'autres occasions leur jalousie contre JESUS-CHRIST. C'est donc uniquement pour les en guérir que saint Jean les envoie à JESUS-CHRIST, afin qu'il les instruisît lui-même.

Cette disposition des disciples de saint Jean, & la conduite qu'il tient envers eux nous fournissent deux instructions importantes.

La 1. est que quelque saintes que soient les personnes ausquelles on se lie, l'attache qu'on a pour eux n'en est pas plus sainte, & que bien loin de nous aider à marcher & à avancer dans la voie de Dieu, elle y sert souvent au contraire d'un très-grand obstacle. On fait son propre honneur de celui de la personne à laquelle on est attaché. On tend insensiblement à rabaisser tous ceux dont la réputation l'obscurcit. On a peine à souffrir ceux qui n'en jugent pas comme nous, & l'on veut que le jugement que l'on en porte, soit la régle de celui des autres. Si l'on fait quelque bien par son conseil, Dieu y a beaucoup moins de part que l'homme qui le conseille. On n'a

de l'ardeur que quand on ſait qu'il ſera informé de ce que l'on fait, & l'on n'a que de la langueur quand il ne donne pas le mouvement à ce que l'on entreprend.

Enfin il ſe gliſſe tant de miſéres dans ces attaches aux directeurs, directrices, ſupérieurs, & ſupérieures, qu'on ne les ſauroit trop éviter ; & l'on y eſt d'autant plus obligé, qu'étant couvertes d'un voile de piété & de la penſée qu'on n'a que Dieu pour objet dans ces commerces de ſpiritualité, l'on s'y livre plus librement, & avec moins de reſerve & de retenuë.

II.

La ſeconde choſe que nous aprend la conduite de ſaint Jean, c'eſt qu'un directeur évangélique bien loin de vouloir entretenir ces attaches, doit au contraire avoir pour but de les rompre & de les détruire. Il doit tâcher d'anéantir l'homme & de faire que Dieu régne uniquement dans les cœurs. Ainſi au lieu d'être complaiſant à ces ames attachées, & qui tâchent de lui plaire, il doit inſenſiblement les ſéparer de ſoi & les lier à d'autres directeurs dans la conduite deſquels

deſquels il croit qu'elles chercheront Dieu plus purement. Saint Jean auroit pu inſtruire ſes diſciples de ce qu'étoit JESUS-CHRIST : mais il appréhenda que ce ne fût encore à cauſe de lui qu'ils le reconnuſſent pour le Meſſie. Il ne voulut donc pas qu'ils puſſent lui attribuer leur foi. Il deſira qu'ils ſe liaſſent à JESUS-CHRIST même ; & ce fut la raiſon pour laquelle il les envoya à JESUS-CHRIST, en pratiquant ainſi excellemment ce qu'il avoit dit lui-même de JESUS-CHRIST & de ſoi: *Il faut qu'il croiſſe, & que je diminuë.* *Joan 3. 30.*

III.

IL ſemble par les termes dont il permit qu'ils uſaſſent en s'adreſſant à JESUS-CHRIST, & lui marquant leur doute, qu'il lui étoit commun avec ſes diſciples : *Etes-vous*, luy dirent-ils, *celui qui doit venir, ou ſi nous devons en attendre un autre?* Et ce fut ſans doute un extrême rabaiſſement à ſaint Jean de s'être comme revétu de leur infirmité. Mais il ſavoit que JESUS-CHRIST entendroit bien ce langage, & que ſon intention ne lui ſeroit pas cachée. Quand nous avons

Dieu pour témoin de la ſincérité de nos actions, on peut quelquefois ſe mettre au deſſus des ſoupçons téméraires des hommes, lorſque d'une part on y eſt porté par quelque raiſon preſſante de charité, & que de l'autre ne leur fourniſſant aucun ſujet réel de ſcandale, s'ils en prennent, c'eſt purement par leur faute, par leur précipitation, & par leur inconſidération, & enfin que quelque importante raiſon ne permet pas qu'on les éclairciſſe. Car, ſelon la régle de ſaint Auguſtin, on ne doit pas s'abſtenir de procurer un avantage réel à ceux qui ſont diſpoſez à en profiter, parce que d'autres s'en ſcandaliſeront mal à propos, & prendront à contre-ſens ce que l'on dira; mais il faut que ces conditions ſoient jointes enſemble, car une ſeule ne ſuffiroit pas.

De dono perſev.

IV.

JESUS-CHRIST au lieu de ſe rendre témoignage à lui-même qu'il étoit le Meſſie, renvoie ces diſciples de ſaint Jean au témoignage de ſes œuvres & de ſes miracles, & il nous fait voir par là que les miracles étoient la plus grande preuve de ſa miſſion. La plu-

part des prophéties ne marquoient que le tems de la venuë du Meſſie, ou la race & la ville dont il devoit ſortir; & ce qu'on en pouvoit conclure, c'eſt qu'il étoit venu, ou qu'il étoit prêt de venir. Mais les miracles appliquoient les Prophéties à la perſonne même de JESUS-CHRIST. Iſaïe avoit prédit *Iſa. 35. 5. 6.* que le Meſſie donneroit la vuë aux aveugles, qu'il feroit entendre les ſourds, & marcher droit les boiteux. C'étoient les caractéres du Meſſie. Les miracles de JESUS-CHRIST dont les diſciples de ſaint Jean furent témoins, apliquoient ces caractéres à JESUS-CHRIST, & marquoient clairement qu'il étoit celui qu'Iſaïe avoit prédit, outre qu'en ce tems-là les plus grandes & les plus conſidérables prophéties n'étoient pas encore accomplies, comme celle de la converſion des Gentils, de la ruine de Jéruſalem, & de la mort même du Chriſt. JESUS-CHRIST ne pouvoit donc mieux faire que de renvoyer ces diſciples de ſaint Jean au témoignage de ſes œuvres, d'autant plus que ces œuvres renfermoient en même tems la preuve des prophéties, puiſque ces

œuvres mêmes étoient prédites.

V.

Il ſemble étrange qu'entre les preuves que Jesus-Christ aporte pour montrer qu'il étoit le Meſſie, il ſe ſerve de celle-là, *que l'Evangile*
v. 5. *étoit annoncé aux pauures*; puis qu'on jugeroit d'abord qu'il n'y en a point de plus aiſée à contrefaire, & que des ambitieux pourroient fort bien eſſayer de gagner des pauvres pour fortifier leur parti. Mais c'eſt qu'il ne faut pas la ſéparer des autres preuves, comme il ne faut pas ſéparer les autres preuves de celle-là. Le Meſſie devoit rendre la vuë aux aveugles; l'ouïe aux ſourds, & en même tems annoncer l'Evangile aux pauvres. Ces choſes jointes enſemble ſe fortifient mutuellement. Les miracles marquent la puiſſance du Meſſie, & l'inſtruction des pauvres ſa bonté. Or le Meſſie ne devoit point avoir ni une puiſſance ſans bonté, ni une bonté ſans puiſſance.

VI.

Et heureux celui qui ne prendra point de moi un ſujet de ſcandale & de chute. v. 6.

JESUS-CHRIST declarant heureux ceux à qui il ne ſeroit pas un ſujet de ſcandale & de chute, fait voir qu'il eſt aiſé de tomber dans ce ſcandale, & il n'eſt pas difficile de le comprendre. Car il eſt impoſſible qu'on ne ſoit pas choqué de ce qui eſt contraire aux paſſions qui poſſédent notre cœur. Si donc il eſt poſſédé d'ambition & d'avarice, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſoit ſcandaliſé de JESUS-CHRIST, c'eſt-à-dire, qu'il ne haïſſe dans le fond ſon humilité & ſa pauvreté. Il n'y a que ceux dont les inclinations ſont conformes aux ſiennes, qui puiſſent n'être point choquez de la vie qu'il a menée : & comme cette diſpoſition eſt fort rare, il eſt au contraire fort ordinaire d'être ſcandalizé de JESUS-CHRIST. Tous les Juifs ont été ſcandalizez du peu d'éclat & de pompe avec lequel il a paru. Les Phariſiens avares & ſuperbes ont été ſcandalizez de ſon deſintéreſſement & de ſon humilité : & ce ſcandale qu'ils ont conçu

leur ayant donné de l'éloignement de JESUS-CHRIST, a étouffé en eux toute l'impreſſion de ſes miracles. C'eſt pourquoi JESUS-CHRIST ayant employé la preuve de ſes œuvres, pour montrer aux diſciples de ſaint Jean qu'il étoit le Meſſie, y joint cet avertiſſement: *Que c'eſt un grand bonheur de n'être point ſcandaliſé en lui:* comme s'il leur eût dit: Quelque fortes & quelque convainquantes que ſoient les preuves que je vous apporte, elles vous ſeront inutiles ſi la corruption de votre cœur vous donne de l'éloignement de la vie que j'ai choiſie.

VII.

ON s'imagine aiſément qu'on eſt exent du défaut d'être ſcandaliſé de JESUS-CHRIST, parce qu'on n'eſt plus tenté de ne le pas reconnoître pour le Meſſie, & qu'on n'a pas l'inſolence de blâmer ouvertement ſes actions. Mais quand on a de l'averſion pour ce qu'il a choiſi, il eſt impoſſible qu'on ne condanne en effet ce chois, & qu'on ne préfére ſes propres penſées à celles de JESUS-CHRIST. On le met au deſſous de ſoi, & l'on ſe

préfére à la ſageſſe même. Il eſt impoſſible de haïr la ſageſſe ſans haïr JESUS-CHRIST, & il eſt impoſſible de haïr JESUS-CHRIST ſans être ſcandalizé de JESUS-CHRIST; c'eſt-à-dire, ſans y trouver un ſujet de chute. Ainſi ce ſcandale eſt un défaut général, qui ſe rencontre dans tous les amateurs du monde: *Quiconque fait mal, hait la lumiére*; c'eſt-à-dire, qu'il hait la lumiére intérieure de ſa conſcience qu'il tâche d'étouffer: & cette lumiére n'étant qu'un rayon de la vérité éternelle qui perce le cœur des méchans, & ne permet pas qu'ils ignorent entiérement leurs déréglemens; quiconque la haït, eſt ſcandalizé de JESUS-CHRIST. *Joan. 3. 20.*

VIII.

OUTRE cette maniére générale d'être ſcandalizé de JESUS-CHRIST qui ſe rencontre dans tous les pécheurs, il y en a encore d'autres plus particuliéres. Il y en a qui ſe forment certaines idées trop bornées de la vertu chretienne, & qui ne la connoiſſant pas dans toute ſon étenduë prennent enſuite la liberté de condanner tout ce qui n'eſt pas conforme

à cette idée étroite qu'ils s'en ſont formée. Les Phariſiens ne connoiſſoient point de vertu qui ne fût auſtére : & ainſi ils mépriſoient JESUS-CHRIST, parce qu'il menoit une vie commune.

Mais c'eſt qu'ils ne ſavoient pas que la vertu chretienne auſſi-bien que la grace, qui en eſt la ſource, a pluſieurs formes : outre que l'on peut pratiquer autant de mortification dans une vie qui paroît commune, que dans une profeſſion ouverte d'auſtérité. C'eſt donc une grande ſource d'injuſtices & de jugemens téméraires que cette maniére de reduire la vertu chretienne à l'étroit, & de ſuppoſer qu'il n'y en a point d'autre que celle dont notre phantaiſie ſe ſera formé l'idée ſur nos inclinations particuliéres.

IX.

Lorſque les diſciples de Jean s'en furent allez, JESUS *s'adreſſant au peuple leur parla de Jean* &c. v. 7.

IL n'eſt point dit que JESUS-CHRIST ait loué ſaint Jean, lorſque ſaint Jean lui rendit témoignage qu'il étoit le Chriſt. Il le louë préſen-

rement, lorſque, ſelon l'apparence, il ſembloit en douter. Il obſerve de plus de ne le louer point en préſence de ſes diſciples, qui auroient pu le lui rapporter; & il attend pour cela qu'ils s'en ſoient allez. Il n'eſt pas moins difficile de louer ſaintement les hommes, que de les blâmer charitablement. La louange & le blâme ſont des actions difficiles, qui ont beſoin de beaucoup d'égars & de précautions. Souvent les louanges ne ſont qu'un commerce de vanité. On louë ceux qui nous louënt, ou de qui l'on eſpére être loué, & l'on ſe regarde preſque toûjours ſoi-même dans les louanges que l'on donne aux autres. On veut paroître équitable, éviter le ſoupçon de jalouſie, plaire à ceux qui eſtiment ceux que l'on louë. Enfin, il y a bien peu de louanges qui ſoient comme celle de JESUS-CHRIST des témoignages deſintéreſſez de l'eſtime que l'on fait de ceux qu'on louë, & où l'on regarde uniquement l'utilité de ceux devant qui on leur donne ces louanges.

X.

LE premier éloge que JESUS-CHRIST

donne à ſaint Jean eſt celui de la fermeté. C'eſt auſſi la qualité la plus digne d'un prédicateur de la vérité & d'un miniſtre de Dieu. Car la vérité ne changeant point, & n'étant jamais contraire à elle-même, quiconque n'eſt attaché qu'à la vérité n'a pas lieu de changer de ſentimens. Ce ſont les divers intérêts des hommes, qui ſont les cauſes ordinaires de leur inconſtance : car comme ces intérêts changent, ceux qui ont pour but de plaire aux hommes, ſont obligez de changer avec eux : & ces changemens ne manquant guéres d'être remarquez, privent d'autorité les miniſtres de l'Egliſe en qui on les aperçoit. Ainſi il ne faut pas que les prédicateurs qui accommodent leurs ſentimens aux inclinations de ceux à qui ils parlent, & qui donnent lieu de les ſoupçonner de complaiſance & de flaterie, prétendent jamais faire aucun fruit ſolide, ni avoir de la créance dans l'eſprit du peuple. C'eſt pourquoi Jesus-Christ voulant augmenter celle de ſaint Jean, commence à le louer de ſa fermeté, en diſant qu'il n'étoit pas comme *un roſeau agité du vent.*

V. 7.

XI.

Le ſecond éloge que Jesus-Christ donne à ſaint Jean eſt celui de l'auſtérité, en demandant au peuple s'il avoit été dans le deſert pour y voir un homme vétu avec délicateſſe & avec luxe : & par ces paroles il le fait reſſouvenir de toutes les autres auſtéritez qu'il avoit vu pratiquer à ſaint Jean. C'eſt encore une qualité dont les hommes ſont beaucoup frapez. Car la pente de la nature tendant à la moleſſe & au plaiſir, un Prédicateur auſtére témoigne par là qu'il ne vit point ſelon la pente de la nature. Ainſi cette louange s'accorde admirablement avec celle de la fermeté que Jesus-Christ avoit déja donnée à ſaint Jean. Car on n'eſt inconſtant dans ſes ſentimens, que parce qu'on attend quelque choſe des hommes & qu'on a beſoin d'eux. Or ſaint Jean qui *vivoit de ſauterelles & de miel ſauvage*, faiſoit aſſez voir qu'il n'avoit pas beſoin des hommes, & que n'en attendant rien, il n'avoit pas beſoin de s'accommoder à leurs inclinations ni de rechercher leur faveur. C'eſt ce qui fait voir combien *Math.* 3. 4.

les Prédicateurs ſont obligez d'éviter toutes les marques de délicateſſe & de moleſſe. Car il eſt impoſſible que paroiſſant délicats ils ne paroiſſent dépendans des hommes; ce qui diminuë infiniment la creance qu'ils pourroient avoir, parce qu'on ſe défie toûjours que leur interét pouvant changer, ils ne changent auſſi de langage & de ſentiment.

XII.

JESUS-CHRIST ne ſe contente pas de faire reſſouvenir le peuple des vertus qu'il avoit pu remarquer dans ſaint Jean: il lui aprend de plus ce qu'il ne ſavoit pas, que non ſeulement ſaint Jean étoit Prophête, mais qu'il étoit plus que Prophête, étant lui-même prophétiſé & deſtiné à montrer le Meſſie déja venu. Par là il faiſoit beaucoup plus pour ſaint Jean, que ſaint Jean n'avoit fait pour lui. Car le témoignage que ſaint Jean avoit rendu à JESUS-CHRIST n'étant fondé que ſur ſon autorité, pouvoit être plus facilement éludé: mais celui que JESUS-CHRIST rendoit à ſaint Jean étoit d'une force invincible, parce qu'il étoit fondé ſur ſes

miracles & ne pouvoit être desavoué que par une malice opiniâtre. C'est à JESUS-CHRIST qu'il appartient proprement de louer les hommes. Toutes les louanges que d'autres hommes leur peuvent donner, sont souvent fausses & trompeuses, & presque toujours incertaines & suspectes ou d'ignorance ou de flaterie. Mais ces soupçons ne peuvent tomber sur les louanges que Dieu donne aux hommes. Ainsi la raison même devroit porter les Chretiens à mépriser l'approbation des hommes, & à n'aspirer qu'aux louanges que JESUS-CHRIST donnera à ses élus, lorsqu'il fera leur éloge au jour de son jugement.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Gaudete in Domino ſemper : iterùm dico, gaudete. *Philip.* 4. 4. 7.

Réjouïſſez-vous ſans ceſſe dans le Seigneur : Je le dis encore une fois, réjouïſſez-vous.

I.

SAINT Paul réccmmande aux Philippiens de ſe réjouïr : & JESUS-CHRIST declare *heureux ceux qui pleurent*. Mais cette contrariété apparente s'éclaircit ſans peine en diſtinguant les objets de cette triſteſſe & de cette joie. La Religion chretienne n'eſt qu'amour, & la joie n'eſt pas moins naturelle à l'amour que la triſteſſe. On peut dire même que l'on y en trouve plus de ſujets, car les maux & les miſéres de cette vie, qui ſont l'objet ordinaire de la triſteſſe humai-

ne, ſont au contraire, ſelon la foi, de grans ſujets de joie, parce que ce ſont de grans dons de Dieu, de grans témoignages de ſon amour, & des ſemences qui portent des fruits éternels de gloire. Auſſi c'eſt particuliérement dans les tribulations que les Philippiens ſouffroient de la part des Payens, que ſaint Paul les exhorte de ſe réjouïr & qu'il répête même cette exhortation : *Je vous le dis encore une fois*, ajoûte-t-il : *Réjouïſſez-vous*. Qu'y a-t-il de plus triſte que nos péchez & de plus digne de larmes ? Cependant ces larmes mêmes portent leur conſolation avec elles ; ce qui fait dire à ſaint Auguſtin que « les larmes des « pénitens ſont plus agréables que la « joie des théatres : *Dulciores ſunt lacryme pœnitentium, quàm gaudia theatrorum.* Il y a même dans les déréglemens du monde quelque choſe de conſolant, & par la beauté de la juſtice que Dieu y fait quelquefois paroître quand il les punit en ce monde, & par l'uſage qu'on ſait qu'il en fera pour ſa gloire & pour le bien de ſes élus. Mais comme la joie chretienne eſt le fondement de la gratitude, il eſt bon

d'en marquer ici quelques ſujets que nous en avons, auſquels on ne fait pas d'ordinaire aſſez de réflexion.

II.

Ce qui fait que les hommes ne découvrent pas facilement les ſujets qu'ils ont de ſe réjouïr, c'eſt parce qu'ils ont peu d'amour pour Dieu & pour Jesus-Christ; qu'ils ont peu d'idée de l'état d'où ils ont été tirez; & qu'ils ſont peu touchez des biens qu'ils poſſédent. S'ils aimoient Dieu ils ſe réjouïroient de ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire que ſa grandeur, ſa ſainteté, ſa puiſſance, ſa félicité, ſa juſtice, les combleroient de joie. Ils ſe réjouïroient de voir que toutes les créatures lui obéiſſent ou volontairement ou malgré elles; que rien ne peut ſe ſouſtraire à ſon empire: & ils diroient avec ſentiment ces paroles du pſeaume: *Le Seigneur a régné, il s'eſt revétu de beauté & de force.* Tous les ſaints cantiques qui ſe trouvent dans les pſeaumes, ne ſeroient qu'uue expreſſion fidelle des ſentimens de leur joie. Car ſi l'on veut ſavoir ce que c'eſt que ces cantiques, on peut dire en un mot que ce ſont les tranſ-

Pſ. 9. 2. 3.

ports d'une ame qui ſe réjouït de ce que Dieu eſt ce qu'il eſt. Si nous aimons JESUS-CHRIST, nous nous réjouïrons de la gloire qu'il poſſéde & de la *puiſſance infinie qui lui a été donnée dans le ciel & dans la terre ſelon ſon humanité même.* Si nous connoiſſions l'effroyable état d'où nous avons été tirez, & quelle horrible miſére eſt celle d'une ame aſſujettie au démon qui l'entraîne à la mort éternelle en lui ôtant la lumiére de la vérité, & l'entretenant dans des illuſions groſſiéres & criminelles, tous les maux de cette vie nous paroitroient peu de choſe en comparaiſon de la grace que Dieu nous a faite de nous apeler au chriſtianiſme, & de nous ſéparer ſans aucun mérite de tant d'autres qu'il a laiſſez dans les ténébres & dans l'ombre de la mort. Si nous étions touchez autant que nous le devrions être de la grandeur des dons que nous avons reçus de JESUS-CHRIST, de la qualité de membres de ſon corps & de ſes cohéritiers, & enfin de celle d'enfans de Dieu, de l'immenſe grandeur des biens que Dieu nous promet, l'eſpérance que nous aurions,

Mat. 28. 18.

ne pourroit pas être ſans joie, ſelon qu'il eſt dit par l'Apôtre même : *Réjouïſſez-vous dans vôtre eſpérance.* Voilà ce qui a rempli de joie tous les Saints ; & ſi cette joie nous manque, ce ne peut être que notre peu de lumiére, notre peu d'amour, & nos attaches aux choſes temporelles qui nous en privent.

Rom. 12. 12.

III.

Que votre modeſtie ſoit connuë de tous les hommes. v. 5.

Le grec porte, *votre douceur.* Le latin qui porte *modeſtia*, peut être exprimé par le terme de *modération* ou par celui de *modeſtie* ; mais tout cela revient à peuprés au même ſens. La modération chretienne enferme la douceur, puiſqu'elle retranche toute aigreur de nos paroles, de nos actions, & de notre cœur. Il y a toûjours de l'excês dans la dureté, parce que nous n'en devons point avoir ; & cette même modération eſt une vraie modeſtie, parce qu'elle bannit de nos actions & de nos paroles l'orgueil, la vanité, la hardieſſe, l'effronterie ; qu'elle calme nos paſſions, & qu'elle ne per-

met pas qu'elles ſe produiſent. C'eſt donc cette vertu de modération que ſaint Paul veut, qui éclatte dans tous les Chretiens. On peut cacher quelquefois les autres vertus; mais il faut que la modération paroiſſe toûjours, parce qu'il n'eſt jamais permis de choquer le prochain par des excés où la paſſion nous pourroit porter. Cette modération à laquelle la Religion nous oblige, eſt une inſtruction générale que nous devons au prochain, qui eſt ſouvent infiniment plus efficace que toutes celles qui ſe donnent par les paroles, parce qu'elle s'inſinuë dans le cœur ſans reſiſtance, & qu'elle fait aimer le bien; au lieu que les inſtructions qui conſiſtent ſeulement en paroles, le font d'ordinaire ſimplement connoître, & ſouvent le font haïr. C'eſt donc une charité commune & une eſpéce de prédication à laquelle tous les Chretiens ſont apelez. Ils ont tous miſſion pour celle-là, & il ne leur en faut point d'autre garant que ces paroles de ſaint Paul, *Que votre modeſtie ſoit connuë de tous les hommes.*

IV.

L'on exerce les enfans dans les arts & dans les ſciences, & on les fatigue ſouvent à apprendre mille choſes qui leur ſont ou inutiles ou dangereuſes : mais on n'a pas le même ſoin de les former à une modération générale dans leurs paroles & dans leurs actions, ni à leur en donner l'eſtime qu'ils en doivent avoir. Cependant l'utilité en eſt infiniment plus grande & plus étenduë ſelon Dieu & & ſelon le monde, que celle de tous les arts & de toutes les ſciences. C'eſt par l'exercice de cette vertu que les anciens ſolitaires retranchoient tous les défauts, même de leur extérieur, qu'ils modéroient le ton de leur voix, qu'ils n'interrompoient jamais celui qui parloit, qu'ils ne répondoient point avec précipitation, qu'ils gardoient toûjours une gravité modeſte dans leur marcher ; parce que les défauts qui nous tirent de cet état ſont des marques de paſſion & d'une ame qui ne ſe poſſéde pas. Et c'eſt pourquoi le ſaint Eſprit met expreſſément entre les caractéres du Meſſie, *qu'il n'éléveroit point ſa voix, & qu'on ne*

Baſil. Epiſt. 1.

l'entendroit point parler dans les ruës. Il eſt impoſſible qu'un extérieur déréglé vienne d'une ame réglée; & il eſt certain de plus que tous les défauts de modération ſont contraires à la charité du prochain; parce qu'ils impriment dans ſon eſprit une image de paſſion, & c'eſt pourquoi ſaint Paul veut que la modération des Chreiens ſoit *connuë de tout le monde.*

V.

Car le Seigneur eſt proche. V. 5.

Il eſt naturel de ſe compoſer & de ſe mettre en un état qui marque de la retenuë quand on doit bien-tôt paroître devant une perſonne de grand reſpect. Ainſi quand on raporte à une troupe de gens de la cour que le Roi vient, on les voit incontinent ſe mettre dans un état de bienſéance, & touffer en quelque ſorte toutes leurs autres paſſions. Ceux qui parloient aut ſe taiſent; ceux qui étoient aſſis ſe lévent; ceux qui diſputoient entr'eux avec chaleur, quitent la diſpute; & enfin la ſeule nouvelle que le Roi vient, produit par tout un calme extérieur. Saint Paul veut donc que

l'approche de JESUS-CHRIST qui n'eſt ſéparé de nous que par l'eſpace de notre vie après lequel il nous paroîtra, ou par l'intervalle qu'il y a de ce tems ici au jugement dernier qui eſt incertain & fini, faſſe le même effet ſur nous, & que ces deux avénemens qui ſont ſi proches, calment toutes nos paſſions & nous reduiſent à une exacte modération, parce qu'il n'y a point de marques de paſſions qui ne puiſſent déplaire à JESUS-CHRIST.

L'Ecriture ſe ſert en d'autres endroits de la connoiſſance que Dieu a de toutes nos actions pour produire en nous le même effet. Elle veut que nous marchions comme étant continuellement en ſa préſence, & en le regardant par la foi comme ayant les yeux ſur nous. *Marche devant moi, & ſois parfait*, dit Dieu à Abraham. C'eſt là *le jour dans lequel* ſaint Paul veut que *nous nous conduiſions avec honnêteté.*

Gen. 17. 1.

Rom. 13. 13.

Toutes ces conſidérations ſont vraies & ſolides, & elles font impreſſion ſur nous à proportion de notre foi; mais l'Egliſe ſe ſert ici de cette

derniére qui eſt l'approche de JESUS-CHRIST, parce qu'elle veut qu'en ce tems ici nous le conſidérions comme devant venir par ſon premier avénement prendre poſſeſſion de nos cœurs ; ce qui nous oblige à les mettre en ordre & à faire en ſorte qu'il n'y ait rien de déréglé & qui le puiſſe bleſſer. Cette conſidération n'eſt pas moins ſolide que les autres. Car il ne faut pas conſidérer le premier avénement de JESUS-CHRIST comme entiérement paſſé. Il ne comprend pas ſeulement la naiſſance de Marie, mais auſſi celle qu'il veut avoir dans tous les cœurs où il entre par ſon amour. Ainſi ce premier avénement durera juſqu'à la fin du monde. Si donc nous prétendons le recevoir dans nos cœurs au jour que nous célébrons ſa naiſſance de Marie, n'eſt-il pas juſte que nous lui préparions un lieu calme & tranquile, & qui ne ſoit point troublé par l'agitation de nos paſſions ? C'eſt l'aplication que l'Egliſe fait de ces paroles, *Le Seigneur eſt proche*, à la fête prochaine que nous devons célebrer.

VI.

V. 6. QUAND ſaint Paul preſcrit enſuite aux Philippiens *de ne s'inquiéter de rien*, il n'exclut pas par là toutes ſortes de prévoyances. Elles ſont au contraire partie du devoir des hommes, parce que ce ſeroit tenter Dieu que d'y manquer. Mais il exclut toutes ſortes d'inquiétudes, parce qu'elles ſont contraires à la confiance & à la ſoumiſſion que nous devons avoir pour Dieu. En effet que pouvons-nous apréhender juſtement pour l'avenir? Peut-il arriver autre choſe que ce que Dieu veut? Et ne devons-nous pas approuver tout ce qu'il veut?

Tous les maux du monde ne nous ſauroient conduire qu'à la mort; & la mort pour un Chretien ne doit pas être une choſe affreuſe. C'eſt au contraire le commencement de ſa délivrance, & l'entrée de ſon bon-heur.

S'inquiéter c'eſt oublier que Dieu a ſoin de nous, & qu'il a promis à ceux qui chercheroient ſincérement ſon royaume qu'il leur fourniroit les choſes temporelles dont ils ont beſoin. De ſorte que s'il permettoit qu'ils en manquaſſent, ce ſeroit par

un

n plus grand amour pour eux, & arce qu'il jugeroit que cette priva- ion leur ſeroit utile.

Voilà les principes ſur leſquels un hretien doit établir la conduite de vie. Il ſe doit regarder comme étant ans un vaiſſeau qui ne peut périr ue par ſa faute, & au cas qu'il vien- e à manquer à Dieu. Car pour la onduite de Dieu, il ſe doit tenir aſ- uré qu'elle ne lui manquera pas. Ainſi doit bannir toute ſorte d'inquiétu- e à l'égard de Dieu, & ne ſe défier ue de ſoi-même.

VII.

L'EXEMTION d'inquiétude preſ- rite aux Chretiens par ſaint Paul, 'exclut pas, comme nous avons dit, es ſoins raiſonnables que Dieu veut ue nous ayons des choſes: mais elle xclut encore moins le recours à Dieu ans les néceſſitez temporelles & ſpi- ituelles. Au contraire il faut bannir inquiétude pour pouvoir s'adreſſer Dieu comme il faut. L'inquiétude ſt un grand obſtacle à la priére. Elle ccupe l'eſprit. Elle le partage. Elle remplit de défiance. Elle le rend épendant des choſes du monde, &

nous faiſant craindre de les perdre, elle nous y attache plus fortement. Car la crainte n'eſt autre choſe qu'un amour qui appréhende d'être privé de ce qu'il aime.

VIII.

Et que la paix de JESUS-CHRIST *qui ſurpaſſe toute penſée, garde vos cœurs &c.* v. 7.

S'IL y a une paix de JESUS-CHRIST, il y a auſſi une paix du monde, & la paix du monde nous peut ſervir à comprendre quelle eſt celle de JESUS-CHRIST, car il n'y a qu'à en retrancher les défauts. Etre en paix avec le monde c'eſt n'y avoir point de querelles & point d'ennemis, & n'avoir point ſujet ainſi d'apréhender les effets de leur colére & de leur haine. Cette paix du monde nous met donc en quelque ſorte en repos du côté du monde; mais elle eſt toujours incertaine & imparfaite. Ce que l'on craint du monde, c'eſt qu'il ne nous prive des biens du monde: mais en combien d'autres maniéres en peut-on être privé, ſans que le monde s'en mêle, & qui peut même s'aſſurer qu'il

re s'en mêle point, & qu'au même tems qu'il nous témoigne de l'affection, & qu'il nous careſſe, il ne forme point de deſſeins pour notre ruine?

Il faut concevoir par là ce que c'eſt que la paix de JESUS-CHRIST. Il y a une guerre entre la ſainteté de Dieu & la corruption des hommes, entre ſa juſtice & leur injuſtice. La ſainteté & la juſtice de Dieu ne ſauroient ne pas préparer des peines contre le péché: & tous les hommes en ſeroient craſez, ſi JESUS-CHRIST ne ſe fût mis entre deux, en ſatisfaiſant à cette ſainteté & à cette juſtice. JESUS-CHRIST a donc fait notre paix: mais il ne ſuffit pas qu'il l'ait faite, il faut qu'il nous l'aplique par ſa grace, & qu'il nous la faſſe ſentir: & c'eſt ce ſentiment de la paix que JESUS-CHRIST a faite entre Dieu & nous, que l'Apôtre ſouhaite aux Chretiens. Cette paix n'eſt ni incertaine ni trompeuſe. Pourvû que nous n'y manquions pas de notre part, Dieu n'y manquera pas de la ſienne. Il ne ſait que c'eſt que de tromper qui que ce ſoit, puiſqu'il eſt la vérité; & perſonne ne nous peut ôter les biens que

cette paix nous a procurez, parce que c'eſt JESUS-CHRIST même qui en eſt le conſervateur & le gardien.

IX.

SAINT Paul leur dit de plus que *cette paix ſurpaſſe tout ſentiment*; c'eſt-à-dire, ou qu'elle ſurpaſſe l'intelligence des hommes, ou qu'elle éléve l'ame au deſſus de tous les ſentimens humains. Il ne faut pas prétendre qu'elle les étouffe tous dans cette vie; qu'elle arrête toute l'agitation de nos penſes; qu'elle apaiſe tous nos mauvais mouvemens: mais elle les ſurpaſſe en rehauſſant l'ame au deſſus de ces ſentimens, & en lui procurant une retraite calme dans la vuë de la miſéricorde de JESUS-CHRIST pour elle, & de la réconciliation avec Dieu qu'il nous a procurée. Cette paix *garde* donc & nos *cœurs* & nos *eſprits*; parce qu'elle les empêche d'être renverſez par ce tumulte de mouvemens & de penſées que nous ne pouvons nous empêcher de ſentir. C'eſt ce qui rend les Saints immobiles dans les diverſes agitations de cette vie, & ce qui eſt la vraie ſource de leur repos & de leur tranquilité. Il eſt impoſſible

d'être en paix quand on ſait que Dieu eſt en guerre avec nous : mais il eſt injuſte auſſi de n'y être pas, quand on a lieu de croire qu'il n'a pour nous que des penſées de miſéricorde & de paix. C'eſt cette aſſurance que ſaint Paul apelle la paix de JESUS-CHRIST, parce qu'il en eſt l'unique auteur, & qu'il n'y avoit que lui qui fût capable de nous la donner.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Miſerunt Judæi ab Hieroſolimis Sacerdotes. *Joan.* 1. 19. 18.

Les Juifs envoyérent de Jéruſalem des Prêtres, &c.

I.

L'EGLISE deſirant de préparer ſes enfans à la naiſſance d'un Dieu humilié & anéanti, en les por-

tant à une humilité ſincére, leur en propoſe un exemple admirable dans la perſonne de ſaint Jean Batiſte, où ils peuvent voir les vrais caractéres de cette vertu.

Elle doit être, comme l'enſeigne ſaint Auguſtin, toute fondée ſur la vérité. Nous n'avons pas beſoin de recourir au menſonge pour nous humilier, ni de nous imputer des défauts & des baſſeſſes que nous n'ayons pas. On ſe reléve facilement d'un rabaiſſement fondé ſur des défauts qui nous ſont fauſſement attribuez. Il n'y a que la vérité qui nous puiſſe humilier effectivement : & c'eſt pourquoi David diſoit à Dieu *qu'il l'avoit humilié par ſa vérité.*

Pſ. 118. 3·7.

Pour nous humilier donc ſolidement il n'y a qu'à nous demander qui nous ſommes, comme les députez des Juifs demandérent à ſaint Jean : *Qui êtes-vous ?* & à nous répondre à nous-mêmes ſans nous flater & ſans nous laiſſer ſéduire par les flateries des autres. On eſt humble quand on n'aime ni à ſe tromper ſoi-même ni à tromper les autres ; quand on ne veut point profiter de leur illu-

ſion, & que l'on reconnoît ſincérement ce que l'on n'eſt pas, & ce que l'on eſt. Par là on retranche tous les faux titres & toutes les fauſſes qualitez que l'amour-propre nous voudroit attribuer; l'on avouë tous ſes défauts; & l'on ſe tient dans la place où Dieu nous a mis.

C'eſt ce qui paroît admirablement dans ſaint Jean. Il ne prétend point tirer avantage de l'illuſion des Juifs. Il détruit par un déſaveu net & précis tous les faux titres qu'on lui attribuoit par erreur. Il fait voir qu'il étoit incapable de ſe plaire dans la fauſſeté, ni de ſe laiſſer flater par le menſonge. Il rejette ce qu'il n'eſt pas, & il dit ce qu'il eſt avec une ſimplicité toute entiére.

II.

Il ne dit même ce qu'il eſt qu'y étant contraint. Car c'eſt encore un des caractéres de cette humilité ſolide de ne faire connoître les dons qu'on a reçus de Dieu, que lorſqu'on ne s'en peut exenter, & de tâcher hors de là de les cacher autant que l'on peut.

Qui laiſſeroit agir l'amour propre,

il ne manqueroit pas lorſqu'il eſt obligé de rejeter de fauſſes louanges, de ſe dédommager de ce deſaveu par d'autres qui pourroient paſſer pour vraies. Après s'être procuré la gloire de la ſincérité, il ſauroit bien retenir une partie de l'honneur qu'on lui vouloit faire. S'il deſavouoit de faux titres, il en ſubſtituëroit d'autres véritables, & reconnoiſſant qu'il n'a pas les qualitez qu'on lui voudroit donner, il en mettroit en vuë d'autres qui feroient à peu près le même effet.

Un homme moins humble que ſaint Jean, après avoir reconnu qu'il n'étoit pas le Meſſie, auroit ajoûté qu'il étoit ſon précurſeur & ſon principal ami; qu'il étoit l'Ange deſtiné à préparer la voie du Seigneur; & s'il avoit été obligé d'avouër qu'il n'étoit point Elie, il auroit dit qu'il en poſſédoit *l'eſprit & la vertu.*

Luc. 1. 17.

S'il avoit été contraint de dire qu'il n'étoit pas un Prophête deſtiné à prédire des choſes futures, il auroit fait entendre qu'il étoit quelque choſe de plus, puiſqu'il étoit deſtiné non à prédire le Meſſie, mais à le montrer,

Mais la vraie humilité ne permet pas d'attirer des louanges humaines par des dons de Dieu. C'eſt Dieu qui en doit être loué, & non pas l'homme, & l'homme ne doit ſervir qu'à porter l'eſprit des autres à la ſource de ces dons. Auſſi ſaint Jean pour ne ravir pas à Dieu une partie de ſa gloire, ne fait aucune de ces répliques. Il dit ce qu'il n'étoit pas ſur les points dont on l'interrogeoit; mais il ne dit point ce qu'il étoit. Que s'il marque enfin ſon office & ſon emploi, c'eſt par une pure contrainte, & il le fait même avec une telle ſimplicité, & en raportant tellement tout à Dieu, qu'il paroît bien qu'il n'étoit poſſédé que de l'amour de la vérité qui nous humilie.

III.

Enfin c'eſt encore un des caractéres de la vraie humilité, lors même qu'elle rejette les faux titres qu'on lui voudroit donner, & qu'elle cache les dons de Dieu, de crainte de s'en attribuer quelque choſe, d'être bienaiſe de les reconnoître & de les honorer dans les autres. Car le vrai humble n'eſt point envieux, il vou-

droit que les autres fuſſent tous riches des graces de Dieu. Il rend volontiers témoignage à ceux qui les ont, & il eſt bien aiſe qu'ils les ayent. En quoi il eſt encore tout oppoſé à l'orgueilleux qui ſe contenteroit quelquefois d'être au niveau des autres, pourvu qu'il n'eût perſonne au deſſus de lui.

C'eſt cette humilité qu'on peut remarquer en ſaint Jean dans un degré éminent. Non ſeulement il reconnoît l'excellence de JESUS-CHRIST au deſſus de lui, & il ſe met en ſon rang à ſon égard, en diſant qu'il n'eſt *pas* digne de lui rendre les ſervices les plus-bas; mais il fait tout ce qu'il peut pour élever JESUS-CHRIST, & ſe rabaiſſer. Il lui envoye ſes diſciples & il s'en dépouïlle. Il lui donne tous les titres qu'il refuſe pour lui-même. Il eſt vrai qu'il n'y avoit rien en tout cela à quoi il ne fût obligé par la juſtice & la vérité; mais c'eſt que la véritable humilité conſiſte, comme nous avons dit, dans l'amour de la vérité, & à faire tout ce qu'elle nous preſcrit.

IV.

SAINT JEAN en demeurant dans les bornes de la vérité, s'humilie en quelque ſorte au-delà de la vérité, parce qu'ayant ôté aux Juifs les impreſſions avantageuſes qu'ils pouvoient avoir de lui, il leur donna occaſion de le mépriſer. Ils conçurent fort bien ce qu'il deſavouoit, & ils ne conçurent point du tout ce qu'il ſupprimoit. Ils comprirent qu'il n'étoit point le Meſſie, ni Elie, ni Prophéte; mais ils ne comprirent rien dans ce qu'il étoit effectivement. Leur malignité fut ſatisfaite par l'idée qu'il leur donna qu'il n'étoit ni le Meſſie, ni Elie, ni Prophête. Ils en demeurerent là, & ne ſe mirent pas en peine de comprendre ce qu'il vouloit marquer en leur diſant qu'il étoit *la voix de celui qui crie dans le deſert.* *v. 13.* La vraie humilité ſe preſſe de ſe dépouiller de ce qui ne lui appartient pas, & ne ſe met pas en peine d'empêcher que le monde n'abuſe de ce que la vérité l'oblige de reconnoître d'elle-même. C'eſt à Dieu à honorer les Saints devant les hommes autant qu'il le juge néceſſaire: mais les Saints ne

ſe croyent chargez que de s'humilier autant que la vérité le leur permet. C'eſt-là leur unique but en ce monde ici. Dieu ne relévera que *trop*, pour parler ſelon l'Ecriture, les humiliations de ſes ſaints : *Nimis honorati ſunt amici tui, Deus :* mais ils ne doivent en ce monde ici avoir aucune vuë de ſe rélever eux-mêmes.

Pſ 138. 17.

V.

On ne comprend rien dans les œuvres de Dieu lorſqu'on les renferme dans le tems auquel elles ont été faites, & que l'on n'y conſidére que ceux devant qui elles ſe font. Cette députation ſolemnelle des Juifs à ſaint Jean eut trés-peu de ſuccés dans le tems qu'elle fut faite. Les Prêtres & les Phariſiens n'en furent point portez à croire en lui. Ils ne firent que ſe ſervir de ce qu'il avoit dit de lui-même pour le décréditer parmi le peuple. Peut-être même que cette ambaſſade n'avoit pour fond qu'un deſir ſecret de nuire à ſaint Jean, & de ſe ſervir contre lui de ce qu'il auroit répondu aux queſtions qu'on lui faiſoit. Mais cette même ambaſſade conſidérée dans le deſſein que Dieu y

avoit pour le bien de ſon Egliſe, eſt une très-grande choſe. Elle donna lieu à l'une des principales parties du miniſtére de ſaint Jean en qualité de Précurſeur : & c'eſt une inſtruction perpétuelle pour l'Egliſe. Il falloit pour s'aquiter de ſon miniſtére, que ſaint Jean démentît toutes les fauſſes idées qu'on pourroit avoir de lui dans la ſuite des ſiécles ; qu'il avertît les Juifs qu'il n'étoit pas le Meſſie, & que le Meſſie étoit parmi eux ; qu'il inſtruisît toute l'Egliſe par l'exemple de ſon humilité. Voilà ce qu'il a fait, ce qu'il fait encore ; & ce qu'il fera juſqu'à la fin du monde dans l'Egliſe de JESUS-CHRIST. C'eſt le fruit que Dieu a procuré à l'Egliſe par cette ambaſſade. Les Juifs ne ſavoient ce qu'ils faiſoient par cette députation, & ils avoient apparemment des vuës & des intentions fort corrompuës : mais avec ces intentions corrompuës ils ne laiſſoient pas d'éxécuter les deſſeins de Dieu, de ſervir à l'établiſſement de l'Egliſe à laquelle ils ne penſoient pas.

VI.

LE plus miſérable de tous les em-

plois & de tous les miniſtéres du monde, eſt de ſervir au bien de l'Egliſe, ſans en tirer aucun fruit pour ſon propre ſalut. Car c'eſt là l'emploi & le miniſtére des réprouvez. Ils ſervent aux élus: mais ils ne ſervent point à eux-mêmes. Les uns leur ſervent en les protégeant, les autres en les perſécutant; les uns en leur procurant du repos, les autres en leur cauſant des traverſes. Il y en a qui leur prêchent les plus grandes véritez & qui les introduiſent dans le chemin du ciel, où ils ne marchent pas eux-mêmes. Les Juifs nous ont fait connoître ſaint Jean, & ils ne l'ont pas connu. Ils ont fait paroître ſon humilité, & n'en ayant point profité, ils n'ont fait que ſe rendre coupables d'un très-grand crime. Car Dieu ne veut qu'on ſerve les autres qu'en ſe ſervant ſoi-même. Notre premier devoir c'eſt toûjours de *chercher le royaume de Dieu & ſa juſtice*, pour nous. Car chacun eſt particuliérement chargé de ſon ame, & eſt obligé de la ſoûmettre à Dieu & de la faire marcher dans ſes voies. Tout le deſordre du monde

conſiſte à ſe propoſer une autre fin. Il paroît bien que ces Juifs en avoient une autre, puiſqu'ils ne tirent aucune conſéquence pour la réformation de leurs mœurs de ces réponſes admirables de ſaint Jean. Ils n'en comprirent pas même l'excélence & la grandeur. Ils le mépriſérent par l'aveu qu'il faiſoit de ce qu'il n'étoit pas, & ne firent pas d'état de ce qu'il avouoit de lui-même ; au lieu qu'il étoit admirable en l'un & en l'autre.

VII.

Les hommes ſont compoſez de neant & d'être. Ils ſont, & ne ſont pas : mais leur néant eſt infiniment plus étendu que leur être, & ils ont bien plus de lieu de dire comme ſaint Jean, *Je ne ſuis pas*, que de dire ce qu'ils ſont. Mais ce qu'ils ne comprennent pas, c'eſt que le principal être de l'homme conſiſte à connoître ſon néant. La principale partie de la vertu de ſaint Jean a conſiſté à avoir bien connu ce qu'il n'étoit pas ; & ſa principale grandeur a été de connoître ſa baſſeſſe ; parce que c'étoit le fondement de ſon humilité, & que c'eſt en quoi conſiſte le fond ſolide de *v.* 21.

la vertu. En nous disant donc: *Je ne suis pas*, & en le disant comme il faisoit par un sentiment d'une humilité profonde, il nous dit en même tems qu'il étoit le plus grand de tous les hommes. Nous n'avons pour être quelque chose devant Dieu, qu'à bien reconnoître que nous ne sommes rien. Nous n'avons pour avoir des vertus qu'à bien reconnoître que nous n'en avons point. Mais afin que cet aveu soit sincére, il faut qu'il ne soit pas seulement des lévres, ni de l'esprit, mais que ce soit un aveu du cœur qui s'abîme sincérement dans son néant.

VIII.

Que personne ne se plaigne donc dans le christianisme de ses impuissances, de sa pauvreté temporelle, ni même en quelque sorte de la pauvreté spirituelle qui nous prive des talens qui nous pourroient rendre considérables dans le monde, ou utiles au prochain. Il ne tient qu'à nous de nous faire de toutes ces privations le plus grand des talens & des thresors qui est celui de l'humilité. Il n'y a qu'à bien reconnoître sa bassesse, à n'avoir point de dépit que Dieu

nous ait reduits à cet état, à ſouffrir qu'on nous traite avec mépris, à remercier Dieu de ce qu'il nous conſerve le deſir de le ſervir, & à lui dire ſincérement : *Il eſt bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprene à obſerver vos commandemens :* & nous voilà riches. Ceux qui s'y trouvent, doivent en même tems reconnoître qu'un autre état ne leur convenoit pas ; qu'ils en auroient abuſé par leur orgueil ; & qu'ils n'avoient pas le cœur aſſez pur pour bien uſer des dons de Dieu. On peut même faire cet uſage des péchez où Dieu a permis que l'on ſoit tombé. Car quoiqu'il les faille condanner & s'en humilier devant Dieu, il faut néanmoins en reconnoiſſant que ce ſont des punitions de notre orgueil, eſpérer que Dieu ne les a permis qu'afin que notre vanité ne trouvant point en nous d'apui en fût détruite plus pleinement ; afin que nous nous miſſions plus ſincérement au dernier rang, & que regardant tous les autres au deſſus de nous, nous fuſſions plus indulgens à leurs foibleſſes, & plus éloignez de nous préférer à eux. C'eſt

ainſi que *quand nous aimons Dieu*, c'eſt-à-dire ſa juſtice & ſa vérité qui nous humilie, *toutes choſes coopérent* à notre ſalut, & non ſeulement les défauts naturels, mais les péchez mêmes, diſent les Saints.

Rom. 8. 28.

IX.

Saint Jean dit d'abord ce qu'il n'étoit pas, & ce ne fut qu'à la fin qu'il fit connoître ce qu'il étoit. C'eſt par l'aveu de ce que l'on n'eſt pas, que l'on devient capable de montrer ſans orgueil ce que l'on eſt. Il eſt dangereux de faire voir aux hommes ce que l'on a reçu de Dieu, ſi l'on n'eſt bien affermi dans l'humilité, par la connoiſſance de ce qui nous manque. L'humilité doit être toûjours le fondement de toute vertu chretienne, de tout emploi, de tout miniſtére. Qui y entre & qui eſt obligé de ſe montrer aux hommes ſans s'y être bien établi, ſans s'être bien dit à ſoi-même ce qu'il n'eſt pas, *Non ſum*, eſt bien en danger en ſe faiſant voir & en montrant par ſes paroles, par ſes actions, qu'il eſt quelque choſe, qu'il eſt ſavant, éloquent, éclairé, qu'il a des talens de conduite & de prudence, il eſt bien en danger,

dis-je, de faire naufrage contre deux écueils très-dangereux, qui ſont la faveur & la diſgrace des hommes. Car il arrive d'ordinaire l'une de deux choſes, ou que le monde favoriſant ceux qui ſe montrent á lui, les éleve & les porte aux dignitez éclatantes, & à des engagemens dont ils ne ſont pas capables par le défaut des vertus intérieures, ou que ſe bandant contre eux & faiſant ſes efforts pour les oprimer, il leur ſuſcite des traverſes & des perſécutions qui ſurpaſſent leurs forces & dans leſquelles ils s'affoibliſſent, ils ſuccombent, ils abandonnent la juſtice & la vérité pour ſe conſerver la ſureté & le repos de cette vie.

SUR L'EVANGILE DU MERCREDI DES QUATRE-TEMS DE L'AVENT.

Miſſus eſt Angelus Gabriel à Deo in civitatem Galilleæ, &c.

En ce tems-là l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée apelée Nazareth, à une vierge qu'un homme de la Maiſon de David nommé Joſeph avoit épouſée, & cette vierge s'apeloit Marie.

I.

JAMAIS il n'y eut un plus illuſtre Ambaſſadeur, ni un plus grand ſujet d'ambaſſade, ni une perſonne plus digne de la recevoir. C'eſt un Ange qui eſt envoyé. C'eſt pour traiter du myſtére de l'Incarnation. C'eſt à Marie qn'on l'envoye, c'eſt-à-dire à la plus parfaite de toutes les créatures.

Dieu ne vouloit opérer ce myſtére en elle qu'avec ſon conſentement. Il s'agiſſoit de l'obtenir. Cependant tout cela ſe paſſe dans une petite chambre à l'inſçu de toute la terre. Les hommes accompagnent autant qu'ils peuvent leurs actions de pompe & d'éclat, parce qu'ils ſont vains, & que n'étant point maîtres de l'avenir, ils aiment à jouïr promtement du bien qu'ils ſe figurent dans ce qu'on appele gloire & réputation : mais Dieu voyant toutes les ſuites de ſes œuvres & en diſpoſant ſouverainement, veut bien qu'elles ſoient obſcurcies pour quelque tems, parce qu'il ſait bien quand il veut les faire paroître avec l'éclat qu'elles méritent. Il eſt patient, parce qu'il eſt éternel, dit ſaint Auguſtin; outre qu'il ne ſe ſoucie en aucune ſorte des louanges ni de l'admiration des hommes. S'il leur découvre ſes myſtéres, c'eſt pour leur utilité & non pour la ſienne. Ainſi il les tient d'ordinaire dans un fort grand ſecret, & il ne les manifeſte que long-tems aprês qu'ils ſont accomplis.

C'eſt le modelle de conduite qu'il nous propoſe, & qui a été parfaite-

ment ſuivi par la ſainte Vierge. Ayant reçû cette ambaſſade, elle n'en parla point, & elle la tint cachée même à ſaint Joſeph qui avoit, ce ſemble, tant d'intérêt de la ſavoir, comme elle avoit tant de raiſons de la lui découvrir : mais elle ne crut pas pouvoir diſpoſer du ſecret de Dieu ſans ſon ordre exprès. Elle lui remit donc le ſoin de ſa réputation avec une parfaite confiance, ſans en enviſager les ſuites, & elle pratiqua en cela un détachement admirable de ſoi-même & un attachement incomparable aux ordres de Dieu. Il ne faloit pas une moindre pureté de cœur que celle de la ſainte Vierge, pour diſcerner & pour ſuivre la volonté de Dieu dans une occaſion ſi délicate. Toute autre y auroit été trompée, & ſe ſeroit crue obligée par charité & par juſtice à faire confiance à ſaint Joſeph de cet important ſecret. Cependant par ces avances téméraires on s'éloigne de l'ordre de Dieu ; on fait naître des obſtacles à l'accompliſſement de ſes deſſeins ; & enfin on ſe ſuit ſoi-même & ſes propres vuës, & non pas celles de Dieu.

II.

L'ANGE en ſaluant la Vierge l'apela *pleine de grace.* Et comme il n'étoit dans cet éloge que la voix de Dieu, c'eſt Dieu même qui rendoit témoignage par cette parole de ce qu'il avoit déja opéré en elle. C'eſt donc ſuivre l'autorité de Dieu même que de regarder la ſainte Vierge avant même l'Incarnation, comme remplie des graces de Dieu, comme parfaitement pure & déja élevée à une perfection tres-éminente. Mais il ne faut pas s'imaginer que ç'ait été là le terme, & le comble de la grace de la ſainte Vierge. Il n'y a qu'une ſorte de plénitude dans les vaſes corporels, & un vaſe plein ne ſauroit rien recevoir davantage: mais une ame pleine de grace peut recevoir toujours de nouvelles plénitudes: & c'eſt en effet ce qui eſt arrivé à la ſainte Vierge. Sa grace toute pleine qu'elle fût alors a toujours reçû de nouveaux accroiſſemens, & elle eſt arrivée par là à une perfection qui ſurpaſſe toutes nos penſées. Car ſi elle étoit pleine de grace avant qu'elle conçût le Verbe fait chair, quelle plénitude ne reçut-elle point lors qu'elle

le reçut dans ſon ſein, & que Dieu la rendit non ſeulement la mére, mais l'unique adoratrice de ſon Fils formé dans ſes entrailles? Quelle plénitude n'en reçut-elle point dans la naiſſance de JESUS-CHRIST, & comme témoin de tous les mouvemens de ſon enfance, qui pour être conformes à ſon âge, n'en étoient ni moins ſaints, ni moins divins, ni moins ſanctifians. Car tout eſt ſanctifiant en JESUS-CHRIST. Tout y eſt ſource de graces & de bénédictions. Il a mérité le ſalut des hommes par ſes moindres actions: mais il ne s'eſt ſervi des actions particuliéres de ſon enfance dans le tems qu'il les a faites, que pour produire des graces dans l'ame de la ſainte Vierge ou de ſaint Joſeph. Elle n'en a laiſſé perdre aucune; elle les a toutes recueillies & *conſervées dans ſon cœur.*

La plupart des merveilles de Dieu nous échapent: & aprés les avoir légérement regardées, nous les laiſſons effacer de notre eſprit: mais Marie n'en perdoit aucune: *elle les conſervoit toutes*; & elle les conſervoit non dans ſon eſprit, mais *dans ſon cœur*, qui eſt le lieu

le lieu naturel de la vérité. Ainſi elles y jettoient toutes de profondes racines, & elles y portoient des fruits de juſtice. C'eſt l'uſage qu'elle a fait de toute la vie inconnuë de JESUS-CHRIST depuis ſa naiſſance juſqu'au commencement de ſa prédication. Toutes ſes actions qui nous ſont cachées, ayant été connuës de Marie, ont fructifié en elle. Ces graces ont opéré en elle ſelon l'excellence de ſes diſpoſitions : & comme elles n'y ont trouvé aucune réſiſtance, & qu'elle les a conſervées ſans aucune diminution ni aucun affoibliſſement, on peut juger par tous ces accroiſſemens de la perfection à laquelle Dieu l'a élevée.

La ſuite de la vie de JESUS-CHRIST n'a pas produit de moindres effets dans la ſainte Vierge, puis qu'elle en a toujours été le témoin fidelle, non pour la publier par ſes paroles, mais pour en nourrir le feu de ſa charité & en augmenter les tréſors de graces qu'elle avoit déja reçuës. L'Apôtre ſaint Jean déclare à la fin de ſon Evangile, qu'il ne croit pas que le monde entier pût contenir tout ce qu'on pourroit écrire des merveilles operées par

JESUS-CHRIST. Les Apôtres en ont choisi ce que Dieu a voulu : & il paroît par ce qu'ils nous en ont laissé, que Dieu a voulu qu'ils ne nous en découvrissent qu'une très-petite partie. Mais tout ce qu'ils nous ont caché a été recueilli & renfermé dans l'ame de la sainte Vierge ; & ce qu'il s'est réservé d'en découvrir à ses élus, lorsque leur grace étant consommée ne sera plus capable d'accroissement, a contribué durant toute la vie de la sainte Vierge à y produire de nouvelles plénitudes.

Qui peut s'imaginer celle qu'elle reçut sur le Calvaire lorsque représentant toute l'Eglise réunie en sa personne, elle offrit seule avec son fils le sacrifice de la redemption du monde, & fut seule témoin de la souffrance & de la mort d'un Dieu ; parce que tous les autres & les Apôtres mêmes ne le regardoient alors que comme un saint homme ? Qui peut comprendre celle qu'elle reçut par la résurrection de son fils, & lorsque le Pére éternel lui donna la puissance souveraine de toutes choses selon son humanité même ? Celle qu'elle reçut à

ſon aſcenſion, lorſqu'il prit poſſeſſion du trône éternel qui lui étoit dû? Celle qu'elle reçut à la deſcente du ſaint Eſprit, qui fut ſans doute auſſi élevée au deſſus de celle que les Apôtres & les diſciples reçurent, que les diſpoſitions qu'elle y aporta, ſurpaſſoient celles des Apôtres & des diſciples? Et enfin qui peut comprendre celle qu'elle reçut, lorſqu'elle conſomma ſon ſacrifice par ſa bienheureuſe mort? Et qui s'étonnera après cela de ce que l'Egliſe publie de l'éminence de ſes graces, & de la puiſſance de ſes interceſſions au deſſus de tous les Saints.

III.

Il eſt remarqué expreſſément que la Vierge *fut troublée*, non préciſément de la vuë de l'Ange, mais *du diſcours qu'il lui tint* : Turbata *eſt in ſermone ejus*. Les perſonnes vraiment humbles & qui ſont intérieurement pénétrées de leur néant, ne ſauroient entendre ſans ſurpriſe ce qui tend à les relever. Les reproches & les injures troublent le commun des hommes, parce qu'ils ſe cachent leurs défauts, qu'ils ne les regardent *Vers. 29:*

que le moins qu'ils peuvent, qu'ils ſont pleins de leurs prétendus mérites, & qu'ils s'en entretiennent ſouvent. Mais Marie toujours occupée devant Dieu de ſon néant, ne pouvoit être troublée que par ce qui ſembla lui donner lieu de ſe regarder comme quelque choſe. Son humilité étoit une humilité ſi ſimple, qu'elle n'avoit pas eu même d'orgueil à combattre; & c'eſt pourquoi cette idée de grandeur que les paroles de l'Ange préſentérent à ſon eſprit, lui parut ſi extraordinaire & ſi ſurprenante. Elle s'en troubla donc; mais il n'y eut rien que de réglé dans ce trouble, non plus que dans tous les autres mouvemens qu'elle fit paroître dans cette occaſion ſi ſingulière. Elle fut troublée quand il la loua. C'eſt l'effet naturel d'une humilité comme la ſienne, qui ne s'étoit occupée que de ſa baſſeſſe. Quand il lui annonça qu'elle auroit un fils, elle s'informa de ce qu'elle devoit ſavoir ſur ce ſujet. Car ayant été engagée dans l'état de virginité par l'ordre de Dieu, il falloit qu'elle ſût comment ce qu'on lui annonçoit, s'ac-

cordoit avec cet ordre. La queſtion qu'elle fit, ne fut donc point une queſtion de défiance ni de curioſité, mais une queſtion de néceſſité & de prudence. Elle s'informa de ce dont Dieu vouloit qu'elle s'informât. C'eſt la réſolution même d'obéir à Dieu & de le ſuivre, qui oblige de s'inſtruire des moyens de lui obéir, principalement quand on a ſujet de craindre de manquer à l'obſervation de quelque ordre de Dieu en voulant en obſerver un autre. Après l'éclairciſſement que l'Ange lui donna, elle conſentit tout d'un coup à ce que Dieu vouloit faire en elle. Elle ne fit plus aucune réſiſtance, comme Moïſe & Jérémie en avoient fait autrefois. Quand une ame n'eſt touchée que d'une ſeule vérité, comme par exemple, de ſon impuiſſance, elle ſe peut porter à faire quelque ſorte de réſiſtance aux ordres mêmes de Dieu fondez ſur une autre vérité; ce qui eſt une marque de l'imperfection de ſa lumiére. Mais quand elle comprend également ſon néant & la puiſſance infinie de Dieu, elle ſe livre abſolument à lui pour lui obéir en tout, & elle le ſuit auſſi

bien dans les choſes où il paroît que Dieu la veut élever, que dans les plus humiliantes, parce qu'elle ne conſidére que l'obéiſſance qu'elle doit à Dieu. C'eſt là ce que fit la Vierge, & ce qui lui fit prononcer ces paroles admirables qui contiennent ſon conſentement à l'incarnation du Fils
Vers. 38. de Dieu : *Voici la ſervante du Seigneur; qu'il me ſoit fait ſelon vôtre parole :* après quoi cet inconcevable myſtére fut accompli.

Heureux ceux dans le fond du cœur deſquels Dieu ne voit qu'une réſolution pleine & ſincére de lui obéir en tout, & qui ne ſont en peine que des moyens de pratiquer cette obéiſſance ! Dieu ne manque jamais de les en inſtruire. Mais hélas, nos enquêtes ont ſouvent un principe bien différent, & elles ne tendent qu'à nous diſpenſer de ce que Dieu nous commande, ou à en retarder l'éxécution. On va de Caſuiſtes en Caſuiſtes pour en chercher de favorables à ſes paſſions. Une ſecrette averſion de la vérité nous fait trouver mille difficultez dans les avis les plus juſtes & les plus ſincéres : & c'eſt ce qui fait que

Dieu permet que nous ſoyons trompez par ceux que nous conſultons avec ce cœur double & corrompu.

SUR L'EVANGILE DU VENDREDI DES QUATRE-TEMS DE L'AVENT.

Exurgens Maria in diebus illis abiit in montana &c.

Auſſi-tôt après Marie partit avec promtitude, & s'en alla au pays des montagnes de Judée en une ville de la tribu de Juda : & étant entrée dans la maiſon de Zacharie, elle ſalua Eliſabeth.

I.

LEs viſites, quand elles ſont faites comme il faut, ſont des devoirs de la vie chretienne & des actions de charité. Ce ſont des liens néceſſaires de la ſociété civile, des

moyens d'augmenter & d'entretenir l'union des cœurs, & enfin des occaſions propres ou à édifier le prochain ou à en recevoir de l'édification. Peu de gens ſont aſſez ſpirituels pour ſe paſſer de ces ſecours. Il faut quelque nourritute auſſi bien à leur charité envers les hommes qu'à leur piété envers Dieu : & comme leur amour pour Dieu s'évanouïroit bien-tôt, s'ils n'avoient aucun commerce avec lui par le moyen de la priére & des bonnes-œuvres qu'ils font dans la vuë de lui plaire ; de même leur amitié envers les hommes ſe refroidiroit bien-tôt, ſi elle n'étoit entretenuë par des témoignages réciproques de charité.

Il eſt donc hors de doute que ce devoir de la vie civile ſe peut pratiquer ſaintement & utilement pour ceux qui le rendent & pour ceux à qui on le rend. Mais il faut reconnoître en même tems qu'il y en a peu de plus mal pratiquez, & qui ſoient d'ordinaire plus inutiles aux uns & aux autres par la maniére dont on s'en acquite. On n'y a d'ordinaire aucune vuë de Dieu, aucun deſir de s'édifier

ni d'édifier le prochain. On ne s'y porte que par des motifs tout humains. Les uns étant à charge à eux-mêmes, y cherchent à ſe ſoulager d'une partie de ce fardeau qui les preſſe. Les autres ont pour but d'y nourrir leur curioſité, en y aprenant des nouvelles des choſes publiques & ſecretes qui ſe paſſent dans le monde. Les autres s'en font une occupation en regardant toutes les autres ou comme fatigantes, ou comme trop baſſes. Il y a une infinité d'autres motifs humains qui portent aux viſites ; mais il y a três-peu de perſonnes qui y cherchent l'utilité de leur ame, ni à procurer celle de l'ame des autres. Or comme ce défaut eſt important & qu'il remplit toute la vie d'inutilitez, il eſt bon de conſidérer dans un auſſi excélent modelle que celui de la ſainte Vierge, les conditions des viſites chretiennes ; puiſque ſaint Ambroiſe témoigne qu'une des fins qu'elle eut dans celle qu'elle rendit à ſainte Elizabeth, fut de s'acquiter d'un devoir civil envers une perſonne que ſon âge & ſa vertu & la liaiſon du ſang lui rendoient vénérable.

Il y a une raiſon générale de l'inutilité & du danger des viſites. C'eſt que la plupart de ceux qui les font & à qui on les fait, ſont bien plus remplis de l'eprit du monde que de celui de JESUS-CHRIST. Ainſi dans le commerce qu'ils ont avec les autres, ils leur communiquent l'eſprit & les diſpoſitions dont ils ſont pleins : *Matt. 12. 35.* *L'homme-de-bien tire de bonnes choſes du bon treſor de ſon cœur : & le méchant en tire de mauvaiſes de ſon mauvais treſor*, dit notre Seigneur. *Car la bouche*, comme il le dit auſſi, *parle de ce qui remplit le cœur.* *Là même v. 33.* Les hommes ſont pleins des ſentimens & des maximes du monde, ils ſont pleins de deſirs ſéculiers. C'eſt donc ce qui remplit leurs diſcours. C'eſt ce qu'ils inſpirent par leur converſation. Donnez-moi des gens pleins des ſentimens du Chriſtianiſme, & il n'y aura rien de plus utile & de plus édifiant que leurs paroles. *Reg. 80.* „ Donnez-moi pour „ cela des gens tels que ſaint Baſile dit „ que les Chretiens doivent être, qui „ vivent d'une maniére digne de diſ„ ciples de JESUS-CHRIST, en ne „ faiſant que ce qu'il a fait & ce qu'il

a enſeigné de faire ; donnez-moi de « vraies brebis de ſon troupeau ; qui « n'entendent que la voix de leur Paſ- « teur & ne ſuivent que lui ſeul ; « qui ſoient comme les branches de la « vigne de JESUS-CHRIST attachez « à ſa racine & ne portant des fruits « que pour lui, ne faiſant que ce qui « eſt digne de lui, & conforme à ſa « volonté, qui ſoient ſaints & purs en « qualité de temples de Dieu, & dont « toutes les actions tendent à lui rendre « le culte qu'on lui doit ; qui ſoient « comme le ſel de la terre ; c'eſt-à-dire, « qui ayent aſſez de vertu pour commu- « niquer l'eſprit d'incorruption à ceux « avec qui ils ont commerce. » Et il eſt « bien clair que rien ne pourroit être plus avantageux que le commerce & la converſation de ceux qui ſeroient *dans* ces diſpoſitions. Mais le mal eſt qu'il n'y a rien de plus rare que des Chretiens conformes à cette idée. On contracte tant de pouſſiére dans la vie du monde, que les vraies qualitez d'un enfant de Dieu ſont toutes défigurées, & tous les diſcours qu'on y fait, tiennent plus du vieil-homme que du nouveau, de l'eſprit

du monde que de celui de JESUS-CHRIST. C'eſt ce qui oblige à n'avoir aucun commerce avec les hommes qu'avec de grandes précautions, à veiller ſur ce que l'on dit aux autres de peur de leur nuire, à veiller ſur ce que les autres nous diſent de peur qu'ils ne nous nuiſent, en obſervant cet avis du Sage : *Prenez garde à vous, écoutez avec attention ce qu'on vous dira, parce que vous marchez ſur le bord d'un précipice.* Car on ne ſauroit croire combien les entretiens ſans précaution impriment de mauvaiſes ſemences dans les eſprits. Et l'on peut dire que c'eſt une des cauſes les plus générales de la corruption du monde. Car ce n'eſt ni des livres ni des prédications, ni des leçons des maîtres que les jeunes gens tirent leur morale & leurs ſentimens : c'eſt de la converſation & des diſcours ordinaires qu'ils entendent. Cela fait toute une autre impreſſion que les leçons expreſſes : & au lieu qu'il y a peu de gens en qui les diſcours qui ont la forme d'inſtructions, faſſent de grans changemens, il y en a trés-peu qui ne ſoient emportez par les maxi-

Eccl. 13 16.

mes qu'ils tirent des entretiens ordinaires.

Les viſites & les converſations des hommes étant donc d'une trés-grande importance pour le ſalut, il eſt bon d'en conſidérer les principales régles dans un auſſi excellent modelle que la ſainte Vierge. L'Egliſe nous propoſe aujourd'hui pour notre édification la viſite toute ſainte qu'elle rendit à Elizabeth incontinent aprés l'accompliſſement du myſtére de l'incarnation, en nous donnant ainſi lieu d'y conſidérer & d'y apprendre les conditions des viſites chretiennes.

II.

L'Evangile remarque premiérement que ce fut le diſcours de l'Ange par lequel elle fut avertie de la groſſeſſe de ſainte Elizabeth, qui lui fit entreprendre cette viſite. La charité la fit participer à la joie d'Elizabeth, & elle ſe preſſa de lui en donner des marques.

Il n'eſt pas néceſſaire ſeulement d'aimer le prochain ; mais il eſt néceſſaire quelquefois de lui faire connoître qu'on l'aime pour remédier à l'indifférence & au refroidiſſe-

ment qui naît quelquefois de la ceſſation de ces commerces d'amitié. Ainſi l'exemple de la Vierge nous aprend d'abord la premiére régle des viſites, *qui eſt de n'en point faire que par des motifs de charité*, & la ſeconde n'y eſt pas moins marquée, *qui eſt de n'y employer que le temps qui eſt préciſément néceſſaire.* Car c'eſt pour cela qu'il eſt dit qu'elle alla *promptement aux montagnes de Judée.* Elle ſe preſſoit de revenir dans ſa retraite qui étoit ſon centre : & c'eſt par cette régle qu'on doit corriger tous les vains amuſemens des viſites, où bien des gens employent la plus grande partie de leur vie. Mais le mal vient de ce que la plupart du monde n'a point proprement d'occupation. Ils ne ſavent que faire quand ils ſont chez eux & à eux. Ainſi rien ne les preſſe de ſe hâter. Ils n'ont aucun ſoin de ménager leur tems, parce qu'ils ne ſavent à quoi l'employer, & qu'il eſt auſſi perdu chez eux que dehors. Mais un Chretien qui doit vivre de deſſein & qui ſait le prix du tems qui lui a été donné pour mériter l'éternité, ne donne aux viſites, à l'exem-

ple de la Vierge, que le tems préciſément néceſſaire, & il en revient le plus tôt qu'il peut pour s'apliquer à ſes principaux devoirs.

III.

MAIS la condition des viſites chretiennes qui paroît avec plus d'éclat dans celle que la ſainte Vierge rendit à ſainte Elizabeth, c'eſt qu'elle y porta un eſprit plein de Dieu, & qu'elle répandit ſon onction ſur ſainte Elizabeth d'une maniére admirable. Or encore que tous les Chretiens ne ſoient pas coupables de ce qu'ils n'ont pas cette plenitude d'onction dont Dieu avoit comblé la ſainte Vierge, ils doivent tous néanmoins avoir JÉSUS-CHRIST dans le cœur. Ils doivent agir & parler par ſon eſprit: & ſi le peu de diſpoſition qu'ils trouvent dans certaines perſonnes, ne leur permet pas toujours de tenir des diſcours édifians, ils y doivent ſuppléer par la modeſtie de leur extérieur, par la modération de leurs ſentimens, & par un certain air de charité qui naît de celle dont ils ſont remplis, & qui fait quelquefois plus d'effet ſur l'eſprit des autres que les

diſcours. Comme tous les Chretiens doivent être en cet état, c'eſt ſans doute un trés-grand défaut à eux de ce que leurs viſites ſont ſi infructueuſes au prochain par le peu de retenuë & de ſageſſe qui paroît en eux. Car ils ſe rendent par là inutile une partie conſidérable de leur vie. Ils perdent les occaſions que Dieu leur donnoit d'exercer la charité ſpirituelle envers le prochain: & bien loin de lui communiquer l'eſprit de Dieu, comme la ſainte Vierge le communiqua à ſainte Elizabeth, & à ſaint Jean, ils ne leur inſpirent que leur immortification & leurs paſſions.

Peu de perſonnes font réfléxion ſur ces defauts ordinaires des converſations, & ſongent ſérieuſement à y remédier. On ne le peut mieux faire qu'en s'adreſſant à la ſainte Vierge, & en la priant de nous obtenir quelque part de cet eſprit de ſainteté & d'édification qu'elle répandit ſi abondamment dans cette viſite que l'on peut dire être l'exemple le plus parfait de toutes les viſites vraiment chretiennes.

POUR LE SAMEDI DES QUATRE-TEMS DE L'AVENT.

Il faut prendre pour le Samedi de ces Quatre-Tems-ci trois considérations sur la visite de la sainte Vierge à sainte Elizabeth, qui sont entre les mystéres; parce que l'Evangile de ce jour est le même que celui du quatriéme Dimanche de l'Avent.

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi, &c. 1. *Cor.* 4. 1.—5.

Que les hommes nous considérent comme les ministres de JESUS-CHRIST, &c.

I.

SAINT Paul prétend remédier par ces paroles à un trés-grand abus qui se glisse facilement dans le commerce des fidelles avec leurs pasteurs. C'est que comme les sens sont d'ordinaire plus promts & plus agissans que la foi dans le commun des Chretiens, il leur est assez ordinaire de juger des ministres de l'Eglise plûtôt par cette prévention des sens, que par des vuës de foi & de vérité. Ils n'y considérent donc souvent que les talens extérieurs, l'agrément dans les paroles, & les com-

plaiſances qu'ils en reçoivent. Il arrive de là qu'ils ſe lient fortement à ceux d'entre ces miniſtres qui leur plaiſent par des qualitez humaines, qu'ils portent avec chaleur tous leurs intérêts, qu'ils tâchent de leur procurer l'eſtime & l'affection de tout le monde, qu'ils s'empreſſent auprès d'eux, qu'ils leur font perdre beaucoup de tems par leurs entretiens, & enfin qu'ils conçoivent pour eux toutes les paſſions qu'on reſſent pour les perſonnes que l'on aime humainement. Au contraire le rabaiſſement des autres ne leur eſt rien. C'eſt beaucoup s'ils s'empêchent d'y contribuer, & ils ont de la pente à prendre mal tout ce qui vient d'eux. On ne ſauroit croire combien tous ces jugemens humains nuiſent aux Fidelles; combien ils produiſent d'attaches peu édifiantes; à combien d'inutilitez ils donnent lieu; combien ils diminuënt la bonne odeur de la conduite des paſteurs, & le fruit que les peuples en euſſent tiré. Car ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que ces attaches deviennent ſouvent réciproques. Ceux qui témoignent ces complaiſances humaines à leurs paſ-

teurs, les gagnent ſouvent par là. Ils amoliſſent leur eſprit, & les portent à rendre les mêmes complaiſances qu'on leur rend. Ainſi la communication entre ceux qui conduiſent & ceux qui ſont conduits, qui devroit être toute ſpirituelle, devient ſouvent toute humaine, & ſujette par conſéquent à tous les inconvéniens des liaiſons humaines. Une partie de ces deſordres s'étant donc gliſſez dans l'Egliſe de Corinthe, & les uns diſant: Je ſuis pour Apollon; les autres: Je ſuis pour Céphas, ſaint Paul y voulut remédier par ces paroles: *Que les hommes nous regardent comme les miniſtres de* JESUS-CHRIST, *& les diſpenſateurs des myſtéres de Dieu.*

II.

VOILA le reméde; mais pour en comprendre l'efficace, il faut bien concevoir l'étenduë de ces paroles: *Que les hommes nous conſidérent comme miniſtres de* JESUS-CHRIST *& comme diſpenſateurs des myſtéres de Dieu.* Saint Paul veut dire par-là qu'il ne faut juger des miniſtres de l'Egliſe que par la foi; qu'il ne faut conſidérer en eux que les qualitez que la foi y décou-

vre, & qu'il faut juger de la grandeur de ces qualitez ſelon que la foi en juge. Or le premier effet que la grandeur de ces qualitez connuës par la foi doit faire ſur nous, c'eſt qu'elles doivent obſcurcir & étouffer dans nos eſprits toutes les qualitez humaines. Un miniſtre de JESUS-CHRIST eſt un homme qui nous parle au nom de JESUS-CHRIST & de ſa part, & que nous devons écouter comme lui-même, ſelon qu'il eſt dit: *Qui vous écoute, m'écoute.* C'eſt un homme revétu de ſon autorité, aſſocié à ſon Sacerdoce. Dieu autoriſe dans le ciel les jugemens qu'il porte des ames ſur la terre: & ainſi il peut ouvrir & fermer le ciel. C'eſt un homme que Dieu a rendu diſpenſateur de ſes myſtéres, de ſon eſprit, de ſa parole, de ſon corps, du prix de ſon ſang. Voilà de quelle ſorte nous devons regarder les paſteurs eccléſiaſtiques: & ſi nous ſommes bien occupez de ces vuës de foi, nous nous éléverons facilement au deſſus de l'impreſſion des ſens.

Pour ſuivre donc ces lumiéres malgré toute la bizarerie des ſentimens humains, ſi ces ſentimens humains

s'élevent dans l'esprit, il faut au moins les rendre muets & sans action : & au contraire il faut agir & parler selon les vuës de foi, honorer sincérement tous les supérieurs ecclésiastiques ; écouter avec respect leurs instructions ; soutenir leur réputation autant que l'on peut, & ne préférer point les uns aux autres suivant des inclinations aveugles & téméraires. Voilà la conduite qui attire les bénedictions de Dieu sur les pasteurs & sur les peuples.

III.

L'Apôtre pour montrer l'injustice de ces préférences, ajoute : *Or ce qui est à desirer dans les dispensateurs, c'est qu'ils soient trouvez fidelles* : c'est-à-dire que c'est par-là que Dieu en jugera & qu'il préférera les uns aux autres ; que c'est ce qui fait leur mérite auprès de lui. De sorte que si les hommes ne sauroient juger de cette fidélité, il est clair qu'ils ne sauroient juger du vrai mérite des pasteurs. Or c'est ce qu'ils ne sauroient faire qu'incertainement. Car il se peut fort bien faire qu'un homme avec tous les talens humains soit un dispensateur infidelle, & qu'un autre avec des talens très-

médiocres ſera un diſpenſateur fidelle.

La fidélité que Dieu demande de chacun de ſes miniſtres, c'eſt qu'il cherche uniquement la gloire de Dieu, & non pas la ſienne; qu'il ne s'en attribuë aucune partie; qu'il employe pour le bien de ceux que Dieu lui a confiez tout ce qu'il a reçu de talens; qu'il ne manque à leur donner aucune des inſtructions néceſſaires; qu'il employe pour les guérir de leurs maux les véritables remédes; enfin qu'il ne déguiſe ni n'altére point la vérité. Or qui peut ſavoir ſi les paſteurs s'aquittent de tous ces devoirs, & qui peut diſcerner ceux qui s'en aquitent le mieux?

IV.

Il ſuffit à un miniſtre de Jesus-Christ en tout cela de faire tout ce qu'il peut, ſelon tout ce qu'il a reçû de Dieu. Or Dieu donnant ſes graces aux hommes avec différentes meſures, il peut arriver qu'un homme à qui il en a peu donné, ſoit fidelle; parce qu'il donne tout ce qu'il a, & qu'un autre qui donne beaucoup plus, ſoit infidelle, parce qu'il ne donne pas tout ce qu'il a reçu pour le

augmente leur créance & donne plus d'entrée dans leur cœur aux véritez de l'Evangile. Saint Paul ne dit pas qu'il ne ſe ſoucie point d'être blâmé ou eſtimé par les hommes, en regardant leur blâme ou leur approbation en cette maniére, c'eſt-à-dire, par raport à eux; au contraire il dit en d'autres lieux qu'il a deſſein de plaire à tout le monde pour les gagner tous: mais c'eſt en conſidérant les jugemens des hommes par raport à lui-même qu'il declare aux Corinthiens qu'il ne s'en ſoucie pas. En effet ces jugemens ou contraires ou favorables ne nous ſervent effectivement de rien. Ils nous laiſſent tels que nous ſommes. Que tous les hommes s'uniſſent à louer quelqu'un, ils n'ajoûteront rien à ſon mérite. Qu'ils s'uniſſent à le blâmer, ils ne lui en ôteront pas la moindre partie. Il y a même plus de bien réel dans les jugemens deſavantageux que dans les plus favorables, parce que ces premiers peuvent contribuer à nous humilier, & qu'il eſt bien à craindre qu'on ne s'éleve des autres.

VI.

CEPENDANT l'homme eſt ſi mi-

ſérable & ſi vain, que quoiqu'il ne puiſſe déſavouer ces véritez, il ne ſauroit s'empêcher de regarder comme un grand bien ou comme un grand mal d'être bien ou mal placé dans l'eſprit des autres. Il ſe nourrit ou il s'effraye du ſpectacle des jugemens des hommes; & il eſt étrange combien l'impreſſion qu'il en reçoit a de part à ſes actions. C'eſt de cette corruption que la grace avoit exemté ſaint Paul: & nous ne ſaurions mieux nous procurer quelque part à un ſi grand bien, qu'en nous ſervant des mêmes véritez dont Dieu s'étoit ſervi pour le guérir lui-même de cette maladie, qui ſont celles qu'il nous propoſe dans la ſuite de cette Epitre.

VII.

Je n'oſe pas même me juger moi-même. V. 3.

SAINT Paul declare donc qu'il ne prend pas même la liberté de ſe juger lui-même, & que c'eſt à Dieu à qui il apartient de le juger. Les jugemens que les hommes font de nous, ſont téméraires, parce qu'il ne nous connoiſſent pas, & qu'ainſi ils en ju-

gent au hazard : mais cette même raiſon prouve que nous ne devons pas nous juger nous-mêmes ; parce que nous ne nous connoiſſons pas auſſi.

On peut connoître avec certitude certains péchez, & certains defauts, & c'eſt pourquoi ſaint Paul veut bien qu'on ſe juge à cet égard : mais on n'en connoît pas néanmoins le degré précis ; & il y a toujours en cela même quelque choſe de caché qu'il faut laiſſer Dieu.

Pour les vertus, nous les connoiſſons encore moins. Non ſeulement nous n'en connoiſſons pas le degré, mais nous ne ſavons pas même avec une entiére certitude, ſi nous en avons quelqu'une, & s'il n'y a point quelque choſe de caché en nous qui détruiſe tout ce qui y paroît de bon. Dieu veut que les plus juſtes vivent dans cette incertitude, qui n'empêche pas la juſte confiance qu'ils ont d'être à Dieu. C'eſt pourquoi ſaint Paul ſe contente de dire qu'il ne ſe ſent *coupable de rien* : mais il ne nie pas qu'il n'eût une grande confiance d'être à Dieu, quoi-que cette confiance ne fût pas telle qu'il

Vers. 4.

oſât ſe juſtifier lui-même.

VIII.

C'eſt pourquoi ne jugez point avant le tems. V. 5.

SAINT PAUL, après avoir declaré ſes ſentimens ſur ſoi-même, preſcrit aux Corinthiens la régle générale qu'ils devoient garder dans leurs jugemens. Cette régle eſt de ne juger point avant le tems, c'eſt-à-dire avant la manifeſtation de la vérité. D'où il s'enſuit qu'il n'eſt pas défendu de juger ou plutôt de voir les choſes claires, parce que la vérité en eſt déja manifeſte. Cette régle ne s'entend donc que des choſes obſcures & incertaines: mais ces choſes obſcures & incertaines s'étendent bien plus loin qu'on ne penſe; parce que nous connoiſſons peu de choſe avec certitude. Nous ne connoiſſons ni le fond des cœurs des autres ni le notre propre. Leurs véritables intentions nous ſont cachées. Ne jugeons donc jamais de leurs intentions ni du fond de leur vertu, ou de leurs vices. La plupart de leurs actions nous échapent. Nous ne les connoiſſons qu'à demi, & nous

ignorons preſque toûjours quantité de circonſtances dont elles dépendent. Soyons donc extrémement retenus dans nos jugemens ; puiſque nos connoiſſances ſont ſi bornées & ſi peu exactes. Il y aura un tems où il ſera permis de juger. Ce ſera lorſque Dieu aura découvert le ſecret des cœurs, & qu'il en fera voir à tout le monde les replis les plus cachez. Pourquoi préviendrions-nous ce tems par des jugemens précipitez & téméraires, & nous expoſerions-nous à y être convaincus de cette précipitation qui a preſque toûjours ſa ſource dans la malignité du cœur ? Ne jugeons donc point, de peur d'être jugez nous-mêmes en ce jour comme préſomtueux & téméraires. Ne nous attribuons point ce qui n'apartient qu'à Dieu. C'eſt à la lumiére de la vérité de juger : mais il n'apartient à ceux qui ſont encore dans les tenébres que de les reconnoître humblement, & ils ne doivent pas juger de ce qu'ils ne ſauroient ſavoir.

IX.

Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui ſera duë. V. 5.

QUE ces louanges méritent d'être deſirées ! & qu'elles ſont différentes de celles qu'on peut recevoir des hommes ! Louanges certaines & dont la lumiére de la vérité rendra témoignage à tout le monde, ſans qu'il ſoit poſſible à perſonne d'en douter. Louanges éternelles & qui ne ſeront jamais détruites ni par le changement de celui qui les donnera, ni par le changement de ceux qui les recevront. Louanges ſures & qui ne mettront point en danger ceux à qui elles ſeront données, en leur cauſant de la vanité. Louanges incapables d'être obſcurcies, parce que perſonne ne les pourra démentir, & qu'il n'y aura point alors de variété de vuës & de ſentimens. Et enfin louanges ſolides toûjours jointes avec le mérite, & avec une récompenſe proportionnée. Voilà les louanges qu'il eſt permis de rechercher, & non celles qui ont des qualitez toutes contraires, qui ſont incertaines, paſſagéres, dange-

reuſes, inutiles, faciles à détruire par l'envie & par la médiſance, & que l'on mérite d'autant moins qu'on les recherche avec plus de paſſion.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Anno quinto-decimo imperii Tiberii, &c. *Luc.* 3. 1. 2.

L'an quinziéme de l'empire de Tibére. ..... Dieu fit entendre ſa parole à Jean fils de Zacharie dans le deſert.

I.

DIEU avant que d'envoyer ſaint Jean prêcher aux Juifs, le retint dans le deſert juſqu'à trente ans, en lui faiſant mener une vie inconnuë aux hommes, & qui étoit toute pour lui. Les Saints ne ſont proprement que pour Dieu. Ce ſont des victimes qui s'immolent pour ſa

gloire, & des lampes qui ſe conſument inviſiblement devant lui. Il les prête quelquefois aux hommes pour quelque tems : mais ce tems eſt d'ordinaire aſſez court, & dans ce tems-là même le fond de leur ſainteté demeure caché. On entend quelques-unes de leurs paroles. On voit quelques-unes de leurs actions : mais on ne voit pas ce qui les rend ſaints. On ne voit point leur amour, leur humilité, ni les ſacrifices intérieurs qu'ils font à Dieu de tout ce qu'ils ſont. Le monde étant indigne d'eux, Dieu les en retire bien tôt, & quelquefois même il ne les lui fait jamais voir. Combien y a-t-il eu de ſaints ſolitaires très-capables de ſervir l'Egliſe, que Dieu s'eſt reſervez pour lui ſeul, & qui ſe ſont conſumez ſans témoins en ſa préſence ? Nous connoîtrons quelque jour leur vie, & nous ſerons perſuadez que les Saints inconnus aux hommes ſont ſouvent ceux qui ont été les plus remplis des treſors du ciel.

II.

QUELLE a pû être la vie de ſaint Jean retiré dans le deſert depuis ſon

enfance juſqu'à trente ans ? Que de communications ſecrettes entre Dieu & lui, que de prieres enflammées, que de ſacrifices intérieurs, que d'adorations en eſprit & en vérité ! Il eſt vrai que le commun du monde ne doit pas aſpirer à cette ſorte de vie. Mais qu'il y a de choſes imitables dans ſaint Jean auſquelles on ne penſe pas ! Qui nous empêche de vivre comme lui dans la pénitence, & de renoncer au moins aux plaiſirs non néceſſaires ? Qui nous empêche de nous ſéparer peu à peu du monde, de nous accoutumer à nous en paſſer, & d'apprendre de ce Saint la ſcience de vivre dans le repos ? Science la moins pratiquée, la moins recherchée de toutes, & néanmoins la plus utile, pour ne pas dire la plus néceſſaire. On ſe fait une néceſſité de vivre dans l'agitation & dans le tumulte. On tombe à moins qu'on ne ſoit ſoutenu par les affaires. Si l'on eſt pour un peu de tems ſéparé du commerce du monde, on languit, & on eſt accablé d'ennui. Il y en a qui ne ſont dans des places éminentes, que parce, diſent-ils, qu'il leur faloit de l'oc-

cupation & du mouvement, c'eſt-à-dire, parce qu'ils n'avoient pas appris à vivre en repos. C'eſt ce qui fait rechercher avec avidité les charges & les emplois. Les hommes fuient le repos comme leur plus grand ennemi : & le genre de vie qu'ils ont le plus de peine à ſouffrir, eſt de n'avoir rien à faire.

III.

Ce qui arrive de là c'eſt que cette néceſſité qu'ils ſe font du commerce des hommes, les en rend eſclaves. On ſait par où ils tiennent, & on les prend par là. On n'a qu'à les menacer du repos, & on les reduit à tout ce qu'on veut. C'eſt ce qui rend la retraite ſi terrible à la plupart des gens ; parce qu'il y faudroit vivre en repos, & être privé des affaires du monde qu'on s'eſt rendu néceſſaires. Doit-on s'étonner après cela que Dieu pour préparer ſaint Jean à l'office de prédicateur, l'ait retenu ſi long-tems dans la ſolitude ? Il l'a rendu par là indépendant des hommes. Il a fait qu'il lui étoit indifférent d'être dans un deſert ou dans une priſon ; parce qu'il y trouvoit également la ſoli-

tude, le repos, & Dieu.

Il y a des prédicateurs qui pour ſe former à leur miniſtére, recherchent le commerce du monde, pour y apprendre, diſent-ils, à parler. Mais ils feroient bien mieux d'apprendre à ſe taire & à ſouffrir la ſolitude. Ils en ſeroient plus généreux, plus indépendans, & par conſéquent mieux préparez à s'aquiter dignement de leur miniſtére; principalement s'ils joignoient, comme ſaint Jean, à la ſolitude, la pénitence & l'auſtérité. Car en ſe privant par là des commoditez du monde, ils n'auroient plus de beſoin ni des perſonnes qui les procurent, ni des lieux où l'on les trouve.

IV.

AVANT que ſaint Jean eût entendu cette voix intérieure & efficace qui le porta au miniſtére de la prédication, il demeuroit en repos, & croyoit n'avoir rien à faire qu'à y demeurer. La vie particuliére, ſolitaire, & ſéparée, ſuffit à un Chretien que Dieu n'apelle point au miniſtére de l'Egliſe par une vocation légitime. Il ſe met en danger en ſe

remuant. Il n'y a rien de ſi aiſé à une perſonne humble que de ſe procurer des occupations tranquiles, qui ne nous nuiſant point, ſont néanmoins ſuffiſantes pour empêcher l'ennui. C'eſt la vanité qui trouble le plaiſir de la retraite, & qui y répand l'amertume. On veut de la conſidération, & il eſt difficile d'en avoir dans une vie retirée où l'on ne paroît utile à perſonne. Ce n'eſt plus la mode qu'on arrache les gens malgré eux de leur repos pour les apliquer aux fonctions de l'Egliſe : & le monde a cela de bon préſentement qu'il n'empêche plus perſonne de fuir les charges & les emplois. Ceux qui ont donc une ſecrette ambition dans le cœur & qui ne ſauroient vivre en repos, ſont contraints d'aller au devant de la vocation, & ils font ſi bien qu'ils la trouvent ou s'imaginent de l'avoir trouvée.

V.

NON ſeulement on la trouve, mais on la trouve en peu de tems. Car cela va ordinairement fort vîte. On n'a rien à dire quand c'eſt la néceſſité de l'Egliſe qui oblige à diſpen-

ſer ceux qu'elle emploie, de ces longues préparations : mais quand cette prontitude vient de celui même qui ſe deſtine au miniſtére, rien n'eſt plus oppoſé à l'Eſprit de Dieu. C'eſt ce qu'il nous a voulu montrer en retenant ſi long-tems ſaint Jean dans le deſert, avant que de l'envoyer exercer ſa vocation. Il a voulu apprendre par là aux hommes que les miniſtres de l'Egliſe ont beſoin de longues préparations, & que les moindres ſont ſi grans, que la vie d'un homme eſt très-bien employée à ſe préparer pour les exercer quoi que pour un peu de tems. Qu'y a-t-il de plus court que la durée du miniſtére de ſaint Jean? Cependant la préparation en dura trente ans, & cela par l'ordre de Dieu qui ſait mieux que nous le tems néceſſaire pour chaque choſe. Voilà comment ſont inſtruits ceux qui le ſont à l'école de Dieu, bien différente en cela de celle des hommes.

VI.

Comme ſaint Jean n'avoit point fait d'avance vers l'emploi auquel Dieu le deſtinoit, il ne fit point de réſiſtance quand il connut clairement

Vers. 3. que Dieu l'y apelloit : *Dieu*, dit notre Evangile, *fit entendre ſa parole à Jean, & il vint prêcher.* Ceux qui ſont parfaitement humbles, ſont auſſi incapables de réſiſter à Dieu, quand il les éléve, que quand il les rabaiſſe, pourvu qu'ils voyent clairement ſa volonté. Un néant ne réſiſte point, comme il ne fait point d'avances. Nous devons laiſſer à Dieu la diſpoſition de nous-mêmes, puiſque nous lui apartenons. Choiſir de ſoi-même une place pour baſſe qu'elle ſoit, c'eſt prévenir l'ordre de Dieu : & par conſéquent c'eſt une action téméraire & préſomptueuſe. Car ſi Dieu ne nous y met, nous n'avons pas la force de nous y ſoûtenir ; au lieu que nous pouvons demeurer fermes dans quelque élévation qu'il nous place, s'il lui plaît de nous y fortifier : il eſt bon de ſe défier de ſoi-même, mais non de ſe défier de Dieu. Il a plus de force que nous n'avons de foibleſſe. Et c'eſt une infidélité d'en douter. Il faut donc le ſuivre quand il nous apelle, & lui obeïr ſans réſiſtance. Voilà l'exemple que nous a donné ſaint Jean.

VII.

Les hommes jugent des prédicateurs comme les payens jugeoient des priéres, lorſqu'ils penſoient que Dieu les exauceroit pourvû qu'ils y multipliaſſent les paroles. Car ils croyent de même que pour bien prêcher il faut beaucoup parler. Dieu a voulu faire voir en la perſonne de ſaint Jean combien cette idée eſt fauſſe. C'eſt le premier prédicateur du monde : & ſaint Jean l'Evangeliſte témoigne qu'il avoit été ſuſcité de Dieu, *afin que tout le monde crût par lui.* Cependant ce modelle des prédicateurs ne prêche que trés-peu de tems, & dans ce peu de tems il reduit à ſi peu de paroles les inſtructions qu'il donne, qu'à peine en rempliroit-on quelques pages. Mais tout ce qu'il diſoit, étoit animé de l'eſprit de Dieu, & étoit rempli de ſa force & de ſa vertu. Sans cela tous les talens humains ne ſont rien. Les ſermons humains ne ſont que des paroles que le vent emporte. Ils périſſent au moment qu'ils ſont prononcez ; au lieu que la prédication de ſaint Jean ſubſiſte & ſubſiſtera toûjours, & qu'elle ſe multiplie en

Joan. 1. 7.

quelque ſorte dans la bouche de tous les prédicateurs, qui ne ſont que ſes échos & ſes interprétes.

VIII.

Le principal point de la prédication de ſaint Jean a été la pénitence. *Faites pénitence*, diſoit-il; *car le royaume des cieux aproche.* Jesus-Christ commença les ſiennes par les mêmes paroles, comme c'étoit ſon eſprit qui les avoit fait dire à ſaint Jean. L'uniformité de cette inſtruction dans la bouche de Jesus-Christ & de ſon précurſeur, en fait voir la néceſſité & l'importance. Ils ont voulu l'un & l'autre commencer par là; parce que c'eſt le vrai commencement de la vie chretienne. Tant que les ames demeurent attachées à leurs paſſions criminelles, qu'elles ſe trouvent bien dans cet état, & qu'elles y veulent demeurer, il n'y a point de royaume de Dieu pour elles. Bien loin qu'il ſoit proche d'elles, il en eſt au-contraire très-éloigné. *Le ſalut eſt loin des méchans*, dit le Pſalmiſte.

Le royaume de Dieu eſt le royaume de la juſtice, de l'ordre, de la vérité. Or il eſt impoſſible que l'ordre, la

vérité & la juſtice régnent dans une ame tant qu'elle aimera l'injuſtice, la fauſſeté & le deſordre. Il faut donc qu'elle commence à ſe trouver mal dans ſon premier état & dans le regne du péché, pour aſpirer au royaume de Dieu qui y eſt contraire : & c'eſt là cette pénitence qui doit commencer la converſion.

IX.

MAIS ne ſuffiroit-il pas d'avoir ceſſé d'aimer l'injuſtice & de paſſer à l'amour de la juſtice, de ceſſer de pécher, & de commencer une vie nouvelle ? C'eſt l'imagination de Luther, mais ce n'eſt pas l'ordre de la conduite de Dieu. Il veut ſauver les pécheurs; mais il les veut ſauver comme pécheurs. S'il les ſauvoit par le ſimple changement de leur cœur ſans aucune pénitence pour leur vie paſſée, il les ſauveroit comme innocens. Il veut qu'ils ſentent *combien il eſt amer d'avoir abandonné Dieu:* QUAM *malum & amarum eſt reliquiſſe Dominum Deum.* Il veut qu'ils entrent dans les ſentimens de ſa juſtice, & que comme il hait & punit le péché, ils le haïſſent & le puniſſent en eux-mêmes. Il eſt

vrai qu'on ne ſauroit hair vraiment le péché que par l'amour de la juſtice : mais l'ame peut aimer la juſtice ſans s'appliquer à la haine du péché, ou ſans en ſentir le poids. Et c'eſt ainſi qu'elle aimera la juſtice dans l'autre vie. Dieu n'a point voulu choiſir, pour rendre les hommes pécheurs participans de ſon royaume, ni une pénitence ſans amour, ni un amour ſans pénitence. Luther ſe trompe donc quand il veut qu'un homme puiſſe être réconcilié avec Dieu par un amour ſans pénitence : mais ceux-là ſe trompent auſſi qui prétendent qu'on puiſſe rentrer en grace avec Dieu par une pénitence ſans amour : & la vérité eſt, que la voie du ſalut de l'homme conſiſte dans un amour pénitent, ou dans une pénitence d'amour.

X.

POUR comprendre mieux cet ordre de Dieu, il faut concevoir qu'il n'a point prétendu guérir l'homme tout d'un coup, mais par une certaine ſuite & un certain ordre de moyens & de remédes qui reſſemblaſſent aux voies communes par leſquelles les ames changent de diſpoſition dans le

tours de la nature. Il veut donc qu'il connoiſſe d'abord ſon mal, qu'il le haïſſe, qu'il en deſire la délivrance, qu'il faſſe divers efforts pour l'obtenir, qu'il s'adreſſe à lui comme au médecin unique de ſes maux, qu'il obſerve fidellement ſes régles. Tous ces degrez & toutes ces démarches affermiſſent l'ame dans la volonté de retourner à Dieu, & rendent cette volonté ſolide, durable & effective. Or elles ſont toutes contenuës dans cette pénitence que ſaint Jean & JESUS-CHRIST nous ont recommandée, & il n'eſt pas étrange après cela qu'ils commencent par elle la prédication de l'Evangile; puiſque c'eſt par là que commence la converſion, & que c'eſt par ces moyens qu'elle s'affermit. Toutes les converſions qui prennent d'autres routes, ſont extraordinaires. Mais la maniére ordinaire dont Dieu prépare les pierres ſpirituelles qui doivent entrer dans la conſtruction de ſon temple, eſt de les bien établir dans l'humilité par une profonde connoiſſance de l'état miſérable où le péché les a réduites. Il veut qu'elles ſachent non ſeulement qu'elles ſont mortelle-

ment bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guérir par elles-mêmes, que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux, que ſon ſecours s'obtient par l'humiliation, & par la punition volontaire du péché. Tous ces degrez ont beſoin de quelque tems, & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit, & qu'elle change. Il faut qu'elle demeure aſſez long-tems dans l'aplication à certains objets, pour en être touchée d'une maniére durable. Toutes les penſées qui durent peu, & qui ne ſont pas ſouvent réitérées, ne forment point de diſpoſitions permanentes. Dieu s'accommode donc à cette maniére d'agir de notre ame, & il n'accorde ordinairement ſa paix & ſa réconciliation qu'aprés avoir retenu long-tems les ames dans des ſentimens d'humiliation & de pénitence.

XI.

C'EST en cette maniére qu'il faut préparer les voies de JESUS-CHRIST, & dreſſer des ſentiers, comme l'or-

donne ſaint Jean. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe préparer les voies de JESUS-CHRIST, s'il n'a déja viſité l'ame par des commencemens de grace; mais c'eſt qu'il y a diverſes impreſſions de la grace, & que les unes peuvent ſervir de préparation aux autres. Il faut que les collines ſoient rabaiſſées, & que l'orgueil de l'ame ſoit humilié, afin qu'elle devienne capable de recevoir JESUS-CHRIST pauvre & humilié, & d'entrer dans le conſeil de la ſageſſe éternelle, qui a fait choix de cet état pour enſeigner aux hommes ce qui leur étoit avantageux. Il faut que les vallées ſoient remplies, & que les ames puſillanimes conçoivent une grande idée de la grandeur immenſe de la miſéricorde de Dieu, qui nous envoie ſon Fils unique pour nous redonner la vie, & pour nous élever au ciel avec lui, ſans que notre foibleſſe & notre pauvreté puiſſent l'empêcher de faire paroître ſur nous la force & la magnificence de ſa grace.

XII.

IL faut que ce qu'il y a en nous d'éloigné de la droiture & de la ſimplicité chretienne, ſoit redreſſé pour

donner entrée en nous à un Dieu fait enfant & réduit à la ſimplicité des enfans, qui ne peut aimer que ceux qui agiſſent ſans artifice, ſans duplicité, & avec une parfaite droiture. Il faut que ce qu'il y a de rude & d'inégal dans notre conduite ſoit aplani, afin que nous ſoyons rendus conformes à la bénignité & à la douceur dans laquelle JESUS-CHRIST a paru dans le monde. Ce qui fait dire à ſaint Paul: *La bonté de Dieu notre Sauveur, & ſon amour pour les hommes ſe ſont fait paroître.* Car ſi nous n'avons ſoin d'entrer, autant que nous le pouvons, dans cette diſpoſition de bonté, de douceur, & de charité envers le prohain, nous ne devons pas prétendre que JESUS-CHRIST faſſe ſa demeure en nous. Il ne veut que des ames qui lui reſſemblent déja en partie, & il n'achéve d'imprimer ces diſpoſitions, qu'en ceux qu'il a préparez par des commencemens de ces mêmes graces. Il eſt l'auteur des unes & des autres: mais il eſt l'auteur des unes aprês les autres, & il garde un ordre tout divin dans la diſpenſation de ſes graces, qu'il faut tâcher & de connoître & de ſuivre.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DE MINUIT.

Apparuit gratia Dei Salvatoris noſtri omnibus hominibus. *ad Tit.* 2. 11. —— 14.

La grace de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes.

I.

QUOIQUE, ſelon l'auteur du livre de la vocation des Gentils, Dieu n'ait jamais ſouſtrait entiérement ſa miſéricorde à ces nations dont il eſt dit *qu'il les a laiſſé marcher dans leurs voies*, & qu'il leur en ait toujours départi une certaine meſure, on ne peut pas dire d'eux néanmoins que *la grace de Dieu notre Sauveur leur ait paru.* L'Apôtre au contraire en diſant à ſon diſciple Tite que cette *grace a paru à tous les hommes* par l'avénement de JESUS-

CHRIST, fait aſſez voir qu'elle n'avoit pas paru auparavant. Ces ſombres lumiéres qui n'ont conduit perſonne à la vraie juſtice, ne ſont pas cette grace abondante qui a été manifeſtée au monde par le Fils de Dieu fait homme. On ne peut pas dire de même de tous les Juifs que cette grace leur eût paru auparavant. On ne leur avoit point encore dit clairement qu'ils devoient renoncer à l'amour de toutes les choſes temporelles. Ils croyoient au contraire qu'il leur étoit permis de les aimer. Cependant c'eſt là cette lumiére que la grace a aportée au monde. *Elle nous a apris,* dit l'Apôtre, *que renonçant à l'impiété & aux paſſions mondaines, nous devons vivre dans le ſiécle preſent, avec tempérance, avec juſtice, & avec piété.* Quiconque n'a point reçu d'elle cette inſtruction, la grace de Dieu ne lui a pas été manifeſtée. Il n'eſt point encore au tems de la Loi nouvelle. Il ne lui eſt point né un Sauveur : car il n'eſt Sauveur, qu'en perſuadant les cœurs de la néceſſité de ce renoncement à l'amour du monde. Qu'il y a donc de gens qui ne ſont point du

Vers. 12.

nombre

nombre de ceux à qui la grace de Dieu a été manifeſtée par l'avénement de JESUS-CHRIST, parce qu'ils n'ont guéres compris la néceſſité de ce renoncement.

II.

IL eſt dit cependant que cette *grace a paru à tous les hommes*, parce que les Apôtres ont reçu ordre de JESUS-CHRIST, de la publier à toute la terre ſans réſerve & ſans exception. Cette grace n'eſt plus pour les Juifs ſeuls, ni pour une nation particuliére. Elle eſt pour tous les peuples. S'il y en a qui la refuſent, c'eſt par leur faute: mais elle leur eſt offerte par l'ordre même de JESUS-CHRIST: *Prêchez*, dit-il à ſes Apôtres, *l'Evangile à toutes les créatures.* Et cette manifeſtation publique de la vérité eſt un caractére qui diſtingue JESUS-CHRIST de tous les hommes, & qui prouve ſa divinité. Car aucun homme n'avoit formé ce deſſein, aucun n'avoit donné une telle commiſſion à ſes diſciples, & n'avoit eſpéré d'y réuſſir. Chacun s'étoit contenté d'inſtruire ceux de ſon pays de ſes ſentimens touchant la Reli-

Marc. 16. 15.

gion, ſans entreprendre de les publier par toute la terre.

Les dieux des Payens avoient comme divers départemens. L'un étoit le Dieu d'un pays, & l'autre d'un autre. Ce n'étoit point la paſſion ordinaire des particuliers, ni des Princes, ni des peuples de faire recevoir leur Religion par tout le monde, au moins par voie d'inſtruction. Et ſi Antiochus voulut forcer les Juifs d'embraſſer celle des Grecs, ce fut un caprice particulier à l'égard des Juifs, qu'il n'étendit nullement à d'autres peuples ſoumis à ſon empire qui n'adoroient pas les mêmes dieux que les Grecs. Les Romains ne condamnérent point le culte des Juifs, tant qu'il demeura renfermé dans ceux de leur nation & dans un petit nombre de gens qui ſe joignoient à eux : & ils ne ſe ſoulevérent contre les Chrétiens que lorſqu'ils virent que le Chriſtianiſme tendoit viſiblement à abolir leur Religion. Jesus-Christ eſt donc en effet le premier qui a donné ordre à ſes diſciples d'inſtruire tous les hommes de la vérité. Il eſt le premier légiſlateur & le premier

docteur général du monde, & lui ſeul a formé ce deſſein, parce qu'il étoit ſeul capable de l'exécuter. D'autres, comme Mahomet, ont voulu l'imiter en ce point : mais l'on voit aſſez que ce ne ſont que des ſinges, que le diable a ſuſcitez pour contrefaire les œuvres de Dieu. Ainſi ce deſſein eſt une preuve de la vérité de la doctrine & de la miſſion de JESUS-CHRIST. Et c'eſt un ordre que Dieu a toujours obſervé dans ſa conduite, de faire en ſorte que la vérité précédât le menſonge, & qu'elle eût ſur la fauſſeté l'avantage de l'antiquité. La premiere & la plus ancienne Religion du monde eſt la véritable. Le premier & le plus ancien livre du monde eſt celui qui la contient. Le premier Légiſlateur d'un peuple particulier qui eſt Moïſe, eſt celui qui l'a écrit. Le premier mot de ce livre contient le fondement de la vraie Religion, qui eſt que *Dieu a créé le ciel & la terre*, fondement ignoré par tous les philoſophes du paganiſme. Tout ce qui s'eſt écarté de cette premiére inſtruction, n'a été qu'illuſion & fauſſeté.

III.

JESUS-CHRIST a donc aussi paru avec une primauté qui ne convient qu'à lui seul, qui est d'être le premier docteur général du monde. C'est là son ministére & son emploi; & ce ministére & cet emploi portent des caractéres visibles de divinité & de vérité.

Outre la vaste étenduë de ce dessein inouï, qui ne pouvoit s'exécuter que par l'esprit & la puissance d'un Dieu, il a voulu de plus que toute sa doctrine fût telle, que tous les cœurs sincéres la pussent facilement discerner de toutes les instructions des hommes. Qu'y a-t-il de moins humain que l'abrégé que nous en propose saint Paul dans cette Epitre par ces paroles : *La grace de Dieu nous a apris que renonçant à l'impiété & aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siécle présent avec tempérance, avec justice, & avec piété.*

Toutes les pensées des hommes & tous leurs desirs ont toûjours été renfermez dans le tems de la vie présente & dans ce siécle. La vertu même des Stoïciens étoit une qualité

attachée au tems, qu'ils n'étendoient guéres au delà de leur vie. Perſonne n'avoit jamais eu l'idée de ce renoncement à toutes les choſes temporelles, pour n'attacher ſon amour qu'à l'éternité. JESUS-CHRIST ſeul a donné cette idée aux hommes : & cette idée ſi élevée, ſi grande, ſi ſolide eſt un caractére de divinité qui diſtingue ſa religion de toutes les religions humaines.

IV.

IL faut donc s'attacher à cet unique docteur de la vérité & à ſa doctrine. L'on y eſt d'autant plus obligé qu'étant en même tems le Sauveur des hommes, il ne les ſauue qu'en les en inſtruiſant. Cette grace de Dieu notre Sauveur manifeſtée par JESUS-CHRIST eſt une grace d'inſtruction : *La grace de Dieu notre Sauveur nous a appris, &c.* Qui n'eſt point inſtruit, n'eſt point ſauvé. Qui n'apprend point de lui cette leçon, ne participe point à la grace qu'il eſt venu aporter au monde. Et la raiſon en eſt, que la maladie, la miſére, la perte des hommes conſiſte dans ce que leurs eſprits & leurs cœurs ſont prévenus d'er-

reurs & d'attaches contraires à l'inſtruction de JESUS-CHRIST. Leur eſprit eſt perſuadé que le bonheur conſiſte dans la poſſeſſion des biens du monde; leur cœur n'en deſire & n'en goûte point d'autres. C'eſt en cela que conſiſte la maladie, & la corruption des hommes. Ainſi leur ſalut & leur guériſon conſiſte à recevoir la lumiére que JESUS-CHRIST eſt venu apporter au monde, qui leur apprend à renoncer aux deſirs du ſiécle & à s'en ſéparer.

V.

MAIS qu'eſt-ce que ces deſirs ſéculiers auſquels JESUS-CHRIST nous apprend à renoncer? C'eſt tout ce qui ſe paſſe dans le ſiécle, qui ne tend qu'au ſiécle, & dont on ne jouït que dans le ſiécle. Ainſi le deſir même de la vie temporelle eſt un deſir ſéculier, parce que la vie temporelle eſt renfermée dans ce monde ici: & à plus forte raiſon les deſirs des honneurs, des plaiſirs, des divertiſſemens, des curioſitez, des ſciences inutiles, des conſolations humaines, de la faveur, de l'amitié, de la réputation, du crédit, de la fortune, de la gran-

deur ſont compris dans ces deſirs ſéculiers. Mais faut-il donc renoncer à tout cela ? Faut-il ſe priver de tous les plaiſirs, de tous ſes biens, de tous ſes amis, & généralement de toutes les choſes humaines ? Ce n'eſt pas ce que JESUS-CHRIST nous apprend. Il condanne ſeulement l'amour & le deſir des choſes ſéculiéres, & il n'en défend pas préciſément la poſſeſſion & l'uſage.

Mais ſi nous ne les aimons ni ne les deſirons point, nous nous garderons bien de les rechercher, quand nous ne les avons pas, & qu'elles ne nous ſont pas néceſſaires. Perſonne ne cherche à ſe rendre plus malhureux & à augmenter ſes dangers. Or chaque degré de fortune, d'honneur, de grandeur augmente nos dangers, & nous rend le ſalut plus difficile. Si nous n'aimons pas ces choſes là, nous nous en ſéparerons le plus que nous pourrons, de peur de nous y attacher, & que notre ame ne s'y lie. Si nous ne les aimons pas, nous n'eſtimerons ceux qui les poſſédent que plus malhureux, & leur état ne nous les fera regarder que comme dignes de com-

paſſion. Si nous ne les aimons pas, nous ne nous y occuperons que par la néceſſité de quelque devoir; nous n'aurons point de peine d'en être privez; nous ne nous croirons point miſérables, quand nous les perdrons; enfin nous aurons des ſentimens tout oppoſez à ceux qui ſont gravez dans le langage du monde, où l'on ne louë, l'on n'eſtime, l'on ne béatifie que ceux qui ſe pouſſent, qui s'avancent, qui aquerrent des établiſſemens, du crédit, des richeſſes, de la réputation, de la conſidération; que ceux qui éclatent, qui ſe ſignalent, qui ſe diſtinguent, qui ſe tirent de la baſſeſſe, ou qui paſſent leur vie dans les aiſes, les divertiſſemens, les plaiſirs, & où l'on ne mépriſe au contraire que ceux qui ſont dans des états oppoſez à ceux-là, & qui vivent dans l'obſcurité, dans l'incommodité, & dans la baſſeſſe.

VI.

CET amour des choſes temporelles fait une partie de l'impiété à laquelle JESUS-CHRIST nous oblige de renoncer. Car on ne ſauroit en faire l'objet de ſon amour, que l'on

n'en faſſe ſon idole & ſon dieu. Tout ce qui nous tient lieu de ſouverain bien & de derniére fin, devient notre Dieu; parce qu'il nous domine, nous aſſujettit, & que nous y raportons notre vie. C'eſt pourquoi l'Apôtre dit que *l'avarice eſt un culte des idoles.* Il dit que le ventre, c'eſt-à-dire, les plaiſirs ſenſuels, ſont le Dieu des voluptueux: *quorum deus venter eſt.* Et l'on ne fait pas moins ſon Dieu des objets de toutes les autres paſſions: *Sua cuique Deus fit dira cupido.* Ainſi l'on eſt impie par l'amour des créatures, parce qu'on leur tranſporte la gloire & le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu: car notre amour eſt ce culte.

Coloſſ 3. 5. Epheſ. 5. 5.

Philip. 3. 19.

Mais il y a encore pluſieurs autres ſortes d'impiétez auſquelles on eſt obligé de renoncer par ce précepte: *Renonçant à l'impiété, &c.*

C'eſt une impiété que de préférer ſon ſens à l'autorité de Dieu, & de refuſer de le croire. C'eſt l'impiété des infidelles, des hérétiques, & des libertins.

C'eſt une impiété que de préférer ſa volonté à celle de Dieu. C'eſt l'impiété de tous ceux qui accuſent ſa

providence & qui murmurent de ſes ordres.

C'eſt une impiété que de préférer ſon honneur, ſa gloire, ſes intérêts propres à ceux de Dieu. Cependant qu'y a-t-il de plus ordinaire dans le monde que de ne conſidérer que ſa propre gloire & ſes propres intérêts dans le chois des miniſtres de l'Egliſe, dans la prédication de la parole de Dieu, & dans l'exercice des miniſtéres les plus ſaints ?

VII.

MAIS pour nous faciliter la pratique de ces devoirs eſſenciels, & nous en donner une idée plus préciſe, l'Apôtre ajoûte qu'il faut *vivre dans ce monde avec tempérance, avec juſtice, avec piété.* Le paſſage de cette vie eſt court; mais l'éternité en dépend. Rien n'eſt donc plus important que de ſavoir de quelle maniére on s'y doit conduire. C'eſt ce que l'Apôtre apprend à tous les hommes par ces trois paroles : *Avec tempérance, avec juſtice, avec piété.*

Perſonne n'eſt diſpenſé de ces devoirs, riches, pauvres, grans, petits, rois, ſujets, maîtres, eſclaves. Il faut

que tous les hommes marchent par ce chemin pour arriver à la vie; car il n'y en a point d'autre. Mais en quoi consistent ces trois dispositions essencielles & indispensables ? La tempérance n'étant point restrainte à un objet particulier consiste en général à n'user des créatures que dans les bornes de la nécessité : & comme ces vertus se renferment en quelque sorte l'une l'autre, cette régle de la tempérance chretienne est en même tems une partie de la justice. Car Dieu ne nous accordant toutes les choses de cette vie, que pour la nécessité, quiconque en use pour son plaisir & sans nécessité, abuse des dons de Dieu, & usurpe ce qui ne lui apartient point. Il est injuste envers Dieu, puisqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en sert contre son intention.

Et il est injuste envers soi-même, parce qu'il s'avilit & se dégrade par cette jouïssance de biens indignes de l'excélence de sa nature, & qu'il rend son ame malade par l'attache que la jouïssance des créatures produit nécessairement.

Enfin s'étant rendu par ſon péché indigne de la poſſeſſion des créatures; c'eſt encore une plus grande injuſtice que d'en vouloir uſer contre la volonté de Dieu, qui ne la lui accorde dans la néceſſité même que par une indulgence qu'il ne méritoit pas.

VIII.

LA juſtice que preſcrit l'Apôtre, ſe doit pratiquer envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers le prochain.

Envers Dieu, en lui rendant ce que nous lui devons, amour, reconnoiſſance, obéiſſance, ſoumiſſion, humilité.

Envers nous-mêmes en faiſant tout ce qui eſt néceſſaire pour nous procurer une éternité bienheureuſe, & pour éviter l'éternité malheureuſe.

Mais l'Apôtre a principalement en vuë celle que l'on doit pratiquer envers le prochain; parce que c'eſt celle-là qui eſt la plus connuë des hommes, & qu'ils renferment ordinairement ſous l'idée de la juſtice.

Or on pratique la juſtice envers le prochain, en ne lui faiſant aucun tort, & en lui rendant tout ce qui lui apartient. La juſtice veut que nous ne lui

ſaſſions aucun tort ni dans ſes biens emporels, ni dans ſa perſonne, ni dans ſa réputation, non ſeulement par nos actions & par nos paroles, mais par nos jugemens mêmes. Car es jugemens téméraires que l'on fait lu prochain, ſont une eſpéce d'inuſtice. Nous lui otons au moins devant Dieu ce qui lui apartient: & Dieu connoît en nous cette injuſte liſpoſition. Si nous ne bleſſons pas e prochain, parce qu'il n'en ſent ien, nous bleſſons la juſtice même i qui toutes nos penſées ſont conuës.

Mais la principale partie de cette ſorte de juſtice conſiſte à ne nuire point au prochain à l'égard des biens ſpirituels; à ne lui point donner de mauvais exemples; à ne lui point inſpirer de mauvaiſes maximes; à n'imprimer point dans ſon eſprit l'image de nos paſſions. Car cette image nuit toûjours au prochain, parce qu'elle le porte à vivre de paſſion, & à quitter la conduite de la raiſon.

Enfin la même juſtice nous oblige ſelon l'Apôtre à rendre au prochain tout ce qui lui eſt dû, *l'honneur à qui l'on*

le doit, le tribut à qui l'on eſt obligé de le payer; parce que c'eſt lui faire tort que de ne lui rendre pas ce qui lui eſt dû. Et entre les choſes qui lui ſont duës, on doit conter la charité & le pardon des offenſes. Car étant obligez envers Dieu à une ſouveraine reconoiſſance pour les miſéricordes qu'il nous a faites, Dieu tranſporte au prochain une partie de ſes droits. *Méchant ſerviteur*, dit Dieu dans la parabole de l'Evangile, *je vous avois remis toute votre dette: n'étiez-vous donc pas obligé de faire miſéricorde à un de vos compagnons, comme je vous l'avois faite?*

Le pardon des offenſes n'eſt donc pas une action de pure charité: c'eſt une obligation de juſtice. C'eſt une véritable dette envers Dieu, & une reconnoiſſance trés-juſte que Dieu exige de tous les hommes, & dont il donne le droit à tous ceux qui ont beſoin de ce pardon.

IX.

Enfin il ne ſuffit pas de pratiquer ces devoirs envers ſoi-même ou envers le prochain, ſi l'on s'arrête à la créature. Il faut s'élever à Dieu dans

la pratique de toutes les vertus, en le regardant comme l'objet principal de notre amour, comme notre fin & notre ſouverain bien, en deſirant de nous unir à lui & de nous raſſaſier de la parfaite juſtice. C'eſt cette heureuſe eſpérance & ce ſaint deſir qui devroit être continuel dans l'eſprit des Chretiens : *Nous devons*, dit l'Apôtre, *toujours être dans l'attente de la béatitude que nous eſpérons*. On doit deſirer le royaume de Dieu, le parfait aſſujettiſſement à ſes volontez, & enfin qu'il régne plénement dans nous. Et comme *l'avénement glorieux de* JESUS-CHRIST eſt le commencement de ce régne parfait & éternel, nos penſées & nos deſirs doivent ſe porter continuellement vers ce grand objet qui commencera le régne éternel, & invariable de Dieu ſur les hommes. Car ce commencement comprend, en un ſens, tout ce qui ſe fera dans l'éternité; puiſque cette vie bienheureuſe où JESUS-CHRIST établira ſes élus dans ſon ſecond avénement, ſera incapable de viciſſitude & de variété. Un jour & mille jours ſont la même choſe. C'eſt pourquoi l'Ecriture nous

v. 13.

v. 13.

répreſente la béatitude éternelle ſous l'image d'un jour. *Un ſeul jour dans votre maiſon*, dit à Dieu le Roi Prophête, *vaut mieux que mille par tout ailleurs*. C'eſt un jour unique, mais un jour éternel, toujours ſemblable à ſoi-même, ſans ſucceſſion & ſans changement : & c'eſt dans le deſir de ce jour que conſiſte *la piété*, dont JESUS-CHRIST eſt venu inſtruire les hommes, ſelon l'Apôtre.

Pſ. 83. 11.

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DE MINUIT.

Exiit edictum à Cæſare Auguſto, ut deſcriberetur univerſus orbis. *Luc.* 2. 1. 14.

On publia un édit de Céſar Auguſte pour faire le dénombrement des habitans de toute la terre.

I.

LA naiſſance de JESUS-CHRIST dans Bethléem promiſe par les

prophêtes s'accomplit, comme le marque l'Evangile que l'Egliſe nous fait lire cette nuit ici, dans l'exécution d'un ordre de l'Empereur Auguſte, qui obligea tous ceux qui étoient ſoumis à ſon empire de ſe faire enregiſtrer en certains lieux, afin qu'on en pût faire le dénombrement.

Il avoit en cela des vuës ou de politique, ou de caprice, ou de vanité. Car c'étoit une choſe aſſez capable de de ſatisfaire ſon ambition que de donner un ſi grand mouvement à la plus grande partie de la terre. Le plaiſir des hommes eſt de remuer les autres, & de donner le branle à tout: mais malgré tous les deſirs & les deſſeins des hommes vains & ambitieux, ils ne ſauroient être que les miniſtres des deſſeins de Dieu, & les exécuteurs de ſes ordres, ſans ſavoir le plus ſouvent ce qu'ils font. Auguſte ne ſavoit pas que Dieu ne permettoit qu'il exécutât ce projet du dénombrement de tous les ſujets de l'empire, que parce qu'il étoit néceſſaire au deſſein éternel qu'il avoit de faire naître ſon fils en Bethléem. Sans cela ou ce Prince n'auroit point eu cette vuë,

ou il l'auroit euë inutilement. C'eſt donc en vain que les hommes aſpirent à la puiſſance, & s'imaginent qu'ils feront ce qu'ils veulent. C'eſt un deſſein impoſſible. Ils ne pourront jamais rien qu'autant que leurs deſſeins ſe rencontreront avec ceux de Dieu, & qu'ils travailleront à l'accompliſſement de ſes ordres. Quand ils y auront ſatisfait, ils ſeront réduits à l'impuiſſance qui leur convient par leur nature.

II.

Il étoit néceſſaire que la naiſſance de Jesus-Christ fût & manifeſtée & cachée en même tems. Il n'étoit pas juſte que le Roi du ciel & de la terre vînt au monde ſans y donner quelques marques de ſa venuë, ſans y être adoré & reconnu par quelques-uns qui lui rendiſſent hommage au nom des Juifs & des Gentils qu'il étoit venu ſauver. C'a été la raiſon de ſa manifeſtation aux paſteurs Juifs par les Anges, & aux Mages gentils par une étoile miraculeuſe. Mais rien de cela ne ſe pouvoit faire à Nazareth. Les habitans de Nazareth qui

connoiſſoient Marie & Joſeph n'auroient pû ignorer cette manifeſtation. Ils auroient découvert ce nouveau Roi venu au monde aux miniſtres d'Hérode qui auroit ſu par là préciſément qui étoit celui à qui ſa cruelle politique lui perſuadoit qu'il devoit ôter la vie. Il l'auroit pourſuivi dans les retraites les plus cachées, & il auroit fallu que JESUS-CHRIST ſe garantît de ſa fureur par des voies plus éclatantes que celles qu'il avoit deſſein d'employer. La mémoire des merveilles arrivées à la naiſſance de JESUS-CHRIST ſe ſeroit conſervée: & quand JESUS-CHRIST ſeroit revenu à Nazareth, les habitans de ce lieu auroient ſu qu'il avoit été adoré dés ſa naiſſance comme Roi des Juifs. Ce bruit auroit été préjudiciable à ſon miniſtére, & auroit alarmé les puiſſances de la terre. Mais rien de cela n'arriva, par la conduite admirable que Dieu fit garder à la ſainte Vierge & à ſaint Joſeph dans la naiſſance de ſon fils. Il les obligea par l'ordre d'un Prince payen à aller en Bethléem où ils étoient peu ou point connus. Il ne permit

pas même qu'ils y trouvassent de place dans aucune hotellerie, parce qu'il y auroit pu avoir des témoins de la naissance de JESUS-CHRIST & de sa manifestation en qualité de Roi des Juifs & de Sauveur du monde. Mais ayant été réduits à se retirer dans une étable abandonnée, ils y trouvérent la solitude & le silence nécessaire pour conserver le secret de Dieu. Les pasteurs y vinrent trouver & adorer le nouveau Roi; mais ils ne connurent ni Joseph ni Marie; ou s'ils les connurent, ce que des gens de leur sorte en purent dire ne fut point considéré, & s'effaça bien-tôt de la mémoire des hommes.

Les Mages y vinrent ensuite: mais si Hérode sut qu'ils étoient venus à Bethléem, il ne sut point ce qu'ils y avoient trouvé. Ainsi JESUS-CHRIST eut moyen de faire un long sejour à Nazareth après son retour d'Egypte, sans qu'on parlât de lui, & sans qu'on fît réflexion sur sa conduite. Par ce moyen quand il commença l'exercice de sa mission, il ne trouva point d'opposition dans les puissances du monde.

On peut apprendre de cette conduite, combien il eſt néceſſaire à ceux qui doivent être employez au miniſtére de l'Egliſe de ne ſe pas attirer par une conduite imprudente, des obſtacles & des oppoſitions de la part du monde, & de n'exciter pas l'envie & la jalouſie des hommes en ſe manifeſtant indiſcrettement. Car ſouvent on ne fait par là que fournir des armes & des moyens au démon pour ruiner ou pour traverſer les plus ſaintes entrepriſes. Il ne faut jamais ſe produire ni rien faire qui ait de l'éclat ou qui nous ſignale, ſans un ordre très-clair de Dieu. Hors de là la prudence chrétienne va toujours à ſe cacher & à s'obſcurcir ſoi-même, non ſeulement pour éviter la vanité qui naît des actions éclatantes, mais auſſi pour éviter l'oppoſition des hommes & des démons.

III.

Les habitans de Bethléem parmi leſquels il étoit prédit que le Chriſt devoit naître, furent privez, par un ordre ſecret de Dieu, de la connoiſſance de cette grace; & il y a bien de l'apparence que ce fut par leur faute,

Car étant constant parmi les Juifs de ce tems-là que le Christ devoit naître en Bethléem, cette grande promesse devoit les tenir dans une attention continuelle. Ainsi l'Evangile marquant expressément qu'il se répandit un bruit parmi eux de ce que les Anges avoient dit aux pasteurs, & de ce que les pasteurs avoient vu ensuite de la révélation qui leur avoit esté faite par les Anges, il étoit du devoir des habitans de Bethléem d'aprofondir ce qui étoit arrivé, de suivre cette découverte des pasteurs, d'examiner toutes les circonstances de cette apparition miraculeuse: & il y avoit plus de marques de vérité qu'il n'en faloit pour les convaincre que le Christ étoit né parmi eux, & pour les obliger à l'adorer, comme les pasteurs avoient fait. Ce qui fit donc que la naissance de JESUS-CHRIST leur demeura cachée, c'est qu'ils négligérent le raport des pasteurs, & que le mépris qu'ils avoient pour eux leur fit supposer que ce n'étoit pas à de telles gens que Dieu révéloit ses merveilles, ou que le peu de soin qu'ils avoient de leur salut, & l'attache aux choses du monde, leur

fit recevoir avec indifférence une nouvelle ſi importante. Perſonne ne crut qu'il fût de ſon devoir de s'en informer. Ainſi elle s'étouffa dans fort peu de tems.

C'eſt ce qui arrive preſque toûjours dans les occaſions que Dieu donne aux hommes de s'inſtruire de la vérité. Ils n'auroient qu'à ſuivre les ouvertures que Dieu leur préſente, & ils parviendroient par là à une connoiſſance pleine de ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe ſauver. Mais l'attache qu'ils ont au monde, fait qu'ils ne ſuivent rien, & n'aprofondiſſent aucun des avertiſſemens que Dieu leur donne. Ils les laiſſent périr. Ils n'en tirent aucune conſéquence, & c'eſt là la principale cauſe de l'aveuglement & des ténebres où les hommes demeurent toute leur vie. Ce ne ſont pas les moyens de s'inſtruire de la vérité qui leur manquent. Ce ſont eux qui manquent à ces moyens par la corruption de leur cœur.

IV.

La raiſon qui fit, ſelon ſaint Luc, que la ſainte Vierge & ſaint Joſeph furent obligez de ſe retirer dans cette

étable, c'eſt qu'*ils ne trouvérent point de place dans les hotelleries*, tout y ayant été occupé par d'autres qui les avoient prévenus, ou qui leur avoient été préférez. Il eſt rare qu'un homme-de-bien puiſſe obtenir les avantages du monde, parce qu'il n'a pas l'ardeur néceſſaire pour y réuſſir. Il ſe trouve toujours des gens plus actifs qui l'emportent ſur lui. C'eſt à quoi il faut ſe réſoudre dêſlors qu'on fait profeſſion d'une entiére probité. Les gens qui agiſſent ſans paſſion, ſans adreſſe, ſans artifice, ſont preſque toujours ſupplantez dans toutes ſortes d'affaires & d'entrepriſes : mais il vaut bien mieux ne réuſſir pas de cette maniére, que de réuſſir par l'activité de la paſſion, comme font les gens du monde. Tous ces ſuccês ſe terminent á obtenir je ne ſai quels miſérables avantages qui ſont ſouvent cauſe de leur perte, qui les engagent dans le monde, dans la foule & dans le tumulte, & qui leur rendent le ſalut plus difficile. Les rebuts qu'éprouvent les gens-de-bien ont au contraire pour effet de les ſéparer du monde, de les en détacher, & de les mettre en état de poſſéder JESUS-

CHRIST

CHRIST en paix & en ſilence, comme la ſainte Vierge & ſaint Joſeph le poſſédérent dans la grote.

V.

LES hotelleries ſont une aſſez vive image du regne de la cupidité & de l'amour-propre. Car d'ordinaire chacun n'y ſonge qu'à ſoi, & ne s'y met guéres en peine des autres. Des gens s'y raſſemblent de divers lieux pour divers deſſeins, occupez de différentes affaires, & ils croyent n'avoir rien à faire qu'à ſonger à eux, & à s'y accommoder le mieux qu'ils peuvent, pendant qu'ils ſont obligez d'y faire ſéjour, ſans ſe mettre en peine de ceux qui y logent avec eux. Or c'eſt là preſque la diſpoſition générale de tout le monde. Car combien y trouve-t-on peu de gens qui s'intéreſſent ſincérement pour les autres, & qui ayent un deſir effectif de les ſervir. Cependant il ne laiſſe pas de ſe former des villes, des republiques, & des royaumes de gens ainſi diſpoſez, qui n'ont point d'autre lien entr'eux que leur cupidité & leur interêt.

Ainſi le monde entier n'eſt réellement qu'une grande hotellerie, où

chacun ne ſonge en effet qu'à ſoi. C'eſt ce qui fait auſſi que JESUS-CHRIST ne trouve pas plus de place dans les cœurs des gens-du-monde, que dans les hotelleries de Bethléem. *Il eſt venu*, dit ſaint Jean, *dans le monde qui lui apartenoit; & ce monde ne l'a point reçu.* La charité ne ſauroit trouver d'entrée dans les ames que la cupidité poſſéde: & Dieu même garde cet ordre dans la converſion des pécheurs, de n'établir pas ſon régne dans l'ame des pécheurs, pendant que les paſſions ſont dans leur ardeur, mais d'affoiblir auparavant leur cupidité en leur faiſant trouver des amertumes & des dégoûts dans ce qu'ils avoient le plus aimé, & qu'ils avoient recherché avec plus de paſſion, en renverſant leurs projets & leurs prétenſions, & en les privant des objets de leur attachement,

Joan. 1.

VI.

CES paſteurs que Dieu honora de la viſite des Anges, & à qui il découvrit le ſecret de la naiſſance de ſon Fils, n'étoient peut-être pas meilleurs que les autres Juifs; mais ils

étoient plus propres par leur état & par leur genre de vie à nous marquer par quelles qualitez on attire les graces de Dieu.

Ils étoient par leur état même engagez dans une vie laborieuſe. Ils veilloient pendant que les autres étoient enſevelis dans le ſommeil. Ils étoient pauvres & dépourvus des biens du monde, n'y ayant que les pauvres qui exercent ces métiers.

Enfin ils étoient ſéparez du monde par ce même état, & obligez de paſſer leur vie dans la retraite & dans la ſolitude.

La ſéparation du monde, la priation ou actuelle ou ſpirituelle des choſes temporelles, la vie laborieuſe & pénitente, ſont les vrais moyens que Dieu nous a marquez par exemple de tous les Saints & par le ſien propre pour attirer les lumiéres & les ſecours de Dieu. Il eſt vrai que ce ne doit pas être une ſimple retraite humaine, qui vienne de caprice ou de néceſſité, ni une ſimple privation des biens du monde, qui ſoit entiérement involontaire, ni une pénitence & un travail forcé. Cependant

il ne laisse pas d'être vrai que ces états mêmes forcez & involontaires sont en quelque maniére plus proches du royaume de Dieu que les états de prospérité humaine, parce qu'ils y apportent moins d'obstacles. Ceux dont le Psalmiste dit, qu'*ils sont exents des travaux & des miséres des hommes*, en sont tous autrement éloignez. La vie laborieuse diminuë toujours l'amour du monde, l'amour de la vie, l'attache aux choses temporelles, la complaisance en soi même. La retraite vuide l'esprit des discours du monde, & en rend les maximes moins présentes & moins vives. La pauvreté privant des biens du monde, diminuë l'attache qu'on y a, & nous délivre d'une infinité de déréglemens. Ces états sont donc plus proches du royaume de Dieu par la diminution de ce qui nous en éloigne: mais ils y deviennent une disposition prochaine, lorsqu'on les embrasse avec amour, soit que la providence nous y ait réduits, soit que l'on s'y réduise par son chois & par la volonté que Dieu en inspire.

Ps. 72. 5. 6.

VII.

L'ADRESSE des gens de la cour eſt de ſe mettre dans les états ſur leſquels les Princes répandent le plus ordinairement leurs faveurs & leurs graces. Ils tâchent de ſe mettre en vuë, d'avoir occaſion de parler ſouvent au Prince, de lui devenir familiers. Pourquoi ne pratique-t-on pas la même adreſſe à l'égard de Dieu, & n'évite-t-on tous ces états ſur leſquels il jette peu de regards favorables? De ce genre eſt la vie molle & délicieuſe, la vie de divertiſſemens & de plaiſirs, les grandes affaires, les grandes charges, les grandes richeſſes, tout ce qui remplit beaucoup l'eſprit & le cœur, & qui par ſa nature ou par les idées que le monde en a, cauſe de fortes attaches & de grandes néceſſitez au deſſus deſquelles il eſt très-difficile de ſe mettre. Cependant bien loin que le monde pratique cette adreſſe, on n'y eſtime heureux ou habiles que ceux qui font juſtement tout le conrraire, qui vivent dans les plaiſirs ou qui pouſſent bien avant leur fortune, qui parviennent aux grandes charges & aux grans emplois, qui ſont accablez

d'occupations, qui n'ont pas le tems de penſer à eux, & enfin qui ſont attachez à la vie préſente & au monde par de plus forts liens & des chaînes plus peſantes. Voilà l'objet des deſirs & des prétenſions des gens-du-monde : & l'excluſion de ces états eſt ce qu'on apelle miſére, baſſeſſe, & le partage des gens de néant.

En effet c'eſt ſouvent la pareſſe, la négligence, le manque de talens & d'induſtrie plutôt que la ſageſſe & la modération qui empêche les gens de s'avancer dans le monde : & c'eſt au contraire par des qualitez en ſoi eſtimables qu'on arrive ordinairement aux grandes fortunes. Ainſi il y a quelque choſe de juſte dans le mépris que l'on fait des uns, & dans l'eſtime que l'on fait des autres : mais c'eſt ce qui fait mieux voir qu'il n'y a rien de bon que les dons de Dieu qui tendent à l'autre vie. Car à quoi ſervent tous ces talens qui donnent aux hommes des facilitez de s'avancer dans le monde, qu'à leur cauſer en même tems plus de difficulté à ſe ſauver ; qu'à leur ouvrir plus de précipices, qu'à les accabler d'un plus

grand poids ; qu'à rendre leurs chutes plus dangereuſes, & leurs bleſſures plus incurables ; qu'à les éloigner davantage de Dieu ; qu'à mettre plus d'obſtacles à leur retour ? Ainſi ſouvent ce qui paroît diſgrace, ſelon le monde, eſt une grande faveur de Dieu ; & ce qui eſt favorable, ſelon le monde, eſt un malheur très-effectif, parce que tous ces avantages d'eſprit, de corps, de fortune étant joints avec un cœur corrompu, lui deviennent des poiſons par l'abus que ſa cupidité ne manque jamais d'en faire.

VIII.

Ce furent donc ces paſteurs Juifs qui ſe trouverent ou libres des empêchemens qui ſervent d'ordinaire d'obſtacles aux graces de Dieu, ou préparez intérieurement par un amour véritable de la ſolitude, de la pénitence & de la pauvreté, que Dieu choiſit les premiers d'entre les Juifs, pour leur faire annoncer par un Ange la naiſſance de ſon fils.

Je vous viens aporter, leur dit l'Ange, *une nouvelle qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joie. C'eſt* ℣ 11. ℣. 12.

qu'aujourd'hui dans la ville de David il vous eſt né un Sauveur qui eſt le Chriſt du Seigneur.

Pour connoître la grandeur & la ſolidité de cette joie, il la faut comparer à celles du monde, & en remarquer les différences.

Toutes les joies du monde ne ſont-elles pas fondées ſur l'illuſion & la fauſſeté?

La joie de la jouïſſance & de la poſſeſſion des biens créez n'eſt-elle pas toujours accompagnée non ſeulement de la crainte de les perdre, mais de la certitude d'en être éternellement privé? C'en eſt une condition inſéparable, & par conſéquent elle contient beaucoup plus de mal que de bien, & elle ne nous peut ſatisfaire que parce qu'il nous plaît de nous cacher le mal qu'elle enferme.

On peut de même être aſſuré que quel que ſoit ce bien, dont nous jouïſſons ou nous eſpérons jouïr, en peu de tems, on y deviendra inſenſible. Car rien n'eſt capable de nous donner long-tems de la joie. La grandeur, les richeſſes, les victoires, & tout ce qui excite les plus violens deſirs, tout

cela, dis-je, n'eſt pas capable après quelque tems de ſurmonter les moindres chagrins. Ainſi non ſeulement il n'y a point de joie humaine qui ſoit éternelle, mais il n'y en a point qui ſoit durable. Ce n'eſt qu'une émotion paſſagére, qui eſt bien-tôt ſuivie de dégouts & d'inſenſibilité.

Toute joie humaine même légitime eſt une ſource néceſſaire de douleur & de miſére; car produiſant une attache, l'ame ne s'en ſépare plus ſans peine & ſans un effort douloureux. Que ſi c'eſt une joie criminelle, c'eſt une ſource de douleurs & de miſéres éternelles. Ainſi toute joie humaine nous cauſe ou la maladie ou la mort.

Toute joie humaine naiſſant de la jouïſſance de biens créez, eſt une dégradation & un aviliſſement de l'ame, parce que tous ces objets étant indignes de notre amour, ſont par conſéquent indignes de notre joie. L'ame ne s'en peut donc réjouïr que parce qu'elle eſt déchuë de ſon excélence & de ſa grandeur, & qu'elle eſt devenuë vile & mépriſable.

Toute joie humaine nous diſpoſe à la miſére même temporelle, en af-

foibliſſant l'ame, en la rendant ſenſible aux plus petits maux, en l'attachant à des objets difficiles à conſerver, & dont elle peut être privée malgré ſoi, en la rendant tendre, délicate, & ſujette à l'ennui & au chagrin : de ſorte que tout étant compenſé, il y a dans les joies humaines plus de mal que de bien par rapport même au repos & à la paix de cette vie.

Enfin toute joie humaine telle qu'elle ſoit, n'égale jamais la réalité du bien de la privation volontaire de ce prétendu bien qui la cauſe. On eſt mille fois plus hureux en y renonçant qu'en en jouïſſant : & l'on peut dire même que le ſeul bien qu'elle contient, c'eſt qu'elle peut ſervir de matiére à ces heureuſes privations & à ces renoncemens glorieux. Car le monde dans la vérité & tout ce qu'il contient, n'eſt bon qu'à quiter & à mépriſer. C'eſt le meilleur uſage qu'on en puiſſe faire.

Mais la joie que le Sauveur eſt venu aporter au monde, la joye qu'on reſſent de ſa venuë, a des qualitez bien différentes. C'eſt une joie qui

eſt éternelle de ſa nature, à moins qu'on ne l'étouffe par le péché. C'eſt une joie qui durera dans toute l'éternité ſans diminution & ſans dégoût. C'eſt une joie qui fortifie l'ame, qui la guérit, & qui tend à la rétablir dans l'excélence & dans la grandeur où elle a été créée. C'eſt une joie qui faiſant mépriſer les maux du monde par l'eſpérance des biens futurs, en affoiblit l'impreſſion & le ſentiment. Enfin c'eſt une joie ſolide qui n'eſt point fondée ſur la fauſſeté, mais qui naît de la vérité & de la poſſeſſion des vrais biens. Voilà quelle eſt la joie que ces Anges annoncérent à ces hureux paſteurs.

IX.

CETTE joie n'eſt pas ſeulement pour eux, elle eſt pour tout le peuple. *Je viens*, leur dit l'Ange, *vous aporter une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joie.* Elle eſt en effet pour tout le peuple; mais c'eſt pour tout le peuple des juſtes, pour tous les hommes qui ont la volonté droite & bonne: *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Ils ont tous part à cette joie, & nul autre qu'eux n'y a

Luc. 2. 14.

part. Il n'y a point de part pour les méchans dans cette joie générale : c'eſt-à-dire, qu'ils ne participent point à cette joie véritable que le ſaint Eſprit produit, & qui eſt un effet de la naiſſance de JESUS-CHRIST. Et la raiſon en eſt, que la cauſe de cette joie eſt *qu'il eſt né un Sauveur*. Or ce Sauveur ne *ſauve les hommes* qu'en les délivrant *de leurs péchez*. Quiconque ne deſire donc point d'être délivré de ſes péchez, n'a point de part à cette joie. JESUS-CHRIST délivre bien les hommes de toutes miſéres que le péché leur a attirées : mais c'eſt en les délivrant premiérement du péché, qui eſt leur principale miſére. Ainſi ce peuple à qui le Sauveur apporte la joie, eſt le peuple des juſtes qui haïſſent l'iniquité. Qui ne la haït point, n'eſt point de ce peuple, & n'eſt conté pour rien devant Dieu, puiſqu'il ne fait point partie de ſon peuple. Les méchans ſont comme s'ils n'étoient point. Dieu ne daigne pas même en faire mention. C'eſt la condition & l'état de tous ceux qui ne ſont point à lui. De quelques grandeurs temporelles dont ils

V. 111. *Matt.* 1. 21.

ſe flatent, Dieu ne les regarde que comme de la pouſſiére, & *comme des pailles que le vent emporte.* Il n'attend pas à les traiter de la ſorte, qu'il les ait reduits à l'aviliſſement qui leur convient : mais il le fait lors même qu'ils éclatent davantage dans le monde par leur pompe & par leur faſte. Auguſte & tous les Grans de Rome, Hérode & toute ſa Cour, les Phariſiens & les princes des prêtres, enfin tous les puiſſans du monde & dans ce ſiécle là & dans tous les autres, ne ſont contez pour rien devant Dieu, lorſqu'ils ne ſont pas à Dieu. *Pſ.* 1. 4.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU POINT DU JOUR DE NOEL.

Apparuit benignitas & humanitas Salvatoris noſtri Dei. *Ad Tit.* 3. 4. —— 7.

La bonté & l'humanité de Dieu notre Sauveur ont paru à tous les hommes.

I.

SOIT que les mots de *notre Sauveur* & de *notre Dieu*, s'entendent dans cette épitre de toute la Trinité, ſoit que comme il eſt plus probable, ils ſe doivent appliquer à JESUS-CHRIST qui eſt ordinairement déſigné par le mot de Sauveur, & dont la bonté a paru particuliérement dans ſa manifeſtation aux hommes: il eſt certain que la bonté & la benignité ſont tellement propres

à Dieu & à JESUS-CHRIST, que les hommes n'y ſauroient avoir de part, qu'autant que Dieu leur en communique. Quiconque met ſa derniére fin en ſoi-même, eſt diſpoſé à toutes ſortes d'inhumanitez dêſlors que ſon intérêt ne pourra ſubſiſter avec la vie & le bien des autres.

Or c'eſt la diſpoſition naturelle de l'homme corrompu. Il rapporte tout à ſoi, & n'aime les autres qu'autant qu'ils contribuent à ſon plaiſir & à ſes intérêts. Dês qu'il les y trouve oppoſez, il commence à les haïr & à les vouloir détruire; & c'eſt ce qui fait dire à l'Ecriture que *les entrailles des impies ſont cruelles.* Prov. 12. 10.

C'eſt donc fauſſement que certaines gens qui ne penſent point à Dieu, ſe flatent de l'idée d'une bonté naturelle. Ils prennent une moleſſe de nature, un amour des louanges des hommes, une complaiſance humaine dans l'amour des créatures, pour une véritable bonté : mais on la verra bien-tôt diſparoître, ſi on trouve moyen de commettre les intérêts du prochain avec leurs paſſions principales. La bonté de Dieu eſt bien dif-

ſérente de ces bontez fauſſes & contrefaites. Non ſeulement Dieu eſt incapable de faire injuſtice aux hommes, mais il eſt même incapable d'avoir aucune vuë d'intérêt dans le bien qu'il leur fait. Il n'a que faire de ſes créatures. S'il leur fait du bien, c'eſt pour elles, & non pour ſoi. Et quoi qu'il les faſſe ſervir à ſa gloire, ce n'eſt pas qu'il deſire cette gloire; mais c'eſt que le bien de la créature & l'ordre de la juſtice le demandent. Voilà le modelle de deſintéreſſement que Dieu veut que nous nous propoſions dans le bien que nous
Luc. 6. 6. faiſons aux créatures. *Soyez pleins de miſéricorde, comme votre Pére eſt plein de miſéricorde.*

II.

Dieu a toujours été bon envers les hommes lors même qu'il les abandonnoit à leurs deſirs, & qu'*il les laiſſoit marcher dans leurs voies.* Si l'on ne le comprend pas ſi bien; c'eſt notre aveuglement & notre peu de lumiére qui en eſt cauſe. Ses miſéricordes n'ont pas laiſſé de ſe répandre ſur eux en diverſes maniéres extérieures & intérieures. Il a toujours

Act. 14. 15.

agi ſur leurs ames juſqu'à une certaine meſure : & c'eſt *leur dureté & l'impénitence de leur cœur*, qui les a empêchez de profiter de ſes graces, & qui leur a fait *amaſſer un treſor de colére*, ſelon ſaint Paul. Cependant comme Dieu par les conſeils impénétrables de ſa juſtice n'avoit encore ſurmonté que dans trés-peu de perſonnes la malice de leur cœur par l'adondance de ſes graces, les effets de ſa bonté étoient en quelque ſorte obſcurcis par les déréglemens des hommes : & comme leur corruption étoit ſi grande, qu'il ne paroiſſoit preſque aucun rayon de juſtice & d'équité dans leur conduite, il ſembloit que Dieu ſe fût entiérement retiré d'eux & qu'il les eût totalement abandonnez. Ainſi ſa bonté n'étoit pas alors ſi manifeſte que la ſévérité de ſa juſtice. C'eſt donc proprement du tems de la loi nouvelle, & de la manifeſtation du Fils de Dieu au monde, que l'on doit entendre les paroles de ſaint Paul : *La bonté de Dieu notre Sauveur & ſon amour pour les hommes ont paru.* C'eſt là la grande miſéricorde & le grand

témoignage de la bonté de Dieu qui ne conſiſte pas ſeulement à donner quelques graces aux hommes nonobſtant leur déréglement & leur malice, mais à ſurmonter leur malice même, & à les en délivrer. C'eſt par là qu'il eſt proprement leur Sauveur, & c'eſt ce que ſaint Paul nous marque par ces paroles: *La bonté de Dieu notre Sauveur, & ſon amour pour les hommes ont paru.*

III.

MAIS de peur que les hommes ne s'imaginaſſent qu'il y avoit quelque choſe en eux qui eût attiré ces effets extraordinaires de la bonté de Dieu, ſaint Paul prévient & exclut cette penſée, en nous avertiſſant que
V. 5. *ce n'eſt point à cauſe des œuvres de juſtice que nous euſſions faites.* Comment la grace de Dieu pourroit-elle être fondée ſur notre mérite, puiſque nous n'avons de mérites que par cette grace, & qu'elle ne trouve en nous que des démérites? c'eſt ce qui oblige les Chretiens de reconnoître devant Dieu que s'il les a plus favoriſez que les autres, ce n'eſt point parce qu'il ait trouvé en eux ce qu'il n'a pas trouvé

en ceux à qui il n'a pas fait les mêmes graces; mais c'eſt qu'il les a voulu gratifier par une bonté particuliére qu'il a euë pour eux. Sans cette bonté particuliére ils auroient marché dans leurs voies comme les autres hommes. Ils auroient fait comme eux la volonté de leur chair & de leurs penſées. Ils ſe ſeroient précipitez dans la mort éternelle, & ç'auroit été le terme funeſte de leur miſérable vie. Sans cette reconnoiſſance ſincére ils ne ſauroient éviter l'ingratitude, ni la préſomption, ni l'uſurpation ſacrilége de la gloire qui eſt duë à Dieu.

IV.

Ce néant de mérites propres qui ſubſiſte dans l'homme régénéré même avec l'abondance des graces & des dons de Dieu, l'oblige de ſe regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien. Il eſt le vaſe des dons de Dieu, & il ne ſait point certainement en quelle meſure il les a reçus: mais ce qu'il ſait avec certitude, c'eſt qu'aucun de ces dons ne lui apartient, qu'il n'y a aucun droit, & que s'il en a quelqu'un, il le tient de la pure miſéricorde de Dieu. Ainſi, ce ne ſont

pas seulement les pécheurs privez de la grace qui doivent dire à Dieu avec David : *Je suis* devant vous, Seigneur, *un pauvre qui mendie étant destitué de tout bien* ; ce sont les plus justes & les plus saints : & l'on est même d'autant plus juste & plus saint, qu'on est plus pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & que l'on s'y réduit plus sincérement par les sentimens d'une humilité sincére. Il n'y a que celui qui est riche des biens spirituels, qui puisse dire véritablement avec Jérémie : *Je suis un homme qui discerne quelle est ma pauvreté*. Les autres sont pauvres sans connoître leur pauvreté. Ils se repaissent d'une fausse image de richesses naturelles qui servent de nourriture à leur orgueil. La grace chretienne est toujours accompagnée du sentiment de notre néant. Et la privation de la grace est toujours remplie de la fausse idée qu'on est quelque chose devant Dieu & devant les hommes.

Psal 39. 18.

Thren. 3. 1.

V.

Ce même néant de mérites qui nous doit humilier devant Dieu, nous doit aussi rabaisser devant les hommes,

& nous ôte tout droit de nous plaindre des traitemens qu'ils nous font. Car la privation de tout mérite qui nous convient par nature, étant jointe à une infinité de péchez, ne nous rend pas seulement indignes des graces spirituelles & divines, mais même de tous les biens humains tels qu'ils puissent être. Ainsi il est impossible que nous recevions des créatures aucun traitement qui ne soit juste. Elles ne nous sauroient rien ôter qui soit à nous, puisque nous n'avons droit à rien. La volonté qu'elles ont de nous nuire peut être injuste; mais c'est avec justice que Dieu se sert d'elles comme d'instrument pour nous ôter ce que nous méritons de perdre. Les plaintes, les murmures, les impatiences sont donc contraires à cette pauvreté & à ce néant qui convient à l'homme. Ce sont des marques certaines qu'on s'attribuë quelque chose de ce que l'on n'a que par la miséricorde de Dieu: & ainsi ce sont des preuves & des convictions de présomption & d'orgueil.

VI.

C'est ce qui fait voir que cette reconnoissance sincére de notre pau-

vreté ne conſiſte pas dans des ſpéculations de l'eſprit, mais dans un ſentiment de notre propre néant, qui ſoit imprimé dans le fond du cœur. Car il y a des gens qui ſe font honneur de connoître & de ſoutenir fortement les véritez de la grace, ſans qu'il paroiſſe qu'ils ſoient plus humbles & plus patiens que les autres: & l'on en trouve au contraire dont les ſentimens ſpéculatifs ſemblent donner trop à l'homme, qui ſont effectivement pauvres devant Dieu, & ne s'attribuënt rien de leurs bonnes-œuvres. C'eſt qu'ils ont en même tems deux ſortes de ſentimens; les uns humains, qui peuvent être mêlez d'erreurs humaines; les autres tirez de la foi & des véritez communes du chriſtianiſme, qui forment en eux une diſpoſition intérieure d'humilité. Il ſeroit aiſé d'en aporter des exemples, s'il en étoit beſoin: mais il ſuffit d'en conclure qu'il ne s'enſuit pas toujours que ceux dont on ne croit pas les ſentimens aſſez favorables à la grace, ne ſoient pas humbles, parce qu'il ſe peut faire que les mouvemens de leur cœur ſoient produits par ces autres lumiéres de

vérité qu'ils y ont gravées.

VII.

CETTE même pauvreté naturelle de mérites propres & humains qui ſe trouve dans tous les hommes & dans les juſtes mêmes, rend injuſte & déréglé tout deſir de la gloire & des louanges. Car c'eſt le deſir d'un bien qui ne nous apartient pas. Dieu ſeul mérite d'être loué de tous nos biens & de toutes nos bonnes-œuvres. *A Dieu ſeul ſoit tout honneur & gloire*, dit l'Apôtre. Nous pouvons bien y coopérer ; mais il eſt cauſe de notre coopération. C'eſt par lui, ſelon le même Apôtre, que *nous ſommes créez dans les bonnes-œuvres.* Nous ne pouvons donc nous en attribuer la gloire, & par conſéquent deſirer d'en recevoir, ſans larcin, ſans uſurpation, & ſans injuſtice. C'eſt un des fondemens de ce précepte de ſaint Paul, *de rapporter tout à la gloire de Dieu :* & de cette maxime de ſaint Ambroiſe ſi ſouvent répetée par ſaint Auguſtin : *Qu'il ne faut ſe glorifier en rien, parce que rien ne nous apartient:* IN NULLO *gloriandum, quando noſtrum nihil eſt.*

1. Tim. 1. 17.

Eph. 2. 10.

1. Cor. 10. 31.

Que s'il ne nous eſt pas permis, en quelqu'état que nous ſoyons, de rechercher notre propre gloire, il ne nous peut être permis de procurer la gloire d'aucune créature, dans le deſſein de lui plaire en excitant en elle cette vaine complaiſance. Car elle ne ſeroit pas moins injuſte en elle qu'en nous. Il nous eſt bien permis de louer Dieu dans les graces & les faveurs qu'il fait aux autres. Il nous eſt permis de nous en réjouïr, de les reconnoître, de les avouër : mais il ne nous eſt pas permis de chercher à leur plaire par les louanges, quoique véritables, que nous leur donnerions ; parce que cet amour des louanges & la complaiſance qu'elles auroient dans cette prétenduë gloire & dans leurs propres louanges, ſeroit eſſenciellement mauvaiſe. Mais ſi cela eſt, que doit-on dire ou juger des diſcours du monde qui n'ont point de fin plus ordinaire que celle de plaire à ceux à qui on les fait, & d'attirer par là leur affection ? Que doit-on juger de ce qu'on apelle faire ſa cour aux Grans ? Car elle ne ſe fait guéres que par ce moyen. Que doit-on juger de tant

de

de louanges, dont ceux qui les donnent, connoiſſent la fauſſeté, & qui ne laiſſent pas de faire la plus grande partie de la civilité & de l'adreſſe du monde? Car toute louange fauſſe ne pouvant avoir Dieu pour fin, ne peut être deſtinée qu'à plaire à ceux qui on la donne, & à qui on veut donner deux fauſſes idées; l'une qu'ils ont ce qu'ils ne ſont pas, l'autre que l'on penſe ce que l'on ne penſe pas. Et c'eſt néanmoins par cette double fauſſeté qu'on achette ordinairement l'amitié & la faveur des Grans.

VIII.

C'est encore une conſéquence très-importante de cette privation de tout bien, qui fait l'état de tous les hommes après le péché, que de conclure qu'étant privez par nous-mêmes de toute vertu & de toute force, ne nous eſt jamais permis de nous porter à aucun emploi, à moins que nous n'y ſoyons engagez de Dieu par les marques que nous pouvons avoir de ſa volonté. Nous le pourrions peut-être, ſi nous avions de nous-mêmes la force de nous y ſoutenir: mais ne pouvant la recevoir que de Dieu,

c'eſt une témerité viſible de rechercher ces emplois, lorſque nous n'avons point d'autre raiſon pour y prétendre que l'ambition qui nous les fait deſirer, qui eſt plutôt une marque que Dieu ne nous y apelle pas, & qu'il ne nous y benira pas.

Que s'il n'eſt pas permis d'aſpirer au moindre miniſtére qu'en ſe fondant ſur la vocation de Dieu, & y mettant ſon appui, que doit-on dire de ceux qui ſe preſſent pour parvenir aux plus grans ſans aucune marque de vocation? Ne faut-il pas qu'outre l'extinction de tout ſentiment d'humilité, de foi, & de reſpect pour Dieu, ils ſoient engagez ou dans une erreur viſible en croyant qu'ils ont des reſources dans eux-mêmes pour s'aquiter de ces miniſtéres, ſans avoir beſoin de Dieu, ou dans une impiété & un libertinage manifeſte, en ne recherchant que l'honneur & les biens temporels attachez à ces miniſtéres, ſans avoir aucun deſſein de s'en aquiter comme il faut.

IX.

Enfin, la derniére conſéquence qui ſe doit tirer de cette vérité de-

l'impuiſſance de l'homme pour ſe ſauver lui-même, & de ſa dépendance abſoluë de la miſéricorde de Dieu conſiſte dans deux ſentimens qui paroiſſent oppoſez, mais qui s'allient néanmoins fort bien, & contribuënt également à notre ſalut. C'eſt la crainte d'une part, & la confiance de l'autre.

Si nous n'avons rien en nous qui puiſſe mériter & conſerver les graces de Dieu, & que ce ſoit Dieu qui nous donne gratuitement les mérites & la perſevérance, craignons avec raiſon les ſecrets impénétrables de ſa juſtice, qui ne nous doit rien. Il ne paſſeroit pas d'être plein de miſéricorde, quand il nous traiteroit comme il en a traité tant d'autres, auſquels nous n'avons aucun droit de nous préférer. Dans ce cas même ce ne ſeroit point Dieu qui nous manqueroit; ce ſeroit nous qui manquerions à ſes graces, qui fermerions les yeux à ſa lumiére; qui rejetterions ſes inſpirations générales & communes par notre propre malice & par le déréglement de notre cœur: mais déréglement que nous n'évitons jamais &

que nous ne voulons jamais éviter, si Dieu ne nous soutient par une miséricorde extraordinaire, qu'il ne nous doit pas & qu'il ne fait pas à tous les hommes. Nous avons donc un très-légitime sujet de craindre dans la vuë de notre corruption, & de la sévérité de la justice de Dieu. Et c'est aussi la conclusion que saint Paul en tire dans l'Epitre aux Philippiens par ces paroles : *Travaillez à votre salut avec crainte & tremblement : car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir & le faire, selon qu'il lui plaît.*

Philip. 2. 12. 13.

Mais si nous avons sujet de craindre, nous n'en avons pas moins d'espérer & d'entrer dans des sentimens de confiance. Car la foiblesse de notre volonté étant si extrême, les forces de notre ennemi si démesurées, les tentations si trompeuses & si fréquentes, on auroit sujet de desespérer, si notre salut étoit remis à nos soins, à notre vigilance, & à nos efforts : mais étant entre les mains de Dieu dont la force est invincible & la miséricorde infinie, qui aime ses élus & qui les veut sauver, toutes les marques que nous avons d'être de

ce nombre heureux, nous doivent remplir d'eſpérance que nous ſurmonterons tous les obſtacles de notre ſalut.

» Nous ſommes foibles, dit ſaint Auguſtin, eu égard à nos mérites : mais par rapport à la miſéricorde de Dieu, nous ſommes pleins de force : *Quantum attinet ad merita noſtra, infirmi ſumus ; quantum attinet ad miſericordiam Dei, robuſti ſumus.* *Aug in Pſal. 88.*

JESUS-CHRIST a plus fait pour nous que ce qu'il lui reſte à faire.

» Il eſt plus incroyable, dit ſaint Auguſtin, que l'Eternel ſoit mort pour nous, que non pas qu'un homme mortel vive éternellement : *Incredibilius eſt quòd mortuus eſt æternus, quàm quòd in æternum vivat mortalis.* Il ne laiſſera pas ſon ouvrage imparfait. C'eſt l'eſpérance que nous devons avoir juſqu'à la mort, en n'y mettant point d'autres termes que celui de notre vie. *Que depuis le point-du-jour juſqu'à la nuit Iſraël eſpére au Seigneur.* *Aug. in Pſ. 48.* *Pſ. 129. 6.*

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU POINT DU JOUR DE NOEL.

Pastores loquebantur ad invicem : Transeamus usque Bethléem. *Luc.* 2. 15. 20.

Les pasteurs disoient l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem.

I.

DIEU ne nous donne pas ses lumiéres & ne nous découvre pas ses véritez, afin qu'elles soient des objets d'une spéculation stérile. Il veut qu'elles deviennent en nous des principes d'action. C'est l'usage qu'il veut que nous en fassions, selon cette exhortation de saint Jacques : *Ayez soin d'observer la parole de Dieu, & ne vous contentez pas de l'écouter.* Et quiconque n'en fait pas cet usage, en

abuſe & *ne connoît pas le tems où Dieu le viſite.* C'eſt pourquoi les paſteurs de Bethléem aprés avoir été favoriſez de la viſite des Anges & avoir entendu leurs voix, n'en demeurérent pas là. Ils s'exhortérent mutuellement d'aller à Bethléem, pour y voir l'effet de ce que les Anges leur avoient annoncé. Ce n'étoit point une curioſité de défiance, mais un uſage fidelle de la grace qu'ils avoient reçuë. Ils ſecondoient en cela les deſſeins de Dieu, & ils ſuivoient les mouvemens naturels que la raiſon devoit produire dans leur cœur. S'il leur étoit né un Sauveur, il falloit le chercher, le connoître, l'adorer. Le grand mal des hommes c'eſt qu'ils ne tirent point de conſéquences des lumiéres que Dieu leur donne, quelque claires & quelque manifeſtes qu'elles ſoient; ou que s'ils en tirent, ils ne les ſuivent point. JESUS-CHRIST vient au monde en qualité de Sauveur; mais c'eſt pour ſauver ceux qui le recevront dans leur cœur & qui le feront régner en eux. Comme nous n'avons donc point de plus grand intérêt que notre ſalut, notre principal deſir doit

Luc. 19. 44.

être de recevoir JESUS-CHRIST en nous, & de participer à sa naissance, en le faisant habiter & régner en nous. Ce doit être l'objet de nos desirs, de nos priéres, de nos actions. Rien n'est plus évident selon la raison. Car l'on nous annonce la naissance de JESUS-CHRIST d'une maniére qui n'est pas moins certaine que celle dont elle fut annoncée aux pasteurs. Cependant il y a trés-peu de gens qui songent à rendre à JESUS-CHRIST naissant cette adoration véritable par laquelle on lui donne la possession & l'empire de son cœur.

II.

LES pasteurs cherchent le Sauveur qui leur est né, & le trouvent. Bien des gens paroissent le chercher par leurs actions extérieures, & ne le trouvent point. C'est que les pasteurs le cherchérent où il étoit, & par la voie qu'il falloit prendre. Ils l'allérent trouver dans l'étable, dans la pauvreté, dans un état de solitude & de séparation du monde; au lieu que la plupart de ceux qui font semblant de chercher JESUS-CHRIST, le cherchent dans les richesses, dans les

commoditez de la vie, & que cette recherche ne leur fait quiter aucune de leurs prétentions séculiéres. Ce n'eſt pas que la pauvreté, la retraite, la ſéparation du monde, la vie dure & pénitente, ſanctifient par elles-mêmes : mais c'eſt la voie ordinaire qui conduit aux vertus intérieures dans leſquelles l'eſprit de JESUS-CHRIST réſide. L'ame, dit ſaint Baſile, prend un pli conforme à l'extérieur. En s'humiliant, elle devient humble, parce que Dieu ſe plaît à cacher ſa grace ſous ces exercices extérieurs. De même la ſimple poſſeſſion des richeſſes & de la grandeur n'eſt pas criminelle par elle-même, & n'eſt pas incompatible avec l'Eſprit de JESUS-CHRIST. Mais comme les actions extérieures de ces états renferment de l'élévation, elles portent naturellement à l'orgueil. Il n'eſt donc pas étrange que ceux qui marchent par ce chemin, ne trouvent point JESUS-CHRIST humble, pauvre, & détaché de l'amour des choſes du monde. Il faut être humble, mortifié, pauvre d'eſprit ou d'effet pour trouver JESUS-CHRIST. Or on ne faut

Hom. de humil.

roit dire que ceux qui vivent dans les délices ou qui desirent d'y vivre, qui ne laissent passer aucune occasion de s'élever & de pousser plus loin leur fortune, aiment sincérement la pauvreté, l'humiliation, & la mortification. Il ne faut donc point s'étonner si ces gens ne trouvent pas JESUS-CHRIST. Ils ne le cherchent pas où il est. Ils ne le vont pas trouver avec les pasteurs dans la créche de Bethléem. Ils n'ont aucun raport ni à Marie ni à Joseph, ni aux pasteurs qui sont les seuls à qui JESUS-CHRIST se manifeste dans sa naissance, & dont les disposition nous marquent celles que nous devons avoir pour y prendre part.

III.

MAIS ne trouvant pas le Sauveur ni la véritable paix, que trouvent-ils donc ? ils trouvent d'ordinaire une fausse paix qui apaise les remords utiles de leur conscience. Ils trouvent des directeurs qui les trompent, & *qui leur annoncent la paix, lorsqu'il n'y a point de paix.* Ils trouvent des aprobateurs de l'alliance qu'ils font de leurs intérêts, de leurs passions,

Ezech. 13. 10.

de leurs prétentions ambitieuſes avec une prétenduë vie chretienne. Ils trouvent des gens qui aplaudiſſent à tout ce qu'ils font pour ſe pouſſer eux-mêmes, ou pour pouſſer leurs enfans ou leurs parens aux dignitez & aux biens ou du ſiécle ou de l'Egliſe. „ On croit, dit ſaint Auguſtin, l'avarice & l'ambition innocentes, quand elles nne commettent point de crimes groſſiers. On entaſſe bénéfices ſur bénéfices. On y entre ſans aucune véritable vocation & ſans un deſir ſincére de ſe conſacrer à Dieu, de ne vivre que pour lui, & de ne recevoir de l'Egliſe que le ſupplément de ſes neceſſitez réelles. Cependant on ne manque jamais de Confeſſeurs qui paſſent par deſſus tout cela, pourvu qu'on ſoit extérieurement exent des grans crimes. On trouve même de la reputation & des louanges humaines. Car c'eſt une choſe étrange combien une ombre de piété accompagnée de mille défauts eſſenciels attire aiſément des louanges & des flateries à ceux qui ſont en état de contribuer à la fortune des autres. Rien n'eſt plus facile que d'a-

« *De Patientia c.* 2.

querir une réputation de probité, de juſtice, de piété parmi le peuple. Un homme vivra dans le luxe & dans la bonne chére; il ne fera aux pauvres qu'une très-petite part de ſon bien; il ſera tout occupé de ſes intérêts; il ne laiſſera pas avec tout cela de paſſer pour homme-de bien, pourvû qu'il ſoit exact aux devoirs extérieurs. Cela ſuffit au peuple: & cette impreſſion populaire revenant à ceux qui vivent de cette maniére, leur perſuade qu'ils n'ont qu'à marcher avec confiance dans cette voie.

IV.

Les paſteurs trouvérent le Sauveur, comme les Anges le leur avoient prédit. Ils parlérent de ce qu'ils avoient entendu & vu, à ceux de leur connoiſſance, & les remplirent d'admiration. Il ne paroît pas néanmoins que cela ait eu de ſuite. Quand Jesus-Christ commença d'exercer ſon miniſtére, perſonne ne ſe ſouvenoit à Bethléem qu'il y étoit né. On le regardoit comme un prophête de Nazareth: & les merveilles de ſa naiſſance étoient entiérement effacées. Il y a donc lieu de craindre que

ni les paſteurs ni les habitans de Berhléem n'ayent pas eu grand ſoin de conſerver cette grace, & qu'elle n'ait été que paſſagére pour la plupart de ceux qui la reçurent. Or ſi les graces de Dieu ſont en elles-mêmes des biens ineſtimables, les graces paſſagéres deviennent le comble des malheurs, parce qu'elles ne ſont paſſagéres que par la corruption du cœur de ceux qui les reçoivent. Toute grace ſelon l'inclination de bonté avec laquelle Dieu la donne, devroit être ſtable & permanente: mais lorſque la malice de l'homme vient à l'étouffer, ce que Dieu n'empêche pas toujours, l'ame en devient infiniment plus criminelle. C'eſt ce que JESUS-CHRIST décide expreſſément ſur le ſujet des villes de Coroſaïn, de Betſaïde, & de Capharnaüm, en déclarant que l'abus qu'elles avoient fait des graces qu'il leur avoit données, les feroit punir plus ſévérement au jour du jugement que les villes mêmes de Sodome & Gomorre. On ne comprend point aſſez ce que c'eſt que de diſſiper & de rendre inutile un auſſi grand treſor que celui des graces &

des lumiéres de Dieu : & l'on croit en être quite pour être privé du fruit de ces graces. Mais Dieu n'en juge pas de la ſorte. Il nous demandera un conte exact de tous ſes dons. Ce ſont des talens qu'il veut que l'on faſſe profiter. Et malheur à ceux qui les auront laiſſez inutiles, ou qui s'en ſeront même ſervis contre Dieu en les rendant les inſtrumens de leurs paſſions.

V.

On croit d'ordinaire les Chreriens beaucoup plus favoriſez de Dieu que les payens, que les Juifs, que les Turcs, & ſur tout que ces miſérables peuples que Dieu laiſſe encore ſans aucune connoiſſance de la vraie Religion, & l'on a raiſon de le croire ſi l'on en juge par les effets de la bonté de Dieu envers eux. Mais ſi l'on en juge par l'événement, on doit regarder la plupart des Chretiens comme les plus miſérables de tous les hommes. Car étant viſible qu'ils abuſent des graces de Dieu, & qu'ils les diſſipent par le déréglement de leurs mœurs, ils ſe trouveront au jour du jugement plongez dans des tourmens

tout autres que les payens, les Juifs, les Turcs, les Americains, & généralement que tous ceux qui n'ont point connu la vérité. Ainſi c'eſt une penſée que tout homme qui ſe trouve dans la profeſſion du chriſtianiſme, doit avoir dans l'eſprit, qu'il n'y a point de milieu pour lui; qu'il ſurpaſſera néceſſairement tous les infidelles en bonheur ou en miſére, & que ce ſurcroît même ſera infiniment grand. Car il ne faut pas croire qu'y ayant tant de différence entre l'enfer & le Paradis, il y ait peu de différence entre enfer & enfer. L'Ecriture nous aſſure du contraire. Elle diſtingue les ténebres, & il y a tel degré de ténebres & de tourmens qui quoique trés-miſérable en ſoi paroît une eſpéce de félicité à ceux qui ſeront enfoncez plus profondement dans ce lieu d'horreur.

VI.

Il s'enſuit de là que les graces que nous recevons de Dieu, de quelque nature qu'elles ſoient, ne ſont pas ſeulement un ſujet de joie & de reconnoiſſance, mais auſſi un ſujet de terreur & de ſollicitude. La terreur

& la ſollicitude ne doivent pas anéantir la joie & la reconnoiſſance ; mais auſſi la joie & la reconnoiſſance ne doivent pas détruire la crainte & la ſollicitude qui en doit naître. Si la grace éleve les Chretiens à une royauté ſpirituelle, il faut que cette royauté ſoit jointe à l'intelligence des conditions auſquelles ils l'ont reçuë. *Vous donc, ô rois, devenez ſages & intelligens,* dit le Prophête. Il faut qu'elle les rempliſſe également *& de joie & de tremblement.* Et cette diſpoſition les oblige à deux devoirs eſſenciels à leur ſalut. Le premier eſt de ne ſe contenter pas d'avoir reçu quelque grace : mais dês-lors qu'ils l'ont reçuë, d'en demander à Dieu la continuation & le bon uſage, qui eſt une autre grace qui ſe doit obtenir par nos priéres & par tout ce qui tient lieu des prieres, comme la reconnoiſſance & les bonnes-œuvres.

Pſ. 2. 10.

Là même v. 11.

Le ſecond eſt de veiller avec un grand ſoin ſur ce qui fait que nous rendons inutiles les graces de Dieu. On en peut remarquer diverſes cauſes : mais voici celles qui ſont les plus ordinaires.

Premiérement il y en a qui font des véritez que Dieu leur fait connoître l'inſtrument & l'occaſion de leur vanité ; *Quidam*, dit ſaint Auguſtin, *quærunt ſapientiam, non ut fruantur, ſed ut inflentur.* Ils ſe font honneur de leurs connoiſſances : ils s'en ſervent pour le bien des autres ; mais ils ne s'en ſervent point pour eux-mêmes. D'autres étant poſſédez d'une curioſité inquiette, paſſent d'objet en objet, ſans s'arrêter à aucun. Si-tôt qu'ils ont connu quelque vérité, ils la laiſſent là pour en chercher d'autres. S'ils en conſervent la mémoire, ils ne s'en ſervent point pour régler leurs actions ; comme s'il ſuffiſoit de la connoître, ſans la pratiquer. C'eſt pourquoi ſaint Auguſtin veut que les Chreſiens demandent à Dieu la connoiſſance de ſa loi, non pour la retenir ſimplement dans leur mémoire en négligeant de la ſuivre dans la conduite de leur vie, *non quam memoriâ teneant & vita negligant* ; mais pour la pénétrer par l'intelligence, & la pratiquer en l'aimant, avec un cœur dilaté par la charité, non reſſerré par la crainte, *ſed quam ſciant intelligen-*

« *Aug. in Pſ. 118.*

„ *do, faciant diligendo, in latitudine amo-*
„ *ris, non in timoris anguſtiis.* Autre-
„ ment, dit-il, la loi ne ſeroit pour eux
„ qu'un poids pour les accabler, & non
„ un titre pour les honorer, *pondus one-*
„ *ris, non titulus honoris.*

Mais la cauſe la plus ordinaire qui rend la vérité inutile, c'eſt que le cœur attaché aux choſes du monde & emporté par ſes attaches, ſe détourne de cette vérité, & s'applique à ce qui le touche davantage. Ainſi ou elle demeure dans l'eſprit ſans paſſer dans le cœur, ou elle s'efface même de la mémoire par la quantité de nouveaux objets qui l'occupent & la rempliſſent. Il y a bien de l'apparence que ce fut ainſi que les habitans de Bethléem tombérent dans l'oubli de la naiſſance de JESUS-CHRIST. Ils furent touchez de quelque ſentiment d'admiration, lorſqu'ils entendirent le recit de ce qui étoit arrivé aux paſteurs : mais les objets dont ils avoient le cœur rempli, ne leur permirent pas de s'en occuper long-tems. Ils laiſſérent donc là cette grande nouvelle où il s'agiſſoit de leur ſalut, ſans l'aprofondir, & ſans en faire de recher-

ches particuliéres. Ainſi JESUS-CHRIST étant ſorti de Bethléem, elle s'anéantit & s'effaça parmi eux, & s'ils firent encore quelque réfléxion au recit des paſteurs, ce fut pour commencer à en douter, parce qu'ils n'en virent aucune ſuite.

VII.

L'EVANGILE qui nous répréſente dans les habitans de Bethléem les lumiéres & les graces qui deviennent inutiles & pernicieuſes par l'abus que l'on en fait, a voulu nous inſtruire enſuite de l'uſage que Dieu veut que nous en faſſions, afin de n'en être pas ingrats & d'en tirer un fruit ſtable & permanent. Et pour cela il nous en propoſe un parfait modelle dans la perſonne de la ſainte Vierge, dont il eſt dit *qu'elle conſervoit en elle-même toutes ces choſes*, c'eſt-à-dire, tout ce qui regardoit JESUS-CHRIST, *en les repaſſant dans ſon cœur.* Ces paroles qui paroiſſent ſimples & communes, contiennent l'éloge de la plus éminente vertu qui fut jamais, qui eſt celle de la ſainte Vierge. Car pour en concevoir une juſte idée, il ne faut que penſer qu'ayant reçu des lumié- *Luc.* 2. 7.

res de grace avec une plénitude ſinguliére, elle les a toutes conſervées & n'en a perdu aucune, *conſervabat omnia.* Si l'on veut donc ſavoir ce qu'elle a fait toute ſa vie, ces paroles nous l'apprennent plus exactement, que toutes les hiſtoires particuliéres qu'on a faites du détail des actions des autres Saints ne nous le peuvent apprendre. Il n'étoit pas néceſſaire qu'on fît de même un détail de celles de la Vierge. Sa vie a été toute égale & toute uniforme. Elle n'a eu qu'une ſeule occupation qui eſt toute compriſe dans ce peu de mots; *Qu'elle a conſervé les actions & les paroles de* JESUS-CHRIST *en les repaſſant dans ſon cœur.* Toutes ces ſemences divines y ont fructifié comme dans une terre excélente & excélemment préparée, & y ont produit des fruits incomparables de vertus. Rien n'en a arrêté le progrès, comme il arrive ſouvent dans les autres hommes; & ainſi tous ces fruits de vertus ſont parvenus en elle juſqu'à leur perfection.

VIII.

IL n'eſt pas dit ſimplement de la

ſainte Vierge *qu'elle conſervoit en elle-même tout* ce qui regardoit JESUS-CHRIST; mais il eſt dit encore qu'*elle le repaſſoit dans ſon cœur*, CONFERENS *in corde ſuo :* & en cela Dieu a voulu la rendre le modelle de la voie ordinaire de conſerver les lumiéres de Dieu. Car cette voie conſiſte à s'en entretenir intérieurement & à s'en nourrir, non par des ſpéculations vaines & ſtériles, mais par des ſentimens & des affections du cœur. Quand il n'y a que l'eſprit qui s'occupe de la vérité, il s'en laſſe bien-tôt. Il veut incontinent changer d'objet, & les nouveaux effacent facilement les premiers : mais quand l'impreſſion que la vérité a faite dans le cœur, y applique l'ame, elle s'y attache ſans peine. Cette impreſſion ne lui permet pas de s'en ſéparer. Elle la repaſſe cent & cent fois ſans dégoût & ſans ennui, parce qu'elle ſent toujours de la joie à penſer à ce qu'elle aime, *conferens in corde ſuo.* Il eſt vrai qu'il ne dépend pas toujours de nous d'avoir ce goût perpétuel de la vérité. Dieu permet que l'ame éprouve quelquefois des ſéchereſſes & des ennuis ; mais alors on doit ſup-

pléer par la force de la volonté éclairée par la foi au defaut de l'attrait ſenſible, & appliquer ſon eſprit à la conſidération de la vérité, quoi qu'avec quelque peine & quelque ennui. Ce n'eſt plus ſimplement le cœur qui repaſſe les véritez, comme dans la ſainte Vierge; c'eſt l'eſprit par le commandement du cœur. » Il faut, dit » ſaint Auguſtin, que les bonnes penſées » faſſent à l'égard des véritez ce que les » laboureurs font à l'égard des ſemences, qui eſt de rompre les motes de » terre pour les couvrir, afin qu'elles » puiſſent fructifier : » *Cogitationibus bonis hoc agitur in corde quod agitur in agro raſtris, ut gleba frangatnr, & ſemen operiatur, & germinare poſſit.* Et cette application étant quelquefois pénible, donne lieu à ce ſaint Docteur de conclure en un endroit qu'il faut manger le pain ſpirituel auſſi-bien que le pain corporel à la ſueur de ſon viſage.

Auguſt. in Joan. tract. 3.

C'eſt auſſi une inſtruction qu'il tire ſouvent de cet endroit de l'Ecriture en la maniére qu'il le lit : *Il y a un tréſor précieux qui repoſe dans la bouche du Sage: mais l'inſenſé l'auale tout-d'un-*

Prov. 21. 20.

coup ſans le goûter. Ce treſor, ſelon ſaint Auguſtin, conſiſte dans les véritez que Dieu nous découvre, & les lumiéres qu'il nous donne. Les ſages arrêtent ces lumiéres & ces véritez dans la bouche de leur cœur, parce qu'ils les goûtent & qu'ils s'en nourriſſent à loiſir : mais les fous les laiſſent paſſer *ſans les goûter :* & aprés les avoir légérement conçuës, ils n'y penſent plus & les oublient. *Sapiens ruminat, ſtultus non ruminat ; ſapiens cogitat ea quæ audierit, ſtultus autem oblivioni tradit,* dit ce ſaint docteur.

II.

LA ſainte Vierge nous aprend encore par le ſoin qu'elle avoit de repaſſer dans ſon cœur ce qui étoit arrivé à JESUS-CHRIST, en quoi conſiſte la véritable lumiére chrétienne. La curioſité inquiette qui agite les autres hommes, les porte á multiplier les objets de leurs connoiſſances, & on n'apelle les gens ſavans que par la multiplication de ces objets. Il faut ſavoir une infinité de mots, de faits, d'hiſtoires, de raiſonnemens, d'opinions d'hommes ; & c'eſt ce qui fait la ſcience humaine.

La ſcience chretienne au contraire ne conſiſte point dans cette multiplication d'objets, mais dans une plus grande pénétration des objets de foi. C'eſt ce que ſaint Auguſtin enſeigne admirablement, en montrant » que les ſaints les plus ſpirituels n'ont point » d'autre doctrine que les hommes charnels, mais qu'ils entendent mieux les » mêmes choſes; que ce qui eſt lait aux » uns, eſt pour les autres une viande » ſolide par la différente maniére de le » concevoir, & que c'eſt l'effet de cette nourriture que l'ame tire en repaſſant les mêmes véritez; qu'elle » croît en lumiére & en connoiſſance » ſans changer d'objet. *In ipſa ergo mente, hoc eſt, in interiore homine, quodammodo creſcitur, non ſolùm ut ad cibum à lacte tranſeatur, verùm etiam ut ampliùs cibus ipſe ſumatur.*

Aug. tr. 97. 98. in Joan.

Il y a même une certaine ſcience commune à tous les vrais Chretiens, & inconnuë à tous ceux qui ne ſont point à Dieu, quelque amas d'autres ſciences qu'ils ayent pu faire par tous les travaux que leur curioſité leur fait entreprendre. C'eſt la ſcience de la charité de JESUS-CHRIST qui comprend,

comprend, ſelon ſaint Auguſtin, toute l'Ecriture. Car toute l'Ecriture ne tend qu'à nous enſeigner la charité, & à nous y porter. Ainſi quiconque en eſt animé, poſſéde la fin & le fruit de toute l'Ecriture. *Quiſquis Chriſto adhæret*, dit ce ſaint Docteur, *totum bonum quod in litteris legis non intelligit, habet : quiſquis autem alienus eſt à Chriſto, non intelligit nec habet.* Ce qui eſt encore exprimé autrement par cette parole: » Celui-là ſait ce qui eſt clair & ce qui eſt obſcur dans l'Ecriture, qui ſait aimer Dieu & le prochain, & qui régle ſa vie par ce double amour: *Ille tenet & quod patet, & quod latet in divinis ſermonibus, qui caritatem tenet in moribus.* Ainſi tous les vrais Chretiens ſont ſavans & éclairez, parce qu'ils connoiſſent par un ſentiment intérieur ce que c'eſt que la charité de JESUS-CHRIST. Tous ceux au-contraire qui ne ſont point à Dieu, tous les ſavans du monde qui ſavent tant de langues & tant de faits, tant de choſes curieuſes ſur l'Ecriture, ſont plongez dans une profonde ignorance, parce qu'ils ignorent le but, le fond,

Aug. in pſ. 77.

l'eſſence de toute l'Ecriture : *Quiſquis alienus eſt à Chriſto, non intelligit nec habet*, & ils ſont par là infiniment au deſſous de la moindre femme, & des plus ignorans des laïques qui ont la charité dans le cœur.

SUR L'EPITRE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL.

Multifariam multiſque modis olim Deus loquens Patribus, &c. *Heb.* 1. 1. 13.

Dieu ayant parlé autrefois à nos Péres en diverſes occaſions & en diverſes maniéres par les Prophêtes, nous a parlé en ces derniers tems par ſon fils qu'il a établi héritier de toutes choſes, & par lequel il a fait le monde.

I.

C'Est une vérité que l'on ne peut conteſter, qu'encore que les effets

de la bonté & de la miſéricorde de Dieu ſe ſoient toujours répandus ſur tous les peuples & toutes les nations du monde ; néanmoins ces effets leur ont été diſtribuez avec des meſures fort inégales. Les Juifs en ont ordinairement plus reçu que le commun des Gentils : ce qui fait dire à David : *Dieu n'a fait une pareille grace à aucun des peuples, & ils n'ont point connu ſes ordonnances.* Et au contraire les Chretiens en ont ordinairement plus reçu que le commun des Juifs purement Juifs. La moindre meſure de ces graces ſuffit pour rendre les hommes *inexcuſables* dans leurs péchez, & les payens mêmes auſſi-bien que les Juifs : *Ita ut ſint inexcuſabiles*, dit l'Apôtre. Les moindres de ces graces ſont des effets de la bonté & de la miſéricorde de Dieu : Enfin il n'y en a point qui n'invite les hommes à la pénitence. Si l'homme les rend inutiles, c'eſt toujours par ſa faute, par ſon endurciſſement & par l'impénitence de ſon cœur. *Ignorez-vous,* dit l'Apôtre, *que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence? Et cependant par votre dureté & par l'impé-*

Pſ. 147. 20.

Rom. 1. 20.

Rom. 2. 4. 5.

nitence de votre cœur vous vous amaſſez un treſor de colére pour le jour de la colére. Mais il faut avouer néanmoins qu'à meſure que les graces ſont plus grandes & les ſecours plus puiſſans, les hommes ſont plus inexcuſables. Et ainſi les Juifs abuſant des graces de Dieu, ſont plus coupables que les Gentils, & les Chretiens que les Juifs.

II.

Le grand intérêt & le principal devoir des hommes étant donc de bien uſer des graces de Dieu, il eſt clair que ſans s'arrêter à vouloir ſonder inutilement les raiſons ſecrettes de la diſtribution inégale qu'il lui plaît d'en faire, ils doivent mettre leur principal ſoin à bien diſcerner celles qu'ils ont reçuës de ſa bonté, afin d'en faire l'uſage que Dieu veut qu'ils en faſſent, & auquel elles ſont deſtinées.

C'eſt ce que tous les Chretiens doivent aprendre de l'Epitre de ce jour, où l'Apôtre leur enſeigne que ce qui les diſtingue des Juifs, eſt qu'au lieu que Dieu n'a parlé au peuple Juif que par des prophêtes, il a voulu parler aux Chretiens *par ſon fils même.* Ainſi

s Juifs par leur état n'étoient dif-ples que des prophêtes qui leur arloient à la vérité de la part de Dieu, mais qui n'étoient pourtant ue des ſerviteurs. Les Chretiens au ontraire ſont les diſciples du Fils de Dieu-même. C'eſt lui qu'ils doivent ntendre, comme Dieu le leur com-nande. Des hommes étoient alors nterpoſez entre Dieu & les autres ommes; mais ces hommes n'étant as Dieu, c'eût été être idolâtre que le s'attacher à eux comme à Dieu. Il falloit ſéparer les véritez enſeignées, des Miniſtres dont Dieu ſe ſervoit pour les enſeigner. Mais par le myſ-tére de l'Incarnation c'eſt Dieu même qui nous enſeigne viſiblement; parce que cet homme qui nous a donné ces inſtructions, eſt Dieu. Il ne faut plus craindre de s'attacher à l'homme, parce que cet homme eſt Dieu, & que l'humanité eſt élevée par ce myſtére à une unité ineffable, qui fait que Dieu & l'homme ne ſont qu'un même Chriſt & une même perſonne.

III.

Dieu a eu des raiſons toutes di-

vines dans le chois qu'il a fait de cette voie incompréhenſible d'opérer le ſalut des hommes. Nous ne devons pas prétendre les connoître toutes. Il en découvrira dans l'autre vie ce qu'il croira néceſſaire, pour remplir ſes élus de l'admiration de ſa ſageſſe. Cependant dês cette vie même on ne laiſſe pas d'en entrevoir pluſieurs rayons qui ſuffiſent pour nous convaincre qu'aucun autre moyen ne pouvoit plus contribuer ni à la gloire de Dieu ni à l'avantage des hommes.

Quel autre moyen eût pu relever autant la grandeur & la puiſſance de Dieu? Car qu'eſt-ce que le ciel & la terre, les hommes & les Anges en comparaiſon d'un Dieu homme? C'eſt le chef-d'œuvre de ſa toute-puiſſance. Tous ces autres ouvrages n'ont aucune proportion avec celui-là.

La puiſſance de Dieu ne paroît pas ſeulement en s'élevant, elle paroît encore plus en s'abaiſſant; parce que l'abaiſſement eſt encore plus éloigné de Dieu que la grandeur. On auroit pu connoître en quelque ſorte la grandeur de Dieu ſans l'incarnation:

mais on n'auroit jamais ſu ſans ce myſtére juſqu'où Dieu pouvoit rabaiſſer ſa majeſté infinie. C'eſt ce qu'il nous y a appris. Et comme il n'y a rien de plus incompréhenſible que ce rabaiſſement, il n'y a rien auſſi de plus grand.

C'eſt peu de choſe à un Dieu tout-puiſſant que de ſurmonter le monde & les démons par puiſſance : car quelle proportion y a-t-il de la force des créatures à celle du Créateur ? Mais ç'a été une choſe bien plus grande que de les ſurmonter par une apparence de foibleſſe, comme il l'a fait en ſe faiſant homme : & il a bien mieux fait voir par ce moyen *que ce qui paroît foible en Dieu, eſt plus fort que tous les hommes*, comme dit l'Apôtre. 1. Cor. 1. 25.

Quel autre moyen que celui-là eut pu auſſi bien faire connoître & la grandeur du péché, & la ſainteté de Dieu ? Car c'eſt par l'incarnation que nous aprenons que le péché eſt ſi étrangement contraire à l'ordre & à la juſtice de Dieu, qu'il a falu que la vie de ſon fils lui fût offerte pour l'expier & le réparer. Toutes les autres victimes qui auroient pu

lui être offertes par les hommes ou par les Anges, étoient incapables de ſatisfaire à l'outrage fait à Dieu. Ce qui nous donne une idée toute autre de la ſainteté & de la juſtice de Dieu, que celle que nous pouvons tirer de tous les objets du monde.

Quel autre moyen que celui-là nous eût pu marquer autant la bonté & l'amour infini de Dieu envers ſes élus, puiſque pour les ſauver non ſeulement il leur a donné ſon fils, mais il l'a livré à une mort cruelle pour eux? *Joan. 3. 16.* *Il a tellement aimé le monde*, dit le Sauveur même dans l'Evangile de ſaint Jean, *qu'il a donné ſon Fils unique.* Et par là il s'eſt engagé à les ſauver par une eſpéce de juſtice. Car quoi, comme dit ſaint Bernard, que ce ſoit par miſéricorde que le fils de Dieu s'eſt offert pour les pécheurs, il eſt juſte néanmoins que le juſte étant mort pour les pécheurs, les pécheurs ſoient délivrez.

IV.

MAIS l'incarnation ne ſert pas ſeulement à nous faire mieux connoître Dieu dans ſa grandeur, dans ſa juſtice, dans ſa ſainteté, & dans

son amour pour les hommes : c'eſt encore un moyen puiſſant pour nous fortifier dans la foi, dans l'eſpérance, dans la charité, & dans toutes les vertus. L'homme étant devenu charnel & incapable de connoître immédiatement les objets ſpirituels, & ayant beſoin d'apui pour y attacher ſa foi par divers actes, l'incarnation lui fournit le moyen le plus convenable & le plus proportionné à cette foibleſſe qu'il pût deſirer. Car en s'attachant à l'humanité de JESUS-CHRIST, il s'éléve par ce degré juſqu'à la divinité du Verbe, il monte à JESUS-CHRIST Dieu par JESUS-CHRIST homme : & en repaſſant les divers états & les divers myſtéres de cette humanité ſainte, il trouve moyen de demeurer long-tems occupé de ſa ſageſſe divine.

L'incarnation rend toutes les promeſſes de Dieu faciles à croire & à eſpérer. Car que ne peut-on point attendre de la libéralité de Dieu, aprés cet excés prodigieux de bonté envers les hommes ? Il y a bien plus loin de Dieu à notre baſſeſſe, que de notre baſſeſſe à la participation des

biens qu'il nous promet. Il nous a fait connoître par ce myſtére combien l'homme lui eſt cher, & à quel prix il étoit reſolu de le racheter. C'eſt donc par ce prix que nous devons juger de ce que nous devons attendre de ſa bonté.

V.

MAIS quel motif plus efficace Dieu pouvoit il employer pour gagner le cœur des hommes, que de ſe faire homme pour eux? Par là il eſt devenu notre prochain, quelque éloignez que nous fuſſions de lui par le néant de notre être & par la baſſeſſe infinie de notre péché. » Si nous avons peine, dit ſaint Auguſtin, à aimer Dieu les premiers, n'en ayons point au moins à lui rendre amour pour amour. » Car rien ne nous doit tant attirer à l'amour que d'être aimez par avance. Et ce ſeroit une étrange dureté de ne répondre point par un amour réciproque à l'amour dont Dieu nous a prévenus.

De catech. rud. c. 4.

Rien auſſi ne facilite plus que ce myſtére la pratique de cet amour, comme ſaint Bernard nous l'apprend par ces paroles : Je croi, dit-il, que

la principale raiſon qui a porté Dieu invisible à ſe faire voir revêtu de chair, a été d'attirer les hommes charnels & qui ne pouvoient rien aimer que d'une maniére charnelle, à l'amour ſalutaire de ſa chair, pour les élever par ce degré juſqu'à un amour ſpirituel. *Bernar. ſerm. 18. in Cant.*

Que pouvoit-il faire auſſi de plus capable de nous engager à toutes les vertus, & ſur tout à l'humilité ? Nous étions, dit ſaint Auguſtin, éloignez de Dieu par l'orgueil ; & nous ne pouvions retourner à Dieu que par l'humilité. Mais qui auroit pu nous ſervir d'exemple dans cette voie ? Toute la race des hommes étoit enflée d'orgueil : & s'il s'en trouvoit quelqu'un qui fût humble de cœur, comme les Prophêtes & les patriarches l'étoient, les hommes ſuperbes dédaignoient d'imiter des hommes humbles. Ainſi, afin que l'homme ne dédaignât pas d'imiter un homme qui fût humble, Dieu même s'eſt fait humble en ſe faiſant homme, afin que leur orgueil ne pût pas dédaigner de marcher ſur les pas de Dieu. Que l'homme donc rougiſſe d'être ſuper- *In Pſ. 33.*

be, puisque c'est ce qui a obligé Dieu même de se faire humble. *Tandem erubescat homo esse superbus, propter quem factus est humilis Deus.*

VI.

MAIS la raison de l'Incarnation à laquelle nous nous devons particuliérement apliquer en ce jour ici, c'est celle qui nous est marquée par l'Epitre que l'Eglise nous y fait lire; par laquelle saint Paul déclare que Dieu ayant parlé autrefois aux Juifs par les prophêtes, leur avoit voulu parler ensuite par son fils même, pour marquer par là que cette instruction des hommes par de purs hommes étoit en quelque sorte insuffisante: & qu'il falloit, pour satisfaire pleinement à leurs besoins, qu'il leur parlât lui-même, & qu'il fît à leur égard extérieurement l'office de Docteur, qui les pût instruire extérieurement. *Augustin. serm. 32 de diversis.* » Les hommes, dit saint Augustin, étoient incapables de voir Dieu dans sa substance même, & ils ne devoient pas mettre leur espérance dans l'homme. Qu'auroient-ils donc pu faire dans cette perplexité? Ils ne devoient pas suivre un homme

qui pouvoit être vu, & ils devoient « ſuivre Dieu qu'ils ne pouvoient voir. « Afin donc d'allier ces deux choſes, « & qu'ils euſſent en même tems un « maître qu'ils puſſent voir & qu'ils « puſſent ſuivre, Dieu s'eſt fait homme. « En effet quoique des hommes nous puſſent parler de la part de Dieu, il y a néanmoins deux dangers aſſez ordinaires dans cette ſorte d'inſtruction; ceux qui ne ſont inſtruits que par des hommes étant ſujets ou à les mépriſer, parce qu'ils ſont hommes, ou à s'attacher à eux, parce que les hommes foibles & charnels veulent toujours avoir quelque objet viſible auquel il s'attachent.

On voit des exemples de l'un de ces défauts dans ceux qui ont mépriſé les prophêtes & les Apôtres comme des hommes, & de l'autre dans ceux qui ſe ſont trop attachez à eux, comme les Juifs l'étoient trop à Moyſe. Mais on ne pouvoit pas mépriſer JESUS-CHRIST comme un ſimple homme, puiſqu'il étoit & homme & Dieu: & ainſi l'attache qu'on pouvoit avoir à lui, n'étoit pas une attache à un pur homme. C'étoit un

degré naturel pour élever les hommes jusqu'à Dieu. Et cette humanité sainte étoit un objet proportionné à des esprits qui ne pouvoient demeurer long-tems arrêtez à la divinité du Verbe.

VII.

C'est donc proprement l'avantage des Chretiens au dessus des Juifs, d'avoir le Fils de Dieu même pour docteur & pour maître tant intérieur qu'extérieur, & d'être instruits par ses paroles, tant celles qu'il a prononcées & qu'il a fait conserver, afin qu'elles servissent de régle à tous les Fidelles dans tous les siécles, que par ses actions & ses exemples qui sont des paroles d'un autre genre, puisque ce sont des signes sensibles qui nous font connoître les véritez de Dieu, & qui nous les découvrent dans Jesus-Christ Dieu & homme. Jesus-Christ nous parle en toutes ces maniéres: & notre devoir principal est d'écouter toutes ses paroles, de les recevoir dans notre cœur, & d'en faire l'usage auquel elles sont destinées, & pour lequel elles nous sont

annoncées. Je dis que c'eſt *notre devoir principal*, puiſque c'eſt celui ſur lequel nous ſerons principalement jugez. *Celui*, dit JESUS-CHRIST, *qui ne reçoit point mes paroles, a un juge qui le doit juger. Ce ſera la parole même que j'ai annoncée, qui le jugera au dernier jour.* Ces paroles divines ſeront donc notre *juge au dernier jour*. Ce ſeront elles qui nous ſauveront, ou qui nous condanneront. Celui qui les aura reçuës avec cette foi qui opére par la charité, ſera ſauvé par ces paroles. Et c'eſt en ce ſens que JESUS-CHRIST dit *que celui qui entend ſa parole, & qui croit à celui qui l'a envoyé, a la vie éternelle & ne tombe point dans la condannation*, & celui qui ne les aura pas reçuës en cette maniére, ſera condanné, ou plutôt *il eſt déja condanné*, comme JESUS-CHRIST l'aſſure en un autre endroit. Non ſeulement il ſera condanné; mais cette parole prononcera contre lui une condannation plus terrible que contre les pécheurs qui ne l'ont point expreſſément rejettée, parce qu'ils ne l'ont point entenduë.

Joan. 12. 48.

Joan. 5. 24.

Joan. 3. 18.

Ainſi rien n'eſt plus important aux

Chretiens que la maniére dont ils reçoivent la parole du Fils de Dieu. C'eſt la principale cauſe ou de leur ſalut ou de leur perte, de leur vie ou de leur mort : & c'eſt particuliérement par là qu'il eſt dit de JESUS-CHRIST qu'*il eſt pour la ruïne & pour la réſurrection de pluſieurs.*

VIII.

Qu'eſt-ce donc que de bien recevoir cette parole ? On en peut juger en comprenant ce que c'eſt que de la recevoir mal : ce qui arrive en pluſieurs maniéres, mais principalement en trois.

Car c'eſt mal recevoir cette parole que de ne lui donner entrée que dans nos oreilles ou dans notre eſprit, & de l'exclure de notre cœur, ſoit qu'on l'en excluë abſolument, ſoit qu'on lui en refuſe ſeulement l'empire, en ſe laiſſant dominer par la parole du diable, c'eſt-à-dire, par les objets qu'il nous propoſe. Cette divine parole ne veut point être reçuë à demi. Il eſt bien juſte que Dieu nous faiſant la grace incomparable de vouloir entrer en nous par ſa parole, nous l'y recevions comme notre roi ; que nous

le faſſions régner en nous ; & que cette parole ſoit notre régle, notre loi & notre lumiére. Or cela n'eſt pas, quand le cœur eſt occupé de quelque paſſion dominante & qu'il tient à quelque autre objet qu'il préfére à Dieu.

On la reçoit mal encore, quand aprês l'avoir reçuë on la laiſſe inutile ; quand on laiſſe croître dans ſon cœur une foule de ſoins & d'épines qui l'empêchent de croître & de fructifier, & qui la deſſeichent & l'étouffent peu à peu.

Mais on la reçoit particuliérement mal quand on en abuſe, & que par une eſpéce de trafic tout-à-fait horrible on la raporte à ſon propre honneur, à ſa propre gloire, à ſes propres intérêts, au lieu de ſe raporter ſoi-même à l'honneur & à l'amour de cette parole. C'eſt ce qui arrive à ceux qui tirent vanité de leur ſcience ; ou de la maniére dont ils annoncent aux autres la parole de Dieu, qui s'en ſervent pour l'établiſſement de leur fortune, & pour ſe ſignaler dans le monde, en vendant ainſi la parole de la vérité comme Judas vendit & livra le corps de JESUS-CHRIST aux Juifs,

IX.

L'EXCLUSION de ces mauvaiſes maniéres de recevoir la parole de Dieu, donne lieu de comprendre de quelle ſorte on la doit recevoir. Car il s'enſuit de là qu'il la faut recevoir non ſeulement dans ſon eſprit, mais dans ſon cœur; non pour y occuper quelque petite place, mais pour y régner comme dans ſon royaume, dans ſon trône, dans ſon temple. Elle y doit être adorée, puiſqu'elle comprend JESUS-CHRIST même, & que par elle il habite & régne en nous. Les ſons & les ſignes n'en ſont que les voiles, mais le Verbe même de Dieu eſt caché & couvert ſous ces voiles & ſe communique à nous par ce moyen.

Il faut donc recevoir cette parole comme *le pain qui eſt deſcendu du ciel*: car c'eſt auſſi bien à l'égard de ſa parole que de ſon corps que JESUS-CHRIST nous a dit qu'il eſt *le pain vivant qui eſt deſcendu du ciel.*

Joan. 6. 51.

Il faut ſe nourrir de ce pain vivant de la parole de Dieu par la méditation, par l'amour, par le reſpect, & particuliérement par une

exacte obéiſſance à ce qu'elle nous preſcrit. Car c'eſt là proprement ce qu'on apelle ſe nourrir. Un homme n'eſt pas nourri quand l'aliment entre dans ſon eſtomac ; mais lorſqu'il ſe mêle & s'unit avec toutes les parties de ſon corps La parole de Dieu ne nourrit de même proprement l'ame que quand elle ſe joint à ſes mouvemens & à toutes ſes actions, & qu'elle leur ſert de régle & de lumiére, comme elle en ſervoit à David ; ſelon qu'il l'exprime par ces termes : *Votre parole, Seigneur, eſt la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiére qui luit dans les ſentiers où je marche.* *Pſ.* 118. *v.* 105.

Il la faut recevoir *avec douceur*, comme dit ſaint Jacques ; c'eſt-à-dire, ſans oppoſition, ſans réſiſtance, & avec une parfaite docilité, en ſe livrant à elle, & en s'y ſoumettant parfaitement, ſans chercher des voies pour ſe dégager de ſes liens, comme font ceux à qui le prophête-roi fait dire : *Rompons les liens où ils nous veulent engager, & rejettons loin de nous le joug qu'ils nous impoſent.* Car comme les méchans font tous leurs efforts pour ſecouer le joug de la vé- *Jac.* 1. 21. *Pſ.* 2. 3.

rité, les vrais Fidelles font tout ce qu'ils peuvent pour s'y assujettir & pour détruire en eux-mêmes toute l'opposition que la concupiscence y forme.

✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲

SUR L'EVANGILE DE LA MESSE DU JOUR DE NOEL.

In principio erat Verbum. *Joan.* 1. 1. 14.

Au commencement étoit le Verbe.

I.

LE commencement du premier livre du monde qui est la Genese a beaucoup de raport à celui de l'Evangile de saint Jean.

Moïse ministre de l'ancienne alliance que Dieu fit avec les Juifs, en commence l'histoire par ces paroles: *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.*

Et ſaint Jean, Apôtre & miniſtre de la nouvelle alliance, commence ſon Evangile qui la contient par celles-ci : *Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit avec Dieu, & le Verbe étoit Dieu.*

L'un & l'autre commencement a un air de grandeur & de majeſté, qui fait bien voir que c'eſt Dieu & non les hommes qui parlent : mais Dieu a voulu qu'il y en eût beaucoup plus dans celui de ſaint Jean que dans celui de Moïſe, afin de nous marquer l'excellence de la loi nouvelle au deſſus de l'ancienne.

Moïſe fait ſimplement connoître aux hommes leur auteur, en leur diſant que Dieu créa au commencement le ciel & la terre ; d'où il s'enſuit qu'il créa auſſi les hommes, comme il le décrit enſuite. Il les aſſure d'une vérité dont ils n'étoient pas certains, mais dont ils pouvoient avoir l'idée. Car il falloit néceſſairement ou qu Dieu eût créé le ciel, la terre & les hommes, ou que le ciel, la terre & les hommes fuſſent éternels, ce qui eſt encore plus inconcevable. Mais ſaint Jean *en diſant* qu'*au commencement*

étoit le Verbe, annonce aux hommes ce qu'ils ne ſavoient point, ce qu'ils ne pouvoient ſavoir, & ce dont ils n'avoient aucune idée. Il leur fait connoître le bien ſouverain, dont la poſſeſſion les peut rendre heureux; puiſque la félicité conſiſte à connoître le Pére & le Fils, ce qui renferme la connoiſſance du ſaint Eſprit. C'eſt ce qu'on voit dans ces paroles que le Sauveur adreſſe à ſon Pére: *La vie éternelle conſiſte à vous connoître, vous qui êtes le ſeul Dieu véritable, &* JESUS-CHRIST, *que vous avez envoyé.* Joan. 17. 3.

L'homme ne trouve point l'objet de ſa felicité ni dans le monde ni dans le tems, ni dans la nature ni dans ſes penſées. Il faut qu'il le cherche hors du monde, avant les tems, au deſſus de la nature & de ſes penſées. C'eſt donc ce ſecret inconnu à tous les hommes, quelque éminens en eſprit qu'ils ayent été, que ſaint Jean découvre par le commencement de ſon Evangile; afin de nous inſtruire de ce que nous devons croire; de ce que nous devons eſpérer, & de ce qui doit être l'objet & la fin de tous nos deſirs

& de toutes nos actions : ce qui eſt le fondement & la régle de toute la morale du chriſtianiſme.

II.

APRES nous avoir fait connoître le Verbe de Dieu, ſon exiſtence dans ſon Pére, ſon éternité & ſa divinité, il nous dit que *ce Verbe étoit la ſource de la vie :* IN *ipſo vita erat* ; c'eſt-à-dire, que nous ne pouvons trouver de vie que dans lui & par lui, & que par conſéquent hors de lui il n'y a que mort. Or comme la vie bienheureuſe & éternelle eſt la vie par excellence, il s'enſuit qu'elle ne ſe trouve que dans le Verbe de Dieu, c'eſt-à-dire dans la ſageſſe éternelle, dans la vérité éternelle, dans la juſtice éternelle, & qu'il n'y a que la connoiſſance & l'amour de cette ſageſſe, de cette juſtice, de cette vérité qui nous puiſſe rendre heureux. Car cette vie divine ne nous vivifie pas comme des corps, mais comme des êtres ſpirituels qui ne vivent que par la connoiſſance & par l'amour. Et c'eſt pourquoi ſaint Jean ajoute, que cette vie qui eſt dans le Verbe, & dont le Verbe eſt la ſource, *eſt la lumiére des hommes :* IN *ipſo vita*

erat, & vita erat lux hominum. Elle ne les vivifie donc qu'en les éclairant, & elle ne les éclaire qu'en ſe faiſant connoître à eux. Ceux qui ne la connoiſſent point, n'en ſont point éclairez, & ceux qui n'en ſont point éclairez n'en ſont point vivifiez, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont privez de la véritable vie; & parconſéquent tous ces ſages du paganiſme, tous ces *examinateurs* curieux de la nature & des choſes *du monde,* comme parle ſaint Paul, n'ayant point eu l'amour & la connoiſſance de la Sageſſe éternelle, qui eſt le Verbe de Dieu, n'ont été que des morts & des cadavres, au jugement de la vérité.

1. Cor. 1. 20.

Il ne ſuffit pas même pour être vivifié par le Verbe de Dieu, de ſavoir en géneral qu'il y a un Verbe & une Sageſſe éternelle, & que c'eſt dans la poſſeſſion de ce Verbe que conſiſte la vie éternelle. On peut avoir ces connoiſſances d'une maniére ſéche & ſtérile, & qui n'eſt point accompagnée d'amour, c'eſt-à-dire que l'on peut ſavoir ces véritez ſans les aimer. Or qui les ſait en cette maniére, ne les ſait pas. Il ne

ſait

it point effectivement que la ſa-
eſſe ſoit aimable & qu'elle ſoit le
ien de l'homme, puiſque ſon cœur
en eſt point touché. Celui à qui le
en ſouverain paroît comme bien,
i eſt touché, & celui qui n'en eſt
oint touché, ne le voit point & ne
connoît point comme ſon bien.

III.

Il eſt remarquable que ſaint Jean,
i nous enſeignant que la vie des
nes conſiſte à être éclairées par le
erbe de Dieu, *In ipſo vita erat, &*
ta erat lux hominum, ne diſtingue
oint la vie qu'il communiquera après
tte vie aux ames bienheureuſes, de
lle qu'il communique dans cette
e même aux ames juſtes; parce que
:ſt en effet la même vie, & que les
nes ſont juſtes & vivantes dans ce
onde de la même maniére qu'elles
ront éternellement vivantes & hu-
uſes en l'autre. Leur bonheur éter-
l conſiſtera dans la connoiſſance &
mour de la ſageſſe & de la juſtice
Dieu : & leur juſtice & leur vie
ns ce monde ici conſiſte demême
ns cette connoiſſance & dans cet
nour. La différence entre ces deux

vies ne consiste que dans les différens degrez de cette connoissance & de cet amour : & c'est pourquoi dês cette vie même la connoissance & l'amour que le Verbe communique aux ames, sont apellez la vie éternelle. Car JESUS-CHRIST ne dit pas seulement qu'il donnera la vie éternelle à ses brebis, mais il dit qu'*il la leur donne*.

Joan. 10. 28.

Cette connoissance & cet amour, qui sont la justice de cette vie, sont la vie éternelle, parce qu'ils sont de même nature que ce qui fait la parfaite béatitude, & qu'il n'y a qu'à les augmenter pour rendre les ames pleinement & éternellement heureuses.

Ils sont la vie éternelle, parce qu'ils en contiennent le mérite, & qu'ils en seront certainement suivis, si l'on les conserve jusqu'à la fin de la vie.

Ils sont la vie éternelle, parce que la connoissance & l'amour que Dieu donne aux ames justes & qui sont leur justice, sont éternelles de leur nature. Dieu ne les leur donne point pour les leur ôter. Les ames y peuvent renoncer par leur infidélité : mais Dieu ne les en prive point de lui-

nême : *Non deſerit, ſi non deſeratur, t piè ſemper juſtéque vivatur.* Ce n'eſt oint cette vie divine qui abandon- ıe les ames ; ce ſont les ames qui l'a- ıandonnent. Cette vie eſt d'elle-mê- ne un don éternel, une grace éter- ıelle : & le crime des hommes eſt de enoncer à une vie qui auroit été éter- ıelle en eux, s'ils ne l'avoient détruite ‹ éteinte par leur infidélité.

Il faut donc concevoir que quand aint Jean nous enſeigne que le Ver- ›e eſt la vie des ames, il entend qu'il :ſt leur vie & leur juſtice dans le tems & dans l'éternité. Point de vie, point le bonheur, point de juſtice ſans la umiére du Verbe, c'eſt-à-dire, ſans ſa :onnoiſſance : *In ipſo vita erat, & vita rat lux hominum.*

I V.

MAIS le Verbe ne vivifiant point :outes les ames par ſa connoiſſance & par ſon amour, doit-on croire qu'il ı'agiſſe point ſur les autres, & qu'el- es ſoient abſolument privées de tous es rayons de ſa lumiére ? Nullement. Et c'eſt ce que ſaint Jean explique ›ar les paroles ſuivantes : *Et la lu- niére luit dans les ténébres, & les té-*

nébres ne l'ont point compriſe.

Ces ténébres ſont les eſprits ténébreux des hommes obſcurcis par leurs paſſions & par l'amour des choſes du monde. Ce ſont les hommes conſidérez dans l'état de péché où ils ſont nez, & que Dieu n'en a pas retirez, par une miſéricorde particuliére qu'il ne doit à perſonne, & qu'il n'accorde pas à tous. Ce ſont enfin les hommes dans l'état de ces nations dont ſaint Paul dit parlant à ceux de Liſtres, que
Act. 14. 15. *dans les tems qui ont précédé il avoit laiſſé toutes les nations marcher dans leurs voies.* Mais Dieu par un conſeil impénétrable de ſa juſtice ne leur ayant pas donné ces graces particuliéres qui les euſſent tirées effectivement de cet état, ne leur a pas néanmoins refuſé des graces générales, ni une certaine meſure de lumiére qui les rend inexcuſables dans leur déréglement & dans leurs péchez. C'eſt ce que ſaint Jean nous explique par ces paroles: *Et lux in tenebris lucet*, par leſquelles il nous fait entendre que la lumiére du Verbe ne laiſſe pas de luire dans ces eſprits ténebreux; qu'elle perce l'obſcurité

qui les couvre par divers rayons, & qu'elle leur découvre diverſes véritez. Car c'eſt cette lumiére qui leur fait connoître les principes de la loi naturelle. C'eſt cette lumiére qui l'écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en pluſieurs points leur diſcernement des choſes juſtes & injuſtes. C'eſt cette lumiére dont il eſt dit : *La lumiére de votre viſage eſt gravée ſur nous.* C'eſt cette lumiére dont ſaint Auguſtin dit que *les méchans voyent de quelle ſorte il faut vivre dans le livre de la lumiére :* In *libro lucis.* Elle luit donc effectivement dans leurs eſprits, elle les éclaire en quelque ſorte : *Et lux in tenebris lucet.* Mais cette illumination que Dieu ne leur refuſe point & qu'il leur accorde par bonté & par une miſéricorde générale, eſt toujours renduë inutile par leur malice propre ; parce que leurs eſprits ténebreux & obſcurcis par leurs erreurs, ne la comprennent pas, c'eſt-à-dire, ne la reçoivent pas : *Tenebræ eam non comprehenderunt.* Ils ne la comprennent pas, parce que la corruption de leur cœur n'en tire pas les conſéquences naturelles, & leur fait

deſavouer les véritez qui y ſont effectivement compriſes.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne l'aimant pas, ils refuſent de la ſuivre, & qu'ils lui préférent de fauſſes lumiéres & de fauſſes opinions conformes à leurs paſſions.

Ils ne la comprennent pas, parce que ne la recevant pas avec la déférence qui lui eſt duë ils mettent obſtacle aux lumiéres que Dieu leur auroit données s'ils euſſent bien uſé des premiéres. Car Dieu ne donne pas ſeulement quelques lumiéres à tous les hommes, mais il eſt prêt de les augmenter s'ils recevoient comme ils le devroient, celles qu'ils leur donne. » Dieu, dit ſaint Auguſtin, eſt » toujours prêt de donner ſa lumiére, » non viſible mais inviſible. Mais nous » ne ſommes pas toujours diſpoſez à la » recevoir; parce que notre volonté ſe » porte à d'autres objets, & que nous » ſommes obſcurcis par la cupidité des » choſes temporelles. *Deus ſemper paratus eſt dare lucem ſuam, non viſibilem, ſed inviſibilem. Sed nos non ſemper parati ſumus accipere, cùm inclinamur in alia, & rerum tempora-*

lium cupiditate cœcamur.

C'eſt en cette maniére que la lumiére de Dieu luit dans les eſprits ténebreux des hommes, & qu'elle leur devient inutile par leur faute & par la corruption de leur cœur. Et comme tous les hommes ont par le péché la même corruption de cœur, ſaint Jean nous aprend par là que cette lumiére nous auroit demême été inutile & n'auroit fait que nous rendre plus coupables, ſi Dieu ne nous avoit éclairez qu'en cette maniére.

C'eſt ce qui lui donne lieu de paſſer à la manifeſtation que le Verbe a bien voulu faire de lui-même en ſe revêtant de notre nature & en ſe faiſant homme. Et comme Dieu a choiſi Jean-Batiſte pour la faire connoître aux hommes & pour rendre témoignage à ſon fils, afin que tous les hommes cruſſent par lui, *Ut omnes crederent per illum*, il commence par la miſſion de Jean-Batiſte ce qu'il nous veut dire enſuite de l'incarnation du Verbe.

V.

Ce qu'il nous dit de Jean-Batiſte

v. 6. 7. eſt contenu dans ces paroles : *Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'apeloit Jean. Il vint pour ſervir de témoin & pour rendre témoignage à la lumiére, afin que tous cruſſent par lui.*

v. 8. 9. *Il n'étoit pas la lumiére, mais il étoit venu pour rendre témoignage à celui qui étoit la lumiére.* Comme nous ſommes donc du nombre de ceux qui doivent croire par ſaint Jean, & que c'eſt par cette foi que l'on obtient le ſalut, nous devons rechercher avec ſoin ce que c'eſt que croire *par Jean Batiſte* ; ce que l'Evangeliſte nous marque comme le devoir commun de tous les hommes.

On ne peut, ce ſemble, donner d'autre ſens à ces paroles : *Afin que tous cruſſent par lui*, ſinon que tous doivent recevoir le témoignage que ſaint Jean a rendu. Car en recevant ſon témoignage, on croit par lui. Mais on ne prend pas garde d'ordinaire que ſaint Jean a rendu un double témoignage ; l'un de JESUS-CHRIST, l'autre de lui-même. Il a rendu témoignage de JESUS-CHRIST en declarant qu'il étoit le Meſſie ; qu'il étoit l'Agneau de Dieu ;

qu'il étoit avant lui ; qu'il étoit la véritable lumiére. Et il a rendu témoignage de lui-même en disant qu'il n'étoit pas le Messie, & en faisant entendre aux Juifs qu'il n'étoit pas la lumiére. Car tout ce qui est marqué par ces paroles : *Il n'étoit pas la lumiére, mais il étoit venu pour rendre témoignage de la lumiére*, étoit compris dans le témoignage que Jean a rendu de lui-même, n'ayant pas eu moins de soin d'empêcher qu'on ne lui donnât des qualitez qui ne lui apartenoient pas, que de faire connoître celles qui apartenoient à JESUS-CHRIST.

Croire donc *par saint Jean*, c'est recevoir & imiter ce double témoignage ; c'est se connoître pour ce que l'on est ; c'est rejeter ce qui ne nous apartient pas ; c'est confesser JESUS-CHRIST pour ce qu'il est, c'est reconnoître comme Jean-Batiste que l'on n'est pas lumiére : c'est-à-dire que nous sommes pleins de ténebres, & incapables par conséquent de nous conduire nous-mêmes, & que nous avons besoin d'être éclairez par la lumiére de Dieu ; enfin c'est con-

feſſer que JESUS-CHRIST eſt cette lumiére que nous devons ſuivre, & dans laquelle nous devons marcher.

Il ſemble qu'il n'y ait guéres de perſonne qui ne rendît facilement ce témoignage de ſoi-même qu'il n'eſt pas la lumiére, qu'il n'eſt pas le Chriſt, & qu'ainſi il n'y a rien d'extraordinaire dans ce qu'a fait ſaint Jean-Batiſte, & que chacun ne ſoit diſpoſé à faire auſſi-bien que lui. Mais ſi l'on veut bien pénétrer le fond de la corruption de l'homme, on trouvera que ce témoignage eſt plus rare qu'on ne penſe, lorſqu'il eſt auſſi ſincére & auſſi étendu qu'il doit être, & que la vérité l'exige de nous. Il y a dans l'homme pécheur une hypocriſie naturelle qui lui fait deſirer de paſſer pour autre qu'il n'eſt, & d'être traité autrement qu'il ne mérite. Non ſeulement il ne veut pas être connu dans ſes défauts, mais il ne veut pas même les connoître. Il détourne les yeux de ſes miſéres & de ſes péchez. Il ne les avouë ni aux autres ni à ſoi-même. Il tend toujours à ſe juſtifier. Il s'attribuë même en quelque ſorte d'être lumiére, en voulant marcher

tout ſeul & ſuivre ſes volontez & ſes caprices, en préférant ſes penſées aux régles de la Sageſſe-éternelle. Entrer dans une diſpoſition oppoſée à celle-là, reconnoître toutes ſes ténebres & toutes ſes miſéres, c'eſt imiter ſaint Jean; c'eſt rendre témoignage qu'on n'eſt pas la lumiére; c'eſt entrer dans la voie de la pénitence à laquelle il a exhorté tous les hommes : *Pœnitentiam agite*; & enfin c'eſt proprement *croire par lui*, en recevant cette partie de ſon témoignage. Mat. 3. 2.

VII.

OUTRE ce témoignage qu'il faut rendre contre ſoi-même à l'imitation de Jean-Batiſte, il faut encore rendre celui qu'il a rendu à JESUS-CHRIST, c'eſt-à-dire, qu'il faut confeſſer JESUS-CHRIST comme il a fait; qu'il faut le recevoir comme la véritable lumiére qui nous a été donnée pour nous conduire, en ſe ſoumettant parfaitement à ſa doctrine, en deſavouant en nous tous les ſentimens qui y ſont contraires, en le faiſant régner ſur tous les mouvemens de notre ame. Ce n'eſt pas confeſſer que JESUS-CHRIST eſt la véri-

table lumiére, que de ne le pas ſuivre. C'eſt au contraire proteſter qu'il ne l'eſt pas. Qui ſuit ſes phantaiſies, prend ſes phantaiſies pour lumiére, & il tombe ainſi dans une eſpéce d'idolatrie. Il faut recevoir JESUS-CHRIST comme l'Agneau de Dieu, c'eſt-à-dire, comme la victime qui nous a rachetez par ſon ſang. Car c'eſt encore un témoignage que ſaint Jean lui a rendu en diſant de JESUS-CHRIST qu'il voyoit venir à lui: *Voilà l'Agneau de Dieu.* Or en cette qualité nous lui devons toutes nos actions, c'eſt-à-dire que nous ne devons vivre que pour lui, puiſqu'il nous a achetez par ce prix ineſtimable. Qui lui fouſtrait donc quelque partie de ſa vie, commet une injuſtice & un larcin.

Joan. 1. 29.

VIII.

MAIS quelle ſera la récompenſe de ceux qui le recevront, à l'imitation de Jean Batiſte? L'Evangéliſte nous le déclare par ces paroles: *Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir de devenir enfans de Dieu.* Rien de plus miſérable que ceux qui rejetteront JESUS-CHRIST, puiſqu'ils ſeront en même tems privez de la vie de l'ame.

Rien de plus heureux que ceux qui le recevront, puiſqu'ils ſeront rendus participans de la véritable vie : & il faut par néceſſité que chacun ſoit du nombre des uns ou des autres. Il n'y a point de milieu, l'homme eſt deſtiné ou à la ſouveraine miſére, ou au ſouverain bonheur : & la raiſon en eſt, que quiconque eſt privé de Dieu, eſt privé de tout ; parce que la juſtice de Dieu ne permet pas qu'ayant rejeté le bien ſouverain il jouïſſe d'aucun autre bien, pour petit qu'il ſoit. Quiconque au contraire ſera trouvé digne de poſſéder Dieu, participe néceſſairement à tous ſes biens en qualité d'enfant de Dieu, le droit des enfans étant d'avoir part à l'héritage de leur pére.

IX.

Pour avoir quelque idée de cette éminente qualité d'enfans de Dieu, qui convient à tous les Chretiens, & de ce qu'elle nous donne lieu d'eſpérer, il eſt bon de conſidérer que par elle nous apartenons à Dieu d'une maniére beaucoup plus réelle & plus effective que les enfans des hommes n'apartiennent à leurs péres & à leurs

méres ſelon la chair : & c'eſt auſſi ce que l'Apôtre ſaint Jean nous a voulu faire entendre par ces paroles : *qui ne ſont point nez du ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.* C'eſt la chair & le ſang, c'eſt-à-dire, que c'eſt une néceſſité aveugle qui nous rend enfans des hommes : mais les hommes naiſſent de Dieu par le chois & par l'élection de Dieu. Les péres ſont péres, parce qu'ils communiquent à leurs enfans une vie ſemblable à la leur, c'eſt-à-dire une vie humaine & miſérable. Dieu eſt notre pére en nous rendant participans de ſa vie divine. Il eſt lumiére, il eſt amour. Il nous vivifie en nous éclairant & en nous communiquant ſon amour : & c'eſt en cela même qu'il eſt bien différent des péres ſelon la chair. Car les péres de la terre ayant donné la vie une fois à leurs enfans, ne contribuënt plus rien à la conſervation de cette vie, & ne ſont, pour le dire ainſi, péres que pour un moment. Mais Dieu eſt notre pére par une action continuelle, parce qu'il nous éclaire toujours, & qu'il conſerve dans notre cœur l'amour

qu'il y a créé. Il eſt notre pére, & le devient de plus en plus à meſure qu'il nous communique cette vie de connoiſſance & d'amour plus abondamment. C'eſt pourquoi, encore que *nous ſoyons enfans de Dieu* dês cette vie même, comme dit ſaint Jean, nous le ſerons néanmoins dans l'autre d'une maniére bien plus parfaite; parce que Dieu nous y comblera de tous ſes biens, & *nous enivrera*, comme parle l'Ecriture, *de l'abondance de ſa maiſon, & du torrent de ſes délices* céleſtes. *Nous attendons* encore *notre adoption* parfaite dans l'autre vie, & nous n'en avons que de petits commencemens en celle-ci, où nous ſommes tellement enfans de Dieu, que nous tenons encore beaucoup de notre premiére naiſſance, c'eſt-à-dire, de l'ignorance & de la baſſeſſe dans laquelle nous ſommes nez.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Quanto tempore hæres parvulus eſt, nil differt à ſervo. *Gal.* 4. 1. 7.

Tant que le fils *héritier* du pére, *eſt encore enfant, il n'eſt point différent du ſerviteur.*

I.

CETTE Epitre eſt toute deſtinée à inſtruire les Galates, & en leur perſonne tous les Fidelles, de ce qui diſtingue l'état des Chretiens de celui des Juifs. Mais pour bien entendre ce que ſaint Paul y enſeigne, & les caractéres qu'il attribuë à ces deux états, il faut diſtinguer trois ſortes de Juifs & trois ſortes de Chretiens.

Il y avoit des Juifs, qui bien que vivant ſous l'ancien teſtament, apartenoient néanmoins à la loi nouvelle,

& étoient véritablement juſtes & enfans de Dieu.

Ce ne ſont point ces Juifs dont l'Apôtre diſtingue les Chretiens, parce que ces Juifs étoient eux-mêmes Chretiens, c'eſt-à-dire, héritiers & enfans de Dieu.

Les Juifs de la ſeconde eſpéce étoient les Juifs prévaricateurs & impies qui violoient la loi ou la mépriſoient; qui la regardoient même quelquefois comme une police toute humaine, & ne craignoient ni d'être châtiez de Dieu en la violant, ni n'eſpéroient d'en être récompenſez en l'obſervant, & ne demeuroient ainſi dans la Religion Judaïque que parce qu'ils s'y trouvoient. Ce ne ſont pas encore ces Juifs que l'Apôtre a en vuë, & dont il prétend diſtinguer les Chretiens; parce qu'il ne les auroit pas regardez comme des Juifs aſſujettis à la loi, & l'obſervant extérieurement, mais comme des impies & des profanes.

La troiſiéme ſorte de Juifs n'avoit part ni à la juſtice ni à la qualité d'enfans de Dieu. C'étoient des Juifs poſſédez de l'eſprit de crainte, ou de l'amour des récompenſes temporelles;

& c'étoit uniquement par cet eſprit de crainte ou d'interêt qu'ils obſervoient la loi, & non par l'amour de la loi même & de ſa juſtice. Comme ils n'avoient donc jamais aimé Dieu, ils n'en pouvoient attendre dans l'autre vie que des ſupplices.

Ce ſont proprement les Juifs de cette troiſiéme eſpéce dont il veut diſtinguer les Chretiens, c'eſt-à-dire, les Juifs zélateurs de la loi, mais qui n'avoient aucune part à la juſtice & à la qualité d'enfans de Dieu.

II.

Il y a de même trois états de Chrétiens que l'on pourroit comparer avec ces Juifs. Car il y en a qui ſont juſtes & enfans de Dieu, qui ſervent Dieu par amour & non par crainte, qui aiment la juſtice, qui ſoupirent aprés les biens du ciel, & mépriſent toutes les choſes de la terre.

La ſeconde ſorte de Chretiens ſont ceux qui n'obſervent la loi de Dieu que par crainte, & qui n'ont point pour lui le cœur d'enfans envers leur pére. Et ces Chretiens ne ſont point diſtinguez des Juifs, & doivent plutôt paſſer pour Juifs que pour Chretiens.

Et enfin la troiſiéme ſorte de Chre-tiens ſont ceux qui faiſant profeſſion du chriſtianiſme, violent les lois de Dieu & de l'Egliſe, par impiété, ou par l'emportement de leurs paſſions. Saint Paul donc dans la comparaiſon qu'il fait des Chretiens & des Juifs, ne parle ni des Juifs qui ſont en effet Chretiens, ni des Chretiens qui ſont effectivement Juifs par le defaut d'amour de Dieu & par l'attache aux biens temporels.

Il ne parle ni des Juifs impies ni des Chretiens impies, ne reconnoiſſant ni les uns pour Juifs, ni les autres pour Chretiens.

Il parle uniquement des Juifs zelateurs de la loi, mais qui l'obſervoient ſans amour, & des Chretiens obſervateurs de la loi avec amour. C'eſt uniquement en quoi il renferme ſa comparaiſon.

III.

Il eſt clair maintenant comment dans la comparaiſon qu'il en fait, il attribuë aux Juifs l'eſprit de ſervitude, parce qu'il convenoit à cette ſorte de Juifs qu'il regardoit uniquement, c'eſt-à-dire aux Juifs charnels, qui

n'obſervoient la loi que par crainte ou par interêt, & qui n'avoient rien de l'eſprit d'enfans. Car c'eſt dans ces Juifs principalement que paroît cet eſprit de ſervitude qui a pour caractére la crainte. Ils n'avoient aucun droit à l'héritage du ciel, & n'y pouvoient parvenir tant qu'ils demeuroient dans cet eſprit. Que ſi néanmoins l'Apôtre les compare à des enfans qui ſont ſous des curateurs & des tuteurs, c'eſt qu'il regarde & les Juifs & les Chretiens comme ne faiſant qu'une perſonne, qui dans deux différens états paroît tantôt eſclave & tantôt libre. Mais cela n'empêche pas que ces perſonnes étant réellement differentes, les unes ne ſoient vraiment eſclaves, & les autres vraiment libres. Il paroît donc que les Chretiens par leur état même ſont infiniment au deſſus des Juifs charnels & de toute la ſynagogue qui s'eſt tant vantée des faveurs qu'elle avoit reçuës de Dieu. Ces faveurs étoient véritablement grandes: mais elle en a abuſé, ne les ayant pas portées juſques à leur veritable fin, & étant demeurée dans la lettre ſans parvenir à l'eſprit; parce qu'elle s'eſt contentée de l'ob-

ſervation extérieure de la loi, ſans ſe mettre en peine de l'amour de la juſtice.

IV.

Mais ce qui eſt terrible pour les Chretiens d'apreſent, c'eſt que, comme nous l'avons remarqué, ſaint Paul parlant à des Chrétiens qu'il avoit droit de ſuppoſer dans l'innocence de leur Batême, les regarde tous comme des juſtes, & comme jouïſſant des avantages du chriſtianiſme. Ainſi il les oppoſe & les préfére aux Juifs charnels. Mais l'état préſent des choſes oblige bien de les regarder autrement. La vie de l'ame eſt éteinte dans la plupart. Ils ne ſont ni juſtes ni enfans de Dieu. Le moyen donc de les préférer aux Juifs, & quel nom même leur peut-on donner? Ce que l'on en peut dire eſt, que ceux d'entre les Chretiens déchus qui obſervent extérieurement les lois du chriſtianiſme, mais par un eſprit de crainte & des motifs intéreſſez, ſont effectivement de ces Juifs charnels qui n'appartenoient qu'à l'ancien Teſtament, parce qu'ils n'agiſſoient que par un eſprit de crainte, & que ceux qui ne les obſervent

point du tout, ſont ſemblables à ces Juifs prévaricateurs & impies. Ainſi la diviſion de l'ancien & du nouveau Teſtament, des Juifs & des Chretiens en ce qu'il y a de plus eſſenciel, n'eſt pas tant une diviſion de tems qu'une diviſion de diſpoſitions. Il y a eu des Chretiens dans l'ancien Teſtament, parce qu'il y a eu des juſtes & des amateurs de Dieu : & il y a des Juifs ſous le nouveau, parce qu'il y a quantité de Chretiens qui n'aimant point Dieu ne pratiquent les devoirs de la Religion que par des motifs de crainte & d'intérêt, ou ne les pratiquent point du tout. Il y a ſeulement cette différence, que ſous l'ancien Teſtament les juſtes étoient en fort petit nombre, & le corps de la Religion judaïque n'étoit compoſé que de charnels ; au lieu que ſous le nouveau, le nombre des juſtes eſt beaucoup plus grand, & par conſéquent celui des charnels eſt moindre.

V.

MAIS quoi que le nombre des Juifs ſoit preſentement moindre qu'il n'étoit ſous l'ancien Teſtament, l'autorité des Péres & l'expérience même

nous convainquent qu'il eſt néanmoins extrémement grand, & qu'il ſurpaſſe ſans comparaiſon celui des juſtes & des gens-de-bien. La paille couvre tellement le bon grain dans l'Egliſe, que ſaint Auguſtin avouë qu'on a peine à le diſcerner & à le trouver. Il y en a même peu à qui l'on puiſſe donner la qualité de bons Juifs, parce qu'il y en a peu qui obſervent même extérieurement les lois de Dieu, & que la plupart les violent inſolemment & publiquement. C'eſt l'état preſent du chriſtianiſme: état horrible qui doit tirer des larmes & des gémiſſemens de tous ceux qui aiment l'Egliſe; mais état qui nous doit remplir de crainte, de peur que prétendant être de véritables Chretiens, nous ne ſoyons pas même de bons Juifs.

VI.

CAR enfin ſi nous ne préférons Dieu à toutes choſes, ſi l'amour de Dieu n'eſt notre paſſion dominante, s'il ne raporte à Dieu le corps de nos actions, ſi nous ne ſommes des *adorateurs de Dieu en eſprit & en vérité, ſi nous n'avons l'eſprit de* JESUS-CHRIST *en nous; ſi nous ne vivons de cet eſprit,* Joan. 4. 21. Rom 8. 9. Là même.

Là même v. 4. *ſi nous ne marchons ſelon cet eſprit*, comme dit ſaint Paul, nous n'avons aucune part à ces éloges magnifiques que cet Apôtre donne aux Chretiens, nous ne ſommes ni enfans de Dieu ni ſes héritiers; nous ne ſommes que des Juifs, & encore pires que des Juifs, des eſclaves & pires que des eſclaves; parce que des Chretiens déchus de la charité & de la juſtice ſont beaucoup plus criminels que des Juifs qui pour la plupart ne les avoient jamais poſſédées.

VII.

MAIS ne s'enſuit-il point de-là que ce n'eſt pas un avantage pour la plupart des Chretiens d'être nez au tems de la loi de grace & d'être dans la communion de l'Egliſe? Cela s'enſuit ſans doute, tant qu'ils demeurent dans l'endurciſſement & l'impénitence: mais cela ne s'enſuit pas abſolument, parce que la loi de grace & la communion de l'Egliſe leur donnent de très-grandes facilitez pour retourner à Dieu, & pour recouvrer par la pénitence ce qu'ils ont perdu par leurs péchez.

Premiérement les véritez chrétiennes,

nes, qui ſont la ſemence de la converſion, ſont bien plus clairement propoſées dans l'Evangile que dans l'ancien Teſtament, dans l'Egliſe que dans la Synagogue, dans les livres des ſaints Péres que dans ceux des Docteurs Juifs. Les lumiéres y ſont bien plus abondantes & plus pures qu'elles ne l'ont été parmi les Juifs. Les exemples de pénitence ſont bien plus fréquens ſous la loi nouvelle que ſous la loi ancienne, & le chemin de retourner à Dieu eſt bien plus battu, plus marqué, plus fréquenté. Tout cela fournit à l'ame touchée par les mouvemens intérieurs de la grace, de trés-grans ſecours pour retourner à Dieu. Il faut une reſolution extraordinaire pour entreprendre de marcher tout ſeul dans des routes inconnuës : mais il n'en faut qu'une commune pour ſuivre l'exemple des autres & s'engager dans un voyage où l'on a un ſi grand nombre de compagnons.

VII.

On dira peut-être que la converſion étoit plus facile aux Juifs qu'aux Chretiens ; parce qu'il ne leur étoit néceſſaire pour recouvrer la grace

que de déteſter leurs péchez par une vraie contrition, au lieu que les Chretiens ſont obligez outre la contrition, à recevoir le ſacrement de pénitence, & ne ſauroient être juſtifiez que par la confeſſion aux Prêtres & par l'abſolution qu'ils en obtiennent. C'eſt un joug, dira-t-on, dont les Juifs étoient exents, & qui rend le retour à Dieu beaucoup plus difficile à cauſe de l'éloignement que la plupart du monde a de la confeſſion & des autres pratiques de la pénitence. Mais cette objection prouve juſtement tout le contraire de ce qu'on prétend; & ce qu'on allégue pour montrer que la pénitence eſt plus difficile aux Chretiens qu'aux Juifs, eſt juſtement ce qui prouve qu'elle leur eſt infiniment plus facile. Il eſt bien vrai que ni les Juifs ni les Chretiens ne ſauroient rentrer en grace avec Dieu ſans une contrition véritable, une converſion effective, & un amour qui leur faſſe préférer Dieu aux objets des paſſions qui les en avoient ſéparez. Mais cette diſpoſition eſſencielle aux uns & aux autres eſt infiniment plus facile à aquerir par la conduite que

l'Egliſe fait garder aux pénitens & par l'uſage des Sacremens de l'Egliſe, qu'elle ne l'étoit aux Juifs qui étoient privez de tous ces ſecours. Car dans la voie ordinaire cette diſpoſition ne ſe forme pas tout d'un coup. Dieu fait paſſer les ames par différens dégrés, & il joint ces graces à certains exercices qui y ſont proportionnez. On trouve ces dégrés & ces exercices dans l'Egliſe. On eſt obligé d'y confeſſer ſes péchez, & Dieu joint ſa grace à cette humiliation de l'ame. Il faut écouter la parole des prêtres, & pratiquer les exercices qu'ils preſcrient : & tout cela eſt ſanctifiant, & conduit l'ame d'une diſpoſition plus imparfaite à une plus parfaite ; parce que Dieu a attaché ſa grace à la pratique de ces exercices qui font partie du Sacrement. Mais les Juifs n'ayant point ces dégrés établis, il falloit que Dieu pour les convertir leur versât une converſion parfaite dans le cœur, & qu'il la nourrît par lui-même. Or eſt ce que Dieu fait rarement, & qui roit une voie extraordinaire dans ordre même de la grace. Il eſt vrai ue les Docteurs Juifs ont établi de-

puis, parmi eux, des exercices de pénitence à peu près ſemblables à ceux des Chretiens : mais ce ſont des établiſſemens humains qui n'ont pas la même vertu que nos Sacremens.

IX.

ENFIN les pécheurs les plus abandonnez trouvent même dans la Religion chretienne des avantages très-grands pour retourner à Dieu, que les Juifs du même ordre, c'eſt-à-dire, impies & déréglez, ne trouvoient point dans la leur. Car la Religion chretienne ne promettant point de recompenſes temporelles, ils n'ont point ſujet d'être ſcandaliſez de ce que les Chretiens ne ſont pas plus hureux dans ce monde que les autres. Mais c'étoit une tentation terrible aux Juifs, à qui l'on promettoit un bonheur temporel, de voir que les nations qui vivoient dans une profeſſion ouverte d'impiété, en avoient plus qu'eux. Pouvoient-ils voir ſans ſcandale la grandeur & les richeſſes des rois d'Egypte, d'Aſſyrie, de Babylone, de Perſe, & de Gréce, & ce bonheur apparent des Romains ? Et n'étoient-il pas tentez par là de con-

clure que pour être grand & heureux dans le monde, il étoit inutile d'observer les lois de Dieu, & qu'il valoit beaucoup mieux se joindre à la pratique des nations, qui faisant profession de les mépriser, ne laissoient pas d'être si heureuses ? Aussi cette tentation étoit si forte que David témoigne *que ses pieds en ont été presque ébranlez, & qu'il en a été presque renversé.* La Religion chretienne dissipe toutes ces ténebres. Elle fait voir que si les méchans sont heureux en apparence, ils n'en sont que plus malheureux en effet; que les afflictions des Chretiens contribuënt à leur salut, & qu'enfin ils n'ont point à se plaindre de Dieu qui ne leur promet rien pour cette vie. Dieu donc a beaucoup aplani de difficultez dans la loi nouvelle; ce qui rend la conversion plus facile aux impies mêmes. Et enfin pour dire tout, il y répand & pour les innocens & pour les pécheurs une abondance de grace toute autre qu'il ne faisoit dans l'ancien testament. Et c'est ce qui fait le principal avantage de l'un au dessus de l'autre.

Ps. 72. 2. 3.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Erant Joſeph & Maria mater Jeſu mirantes ſuper his quæ dicebantur de illo. *Luc.* 2. 33. 40.

Joſeph & Marie mére de Jéſus étoient dans l'admiration des choſes qu'on diſoit de lui.

I.

COMME il n'y a rien de plus précieux que la vérité évangélique ; auſſi n'y a-t-il rien dont le mauuais uſage ſoit plus à craindre. Cependant il n'y a rien de ſi ordinaire que ce mauvais uſage, & l'on peut dire que c'eſt une des plus grandes ſources des déréglemens des hommes. Ou l'on s'aplique peu à rechercher les véritez du ſalut, ou aprés les avoir trouvées, on les médite peu.

Une curioſité inquiette nous fait paſſer prontement à la recherche d'autres véritez, & l'on s'aplique ſi légérement à celles que l'on découvre, qu'il ſemble qu'on ne les aprenne que pour les oublier bien-tôt aprês. L'Egliſe nous propoſe donc dans cet Evangile un modelle admirable pour nous porter à éviter ce défaut ſi dangereux. C'eſt celui de la ſainte Vierge. Car il faut joindre ce qui eſt dit ici, *Qu'elle admiroit avec ſaint Joſeph ce que l'on diſoit de* JESUS-CHRIST, avec ce qui eſt dit dans un autre lieu: *Qu'elle conſervoit tout ce qu'elle aprenoit de ſon fils, & le repaſſoit dans ſon cœur.* Car l'admiration dont il eſt parlé dans cet Evangile n'eſt point une admiration paſſagére, mais une admiration ſtable & permanente qui ſervoit d'une nourriture continuelle à ſon eſprit.

Luc. 2. 33. *Luc. 2.* 19. & 51.

Le monde fait juſtement tout le contraire. S'il faut ſe diſpoſer à une charge du ſiécle; ſoutenir un procês de conſéquence, travailler à ſon établiſſement & à ſa fortune, on n'y plaint point le tems; on y en employe ſans murmure autant qu'il eſt néceſſaire;

l'on n'eſt point preſſé ni impatient. Mais faut-il travailler au ſalut de ſon ame, méditer les véritez oppoſées à ſes défauts, prendre le repos néceſſaire pour calmer ſes paſſions, on croit ce tems perdu, on s'en plaint, on le regrette on l'abrége autant que l'on peut, & l'on fait pour cela tout à la hâte & avec précipitation.

Il n'eſt jamais dit que la Vierge ſe ſoit enquiſe de ce que ſon Fils feroit quand il ſeroit grand. Il eſt ſeulement dit qu'elle s'apliquoit avec ſoin à tout ce qu'elle aprenoit de lui par la conduite de la providence. C'eſt qu'elle ſavoit parfaitement qu'il n'y a que ce que Dieu nous découvre de ſes véritez qui nous puiſſe profiter; que nous ne devons deſirer ni pour l'ame ni pour le corps que la nourriture qu'il lui plaît de nous donner. Une ſeule vérité que Dieu nous fait goûter & aimer intérieurement, eſt infiniment plus capable de nous nourrir & de nous fortifier que toutes les véritez imparfaitement connuës, qui ſervent à l'eſprit d'un ſpectacle paſſager, mais dont il ne demeure rien dans le cœur. Et comme on ne ſait proprement des

véritez de Dieu que ce qu'on en goûte par le cœur; parce qu'elles ne nous ſont annoncées que pour cela: il eſt facile de conclure de là, qu'il y a bien des gens trés-ignorans, quoiqu'ils ayent dans l'eſprit une infinité de véritez évangéliques, & qu'une perſonne ſimple y peut être trés-ſavante, parce qu'elle goûtera beaucoup le peu qu'elle en ſait, qu'elle le pénétrera, & qu'elle en tirera beaucoup de force.

III.

SIMEON prédit à la ſainte Vierge que ſon Fils ſeroit *la ruine & la réſurrection de pluſieurs*, parce que la venuë de JESUS-CHRIST ne ſauroit être une choſe indifférente & qui puiſſe demeurer ſans effet. A l'égard des hommes, il faut ou qu'elle leur nuiſe, ou qu'elle leur ſerve. Il faut que la vérité nous ſauve ou nous condanne; qu'elle nous reléve, ou qu'elle nous accable; qu'elle nous guériſſe ou qu'elle empire notre maladie. Le commun des Chretiens reſſemble à ces criminels inſenſez qui écouteroient avec plaiſir l'arrêt qui les condanneroit à la mort, & qui s'occuperoient ſeulement du ton de la *V.* 34.

voix du Greffier qui le liroit, ſans faire réflexion ſur ce qui ſeroit porté par cet arrêt. Le moins que nous puiſſions donc faire, c'eſt d'écouter & de lire, & encore plus d'annoncer avec tremblement les véritez de l'Evangile, & de prier Dieu de les faire paſſer de notre eſprit dans notre cœur pour le purifier & pour le guérir; parce que tandis qu'elles ne ſeront que dans l'eſprit, elles n'y peuvent être que comme un poids qui eſt ſuſpendu durant la vie, & qui ne ſe fait pas ſentir, mais qui écraſera d'une maniére effroyable ceux qui ſe trouveront en cet état à l'heure de la mort.

IV.

SIMEON ne dit pas ſeulement que JESUS-CHRIST ſera *pour la ruine & la réſurrection de pluſieurs*, il dit qu'*il ſera le but de la contradiction des hommes:* & il avoit bien raiſon de le dire: car ç'a été la peine la plus continuelle que JESUS-CHRIST ait ſoufferte. Nous ne ſentons la contradiction des hommes que quand ils nous ont en butte directement, & qu'ils parlent ou agiſſent contre nous

encore faut-il que nous en ſoyons avertis. Car pour les contradictions que nous ignorons, elles ſont à notre égard comme ſi elles n'étoient point. La contradiction même ne nous eſt pénible que dans les choſes où nous prenons intérêt & dans leſquelles on a deſſein de s'oppoſer à nos intentions. Tout cela eſt extrémement borné, & il n'eſt vrai que de JESUS-CHRIST qu'il a été *un ſigne de contradiction*. Car étant la ſageſſe & la vérité, tout ce qui étoit contraire à cette ſageſſe & à cette vérité, étoit une contradiction à ſon égard. Il n'en ignoroit aucune. Il les voyoit, & les ſentoit toutes. Il prenoit intérêt à toutes. Il faut donc conſidérer JESUS-CHRIST comme l'objet de la contradiction générale de tous les hommes, & tous les hommes occupez à le contredire. Ceux mêmes qu'il regardoit comme ſes diſciples avoient part à cette contradiction. Ils n'avoient pour lui que des vuës humaines, contraires aux deſſeins de ſa ſageſſe. Enfin il ne faut pas renfermer cette contradiction cruelle par laquelle les Juifs ſe ſont portez à le

faire mourir, dans ceux qui y ont eu part. Il voyoit dans les autres le même fond d'injuſtice, & la même diſpoſition de cruauté; parce que la haine eſt une ſource d'homicides, & que quiconque hait la vérité, hait JESUS-CHRIST & tend à le détruire autant qu'il peut.

V.

TOUTES les peines & les ſouffrances de JESUS-CHRIST ſont terminées par ſa mort: mais la contradiction des hommes contre lui continue toujours. Il eſt vrai qu'il la regarde avec tranquillité & avec paix. Il la condanne, mais il n'en ſouffre pas. C'eſt le partage qu'il a donné à ſon Egliſe,
Col. 1. 24. & c'eſt une des principales parties *de ces ſouffrances qu'il lui a laiſſées à accomplir.* Il eſt facile de voir que le monde n'eſt occupé qu'à contredire, à affoiblir, à altérer les véritez de l'Evangile. Les uns les contrediſent par leurs actions, ſans ſe mettre en peine de les détruire dans les eſprits; les autres tâchent de plus de les obſcurcir dans l'eſprit des autres hommes, afin qu'ils ne condannent pas leurs actions. Si l'on a donc quelque amour

pour Dieu & pour ſa vérité, il eſt impoſſible qu'on ne ſoit touché de cette inſolence des hommes qui attaquent maintenant JESUS-CHRIST glorieux avec autant de hardieſſe, que les Juifs l'ont attaqué mortel & paſſible. On ne conte même pour rien le jugement que JESUS-CHRIST porte dans le ciel de ces attentats. C'eſt à quoi l'on ne penſe pas : & pourveu qu'on réuſſiſſe à ſe faire aprouver par un nombre de perſonnes ſéduites, & que l'on ſoit à couvert dans ce monde ici, on ne ſe met pas en peine de ce qui arrivera dans l'autre. Quand il n'y a que la vérité d'intéreſſée, il ſemble que ce ne ſoit rien; & c'eſt la choſe du monde dont on ſe met le moins en peine.

Enfin, ce qui eſt le principal ſujet de l'affliction des juſtes en cette vie, c'eſt qu'ils trouvent en eux-mêmes mille penſées & mille mouvemens contraires à la vérité. Ces penſées ſe préſentent à eux pour ſe faire aprouver. Ils en rejettent quelques-unes: mais combien y en a-t-il qui ſurprennent leur conſentement & leur aprobation? Voilà ce qui leur fait dire à

Job 7. 20. Dieu : *Pourquoi permettez-vous que je ſois contraire à vous!* O vérité que tout le monde abandonne, que tout le monde contredit, faut-il encore que ceux qui deſirent de vous ſuivre, ſoient le jouet de tant d'illuſions & de tant de phantômes trompeurs qui les ſéduiſent & les éloignent de vous ?

VI.

S. 37. SIMEON ajoute que cette contradiction *manifeſtera les penſées de pluſieurs cœurs.* Car c'eſt principalement la contradiction à la vérité, qui découvre le fond des cœurs. Quand la vérité n'eſt point attaquée & qu'il n'y a rien à ſouffrir pour la défendre, bien des gens ſe font honneur de lui être favorables : mais ſi-tôt qu'il y a quelque choſe à perdre en la ſoûtenant, on voit incontinent tous les lâches conſentir à ſon oppreſſion, & tous les méchans y contribuer. Il n'y a que ceux qui ſont très-ſincérement à Dieu, qui ne l'abandonnent pas. La contradiction de la vérité n'a pas ſeulement diſtingué les martyrs des payens, les catholiques des héréti-ques : elle continuë dans la ſuite de tous les ſiécles de diſtinguer les bons

des méchans. Les méchans ſe joignent au torrent du monde qui tend à détruire la vérité : & les bons réſiſtent à ce torrent en confeſſant la vérité par leurs paroles ou au moins par leurs actions. Car ce ne ſont pas ſeulement ceux qui répandent leur ſang pour elle, qui la confeſſent. Il ſuffit de demeurer ferme parmi les diſcours téméraires & les mauvais exemples des hommes, de ne ſe ſoucier point de leurs inſultes, & de s'attacher aux préceptes de l'Evangile, malgré le mépris que les hommes en font. C'eſt une ſorte de martyre & de témoignage qui convient à tous les bons : & cette maniére de confeſſer JESUS-CHRIST devant les hommes, leur méritera dans l'autre vie *qu'il les confeſſe devant ſon Pére*, comme il nous en aſſure lui-même. *Matt. 10, 37.*

VII.

Juſques-là que *votre ame même ſera tranſpercée* comme *par un glaive.*

V. 35.

Il n'y a proprement que la ſainte Vierge que JESUS-CHRIST ait fait participante de ſes douleurs. La foi des Apôtres étoit trop foible pour cela.

Elle ſeule demeura ferme à ſa croix. Elle ſeule aſſiſta au ſacrifice d'un Dieu mourant, pendant que la foi des autres étoit couverte d'un nuage, & preſque éteinte. C'eſt ce qui donne lieu de croire qu'il n'y a qu'elle auſſi qui ait reſſenti la contradiction que JESUS--CHRIST a ſoufferte de la part des pécheurs, qui a duré juſqu'à ſa mort, & qu'elle a reçu cette grace de ſon fils d'être la compagne de cette ſouffrance pendant tout le tems de ſa vie voyagére. Grace ſinguliére, qui convenoit bien à celle qui étoit pleine de grace, & que Dieu avoit rendu la plus favoriſée de toutes les pures créatures, & la premiére aprés ſon fils. L'amour de Dieu pour ſes élus ſe meſure par les ſouffrances dont il leur fait part en cette vie; parce que c'eſt ce qui les rend plus conformes à JESUS-CHRIST à qui il a donné des ſouffrances & des graces ſans meſure. Il n'y a donc pas lieu de douter que la Vierge n'en ait reçu une portion plus abondante que les autres, puiſqu'elle avoit plus de part qu'aucun autre à la charité de ſon fils.

VIII.

C'est ce qui nous oblige de concevoir la vie de la Vierge autrement qu'on ne la conçoit d'ordinaire. Car on la regarde assez souvent comme une vie tranquile & peu traversée, pleine de consolations & d'amour: mais il semble qu'on ait bien plus de sujet de la regarder comme un martyre continuel qui se termina par la mort de son fils. Ce *glaive* de douleur dont Simeon lui prédit qu'elle auroit l'ame percée, ne fut point un glaive passager, & qui n'ait agi sur elle qu'au Calvaire. Elle a toujours connu ce que son fils souffroit continuellement de l'opposition que les hommes avoient à la vérité, de leur ingratitude & de leur malice, & elle a été frapée & pénétrée des mêmes objets que lui. Voilà quelle a été la vie de la sainte Vierge. C'a été une vie de martyre & de souffrances continuelles, à laquelle on ne peut comparer celle d'aucuns Saints. Ainsi il n'est pas étrange que l'Eglise l'apelle la Reine des Martyrs, *Regina Martyrum.* Et cela ne marque pas seulement son excellence au dessus d'eux, mais aussi qu'elle est la prémiere de

leur ordre, & qu'elle les a tous surpaſſez par ſes ſouffrances, d'autant plus grandes & plus excellentes, qu'elles n'ont paru qu'à Dieu ſeul, & qu'il n'y a que lui qui en connoiſſe la meſure.

IX.

Dieu fait prédire à la ſainte Vierge ce *glaive* de douleur par ſaint Simeon au même tems qu'il publioit la gloire & la grandeur de ſon fils; pour nous faire entendre que toutes les grandes graces qu'il fait en ce monde à ſes élus ſe terminent à la ſouffrance. Plus il augmente les lumiéres des Saints, & plus il les remplit d'amour, plus il les rend ſenſibles aux injures de Dieu & aux deſordres du monde. Il ne les *éleve* en quelque ſorte en ce monde ici que *pour les briſer*. Les graces conſolantes ſont réſervées pour l'autte vie, ou ne ſont que pour certaines ames foibles qui ont beſoin de ce ſoutien: mais pour les ames fortes & généreuſes comme celle de la Vierge, il ne leur donne ordinairement dans cette vie que des graces qui produiſent en elles un ſurcroît d'affliction. Il eſt vrai que les autres ne s'en aper-

çoivent pas toûjours, & que peu de perſonnes conçoivent cette perſécution intérieure des grans juſtes : mais elle n'en eſt pas moins grande ni moins réelle, & c'eſt un très-grand malheur d'être inſenſible ; comme c'eſt un très-grand bonheur de la reſſentir.

X.

OUTRE ſaint Simeon, Dieu ne communiqua dans Jéruſalem le ſecret de l'incarnation qu'à une femme nommée Anne, qui ayant quatre-vingt-quatre ans étoit apparemment à cet âge l'objet du mépris du commun du monde : & c'eſt ce qui donne lieu de s'écrier, comme JESUS-CHRIST fit dans une ſemblable occaſion : *Je vous loue, Seigneur, parce que vous avez caché ces choſes aux ſages & aux prudens du ſiécle, & vous les avez révelées aux petits.* Mat. 11. 25. Dieu laiſſe les Phariſiens, les docteurs de la loi, les Prêtres, le grand-Prêtre, & ne leur communique point de lumiéres particuliéres ſur la naiſſance de ſon fils, & il en découvre le ſecret à un vieillard & à une vieille femme de nulle conſidération dans le

monde. Mais cette conduite de Dieu eſt dans le fond très-digne de lui, & la ſeule même qui en ſoit digne. Car toutes les qualitez humaines & tous les talens humains ſont ſi peu de choſe devant lui, qu'il n'eſt pas étrange qu'il n'y ait aucun égard. Ils ne ſont rien en eux-mêmes, & ne font ordinairement que rendre ceux qui les ont fiers & ſuperbes, & par conſéquent plus vils & plus mépriſables. Il n'y a rien parmi les hommes qui mérite les regars de Dieu que le don qu'il fait à quelques ames de ſon amour. Ainſi quand il préfére ces ames aux Grans du monde, & aux ſavans, il préfére ce qui eſt effectivement grand & eſtimable à ce qui n'eſt d'aucune conſidération. Il n'y a donc rien de plus raiſonnable que ce chois : & ſi les hommes s'en étonnent, c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas les vrais biens & les vraies grandeurs.

XI.

v. 37. Il eſt dit d'Anne qu'*elle paſſoit les jours & les nuits dans le temple*; c'eſt-à-dire qu'elle s'y occupoit continuellement à la priére. Et comme les priéres avoient pour objet dans les Saints

de ce tems-là la venuë du Meſſie, on doit croire qu'elle étoit continuellement occupée de ce deſir. C'étoit une femme de deſirs, comme il eſt dit de Daniel qu'il étoit *un homme de deſirs*. Et comme il mérita par ces deſirs la révélation que l'Ange lui fit du tems de la venuë du Meſſie, Anne mérita par les ſiens la révélation de l'accompliſſement actuel de cette venuë. *Dan. 9. 23. 10. 11. & 19.*

On peut dire de même que la révélation faite à Anne ſurpaſſe autant celle qui fut faite à Daniel, que le miniſtére de ſaint Jean deſtiné à montrer JESUS-CHRIST, & à le faire connoître, ſurpaſſoit celui des prophêtes qui n'étoient deſtinez qu'à le prédire. Nous ne la devons donc point conſidérer comme une Sainte ordinaire, mais comme une Sainte éminente deſtinée pour faire voir à tous les hommes que Dieu ne conſidére en eux que la pureté du cœur.

XII.

ANNE découvrit apparemment la venuë du Meſſie à tous ceux qui ſe trouvérent préſens dans le temple, lorſqu'elle y vit JESUS-CHRIST: &

cependant il eſt dit qu'*elle ſe mit à louër le Seigneur, & à parler de lui à tous ceux qui attendoient la rèdemtion d'Iſraël*, comme ſi elle n'eût parlé qu'à eux. C'eſt qu'il n'y eut que ceux à qui Dieu avoit donné ces mêmes deſirs, qui s'apliquérent à ſes diſcours. Les autres n'y firent point d'attention, ou les regardérent comme des ſonges d'une vieille femme. La véritable Religion eſt ſi raiſonnable & ſi forte dans ſes preuves, qu'elle convaincroit tous les eſprits s'ils pouvoient s'y apliquer : mais la corruption de leur cœur les rend incapables de cette aplication ; & leurs paſſions les empêchent d'y faire attention. Ainſi ils la rejettent ſans examen ou ſur un examen précipité. Elle n'eſt donc compriſe que par ceux dont Dieu prépare le cœur & à qui il en inſpire un amour ſincére. C'eſt une des maniéres dont la foi véritable renferme l'amour de Dieu. Dieu diſcerne premiérement les cœurs par cet amour de la vérité, & enſuite cet amour les apliquant à ce qui leur eſt propoſé, leur en fait ſentir l'évidence qui demeure cachée à ceux que d'autres paſſions apliquent à d'autres objets.

Voyez à la Messe de Minuit les considérations sur l'Epitre, qui est la même que celle du jour de la Circoncision.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummmati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus JESUS. *Luc.* 2. 21.

Le huitième jour que l'enfant devoit être circoncis, étant arrivé, il fut nommé JESUS.

I.

MARIE & Joseph n'ayant rien fait à l'égard de cette cérémonie légale à laquelle ils assujettirent JESUS-CHRIST que par le mouvement de JESUS-CHRIST qui leur inspira la conduite qu'ils gardérent, on doit considérer ce qui se passa dans

ce jour comme un effet de la volonté de JESUS-CHRIST même; & l'on l'y doit adorer comme ayant voulu ſe ſoumettre pour notre ſalut à une des plus grandes humiliations de ſa vie. Car la circonciſion étant la marque du péché, rien ne pouvoit être plus oppoſé à ſa ſainteté que d'en recevoir l'impreſſion dans ſa chair. Cependant comme il éroit d'ailleurs utile & même néceſſaire pour ſon miniſtére qu'il fût circoncis; parce qu'autrement il n'auroit pu avoir de commerce avec les Juifs auſquels l'Evangile devoit être annoncé avant que de l'être aux Gentils, & annoncé par JESUS-CHRIST même, qui étoit deſtiné par ſon Pére à en être miniſtre à l'égard des Juifs circoncis: il a bien voulu obſerver cette cérémonie douloureuſe & humilianre, pour nous aprendre par ſon exemple à régler notre conduite, non-ſeulement ſur les lois générales qui font connoître les choſes juſtes & injuſtes, mais auſſi par la loi particuliére de la charité qui nous oblige en pluſieurs occaſions de nous abſtenir des choſes permiſes en elles-mêmes, lorſque nous jugeons qu'elles

qu'elles peuvent ſervir d'obſtacle au ſalut du prochain & à notre miniſtére. Ainſi la charité nous étrécit en quelque ſorte la voie du ſalut, parce qu'elle nous interdit quantité de choſes licites : mais en la rendant plus étroite en cette maniére-là, elle l'élargit & la dilate d'une autre, en nous y faiſant marcher avec l'amour, qui rend douces & agréables toutes les choſes qu'il nous fait faire.

II.

LA circonciſion de JESUS-CHRIST étoit de plus deſtinée par ſa ſageſſe à inſtruire ſon Egliſe de pluſieurs véritez importantes : & l'une des principales eſt que l'ayant reçuë au même tems qu'on lui donna le nom de Jeſus, c'eſt-à-dire de *Sauveur*, il nous a fait entendre qu'il n'étoit venu ſauver que ceux en qui il trouveroit la vérité figurée par cette circonciſion légale, c'eſt-à-dire la circonciſion du cœur, la circonciſion ſpirituelle. JESUS-CHRIST en nous diſpenſant de la circonciſion de la loi, ne nous oblige que plus étroitement à la circonciſion du cœur qui étoit la vérité de cette figure. Il ne nous offre & ne nous

donne le ſalut que par ce moyen & à cette condition. En un mot il n'eſt le Sauveur que des ames circonciſes. Rien n'eſt donc plus important au Chretien que de s'inſtruire à fond de ce que c'eſt que la circonciſion ſpirituelle, & de bien comprendre en quoi elle conſiſte & à quoi elle oblige.

III.

CHACUN conçoit aſſez en général que le mot de circonciſion ſignifiant retranchement, la circonciſion du cœur doit être le retranchement de ce qu'il y a de mauvais dans le cœur de l'homme: car Dieu n'oblige pas ſans doute à en retrancher ce qu'il y auroit de bon. Mais cette idée générale ne ſuffit pas pour nous la faire connoître, ni pour nous aider à la pratiquer.

Il faut donc y ajoûter, pour rendre cette idée plus particuliére & plus préciſe; que ce qu'il faut retrancher du cœur par la circonciſion, eſt l'amour du monde, l'amour des choſes temporelles, des choſes ſéculiéres, & en un mot, l'amour des créatures dans lequel l'homme ſe trouve en-

gagé dès ſa naiſſance; parce que ſe trouvant détourné de Dieu par le péché qu'il tire de ſon origine, il tâche de remplir par la joüiſſance des créatures le vuide effroyable qu'il ſent par la privation de ſon véritable bien: & le deſir de cette joüiſſance eſt ce qu'on apelle la cupidité ou la concupiſcence qui comprend généralement tout ce que la volonté peut aimer hors de Dieu. C'eſt auſſi ce que l'Apôtre ſaint Paul apelle *le corps du péché ou le corps des péchez*, & *dans le dépoüillement duquel* il nous enſeigne que *conſiſte la circonciſion du cœur.*

Ainſi être obligé à la pratique de la circonciſion ſpirituelle, c'eſt être obligé à combattre ſans ceſſe l'inclination qui nous porte à la jouiſſance de tous les objets de cette concupiſcence, ſoit ſpirituels ſoit corporels. Il n'eſt point permis à un Chretien de faire aucune tréve avec cet ennemi intérieur & domeſtique. Se livrer à lui, c'eſt ſe livrer à la mort; parce que le régne de la concupiſcence étant l'extinction de l'amour de Dieu, eſt proprement la mort de l'ame. Dieu ne régne dans le cœur que par

la deſtruction de l'empire de l'amour du monde, & ſi-tôt que l'amour du monde y régne, Dieu ceſſe d'y régner, c'eſt-à-dire, que l'ame ceſſe de vivre.

IV.

MAIS pour diſtinguer plus preciſément à quoi nous oblige ce retranchement de l'amour du monde & des inclinations de la concupiſcence, il faut ſuppoſer cette maxime indubitable fondée ſur la loi éternelle, *Que tout amour des créatures pour elles-mêmes, eſt mauvais & déréglé :* parce qu'il met ſa fin dans la créature & qu'il tend à joüir de ce qui n'eſt pas notre véritable bien. Mais il ne s'enſuit pas de là que tout uſage des créatures nous ſoit interdit : car on en peut uſer ſans les aimer, lorſqu'on en uſe ſimplement pour une fin que Dieu aprouve. En uſer de cette ſorte, c'eſt obeïr à Dieu, bien loin de violer ſes lois. Ainſi Dieu nous ayant commandé de conſerver notre vie, l'uſage réglé que nous faiſons des alimens dans cette vuë, n'eſt ni mauvais ni défendu : mais il faut pour cela que ce ſoit la néceſſité ſous la-

quelle on comprend l'utilité qui nous porte à cet uſage. Si-tôt que ces motifs ceſſent, comme on n'y eſt alors attiré que par le plaiſir, ou par un autre mauvais motif, comme, par exemple, par la curioſité ou la vanité, cet uſage devient illégitime ; & ce n'eſt plus proprement uſage, mais jouïſſance, c'eſt-à dire, que l'ame s'attache à la créature pour elle-même, & y met la fin de cette action. Etant donc défendu à un Chretien d'uſer d'aucune créature ſans néceſſité, la circonciſion du cœur l'oblige de rétrancher généralement les deſirs qui ne ſont point fondez ſur une véritable néceſſité. Je dis une véritable néceſſité. Car les néceſſitez imaginaires qui n'ont leur ſource que dans la concupiſcence même, ne ſont point de légitimes excuſes. Ainſi toutes les fauſſes maximes qui perſuadent aux gens du monde la néceſſité du luxe, de la magnificence dans les habits, dans les meubles, dans la table, ne les exente nullement de péché ; parce que ce qui les perſuade de ces maximes, c'eſt qu'ils ſont poſſédez de l'amour du monde.

Il en eſt de même de celles qui leur perſuadent la néceſſité des grans divertiſſemens, de la comédie, du jeu, de la vie oiſive, des viſites continuelles : car ce ſont toutes fauſſes néceſſitez qui ne naiſſent que de la corruption de leur cœur, & de l'averſion qu'ils ont pour les choſes ſérieuſes & raiſonnables, & pour la vie pénitente & laborieuſe qui eſt d'un devoir indiſpenſable.

V.

Le retranchement de tout uſage non néceſſaire des créatures s'étend déja extrémement loin, & oblige un Chretien à la privation d'une infinité de choſes qu'il ne pourroit rechercher que pour en joüir.

Mais voici encore un autre principe qui n'oblige pas à de moindres renoncemens. C'eſt que rien n'eſt proprement néceſſaire à l'homme que Dieu ; parce qu'il n'y a que Dieu qui ſoit le véritable bien de l'homme. Dieu eſt cet *unique néceſſaire* dont parle Jesus-Christ : *Porrò unum eſt neceſſarium : & c'eſt être trop avare*, dit ſaint Auguſtin, *que de ne s'en pas contenter :* Nimis *avarus eſt cui Deus*

Luc. 10. 42.

non ſufficit. S'il y a d'autres choſes que l'on nomme néceſſaires, elles ne le ſont que parce que Dieu nous commande de les conſerver. Il faut conſerver ſa vie, ſa ſanté, ſon bien, mais parce que Dieu l'ordonne & le veut. C'eſt ſa volonté qui rend toutes ces choſes néceſſaires. Ainſi quand la volonté de Dieu ſe déclare au contraire, & qu'il nous fait connoître par les événemens, qu'il veut que nous ſoyons privez de quelqu'une des choſes du monde, il nous oblige en même tems à renoncer à l'amour & au deſir de ces choſes; puiſque l'ordre de Dieu qui nous en prive, nous marque en même tems qu'elles ne nous ſont plus néceſſaires, & que nous ne pouvons les deſirer que par cupidité. On eſt donc obligé généralement d'accepter toutes les privations où Dieu nous reduit par les événemens qui nous marquent ſa volonté, quand ce ſeroit même la privation de la vie. La circonciſion du cœur s'étend à tout cela, & elle doit réprimer toutes les réſiſtances que la cupidité y pourroit faire.

VI.

Il eſt clair par là que la vertu chretienne conſiſtant principalement dans ce renoncement aux inclinations de la nature corrompuë, elle eſt au pouvoir de tout le monde, & que perſonne n'en eſt exclus que par ſa volonté. Si elle conſiſtoit dans des actions d'éclat qui euſſent beſoin d'inſtrumens & de moyens extérieurs, il n'y auroit que ceux qui en ſeroient pourvûs qui en fuſſent capables. S'il falloit, par exemple, pour être ſauvé faire de grandes aumônes, il n'y auroit que les riches qui le pourroient être. S'il falloit faire de grandes actions de généroſité pour la défenſe de la juſtice oprimée, il faudroit être en place & ſe trouver dans l'occaſion de les pratiquer. S'il falloit faire de grandes auſtéritez & de grans jeûnes, les foibles & les malades en ſeroient exclus. Mais perſonne ne peut dire qu'il ſoit empêché par aucune impuiſſance extérieure de renoncer à ſes inclinations, ni qu'il ne ſoit pas en état de pratiquer ce renoncement. Ainſi c'eſt une vertu de toutes conditions & de tous tems; & perſonne ne peut

dire qu'elle ne dépende pas de ſa volonté.

VII.

CETTE même conſideration peut auſſi ſervir à diminuer le ſcandale naturel qui s'éléve dans l'eſprit des perſonnes moins ſpirituelles par la vuë de l'état du monde, & du peu d'ordre qui y paroît dans la diſtribution des biens extérieurs, dont on voit tant de gens mal partagez, pendant que d'autres en ont beaucoup au delà du néceſſaire. Tout ce deſordre apparent diſparoît par ce principe. Car puiſqu'il n'eſt permis à perſonne de jouïr des créatures ni de les aimer, la poſſeſſion de ces biens ne peut être regardée comme un bien & un avantage pour ceux qui les ont. C'eſt au contraire un très grand danger pour eux & un grand obſtacle à leur ſalut. Il ne leur eſt pas permis de les aimer. Cependant il eſt difficile de ne les aimer pas quand on les a. On ſe fait des néceſſitez pour en juſtifier la jouïſſance : & ſouvent même on ne penſe pas à chercher des raiſons pour l'excuſer ; & l'on croit qu'il ſuffit d'avoir du bien pour le dépenſer à ce que l'on

veut. Mais tout cela n'eſt qu'une pure illuſion. Dieu ne rend perſonne maître de ſon ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre à perſonne de jouïr des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces néceſſitez imaginaires qui n'ont leur ſource que dans la vanité, la curioſité, ou dans l'amour du plaiſir. Les riches n'ont donc aucun avantage réel au-deſſus des pauvres par la poſſeſſion de leurs biens. Ils ne les ont reçus que pour en faire part à ceux qui en ont beſoin : & les pauvres, qui en ſont deſtituez, ne ſont privez d'aucune choſe vraiment néceſſaire. La privation des biens du monde les accoutume à renoncer aux plaiſirs & au faſte ; c'eſt-à-dire, qu'elle les approche du ſalut en leur facilitant la circonciſion ſpirituelle dans laquelle il conſiſte. Moins ils uſent des biens du monde, plus il leur eſt facile de ne les plus aimer, & par conſéquent de pratiquer la circonciſion du cœur.

Les riches ne peuvent uſer du monde que par néceſſité auſſi-bien que les pauvres. La régle eſt commune aux uns & aux autres. Mais comme la né-

ceſſité ne conſiſte pas dans un point précis, les néceſſitez des riches étant beaucoup plus étenduës & leur donnant lieu d'uſer beaucoup davantage des créatures, elles leur ſervent d'occaſion de s'y attacher, ce qui leur rend la circonciſion du cœur plus difficile. Les néceſſitez des pauvres ſont au-contraire beaucoup plus reſſerrées. Ils s'accoûtument à ſe paſſer de bien des choſes qui paroiſſent néceſſaires aux riches; & par cette accoûtumance ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils ſoient privez de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité & la charité. Car pourvû que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne conte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches: & quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra conte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté ſincére. Ils ne ſont donc privez que de l'éclat des aumônes & de la ſatisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'aprobation qu'elles attirent, & dans la reconnoiſſance de ceux à qui on

les fait ; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont privez que de ce qui en peut faire perdre tout le fruit : ce qui fait voir avec combien de vérité ſaint Auguſtin dit, que c'eſt aſſez que les richeſſes ne nuiſent pas, mais qu'elles ſont incapables de nous être véritablement utiles : *Ut non obſint ſatis eſt : nam prodeſſe non poſſunt.*

In Pſ. 85.

VIII.

MAIS peut-on nier, dira-t-on, que les pauvres ne manquent d'une infinité de choſes néceſſaires, comme d'alimens, de vêtemens, de remédes, de ſoulagemens dans les maladies ? Peut-on nier que chacun ne puiſſe être accablé par les calomnies & par les préventions, abandonné de tous ſes parens & de ſes amis ? il eſt vrai qu'on peut être privé de toutes ces choſes : mais il ne s'enſuit pas de là que l'on manque de quelque choſe de néceſſaire ; parce qu'il n'y a rien en tout cela de néceſſaire. Dêſlors que Dieu veut que nous en ſoyons privez, ces choſes ceſſent d'être néceſſaires, & Dieu nous tient lieu de tout. Tous les maux du monde ne ſauroient ſe terminer qu'à nous priver

de la vie. Or il n'eſt pas néceſſaire de vivre : il eſt au-contraire néceſſaire d'être privé de la vie temporelle pour être véritablement heureux. La mort du corps eſt pour ceux qui ſont à Dieu le commencement de leur bonheur, la ceſſation de leurs miſéres & de la ſource de leurs miſéres, qui eſt le péché. Quand on appelle donc toutes ces choſes néceſſaires, ce n'eſt qu'en parlant ſelon les idées populaires & communes; & en y enfermant l'ordre que Dieu nous donne de les conſerver & de nous les procurer, s'il nous eſt poſſible. Mais ſitôt que Dieu met quelqu'un hors d'état de les aquérir, elles ceſſent d'être néceſſaires, & l'on eſt obligé de ſe ſoumettre à la privation de toutes ces choſes. C'eſt un devoir & une partie de la circonciſion du cœur, à laquelle nous ſommes obligez : & nous n'y ſaurions manquer ſans avarice; car l'avarice s'étend à tous les biens auſquels on eſt obligé de renoncer. Ainſi, ſelon ſaint Auguſtin, on eſt avare à l'égard de la vie, quand on la voudroit retenir & conſerver contre l'ordre de Dieu.

Une ame bien ſoumiſe à la volonté de Dieu, bien dépouillée du deſir des choſes du monde, bien poſſédée de l'amour de Dieu & de ſa juſtice, a donc ſujet de vivre dans un grand repos à l'égard de toutes les choſes temporelles dont elle peut être privée. Car ou elle trouvera ce qui lui ſera néceſſaire par le ſoin raiſonnable que Dieu veut qu'elle emploie pour ſe le procurer, par l'aſſiſtance & la charité des autres, & par les autres reſſources que ſa providence lui fournit; & ces moyens lui tenant lieu de revenus & de richeſſes, elle ne manquera pas du néceſſaire: ou elle ne le trouvera pas; & cette privation la conduiſant à la mort du corps, Dieu lui marquera clairement par là que la vie du corps ne lui eſt plus néceſſaire. Il en eſt de même de tous les autres biens. Si on nous les ôte, Dieu nous fait connoître par là que nous n'en avons plus beſoin. Si l'on eſt privé de réputation, c'eſt que Dieu juge qu'elle ne nous eſt pas utile. Si l'on eſt abandonné par ſes parens & par ſes amis, ſi l'on eſt réduit à la ſolitude & à la privation des conſolations humaines, c'eſt que Dieu ju-

ge que nous pouvons nous paſſer de tout cela. Mais en récompenſe luiſeul nous tient lieu de tout. Au lieu de la vie temporelle, il nous donne l'éternelle. Au lieu d'alimens corruptibles, il nous raſſaſie de l'aliment incorruptible de la vérité & de la juſtice. Au lieu d'un petit nombre d'amis de la terre, il nous donne tous les Anges & tous les Saints. Au lieu de la gloire humaine fondée ſur l'eſtime de gens aveugles, il nous donne l'eſtime & l'amour invariable & ſolide de toute la céleſte Jéruſalem.

Ainſi un juſte eſt toujours dans l'abondance & dans la poſſeſſion de tous les vrais biens : & au contraire un amateur du monde, fût-il le plus grand roi de la terre, eſt toujours réduit à l'extrémité de la pauvreté ; puis qu'étant privé de Dieu, il eſt ſans lumiére, ſans aliment, ſans véritables amis ; il eſt dans la privation de tous les vrais biens ; il eſt l'objet du mépris des Anges & des Saints ; il eſt couvert de plaies, accablé de miſéres effectives, menacé de tous les maux, ſans ſupport & ſans reſſource.

IX.

Si l'on veut donc ſavoir à quoi le monde eſt bon ſelon le jugement que la vérité nous oblige d'en porter, il faut répondre en un mot qu'il eſt très-bon à quiter, à s'en dépouiller, & à en faire l'objet & la matiére de la circonciſion ſpirituelle & de la mortification chretienne. La jouïſſance du monde ne nous peut procurer que des plaiſirs petits, paſſagers, fades, miſérables, qui cauſent ou la mort ou au moins des maladies dangereuſes aux ames.

Mais la privation de la jouïſſance du monde eſt un bien, grand, ſtable, éternel. On en jouït même dês cette vie, parce qu'on jouït de la liberté & de la paix qu'elle procure, & de la force qu'elle donne contre les accidens inévitables de cette vie, qui ſont beaucoup moins durs aux ames mortifiées.

Il eſt étrange à combien peu de choſes ſe réduit la jouïſſance des créatures; combien peu un homme peut conſumer d'alimens, de vêtemens; le peu qu'il peut occuper de logement. Tout cela eſt renfermé dans des bornes trés-

étroites, quand on y comprendroit même tout ce que l'avidité du cœur humain y renferme.

Il n'en eſt pas de même de la privation. C'eſt un bien d'une étenduë vaſte & ſans bornes. On ne ſauroit jouïr que d'une tres-petite partie des créatures: mais on peut renoncer à la jouïſſance & au deſir de toutes les créatures. On ne ſauroit poſſéder qu'une petite partie du monde : on peut renoncer à tout le monde; & ce renoncement étant connu de Dieu, trouvera dans ſa magnificence une récompenſe proportionnée à cette étenduë.

Non ſeulement la privation des créatures eſt infiniment meilleure que la jouïſſance des créatures, qui eſt toujours mauvaiſe : mais elle eſt même beaucoup préférable à l'uſage le plus légitime qu'on en puiſſe faire. Car enfin cet uſage, quelque reglé qu'il puiſſe être, eſt toujours dangereux & affoibliſſant. Il attache l'ame aux créatures, & la diſpoſe à les aimer, à moins qu'elle ne travaille fortement à prévenir ces mauvaiſes ſuites. La privation des créatures au contraire a pour effet ordinaire de fortifier l'ame, de

la délivrer, de la guérir. Ainſi, comme cette uſage réglé des créatures a quelque étenduë & que l'on peut très-ſouvent ou ſe l'accorder légitimement ou s'en priver par mortification, par pénitence, & par la pratique de la circonciſion du cœur; la réflexion que nous devons faire dans ces occaſions, eſt que s'il eſt bon d'uſer de ces créatures, il eſt encore beaucoup meilleur de n'en uſer pas, & de s'en priver. C'eſt là le parti que la prudence chretienne nous devroit faire prendre le plus ordinairement. Et cela d'autant plus, que notre devoir n'eſt pas ſeulement de n'uſer des créatures que pour la néceſſité. (Ce n'eſt là que la tempérance à laquelle Adam même auroit été obligé :) mais la temperance des coupables eſt de s'en priver ſouvent par eſprit de pénitence pour en détacher leur ame, & pour réparer leurs fautes. Ce n'eſt pas un petit péché que de s'accorder toutes les commoditez qui peuvent paſſer pour néceſſaires ou pour utiles; parce que c'eſt un grand péché que de ne faire point de pénitence. Or la pénitence doit aller juſqu'à s'incommo-

der en ſe privant de beaucoup de choſes qui peuvent paſſer pour utiles, pourveu qu'elles ne ſoient pas abſolument néceſſaires à la conſervation de la vie.

Ainſi la circonciſion ſpirituelle à laquelle les Chretiens ſont obligez, ne conſiſte pas ſeulement à retrancher les déréglemens manifeſtes & les deſirs des choſes défenduës par les lois de Dieu. Elle ne conſiſte pas à renoncer ſeulement à l'uſage non néceſſaire des créatures; mais elle conſiſte auſſi à ſe priver par mortification & par pénitence de l'uſage légitime de quantité de choſes permiſes. Les bornes n'en ſont pas préciſément marquées, & il eſt difficile de les aſſigner au juſte. Mais ce qui eſt certain, eſt qu'une vie ſans mortification n'eſt point une vie chretienne, & que plus on en pratique, pourveu que ce ſoit avec diſcretion, plus on s'acquiert de mérites devant Dieu; plus on a de part au ſalut que JESUS-CHRIST eſt venu aporter au monde, qui n'eſt que pour les cœurs circoncis & mortifiez; & enfin plus on eſt véritablement heureux; parce que c'eſt le meilleur moyen

de ſe délivrer de l'amour des créatures, en quoi conſiſte le péché, la corruption & la miſére de l'homme.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE L'EPIPHANIE.

Cùm natus eſſet JESUS, &c. *Matth.* 2. 1. 12.

JESUS *étant né dans Bethléem, des Mages vinrent d'Orient à Jéruſalem; & ils demandérent: Où eſt le Roi des Juifs qui eſt nouvellement né?*

I.

IL y a quantité de raiſons & de circonſtances qui font que l'Egliſe nous propoſe les Mages comme des exemples & des modelles d'une foi parfaite, & comme des preuves illuſtres de la force de la grace. L'une des principales eſt, que c'eſt une des plus grandes foibleſſes des hommes de ne

s'attacher preſque jamais à la vérité par les lumiéres qu'ils y découvrent & d'avoir beſoin pour s'y affermir de l'aprobation des autres hommes. C'eſt là ce qui les raſſure & ce qui les ſoutient. Ils ſont toujours vacillans & flotans dans ce qu'ils penſent tout ſeuls : & rien ne leur eſt plus difficile que d'aller contre le torrent des opinions des autres, principalement s'ils ont lieu de prévoir que par ces ſentimens ils s'attireront la moquerie & les inſultes de tous ceux qui n'auront pas la même lumiére & les mêmes ſentimens qu'eux. C'eſt par là que l'on doit juger des difficultez que purent avoir les Mages à entreprendre ce voyage pour adorer ce nouveau Roy dont l'étoile miraculeuſe qu'ils voyoient, leur annonçoit la naiſſance. Car quels diſcours ne put-on point faire dans leur pays, lors qu'ils s'ouvrirent de ce deſſein ? Qui doute qu'on ne le traitât de viſion & de folie ? Voilà une étoile nouvelle. Donc il eſt né un Roi des Juifs. Cette conſéquence pouvoit-elle paroître probable ? Mais Balaam l'avoit prédit. Que de réponſes l'eſprit humain

ne pouvoit-il point faire à la prophétie de Balaam? Cependant la clarté de la lumiére intérieure que ces Mages avoient reçuë, ſe trouva plus forte que tous ces obſtacles. Elle les affermit contre tous ces diſcours. Elle les leur fit mépriſer. Elle ne leur donna pas une penſée ſtérile d'entreprendre ce voyage: mais elle leur en inſpira une réſolution effective.

II.

Il ſemble qu'aprés l'établiſſement de la foi par l'approbation & le conſentement des peuples, on dût être maintenant exent de cette tentation ſi dangereuſe que les Mages ont ſi généreuſement ſurmontée. Car tant s'en faut qu'il ſoit honteux dans le chriſtianiſme de croire en Jesus-Christ, qu'il n'y a rien de plus honteux que de n'y pas croire. Cependant ſi l'on regarde les choſes de plus prês, on trouvera que non ſeulement on n'y eſt pas entiérement exent de cette tentation; mais que c'eſt une des plus dangereuſes & des plus inévitables. A la vérité il n'eſt point honteux de croire les myſtéres ſpéculatifs: mais il y a quantité de véritez de pratique

que l'on ne ſauroit ſouvent croire ni obſerver ſans exciter les diſcours des hommes du monde, ſans ſe faire accuſer de ſingularité, & même de foibleſſe d'eſprit, pour ne pas dire de folie & de ſuperſtition. Le monde n'eſt pas devenu meilleur depuis le tems de ſaint Auguſtin. Cependant il nous réprésente ſouvent cette ſorte de tentation comme très-ordinaire & comme très-capable de nous détourner de la voie de Dieu. C'eſt une grande choſe, dit-il, d'être frapé continuellement des diſcours des gens du monde, & de ne s'écarter point de la voie des commandemens de Dieu. *Magnum donum eſt inter eorum verba verſari, & non excedere de itinere præceptorum Dei.* Il ne faut pas prétendre ſe pouvoir exenter de cette tentation, à-moins que de renoncer au deſir de faire progrès dans la piété. » Quand on commence, dit ce Pére, à vouloir avancer « dans la voie de Dieu, l'on commence « en même tems à être expoſé à la con- « tradiction des hommes qui s'y oppo- « ſent. Quiconque ne l'a pas encore « éprouvé, n'a pas commencé, comme « il faut, à faire progrès dans la piété. « *In Pſ. 118.*

Cùm cœperit homo chriſtianus cogitare proficere, incipit pati linguas adverſantium. Quicumque illas nondum paſſus eſt, nondum proficit.

Les uns ſe mêlent de lui donner des conſeils par amitié. Comment pourrez-vous faire, diſent-ils, ce que perſonne ne fait? *Et tu hoc facturus es quod nemo facit?* Les autres font ſemblant d'aprouuer en général ſon deſſein; mais tâchent de lui perſuader qu'il n'y réuſſira pas, que ce n'eſt plus le tems de vivre de cette ſorte. Si l'on n'attaque pas les régles générales, on en attaque l'aplication. On les combat par l'exemple de la multitude. Enfin il eſt fort rare qu'un homme puiſſe demeurer invariablement attaché aux régles de la juſtice, & aux maximes d'un déſintéreſſement vraiment chretien, ſans paſſer pour un homme ſingulier & imprudent, qui a des maximes outrées, & qui ſe fait de vains ſcrupules. Souvent même on s'attire la reputation d'être ambitieux, & d'avoir envie de ſe ſignaler par cette conduite.

III.

MAIS il ne faut pas ſeulement que

notre

notre foi ſoit au-deſſus des inſultes & des moqueries des hommes, il faut de plus qu'elle ſoit capable de ſurmonter les perſécutions qu'ils peuvent exciter contre nous, & qu'elle nous mette en état de ne point craindre les traverſes qu'ils nous peuvent cauſer. Car c'eſt auſſi une ſorte de tentation qui ne manquera guéres à ceux qui veulent ſérieuſement ſervir Dieu : & JESUS-CHRIST même qui la compare aux pluies, aux vents & aux torrens, témoigne qu'à moins qu'elle ne trouve la foi bâtie ſur la pierre ſolide, elle l'emporte & la renverſe. On ne diſtingue pas toujours ces pluies, ces vents, ces tempêtes. Il y en a de ſpirituelles & de cachées. Toutes les craintes humaines qui menacent les hommes de la perte de leur repos, de leurs biens, de leur établiſſement, & des autres traverſes qui leur peuvent être ſuſcitées, à moins qu'ils ne s'écartent de la juſtice & de la droiture, en font partie : & Dieu ne permet guéres que ceux qui le veulent ſervir en ſoient exents; parceque la voie qu'il a choiſie pour les perfectionner, eſt la patience. Il faut donc qu'un Chretien

s'attende & ſe prépare à ces épreuves, & qu'il acquierre la force de les ſoutenir, & de faire profeſſion de ſa foi & de ſon attache à la juſtice, malgré tout ce qu'il peut apréhender de la part des hommes. C'eſt cette foi qui paroît dans les Mages en un degré éminent. Car quelle force & quelle fermeté ne falloit-il point qu'ils euſſent pour aller demander hautement dans Jéruſalem à la vuë d'un roi auſſi politique & auſſi cruel qu'Hérodes, *où étoit le roi des Juifs nouvellement né?* Qui peut douter que ce ne fût la nouvelle la plus choquante qu'on put publier, & qu'ainſi elle ne fût capable d'attirer ſur ces Mages les effets les plus terribles de la vangeance d'Hérodes? Cependant les Mages ne craignent rien de ſa fureur; & Dieu, qui ſe contenta du ſacrifice qu'ils firent de leurs intérêts & même de leur vie pour rendre témoignage à ſa vérité, ſe ſervit de ſa politique même pour les mettre à couvert de ſa cruauté. Il crut pouvoir ſe ſervir utilement des Mages pour découvrir ce nouveau Roi, & pour le faire mourir: & il différa pour cela de leur témoigner ſon

reſſentiment. Ainſi Dieu renverſe ſouvent les effets des paſſions des hommes par leurs autres paſſions. Il les trompe par leur propre malice, & les empêche ainſi de s'oppoſer à l'exécution de ſes deſſeins.

IV.

Il eſt remarquable que Dieu ne voulut pas que les Mages trouvaſſent ni adoraſſent le Sauveur du monde par la ſeule direction de l'étoile. Il la fit diſparoître à leurs yeux, afin qu'ils fuſſent obligez de ſe réduire quelque tems à la conduite ordinaire, & de s'inſtruire du lieu où le Meſſie devoit naître par l'autorité viſible de l'Egliſe judaïque. Dieu a voulu marquer par là qu'il faut que toutes les lumiéres qu'il peut donner aux particuliers ſoient toujours ſoumiſes à l'autorité publique de l'Egliſe, & qu'on ne doit jamais ſe ſouſtraire à ſon jugement ſous prétexte de révélations, d'inſtincts & de mouvemens intérieurs. Il faut que toutes les voies extraordinaires ſoient réglées par l'autorité ordinaire & par les lumiéres de la foi; & l'on n'y doit déférer qu'autant qu'elles s'y trouvent conformes. Quel-

que expreſſe & manifeſte que fût la vocation de ſaint Paul, il fut néanmoins renvoyé à Ananie. Quoiqu'il n'eût point reçu ſon Evangile des hommes, l'Eſprit de Dieu l'obligea à en conferer avec les Apôtres qui avoient été apelez avant lui à l'Apoſtolat : & ſaint Auguſtin témoigne qu'on ne fut obligé de déférer à ſon témoignage que parce qu'il annonçoit la même doctrine que les Apôtres, & qu'il agiſſoit de concert avec eux. Il étoit donc de l'ordre de Dieu que les Mages après avoir vû l'étoile fuſſent encore aſſurez par la voix extérieure de l'Egliſe du lieu où ils devoient trouver *ce Roi nouvellement né*. Et tant s'en faut que Dieu ait deſaprouvé qu'ils ayent rendu cette déférence aux paſteurs ordinaires, qu'il les en récompenſa, en leur faiſant paroître de nouveau cette étoile miraculeuſe qui les avoit fait ſortir de leur pays. Les voies extraordinaires ne ſont que pour ſuppléer au defaut des moyens ordinaires. Les Mages étant dans un pays d'idolâtres, ne pouvoient être avertis de la naiſſance du Meſſie par des voies communes. Dieu leur fit donc pa-

roître cette étoile miraculeuſe. Mais quand ils furent en Judée, & qu'ils y purent aprendre le lieu où le Meſſie devoit naître, en conſultant ſur ce point les docteurs de la loi, Dieu voulut qu'ils ſe réduiſiſſent à ce moyen ordinaire. Enſuite quand il fallut diſcerner dans Bethléem même ce *Roi nouveau né*, les docteurs de la loi n'étant plus capables de les en inſtruire, Dieu y ſuppléa en leur redonnant la conduite de l'étoile, *qui s'arrêta*, comme il eſt dit dans l'Evangile, préciſément *ſur le lieu où étoit* JESUS-CHRIST.

V.

LA corruption du cœur des docteurs juifs & du peuple de Jéruſalem parut extrême, puiſqu'étant avertis avec tant d'éclat de la naiſſance de ce Roi, & étant très-inſtruits du lieu où il devoit naître par une tradition vivante, ils ne ſe mirent en aucun devoir de l'aller chercher. Ils négligérent cette nouvelle qui leur étoit ſi importante. Ils ne ſe mirent aucunement en peine ni de ſuivre les Mages, ni de s'informer de ce qu'ils avoient trouvé. Ils demeurérent comme au-

paravant tout occupez de leurs paſſions. C'eſt l'image de la plupart des Chretiens, & principalement de quantité de Paſteurs. Si les véritez de la Religion ſubſiſtent & ſe conſervent dans leurs eſprits, ce n'eſt pas pour eux : c'eſt pour quelques élus qui doivent s'en inſtruire par leur moyen, & être imitateurs de leur foi & non de leurs actions. Ils reſſemblent à ces eaux du batême qui purifient les ames de leurs ſouillures, en ſe chargeant de celles des corps. Ils ſont dépoſitaires de ces véritez pour le ſalut des autres, & pour leur propre condannation. Ce ſont des gens qui gardent les arrêts par leſquels ils ſeront livrez aux derniers ſupplices : & tant s'en faut que ces véritez ſoient pour eux des aides & des ſecours qui facilitent leur converſion, qu'elles en deviennent en quelque ſorte des empêchemens & des obſtacles, à cauſe de l'abus qu'ils en ont fait. Les véritez les plus capables de toucher les autres ont perdu leur force & leur efficace à leur égard, & ſe ſont en quelque ſorte émouſſées. Leur cœur s'y eſt rendu inſenſible par l'accoutumance. L'ame ne ſe réveille

que par les objets qui lui paroiſſent nouveaux : & c'eſt ce que ces véritez n'ont plus à l'égard de ceux qui les ont long-tems mépriſées. Ils ont contracté l'habitude de les mépriſer & de ne ſuivre que leurs paſſions : & cela continuë d'ordinaire juſqu'à la mort, à moins que Dieu n'arrête ce malheureux cours par des graces extraordinaires.

VI.

QUOIQU'IL y ait un grand nombre de paſteurs qui ſoient dans ce miſérable état, il ne faut pas croire néanmoins que Dieu ne ſauve perſonne par leur miniſtére. Les Mages furent fort bien inſtruits par les docteurs de Jéruſalem, quelque corrompus qu'ils fuſſent : & il arrive de même très-ſouvent que des fidelles ſont très-bien conduits dans la voie de Dieu par des paſteurs qui n'y marchent pas. Leurs lumiéres ſuffiſent pour la direction des autres, quoiqu'elles ne leur ſervent de rien. Ils ſont clair-voyans pour les autres, & aveugles pour eux-mêmes. Mais cela n'arrive pas à tous ceux qui les conſultent, & qui prennent conduite d'eux. Dieu permet au-con-

traire très-ſouvent qu'ils ſoient une occaſion de chute & de ſcandale à beaucoup de ceux dont ils ſont chargez, ou en ne les inſtruiſant point, ou en les inſtruiſant mal. Et c'eſt d'ordinaire la différente diſpoſition de ceux qui s'adreſſent à ces paſteurs, qui eſt cauſe de cet étrange diſcernement. Car on peut dire en un mot que les cœurs vraiment ſimples & vraiment ſincéres qui aiment & qui cherchent la vérité avec l'ardeur & le ſoin qu'elle mérite, ſont ordinairement bien conduits par les paſteurs les moins éclairez, & que les cœurs doubles qui cherchent à contenter leurs paſſions, ſont ſouvent trompez par les directeurs mêmes qui ont le plus de lumiére & d'onction: & c'eſt ce qui arrive par divers moyens & par diverſes cauſes qu'il eſt bon de remarquer.

VII.

PREMIEREMENT ceux qui cherchent ſincérement à ſe ſauver, demandent à Dieu avec grande ardeur qu'il leur faſſe diſcerner ceux à qui ils doivent s'adreſſer pour leur conduite. Ils ne prennent pas pour cela le premier-

venu. Ils cherchent de bonne-foi les plus habiles, & qui ſont le plus attachez aux régles de l'Egliſe. Les cœurs doubles au-contraire étant poſſédez d'un deſir ſecret de ſatisfaire leurs paſſions, ſe diſpenſent facilement de cette recherche. Ils craignent de rencontrer des directeurs qui les incommodent, & ils trouvent mille raiſons pour ſe contenter de ceux qui ne s'oposent point à leurs deſirs.

2. Les cœurs ſincéres portent toujours en conſultant un vrai deſir de connoître la vérité, qui ſe reconnoît clairement par la maniére dont ils conſultent : ce qui donne une grande liberté & une grande confiance aux directeurs à qui ils s'adreſſent, & auſquels ils ſe ſoumettent, de leur propoſer ce qu'ils jugent être de plus droit & de plus vrai ; parce qu'ils jugent que ces avis ſeront bien reçus. Au-contraire les eſprits doubles & corrompus font en quelque ſorte violence à ceux qu'ils conſultent, pour les attirer à ſeconder leurs inclinations. Ils courbent la régle dont ils ſe veulent ſervir. Ils ne découvrent qu'à demi les raiſons qui leur pourroient fai-

re donner l'avis dont ils ont de l'éloignement. Ils font paroître dans un grand jour toutes celles qui favorisent leurs inclinations. Ils font sentir au directeur que le moyen de leur plaire est de ne leur pas donner de certains conseils. Enfin ils font si bien par tous ces petits artifices, qu'ils réussissent à se tromper eux-mêmes en trompant ceux dont ils ne demandent avis que pour se flater de leur aprobation, & marcher ensuite, avec plus de confiance, dans la voie de leurs inclinations.

3. Souvent on ne consulte les directeurs que sur les choses à l'égard desquelles on est assez indifférent & dont on ne se soucie guéres, & l'on soustrait à leur conduite les principaux objets de ses attaches. On commence par les justifier à soi-même, & à les mettre hors du nombre des choses sur lesquelles on croit avoir besoin de l'avis d'autrui. Il se trouve une infinité de gens qui ne manquent point par une coutume louable en soi, à faire tous les jours l'oraison une ou deux fois, & qui font autant d'examens généraux & particuliers, qui font

des revuës tous les mois, des retraites tous les ans, qui communiquent avec leur directeur de leur avancement ſpirituel & de leurs principales paſſions, & qui malgré tous ces exercices & toutes ces pratiques très-ſaintes & très-propres à les avancer dans la piété, ne laiſſent pas de faire en ſorte que leurs principales attaches, leurs principales paſſions, leurs principales préventions quoiqu'aſſez viſibles en ſoi, échapent à toutes ces oraiſons, à tous ces examens, à toutes ces communications, qui n'ont point ainſi d'autre effet que de les confirmer davantage dans la voie où leur paſſion les a engagez. C'eſt ce qui n'arrive point aux cœurs ſimples & droits; parce qu'ils cherchent Dieu ſincérement, & qu'ils attirent ſa lumiére par la pureté de leur intention.

VIII.

Les Mages ayant donc été récompenſez dans Jéruſalem de la pureté de leur intention par la lumiére qu'ils y trouvérent, & ayant ainſi continué leur voyage & leur recherche, *l'étoile qu'ils avoient vuë en l'Orient leur parut de nouveau, & s'étant arrêtée* ſur *v.* 3.

l'étable de Bethléem, ils trouvérent par ce moyen ce nouveau Roi des Juifs qu'ils étoient venu adorer. Mais ce qui étoit la recompenſe de leur foi, en fut en même tems la plus forte épreuve. Car s'il y eut jamais rien de choquant ſelon les penſées humaines, ce fut l'état où ils trouvérent JESUS-CHRIST nouvellement né. Ils cherchoient un Roi & un Dieu, & ils trouvérent un enfant foible dans l'extrémité de la pauvreté & de la miſére, & ne donnant aucunes marques extérieures de ce qu'il étoit. Il eſt bien aiſé de n'être plus ſurpris de cet état aprés que ce que la foi nous oblige d'en croire, a été confirmé par toute la ſuite de la vie de JESUS-CHRIST, par ſes miracles, par ſa réſurrection, par l'établiſſement de ſon Egliſe, & que tout cela a plié tellement notre eſprit par une heureuſe habitude qu'il ne fait plus de réſiſtance à ces véritez. Mais il n'en étoit pas de même de ces Mages. Ils ne pouvoient être frapez d'aucun de ces grans objets. Leur foi n'étoit point aidée par le conſentement des peuples ni par l'accoutumance. La contrariété aparente de la majeſté,

de la puiſſance, & de la ſageſſe de Dieu, avec la pauvreté, l'impuiſſance, la privation aparente de raiſon qu'ils voyoient dans cet enfant, n'étoit point encore détruite par les lumiéres de la vraie Religion. Il falloit donc ou que Dieu leur donnât par lui-même toutes ces lumiéres, ou qu'il fortifiât leur foi à un tel point contre ces apparences, que ſans en pénétrer les raiſons ils ne laiſſaſſent pas de rendre une ſoumiſſion parfaite à ce que Dieu leur faiſoit connoître.

C'eſt ce qui nous doit donner une dévotion particuliére pour ces ſaints Mages. Car comme rien ne nous eſt plus important que de fortifier notre foi & de la rendre inébranlable, ils ſont ſans doute trés-puiſſans auprés de Dieu pour obtenir cette fermeté à ceux qui s'adreſſent à lui par leur interceſſion.

IX.

L'Evangile marque qu'ils témoignérent leur foi à Jesus-Christ *en ſe proſternant & en l'adorant.* Et comme ce proſternement du corps n'étoit que l'image de la diſpoſition de leur eſprit, il faut concevoir qu'ils

s'abaiſſérent & ſe proſternérent encore plus d'eſprit que de corps devant ce Dieu anéanti & humilié. Leur foi les fit renoncer à toutes les oppoſitions de leur raiſon, pour adorer cette conduite de Dieu. Ils reconnurent & confeſſérent que ce qu'*il y a en Dieu qui paroît foible & contraire à la* lumiére de la Sageſſe humaine, *eſt*, ſelon l'Apôtre, *plus fort & plus ſage que* la force & la ſageſſe de *tous les hommes* : & ils crurent que ce qu'ils voyoient, étoit d'autant plus digne de Dieu, qu'il leur étoit plus incompréhenſible.

Mais l'abaiſſement de leur cœur fut ſans doute auſſi réel & auſſi effectif que celui de leur eſprit. Le ſpectacle ſi étonnant d'un Dieu humilié, les perſuada de la néceſſité de s'humilier & de renoncer à l'orgueil ſi enraciné dans le cœur de l'homme.

Il n'y a que les humbles de cœur qui puiſſent adorer Jésus-Christ humble. Car adorer, c'eſt eſtimer, révérer, aimer ce qu'on adore. C'eſt le mettre au deſſus de ſoi & lui donner la préférence. Or un amateur des richeſſes, des grandeurs & de l'éclat

n'eſtime ni ne révére, ni n'aime la pauvreté & l'abaiſſement. Il ne préfére donc point à ſoi JESUS-CHRIST, en qui il les reconnoît : au contraire en faiſant pour ſoi-même un chois contraire au ſien il ſe préfére en ſageſſe à JESUS-CHRIST; & il ſe met au deſſus de lui, bien loin de l'adorer & de ſe ſoumettre à lui. Ainſi le monde eſt plein de gens qui mépriſent JESUS-CHRIST & qui s'eſtiment plus ſages que lui, puiſqu'il eſt rempli d'amateurs des richeſſes, du faſte, & des vanitez du monde. Il ne ſert de rien de dire qu'on avouë bien en général que la vie de JESUS-CHRIST eſt plus ſainte & plus parfaite que la nôtre, mais que l'on eſt trop foible pour l'imiter. Ce ſont des mots par leſquels on déguiſe ſon impiété. JESUS-CHRIST a choiſi la vie qu'il a menée, & il l'a préférée à toute autre non ſeulement pour lui, mais pour nous. C'a été pour nous en montrer l'exemple. Il l'a choiſie comme notre médecin, & pour nous apprendre que c'étoit là la voie de nous guérir de nos maladies. Quand donc on refuſe de marcher par cette voie, quand on n'en

a que de l'averſion & du mépris, quand on ſe mocque de ceux qui y marchent & qui ſe rendent par là imitateurs de JESUS-CHRIST, quand on n'eſtime & on ne louë que ceux qui n'y marchent pas & qui éclatent dans le monde, c'eſt ſe vouloir tromper ſoi-méme que de ne pas reconnoître dans cette diſpoſition de cœur & d'eſprit une oppoſition formelle au ſentiment de JESUS-CHRIST, & une préférence de l'eſprit du monde à celui de Dieu, de la ſageſſe du monde à la ſageſſe de Dieu.

Vide S. Aug. in pſ. 30.

A la vérité quand ces ſentimens d'orgueil & d'eſtime pour le monde ſont involontaires, quand on les ſent en ſoi & qu'on les condanne, quand on a une autre lumiére qui deſavouë tous ces jugemens, & que la volonté embraſſe ſincérement cette autre lumiére & la ſuit dans ſes actions, on peut dire alors comme ſaint Paul : *Je ſuis ſoumis* tout enſemble *& à la loi de Dieu ſelon l'eſprit, & à la loi du péché ſelon la chair.* Mais quand les actions volontaires & les involontaires ſont ſemblables, quand la volonté s'accorde avec la cupidité, on ne

Rom. 7. 25.

peut plus desavouer qu'on ne condamne & qu'on ne mépriſe réellement JESUS-CHRIST, de quelques termes qu'on ait ſoin de revêtir cette diſpoſition. Il faut donc croire que dans les ſaints Mages leur proſternement extérieur étoit joint avec une humiliation véritable de leur cœur à l'égard de tout ce qu'ils voyoient en JESUS-CHRIST; qu'ils ſoumirent véritablement toutes leurs lumiéres aux ſiennes; qu'ils entrérent dans ſes diſpoſitions; & qu'ils pratiquérent ce que ſaint Paul a dit depuis à tous les Chretiens : *Ayez les mêmes ſentimens que* JESUS-CHRIST.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, &c. *Rom.* 12. 1. 5.

Je vous conjure, mes freres, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, pour lui rendre un culte raisonnable & spirituel.

I.

LA charité pastorale & chretienne va à faire du bien des autres notre propre bien, & des maux des autres nos propres maux. Ainsi elle emploie les mêmes moyens pour eux que l'on a accoutumé d'employer pour se procurer les biens que l'on desire le plus pour soi-même. On n'en sauroit employer de plus efficace que des priéres, & des priéres fortes & redoublées

qui ſont marquées par le mot *d'obſécration* : & c'eſt celui dont uſe ſaint Paul envers les Romains, non pour obtenir pour ſoi-même quelque avantage, mais pour obtenir d'eux-mêmes leur propre ſalut & leur propre ſanctification. Eloquence divine que l'éloquence humaine ne ſauroit imiter que fauſſement ; parce que la cupidité ne ſe ſoucie guéres du bien des autres, & n'emploie, quand elle agit ſincérement, des priéres que pour ſoi. Mais comme la charité a des ſentimens inconnus à la cupidité, il n'eſt pas étrange qu'elle ait un langage que la cupidité ne puiſſe imiter que par déguiſement & par artifice.

II.

Il y a divers motifs qui nous doivent porter à rendre nos actions ſaintes. Elles le doivent être, parce qu'elles doivent être conformes à la loi de Dieu, qui en eſt la régle immuable. Elles le doivent être, parce que Jesus-Christ doit vivre en nous, & que ſon eſprit qui eſt l'eſprit de ſainteté les doit produire. Mais ſaint Paul emploie ici une autre raiſon qui n'eſt pas moins preſſante. C'eſt que

nous les devons offrir à Dieu en ſacrifice comme un hommage que nous devons au ſouverain-être & à la ſouveraine majeſté de Dieu, à qui toutes nos actions ſont duës par cette raiſon eſſencielle que nous ſommes faits pour lui, & qu'ainſi il n'y a rien que nous ne devions raporter à ſa gloire. Il faut donc que toutes nos actions ſoient des ſacrifices qui lui puiſſent être offerts, & par conſéquent il faut qu'elles ſoient ſaintes, pures, exentes de toute ſouïllure, & qu'elles ſoient offertes à Dieu par un culte véritable, ſpirituel, & intérieur. Il faut que ces hoſties ſoient vivantes, non ſeulement parce qu'il ne s'agit plus dans la loi nouvelle de lui offrir des animaux qui ſoient morts, comme les Juifs en offroient; mais parce qu'il faut qu'elles ſoient animées par l'eſprit de Dieu, qui eſt la vie & l'ame de nos actions. Ce ſont les concluſions que tire ſaint Paul dans cette Epitre. Concluſions juſtes & certaines qui n'ont rien de faux ni d'exagéré. Car la Religion chretienne eſt ſi grande, que toutes les figures les plus magnifiques n'égalent jamais la gran-

deur & la réalité des véritez qu'elle enſeigne.

III.

SAINT Paul pouvoit exhorter les Romains à faire des ſacrifices auſſi bien de leurs penſées & de leurs mouvemens intérieurs que des actions de leurs corps. Mais comme le mot de ſacrifice & de victime porte l'eſprit à concevoir quelque choſe d'extérieur qu'on offre à Dieu, il a mieux aimé ne le raporter qu'aux actions extérieures; mais auſſi il n'en excepte aucune. Il veut que tout ce qui ſe fait par le corps, ſoit un ſacrifice digne d'être offert à Dieu. Ainſi il veut que tous nos ſens lui ſoient conſacrez; que nos oreilles n'écoutent que ce qui peut contribuer à ſa gloire; que nos yeux ne voyent que pour lui, & ſe détournent de tous les objets qui pourroient affoiblir ſon amour en nous; que nos piez ne marchent que pour ſon ſervice; que nos mains n'agiſſent & ne travaillent que pour le glorifier; que notre bouche ne parle que pour l'honorer. Quiconque ſouſtrait à Dieu quelqu'une de ces actions, n'obſerve

point ce précepte de ſaint Paul. Il dérobe à Dieu une gloire qui lui appartient, & il faut qu'il croye par une trés-grande erreur qu'il eſt indépendant de Dieu dans cette action, puis qu'il s'imagine qu'elle n'eſt point duë à Dieu, & qu'il n'eſt pas obligé de la raporter à ſa gloire.

IV.

MAIS il ne ſuffit pas d'offrir ſes actions à Dieu de quelque maniére que ce ſoit, comme, par exemple, de les offrir par crainte, par intérêt: il faut les lui offrir par *un culte raiſonnable & ſpirituel*. C'eſt le ſens du terme Grec λογικὴν dont l'Apôtre s'eſt ſervi; c'eſt-à-dire, qu'il faut que ce culte faſſe partie de cette adoration *en eſprit & en vérité* qui fait le caractére de la loi nouvelle, ſelon l'Evangile. Il ne faut donc pas demander ſi on eſt obligé de raporter toutes ſes actions à Dieu par charité & par amour. La queſtion eſt decidée par ſaint Paul en pluſieurs endroits, & particuliérement dans celui-ci. Car il faut, ſelon lui, qu'elles faſſent partie du culte ſpirituel que nous devons à Dieu. Qui doute donc qu'il ne faille

qu'elles ayent la charité pour principe; puiſqu'on ne rend de culte à Dieu que par la charité: *Non colitur Deus niſi amando?*

V.

Ne vous conformez point au ſiécle préſent. v. 2.

Ce précepte que ſaint Paul donne à tous les Chretiens en la perſonne des Romains, eſt le plus difficile de la vie chretienne. Il ne commande pas de ſe retirer du monde, mais de *ne s'y pas conformer*; c'eſt-à-dire de n'aimer pas ce que le monde aime, & de ne faire pas ce qu'il fait. Il faut pour cela réſiſter à l'impreſſion de l'exemple & de la coûtume, & ſe tenir ferme contre le torrent du monde. Or pour concevoir la difficulté extrême de cette réſiſtance, il ne faut que conſidérer que les inſtructions qui ſe font par maniére d'inſtruction & à certaines heures du jour, réuſſiſſent d'ordinaire fort peu. Un maître enſeignera la morale à mille écoliers, un prédicateur prêchera les véritez chretiennes à dix mille auditeurs, & ils ne produiront peut-être ni l'un ni

l'autre aucun changement effectif que dans trois ou quatre perſonnes ; mais les impreſſions qui ſe font par maniére d'exemple & de coutume, ne manquent preſque jamais de réuſſir ; parce qu'elles ſe communiquent par tous les ſens, & que c'eſt une leçon qui ne diſcontinuë jamais. Ainſi ſi c'eſt la mode en un pays d'embraſſer un certain art, & une certaine profeſſion, cette impreſſion réuſſit en tous. On voit des peuples de maçons & d'autres de ſoldats, comme dit un auteur célebre.

Il en eſt de même des opinions & des inclinations communes. Elles ont une étrange force ſur l'ame, quand elles ſont aidées par la force de l'exemple de tout un peuple. Or ce torrent du monde ſi violent & ſi puiſſant dans ſes impreſſions, eſt directement oppoſé à toutes les inclinations chretiennes. On n'y aime, on n'y eſtime, on n'y béatifie que ce qu'un Chretien eſt obligé de mépriſer & de haïr. Ces inclinations du monde ſont marquées par tous les diſcours, toutes les actions & tout l'extérieur des gens du monde. Voilà ce qu'un Chre-

tien

tien qui y vit, doit ſoutenir. Il doit être comme un rocher battu continuellement des flots, & qui demeure immobile. C'eſt ce qui eſt renfermé dans le précepte de l'Apôtre: *Ne vous conformez pas au ſiécle.*

VI.

LA difficulté eſt encore devenuë beaucoup plus grande depuis le tems de ſaint Paul; parce que le monde même, ſans changer d'inclinations ni de maximes, n'a pas laiſſé de prendre le nom de Chretien, & de prétendre même aux récompenſes que la Religion promet. Ainſi il ſe trouve preſentement dans le chriſtianiſme une infinité de gens, qui ſans prétendre être déréglez, ne laiſſent pas d'être poſſédez de toutes les paſſions du monde; de courir aprés les honneurs, les établiſſemens, les plaiſirs, d'être enchantez de l'amour du préſent, de ne penſer point à l'avenir. S'ils retranchent certains déréglemens groſſiers, ils en pratiquent un grand nombre d'autres auſquels ils ôtent le nom de déréglement, & ils traitent même de haut en bas ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment. Or il eſt infini-

ment plus difficile de réſiſter à ces ſortes de vices que l'on fait paſſer pour n'être pas contraires à la piété, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chretiens s'uniſſent pour réſiſter aux derniers, & ſe ſoûtiennent les uns les autres; mais ces déréglemens plus cachez ſont reçus & embraſſez par le plus grand nombre des Chretiens. Ce ſont eux-mêmes qui font la foule & le nombre, & qui tâchent d'entraîner tous les autres dans les mêmes paſſions. Cependant il faut ou réſiſter ou périr. Il n'y a point de milieu. Car quiconque ſe conforme au monde, ſe pert avec le monde.

VII.

MAIS en quoi conſiſte cette conformité avec le monde dont il faut s'éloigner? Elle conſiſte en deux choſes; l'une dans certaines paſſions prémiéres, qui ſont la ſource des actions comme l'amour & l'eſtime des choſes préſentes, l'oubli des biens & des maux de l'autre vie, l'amour de l'éclat & des aiſes de la vie, le mépris de la baſſeſſe, de la pauvreté, de la vie obſcure; l'autre dans les conſéquences que le monde tire de ces premiéres paſſions qui

autoriſent ſouvent une infinité de crimes, auſquels on en a ôté le nom. Or les perſonnes qui vivant dans le monde ont encore quelque conſcience, ne s'apliquent guéres qu'à réſiſter à quelques-unes de ces conſéquences. Ils évitent certains moyens de s'avancer & de faire fortune, ils s'abſtiennent de certains divertiſſemens & de certains plaiſirs. Mais ils ne ſongent guéres à réſiſter aux prémiéres paſſions qui en ſont la ſource. Ils avalent donc à longs traits l'amour du monde & l'averſion de ce qu'il mépriſe; & cela ſuffit pour les perdre, puiſqu'un autre Apôtre nous dit nettement: *N'aimez point le monde ni ce qui eſt dans le monde.*

VIII.

La difficulté extrême de ne pas ſuccomber à l'impreſſion du monde, eſt ce qui a fait prendre à une infinité de Chretiens la réſolution de le quiter; & il eſt certain qu'il faut faire l'un ou l'autre, ou ſe ſouſtraire au monde, ou y réſiſter. Et comme la réſiſtance eſt ſouvent infiniment plus difficile que la fuite, il eſt clair que ſouvent la retraite du monde n'eſt pas tant un

conſeil de perfection qu'un devoir de néceſſité, comme ſaint Grégoire le Grand le dit en termes formels. Et il eſt clair de plus, que preſque toujours on doit regarder la retraite comme un adouciſſement des peines de la vie chretienne, & comme un ſoulagement de ce qu'il faudroit faire néceſſairement pour réſiſter à l'impreſſion continuelle du monde. Car il ne faut pas s'imaginer que cette reſiſtance ne coute rien, & qu'elle conſiſte dans un ſimple refus de conſentement. On ne ſauroit réſiſter à l'impreſſion du monde, que par la pratique de certains moyens. On ne réſiſte à ſa diſſipation, que par le recueillement. On ne réſiſte à ſes fauſſes maximes, qu'en ſe nourriſſant continuellement de la vérité & des maximes de l'Evangile. On ne réſiſte à ſes mauvaiſes paſſions, qu'en appliquant ſon ame à de bonnes. Or il eſt ſans doute plus difficile de pratiquer tout cela dans la vie du ſiécle & parmi le tumulte du monde, que de quiter une fois le monde & de s'en ſéparer pour toujours. De ſorte qu'il eſt aſſez difficile de comprendre com-

ment ceux qui n'ont pas la force de ſouffrir la retraite, peuvent avoir celle de vivre chretiennement dans le monde, quoique cela arrive quelquefois.

IX.

L'APÔTRE renferme ces moyens néceſſaires en tout état pour réſiſter à l'impreſſion du monde, dans ces paroles qu'il ajoûte : *Mais ſoyez transformez par le renouvellement de votre eſprit*; v. 1. c'eſt-à-dire, que comme le monde travaille avec une impétuoſité terrible à retracer en nous la forme du vieil homme, il veut que les Chretiens ne faſſent pas de leur côté de moindres efforts pour renouveller en eux la forme du nouveau, c'eſt-à-dire un eſprit & des ſentimens dignes du chriſtianiſme. C'eſt là la transformation continuelle qu'il nous preſcrit ; & le moyen qu'il nous en fournit, eſt le plus naturel & le plus juſte qu'on puiſſe trouver. C'eſt de *chercher* en toutes choſes *quelle eſt la volonté de Dieu, ce* v. 2. *qu'il aprouve, ce qu'il aime.* C'eſt-à-dire, que comme le monde nous fait connoître à tous momens ſes inclinations & ſes jugemens, nous devons auſſi à tous momens chercher ce que

Dieu juge bon & ce qu'il aime ; car tout ce qui eſt oppoſé au jugement de Dieu eſt faux, trompeur & déréglé. Le ſeul moyen que nous ayons de réſiſter à l'impreſſion du monde qui nous veut imprimer l'image de ſes inclinations, c'eſt donc d'imprimer fortement celles de Dieu dans nos cœurs. C'eſt un moyen difficile à pratiquer dans le monde : mais c'eſt un moyen unique & néceſſaire, & ſans lequel il y faut périr.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE.

I.

Il faut prendre d'abord trois considérations sur la manifestation de Jesus *aux docteurs à l'âge de douze ans, d'entre celles que l'on a faites sur les mystéres, page* 50.

Cùm factus esset Jesus annorum duodecim, &c. *Luc.* 2. 42. 52.

Lorsque Jesus *fut âgé de douze ans, &c,*

IV.

Jesus-Christ ayant passé par tous les âges pour les sanctifier tous & pour instruire ceux qui y sont de leurs devoirs, on doit considérer tout ce qu'il a fait dans son enfance & dans sa jeunesse comme la régle proposée

à tous ceux qui paſſent par ces âges, & qui ont un deſir ſincére de ſatisfaire à ce que Dieu y demande d'eux. Et comme il n'y a rien de plus remarquable que ce qu'il fit à l'âge de douze ans en demeurant à Jéruſalem dans le Temple à l'inſû de ſaint Joſeph & de la ſainte Vierge, pour écouter & interroger les docteurs de la loi, & ce qu'il répondit à la Vierge lorſqu'elle lui en fit des plaintes : il y faut faire une attention particuliére en cette rencontre; parce qu'il y a voulu inſtruire & les méres & les enfans de pluſieurs véritez importantes qui doivent être le fondement de leur conduite, & dont ils ne ſauroient s'écarter ſans manquer à ce qu'ils doivent à Dieu.

La premiére de ces véritez & qui eſt le fondement de toutes les autres, c'eſt qu'un enfant ne ſe doit pas conſidérer comme n'ayant qu'un pére & une mére, mais qu'il doit être perſuadé qu'outre ceux que la nature lui a donnez, il en a encore un autre à qui il apartient beaucoup plus, qu'à ceux qu'il a ſur la terre. Cela eſt vrai généralement de tous les enfans;

parce que les droits que Dieu a ſur eux en qualité de Créateur, les doivent rendre bien plus dépendans de lui, qu'ils ne le ſont de leurs péres & de leurs méres de la terre, & qu'ils doivent même, en qualité de créatures, regarder Dieu non ſeulement comme leur maître, mais auſſi comme leur pére, ſelon qu'il eſt dit : *N'eſt-ce pas lui qui eſt votre pére, qui vous a poſſédez, qui vous a faits, & qui vous a créez ?* Mais la vérité en paroît d'une maniére plus vive & plus claire dans tous les batiſez. Car ayant été reçus par le batême au nombre des enfans de Dieu, cette adoption divine doit ſans doute prévaloir infiniment à tous les droits de la nature. *Deut. 32. 6.*

V.

La ſeconde vérité qui eſt une ſuite de la prémiére, c'eſt que les péres & les méres doivent être perſuadez qu'ayant donné leurs enfans à Dieu en les offrant au batême, ils n'ont plus de droit ſur eux au préjudice de Dieu ; que toute leur autorité doit ceſſer en concurrence de celle de Dieu, & qu'ils ne doivent plus ſe conſidérer comme les maîtres de leurs enfans,

mais ſimplement comme chargez de leur éducation. Dieu en les recevant au nombre de ſes enfans, les a faits Princes, & ce ſont ces princes qu'il a commis à leur garde & à leurs ſoins. Ainſi ils ne ſont plus tant leurs péres & leurs méres que leurs Anges gardiens viſibles, & ils ſont obligez envers eux aux mêmes fonctions que les Anges gardiens exercent envers chacun de nous.

VI.

La troiſiéme vérité qui s'enſuit de là, eſt que n'y ayant rien de plus important aux enfans pour rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, que le chois d'un état dans lequel ils doivent paſſer leur vie; c'eſt Dieu, & non pas les péres & les méres de la terre, qui doit diſpoſer de ce chois. Et c'eſt ſa volonté qui en doit être la régle. De-là il s'enſuit deux autres véritez ſi importantes pour la conduite de la vie, que l'on peut dire que c'eſt le violement de ces deux véritez qui eſt la cauſe d'une grande partie des maux & des deſordres du monde. La premiére eſt qu'il n'eſt pas permis aux péres & aux méres de choiſir un

emploi & une vocation à leurs enfans ſans conſulter Dieu, ſans ſavoir s'il les y apelle, & ſans conſidérer autre choſe dans ce chois que des intérêts humains & des raiſons temporelles; qu'il n'eſt pas permis, par exemple, de deſtiner un de ſes enfans à l'Egliſe, l'autre aux charges du monde, l'un au mariage, l'autre à la Religion par la ſeule conſideration de l'âge, de la coutume, & des intérêts de famille; parce que l'un eſt l'aîné, l'autre le cadet; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point; parce qu'une fille eſt belle, & que l'autre ne l'eſt pas.

La ſeconde eſt qu'il n'eſt pas permis, lorſque Dieu ſe déclare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le ſervir dans l'Egliſe ou dans la Religion; qu'il n'eſt pas permis, dis-je, de s'oppoſer à ce chois de Dieu, & que bien loin de s'y opoſer, les péres & les méres ſont obligez de le favoriſer, de ſe croire honorez de cette vocation, & de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne la point troubler, & même pour la ſeconder.

VII.

Tout cela eſt compris dans cette parole que Jesus-Christ dit à
v. 49. la Vierge : *Ne ſçaviez-vous pas qu'il faut que je ſois occupé à ce qui regarde le ſervice de mon pére ?* Car cette maxime ne convient point tellement à Jesus-Christ, qu'elle ne regarde auſſi ceux à qui il a fait l'honneur de les recevoir pour ſes fréres en les rendant enfans adoptifs de Dieu. Il faut donc auſſi que ces enfans adoptifs ſoient occupez aux œuvres de leur pére céleſte : & par conſéquent les péres & les méres de la terre n'ont point droit de les apliquer à quoi ils veulent, ſans s'être informez de ce que Dieu demande d'eux ; & ils n'ont point droit non plus de les détourner de ſuivre la vocation à laquelle il paroît clairement que Dieu les deſtine. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de s'informer des raiſons que leurs enfans ont dans le chois où ils ſe portent. Mais aprés qu'ils auront reconnu par l'examen qu'ils feront des motifs de leurs enfans dans le chois d'une vocation, qu'ils cherchent ſincérement Dieu ; & que ſi c'eſt Dieu qui les

y apelle, il faut les abandonner à Dieu, & ne ſe pas opoſer à ſa volonté, comme la Vierge céda à ce que JESUS-CHRIST lui dit, qu'il étoit demeuré à Jéruſalem pour accomplir l'ordre de ſon pére.

VIII.

IL n'y a rien de plus juſte & de plus raiſonnable que ces régles : mais on peut dire qu'il n'y en a point de plus mal gardées, puiſque tous les péres & toutes les méres diſpoſent de leurs enfans par raport à certaines lois de famille que la phantaiſie a introduites. Il faut que pour avancer un aîné on mette la plupart des autres dans l'Egliſe ou dans des Religions. Il faut pourvoir cet aîné d'une charge, quoiqu'il en ſoit peut-être très-incapable ; c'eſt-à-dire qu'il faut, pour obéir au monde, diſpoſer de la vocation de ſes enfans, ſans conſulter autre choſe que des intérêts humains. C'eſt ce qui ſe pratique ordinairement, & cette pratique ruine la piété dans tous les états, en rempliſſant les compagnies de mauvais Magiſtrats, l'Egliſe de mauvais Miniſtres, les Religions de mauvaiſes Religieuſes. Car

le chois du genre de vie étant fait ſans que Dieu y ait part, Dieu prive ordinairement de ſa bénédiction ces entrepriſes téméraires; & ainſi ce ne ſont que multiplications de deſordres. On entre mal dans les emplois & dans les profeſſions, & l'on s'y conduit par le même eſprit qu'on y eſt entré. On entaſſe déréglement ſur déréglement, & il arrive ſouvent que les auteurs de ces malheureux engagemens ſont les premiers à en reſſentir les effets funeſtes; que ces enfans avancez au préjudice des autres après avoir été ingrats à Dieu, le ſont encore envers ceux qui les ont aimez ſi humainement; & que Dieu ne permet pas que ces péres & ces méres qui violent les droits qu'il a ſur les enfans, jouïſſent des droits qui leur apartiennent légitimement.

IX.

VOILA l'inſtruction importante que Dieu a renfermée dans la recherche que la Vierge fit de JESUS-CHRIST au temple, & dans la réponſe qu'il lui fit. Elle paroît forte: mais c'eſt qu'il parloit en ſa perſonne à tous les péres & à toutes les méres qui ſe-

roient par de mauvais motifs ce que la Vierge faiſoit par de bons. C'eſt à eux que s'adreſſoit ce reproche : *Eſt-ce que vous ignoriez, &c.* JESUS-CHRIST traite ſa mére comme une femme ordinaire, parce qu'il lui a voulu faire part de ſes rabaiſſemens, & que comme il a bien voulu porter, ſans péché, la figure des pécheurs, il a ſouffert auſſi que la Vierge, ſans péché, portât en quelques occaſions la figure des méres ordinaires, qui agiſſent par des vuës humaines, & qu'elle donnât lieu de lui dire ce qui ne convient qu'à ces autres méres. Mais la ſainte Vierge concevoit ſans peine l'intention & le ſens du langage de ſon Fils : & quand elle ne l'auroit pas conçu, elle auroit toujours été perſuadée de la vérité & de la juſtice de ſes paroles, & elle les auroit *conſervées dans ſon cœur* avec reſpect juſqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui en faire comprendre le ſens. Auſſi ne voit-on pas que dans aucun endroit où JESUS-CHRIST l'ait traittée avec une ſévérité apparente, elle ait jamais répliqué. Ce qui fait voir que lors même qu'elle commandoit à JESUS-CHRIST dans
v. 51.

les affaires de ſa famille, c'étoit uniquement pour lui obéir, & pour ſuivre ſa volonté ; qu'ainſi quoi que JESUS-CHRIST lui fût entiérement ſoumis, parce que l'état extérieur où il étoit, l'exigeoit : il y avoit en même tems dans cette ſacrée famille un autre ordre intérieur, ſelon lequel JESUS-CHRIST comme ſageſſe commandoit à Marie & à Joſeph; & étoit la régle de toutes leurs actions, & de toutes leurs paroles. C'eſt en cette maniére que ſe ſont paſſez les trente ans que JESUS-CHRIST a mené une vie particuliére & inconnuë.

Voyez les trois dernières conſidérations parmi celles des myſtéres en la demeure de JESUS-CHRIST *à Nazareth, page* 40.

SUR L'EPITRE DU II. DIMANCHE D'APRÊS L'EPIPHANIE.

Habentes donationes ſecundùm gratiam quæ data eſt nobis, &c. *Rom.* 12. 6. 16.

Comme nous avons tous des dons differens ſelon la grace qui nous a été donnée, &c.

I.

LE ſens de cette Epitre, pour être pleinement conçu, doit être joint avec la fin de celle du Dimanche précédent; & il réduit la vie chretienne à deux devoirs importans; l'un de ne s'attribuer point ce qu'on n'a point reçu de Dieu; l'autre d'uſer fidellement des dons qu'on en a reçus. Le premier de ces avis eſt contenu dans ces paroles de l'Epitre du Dimanche

Rom. 12. 3. précédent : *Je vous exhorte vous tous à ne vous point élever au delà de ce que vous devez, dans les ſentimens que vous avez de vous-mêmes ; mais de vous tenir dans les bornes de la modération, ſelon la meſure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous.*

Or qui conſidérera bien l'état du monde, trouvera facilement que toute la confuſion & tout le déſordre qui y régnent, ne viennent que du violement & du mépris de cét avis de l'Apôtre. Perſonne n'y borne preſque ſes prétentions. On ſe croit capable de tout, & l'on n'y ſonge point à ſe renfermer dans ce qu'on a reçu de Dieu. Perſonne ne craint de ſe charger de la conduite des autres. Chaque ſimple Prêtre voudroit être Paſteur. Chaque Paſteur voudroit être Evêque, & s'élever même s'il pouvoit au deſſus de cette dignité ſuprême. Il en eſt de même dans l'ordre du monde, & dans les charges ſéculieres. Elles demandent ſouvent de fort grans talens pour s'y engager en conſcience. Mais perſonne n'eſt empêché par là de s'y élever s'il le pouvoit. On ne conſulte que ſon ambition ou ſon intérêt : &

ce n'eſt que l'impuiſſance d'aller plus haut, qui retient les hommes dans un certain état. Nous étonnerons-nous après cela que tout ſoit déréglé dans le monde, puiſque preſque tous ceux qui y ſont, y ſont mal placez, & qu'ils y uſurpent preſque tous des miniſtéres que Dieu ne leur a point donnez? Chacun, ſelon l'Apôtre, devroit ſe renfermer dans ſon don, & ce devroit être la régle des emplois, & des miniſtéres du monde. Mais, au lieu de cela, chacun s'éleve le plus qu'il peut, & témoigne par là qu'il n'a point le don néceſſaire à cet état; puiſque ce don eſt toûjours accompagné de modération & d'humilité.

II.

Mais lors que l'eſprit de Dieu aura fait renoncer un Chretien à cet horrible déſordre, faut-il qu'il demeure les bras croiſez ſans employer ce que Dieu lui aura donné de talens? Non, s'il ne faut pas uſurper le don d'autrui, il ne faut pas auſſi négliger le ſien. Il ne s'agit que de le bien connoître, & de ne ſe ſervir pas pour le diſcerner des yeux de l'ambition & de l'amour-propre. La plupart du

monde n'eſt deſtiné qu'à être conduit & à obéir : mais dans cette vocation même il y a beaucoup de divers talens. Les uns ont le talent d'aſſiſter les pauvres, & de les inſtruire; les autres celui d'étouffer les différends & de pacifier les eſprits; les autres celui de ſecourir les malades. Dieu ne laiſſe guéres les Chretiens ſans quelque don: mais l'ambition fait négliger à la plupart celui qu'ils ont, pour aſpirer à ceux qu'ils n'ont pas. Ainſi ils tombent dans tous ces deux défauts, tout à la fois, & de négliger leur don, & d'uſurper celui d'autrui.

III.

Il paroît par là qu'une des plus grandes graces que Dieu puiſſe faire à un Chretien en cette vie, eſt de lui faire connoître ſa place, & de lui donner une forte volonté d'y demeurer. Il importe peu d'être dans une place haute ou baſſe, pourveu que ce ſoit la nôtre. Les plus baſſes même ſont les meilleures; parce qu'elles ſont moins expoſées aux vents & aux tempêtes. Quand on y eſt une fois établi, on n'a plus rien à faire qu'à s'acquiter avec fidélité des devoirs de

cet emploi : mais la plupart du monde a beſoin pour ſe remettre dans l'ordre & pour rentrer dans la voie de Dieu, de renoncer, au moins en eſprit, à la place qu'il a uſurpée. Il eſt vrai que ſouvent on ne peut exécuter ces changemens : mais il faut au moins que Dieu voye dans le fond du cœur qu'il n'y a que l'impuiſſance & des raiſons tirées de l'intérêt de l'Egliſe & du prochain, qui nous empêche de nous dépouïller de l'état où notre ambition nous a portez.

IV.

POUR ceux qui ont une juſte confiance d'être où Dieu les veut, ils n'ont plus, comme on a déja dit, qu'à marcher fidellement dans leur voie : & le reſte de cette épitre eſt deſtiné à les y aider. Car encore qu'il ne faille rien négliger dans le miniſtére que Dieu nous commet, il y a néanmoins certaines choſes capitales dans leſquelles notre fidélité doit particuliérement paroître. C'eſt ce que l'Apôtre marque dans la ſuite. Ce qu'il apelle *prophétie*, c'eſt le don d'éclaircir les ſecrets de l'Ecriture. Ce qu'il apelle *doctrine*, c'eſt le don d'expliquer clai-

rement les véritez chretiennes. Et ce qu'il apelle *exhortation*, c'eſt le don de porter efficacement ceux à qui l'on parle, à la pratique des bonnes-œuvres & à l'accompliſſement de leurs devoirs. Tous ces trois dons devroient être joints maintenant à l'office des prédicateurs & des paſteurs, quoique ce fuſſent autrefois des dons & des emplois différens. Les prédicateurs devroient être maintenant prophêtes, pour expliquer les ſecrets de l'Ecriture. Ils devroient être docteurs pour enſeigner aux peuples les véritez de la foi. Ils devroient avoir le don d'exhortation, pour les retirer des vices, & les porter à la pratique des vertus: & cependant ſouvent ils ne ſont rien moins que tout cela; parce qu'ils n'ont pas ſoin d'obſerver les conditions capitales marquées par ſaint Paul, comme néceſſaires à chacun de ces emplois.

Ils ne réglent point leurs explications de l'Ecriture, par l'analogie de la Foi, comme ſaint Paul l'ordonne aux prophêtes, en diſant: *que celui qui a reçu le don de prophétie*, en uſe *ſelon l'analogie* & la régle *de la foi*. Ils ne

propoſent ſouvent que des penſées d'imagination, qui ne ſont fondées ſur aucune vérité de l'Ecriture.

Ils ne ſont point docteurs, parce qu'ils n'ont pas pour but principal d'inſtruire les peuples des véritez de la foi, à l'égard tant des myſtéres que des préceptes; mais de faire paroître leur eſprit, leur éloquence, leur ſcience; & que tout ce qu'ils diſent des véritez chretiennes, eſt offuſqué & enſeveli par la multitude des paroles qui n'ont pour but que d'honorer le prédicateur, & non pas d'inſtruire les auditeurs.

Ils n'ont point *le don d'exhortation*; *v.* 8. parce que leurs diſcours ſont fades & inſipides par une affectation de bel eſprit; parce que l'art y paroît par tout, & qu'ils font voir clairement que tous leurs mouvemens ſont des mouvemens de declamateurs, des mouvemens contrefaits, & qui par là ſont incapables de toucher l'eſprit de ceux qui les écoutent. Ainſi quand ceux qui exerçent cet emploi, y ſeroient les mieux apellez du monde, ils ſont bien en danger d'être jugez de Dieu comme des profanateurs de ces mi-

niſtéres, parce qu'ils ne ſatisfont nullement à ce qu'ils ont d'eſſenciel, ſelon ſaint Paul.

V.

Que celui qui eſt apellé au miniſtére de l'Egliſe, s'attache à ſon miniſtére.

SAINT PAUL comprenant ſous le nom de *miniſtére*, tous les offices écléſiaſtiques, oblige par ces paroles ceux qui en ſont honorez de ne les pas regarder comme des dignitez ſans fonction, deſtinées ſeulement à honorer les hommes; mais comme des miniſtéres que l'on ne ſauroit exercer, comme il faut, qu'en ſatisfaiſant aux fonctions qui y ſont attachées: *ſive miniſterium in miniſtrando.* Ainſi cet Apôtre condanne particuliérement par ces paroles les miniſtres de l'Egliſe qui prétendent jouïr de l'honneur de leur ordre, ſans en faire les fonctions autrement que par cérémonie; les prêtres qui ne travaillent point à l'inſtruction des peuples ou à l'adminiſtration des ſacremens; les diacres & les autres miniſtres qui dédaignent les fonctions de leurs ordres, & qui font tout autre choſe que ce à

quoi

quoi ils ſont obligez par leur miniſtére. Il condanne ces Miniſtres de l'Egliſe qui quitent les fonctions ſpirituelles pour s'apliquer aux ſoins & à l'adminiſtration des choſes temporelles, qui ſe chargent d'emplois ſéculiers, & qui ont plus d'inclination & d'aplication pour les affaires du monde que pour celles de Dieu. Car il eſt clair que tous ces gens-là ne pratiquent point ce que dit ſaint Paul: *Que celui qui eſt apellé au miniſtére de l'Egliſe, s'attache à ſon miniſtére*; puiſqu'on ne les reconnoît pas pour miniſtres par les fonctions de leur miniſtére, mais par le faſte avec lequel ils paroiſſent, & par les reſpects qu'ils exigent.

VI.

Que celui qui a la conduite de ſes fréres, s'en aquite *avec vigilance.*

L'Apôtre marque par ces paroles, que la principale qualité d'un Paſteur & d'un ſupérieur écléſiaſtique, eſt la ſolicitude pour ceux qui lui ſont commis, qui le rend continuellement occupé de leurs beſoins, de leurs maux, de leurs dangers, & des remé-

des qu'on y peut aporter : & ce devoir si essenciel est en même tems si terrible, qu'il n'y a personne qui pût desirer d'être pasteur, s'il avoit dessein d'y satisfaire exactement. Car les maux & les dangers des ames sont en si grand nombre, ils sont d'une conséquence si etrange, il faut tant d'aplication & de lumiére pour les découvrir & pour y remédier, qu'il est difficile de comprendre comment un pasteur peut vivre & subsister, étant accablé d'un si grand poids. » Si nous » portions, dit saint Bernard, le sang » de JESUS-CHRIST, quelle attention & quelle solicitude n'aurions-nous pas pour éviter d'en répandre la » moindre goute ? Cependant JESUS-» CHRIST même, qui sait bien le prix » des choses, a préféré les ames à son » sang, puisqu'il a donné tout son sang » pour le sauver. Quel repos peut avoir le Gouverneur d'une place assiégée, quand il sait que les ennemis qui l'assiégent, forment tous les jours des desseins pour la surprendre, & que ceux de dedans ont mille intelligences avec eux pour la leur livrer ? C'est l'état où un pasteur qui a quelque lu

miére, doit ſe trouver. Il ſait que ces ames dont il eſt chargé, ſont attaquées par une multitude de démons, pleins d'artifices & d'adreſſes pour les perdre. Il ſait que la plupart de ces ames ont des intelligences avec eux, & qu'elles ne ſont occupées qu'à leur donner entrée & dans leur cœur & dans celui des autres. Il ſait qu'il ne s'agit pas moins que de l'éternité pour ceux qui s'y laiſſeront ſurprendre, & qui ſe livreront à eux. Voilà les objets de la ſolicitude d'un paſteur : & ces objets ſont diverſifiez en mille maniéres, parce que le démon attaque les ames par une infinité d'endroits. Si le paſteur ne voit rien de tout cela, il eſt aveugle & dépourvu de toute lumiére. S'il le voit ſans ſentiment, il eſt inſenſible & endurci ; & ainſi il eſt bien clair qu'il ne ſauroit s'aquiter de ſon miniſtére ſans cette ſolicitude que ſaint Paul lui recommande. Il eſt vrai qu'il y a une infinité de paſteurs, qui ne s'occupent guéres de ces ſoins, & qui ne s'apliquent qu'à jouïr tranquilement des petits avantages temporels qui ſont attachez à leur charge. Mais c'eſt qu'il y a beau-

coup de Paſteurs qui n'en ont ni l'eſprit ni les actions, & qui ſont plutôt des idoles que des paſteurs : *O paſtor & idolum.*

Zach. 11. 17.

VII.

Que celui qui fait l'aumône, la faſſe avec ſimplicité.

Ce paſſage s'entend de ceux qui étoient chargez de diſtribuer les biens communs des fidelles, comme les aumônes qu'on amaſſoit chaque Dimanche, & les autres charitez dont on rendoit l'Egliſe dépoſitaire, & que les fidelles aimoient mieux faire diſtribuer par l'Egliſe, que de les diſtribuer eux mêmes. Il ſe peut entendre par conſéquent de tout économe, de tout adminiſtrateur des lieux deſtinez au ſoulagement des pauvres, comme des hopitaux, & même de tout bénéficier, de tout collateur, de tout électeur. Car toutes ces perſonnes ſont chargées de donner aux particuliers un bien qui apartient à l'Egliſe. Les bénéficiers peuvent prendre à la vérité ce qui leur eſt néceſſaire ſur leur bénéfice : mais ils ne ſont que diſtributeurs du reſte. L'Apôtre marquant donc le devoir de toutes ces perſon

nes, & la qualité eſſencielle avec laquelle ils doivent accomplir leur miniſtére, les oblige de donner *avec ſimplicité*, c'eſt-à-dire, dans la ſeule vuë de Dieu, & dans l'unique deſſein de faire ſa volonté.

Toute autre vuë humaine qu'ils y pourroient ajoûter, comme de préférer leurs amis ou leurs parens, & ceux qui leur plaiſent, eſt une duplicité, & une recherche d'intérêt-propre; & par là voilà bien des queſtions décidées. On demande ſi un collateur de bénéfices peut préférer ſes amis & ſes parens à des étrangers plus dignes. Mais il eſt clair que la vuë ſimple de Dieu, & le deſir unique de le ſervir, préférera toujours les plus dignes. Si donc la qualité de parent ou d'ami change ce chois, ce ne peut être que par un intérêt humain, & par une duplicité contraire à ce que l'Apôtre preſcrit. On ne doit pas s'étonner que j'aye mis les collateurs, & les nominateurs des bénéfices entre les diſtributeurs des biens communs de l'Egliſe. Car tout bénéfice apartient à l'Egliſe. Le collateur n'en eſt que l'électeur, & il y doit choiſir celui

qu'il croit le plus propre à ſervir l'Egliſe. On peut reſoudre par le même principe cette autre queſtion : ſi un bénéficier peut préférer dans la diſtribution de ſes aumônes ſes parens ou ſes amis à des étrangers : car il eſt certain qu'il ne doit avoir que la vuë de Dieu dans cette diſtribution. Si donc ces qualitez n'entrent point dans cette vuë, & s'il eſt plus avantageux pour le ſervice de Dieu qu'il faſſe ſes aumônes à d'autres, elles ne peuvent tenir lieu que d'un intérêt particulier qui détruit la ſimplicité qui leur eſt preſcrite, & rend leur cœur double devant Dieu.

VIII.

Que celui qui exerce les œuvres de miſéricorde, le faſſe avec joie.

Saint Paul parle en cet endroit des aumônes volontaires que chaque fidelle faiſoit des biens qui lui apartenoient en propre ; la condition qu'il recommande pour les rendre agréables à Dieu, eſt qu'elles ſoient faites avec joie. En effet c'eſt un grand ſujet de joie que Dieu veuïlle bien ſe ſervir de nous pour aſſiſter ſes enfans ; qu'il

nous rende les inſtrumens de ſa providence; qu'il daigne bien accepter en payement de nos dettes des biens qui lui apartiennent. Car on peut bien dire que les biens particuliers que les hommes poſſédent, ſont à eux en propre à l'égard des autres hommes : mais on ne peut pas dire qu'ils ſoient à eux à l'égard de Dieu. Il ſe reſerve toujours ſur ces biens un domaine inaliénable, par lequel il les leur peut ôter quand il le veut. Il ne les leur donne même qu'à certaines conditions & avec certaines loix. S'ils ne les obſervent pas, ils en deviennent injuſtes poſſeſſeurs à l'égard de Dieu. Or l'une de ces loix eſt de donner leur ſuperflu aux pauvres. Quiconque le fait donc avec chagrin & avec triſteſſe, témoigne qu'il rend à Dieu, malgré lui, ce qu'il a reçu de lui à cette condition, & montre par là ſon ingratitude & ſon injuſtice : mais cela ſe doit entendre d'un chagrin volontaire. Car ſi une perſonne, lorſqu'il s'agit de ſe dépouiller des biens qu'il avoit comme incorporez à ſon être, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, en reſſentoit

quelque chagrin involontaire, & qu'il le condannât, & le ſurmontât par une volonté plus forte, ce chagrin, qui ne ſeroit qu'un effet de la concupiſcence, & non de la volonté, ne lui ſeroit point imputé, & n'empêcheroit pas qu'il ne pût faire ces aumônes avec joie; parce que cette joie dont parle l'Apôtre n'eſt pas une joie ſenſible, mais une joie de la partie ſupérieure qui ne conſiſte qu'en une forte réſolution d'obéir à Dieu.

IX.

Que votre charité ſoit ſincére & ſans déguiſement.

SAINT PAUL veut inſtruire par là les fidelles de la différence qu'il y a entre la charité chretienne & l'amitié ou la civilité humaine. Il n'y a rien de plus ſemblable à l'extérieur; & ſouvent même l'affection humaine eſt plus agiſſante & plus empreſſée que la charité. Mais ce qui les diſtingue c'eſt qu'il n'y a rien que de réel & de ſincére dans la charité; au lieu que le déguiſement fait d'ordinaire la plus grande partie des civilitez & des affections humaines. Elles ſont pour la

plupart outrées & exagérées. On fait ſemblant de n'y chercher que le bien des autres, & l'on n'y recherche que ſon intérêt, ſon avantage, ſon plaiſir. Ainſi quand ces intérêts humains viennent à manquer, l'amitié s'évanouït & le déguiſement ſe découvre. Ce que ſaint Paul preſcrit donc, c'eſt que la charité que nous avons pour nos fréres, ſoit toute ſolide, & qu'elle ſoit toute fondée ſur des raiſons immobiles, & qui ſubſiſtent toujours. Qui n'aime ſes fréres que pour Dieu, & qui ne conſidére que JESUS-CHRIST en eux, les aimera toujours conſtamment. Mais qui les aime pour des raiſons temporelles, ceſſera de les aimer, ſi-tôt que ces raiſons n'auront plus de lieu, ou plutôt il ne les aimoit point lorſqu'il faiſoit ſemblant de les aimer; parce qu'il avoit une vuë ſecrette de ſes propres-intérêts dans tous les offices qu'il leur rendoit. Qui retrancheroit ainſi tous les déguiſemens, toutes les recherches ſecrettes d'amour-propre des amitiez & des civilitez humaines, connoîtroit clairement qu'il n'en reſte preſque rien: mais la vraie charité ne recevroit point

de dommage par ce retranchement; parce qu'elle n'a rien que de réel & de ſincére.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRÊS L'EPIPHANIE.

Nuptiæ factæ ſunt in Cana Galilææ; & erat mater JESU ibi. *Joan.* 2. 1. 11.

Il ſe fit des noces à Cana en Galilée; & la mére de JESUS *y étoit.*

I.

JESUS-CHRIST unique ſanctificateur de tous les états a voulu honorer des noces de ſa préſence, pour faire voir que non-ſeulement il ne rejettoit pas le mariage, mais que c'étoit un des états dont l'Egliſe devoit être compoſée; que ceux qui s'y engageoient, n'étoient pas incapables de recevoir ſes bénédictions; & qu'enfin

il en devroit tirer une infinité d'élus. L'eſprit humain en s'attachant à un état plus grand & plus relevé en ſoi, ſe porte aſſez naturellement à mépriſer ceux qui ſont au-deſſous. L'eſprit de JESUS-CHRIST au-contraire en préférant les plus grans biens ne mépriſe pas les moindres. Outre que ce qui eſt par ſoi-même un moindre bien, en peut être un plus grand pour ceux qui l'embraſſent, & que Dieu peut élever par ſes graces ceux qui ſont dans un état rabaiſſé, plus haut que ceux qui ſont en des états plus élevez. La virginité eſt meilleure en ſoi que le mariage : mais une femme mariée humble, charitable, apliquée à ſes devoirs, prête de mourir pour JESUS-CHRIST, eſt meilleure qu'une vierge fiére, qui méne une vie tiéde & languiſſante. L'un des plus grans avantages de la virginité eſt de nous donner le moyen de nous appliquer à Dieu, & de nous débaraſſer des affaires du monde. Mais ſi elle ne produit point ces effets, & qu'une femme mariée ſoit plus occupée de Dieu & moins attachée au monde qu'une vierge, qui doute

qu'elle ne lui ſoit préférable ?

II.

JESUS-CHRIST non-ſeulement ne rejette pas les noces, mais il les choiſit pour y faire le premier de ſes miracles. Il choiſit de même aſſez ſouvent les états les plus petits de ſon Egliſe pour y faire les plus grans miracles de ſa grace. Il étoit juſte que cet état qui devoit être la pepiniére du chriſtianiſme, fût le premier ſanctifié par la preſence & la bénédiction de JESUS-CHRIST, & qu'étant le plus expoſé à être condanné par l'erreur & la fauſſe ſpiritualité, il fût ſoutenu & autoriſé par la vérité incarnée. JESUS-CHRIST étoit le défenſeur de toutes les véritez néceſſaires à ſon Egliſe. Or il n'eſt pas moins vrai que le mariage eſt de ſoi-même un état bon & permis à ceux qui n'ont pas d'engagement qui les empêche de l'embraſſer, qu'il eſt vrai que l'état de virginité eſt de ſoi-même préférable au mariage ; & ces deux véritez ne ſont pas moins eſſencielles à l'Egliſe, l'une que l'autre. Sans l'une elle n'auroit point l'ordre des perſonnes mariées qui lui fournit la plupart

de ſes enfans : ſans l'autre elle n'auroit point d'ordre des vierges, qui fait l'un de ſes principaux ornemens & dont elle tire la plupart de ſes miniſtres. JESUS-CHRIST a donc voulu ſe déclarer en faveur de tous ces deux ordres, & il commence par celui des perſonnes mariées, comme étant le plus commun, & duquel on auroit pu croire plus facilement qu'il auroit eu de l'éloignement.

III.

IL EST marqué expreſſément que la ſainte Vierge ſe trouva à ces noces, afin de nous aprendre que les noces chretiennes doivent être faites avec l'aprobation & la bénédiction de l'Egliſe, répréſentée par la Vierge, & qu'on n'entre bien dans cette union que par ſon autorité. Sans cela les noces ſeroient des unions illégitimes que JESUS-CHRIST ne pouvoit honorer par ſa préſence. Il ne les aprouve qu'à cette condition, & n'y peut en quelque ſorte être apelé qu'après la ſainte Vierge ; c'eſt-à-dire que Dieu ne peut autoriſer des noces comme de vrais mariages, ſi les perſonnes qui les contractent, n'y

ont obſervé exactement les lois de l'Egliſe. Ainſi depuis que le Concile de Trente a exigé la préſence du propre paſteur pour la validité des mariages, quiconque s'adreſſe à un autre & ſe contente de la bénédiction d'un prêtre étranger, ne contracte point un mariage valide; parce que l'Egliſe n'y a pas proprement été préſente, un miniſtre révolté contre elle & violant ſes lois n'étant pas l'Egliſe, mais un ennemi de l'Egliſe.

IV.

Il ne ſuffit pas néanmoins de recourir à l'autorité extérieure de l'Egliſe pour ſe marier ſelon Dieu, il faut encore y apeller Jesus-Christ & ſes diſciples; c'eſt-à-dire qu'il ne faut pas s'y porter par un eſprit profane & charnel, mais par l'eſprit de Jesus-Christ, & par les régles de ſa ſageſſe. Il faut le conſulter ſur ce grand engagement. Il n'y faut entrer que pour le ſervir, & n'avoir que lui en vuë dans le chois que l'on en fait. C'eſt par cette pureté d'intention qu'on apelle Jesus-Christ à ſes noces. Mais ſi on ne ſe conduit dans cet engagement que par des vuës

toutes humaines, toutes temporelles, toutes charnelles, ce ſera plûtôt le moien d'en éloigner JESUS-CHRIST que de l'y apeller: & l'on n'a pas lieu de s'attendre qu'il y donne la bénédiction de ſa grace, ni de prétendre qu'il remédie aux inconvéniens qui arrivent preſque néceſſairement dans les mariages, comme il remédia dans celui-ci au défaut du vin. Il eſt preſque inévitable qu'il n'arrive entre les perſonnes mariées des dégouts, des ennuis, des diſſentions. Mais la grace que JESUS-CHRIST donne à ceux qui l'ont apellé à leurs noces, les en délivre. Ou il empêche que ces inconveniens ne s'augmentent; ou il leur donne la force de les ſurmonter. Mais il n'en fait pas de même à l'égard de ceux qui ſe marient ſans ſon ordre, & qui contractant un engagement ſi important ſans le conſulter, lui témoignent par là qu'ils ne croient pas avoir beſoin de lui ni de ſon ſecours pour porter les difficultez de cet état. Car à moins qu'il n'uſe envers ces perſonnes d'une miſéricorde extraordinaire, il les laiſſe à eux-mêmes & à leurs paſſions; & il per-

met qu'ils tombent dans les inconvéniens qui ſont ſi fréquens dans les mariages, & qui font que ce qu'ils avoient crû être le moyen de ſe procurer un bonheur temporel, devient leur ſuplice dês ce monde même.

V.

MAIS JESUS-CHRIST n'a pas eu ſeulement deſſein d'aprouver par ſa préſence des noces communes : il a voulu de plus répréſenter en abrégé tout ce qu'il devoit faire dans le cours des ſiécles, & le grand ouvrage dont ſon Pére l'avoit chargé. Car qu'eſt-ce que l'Evangile prêché par tout le monde, ſoit par JESUS-CHRIST, ſoit par ſes diſciples, que des noces ſpirituelles que le Pére Eternel fait à ſon Fils ? Ce Fils eſt l'époux, & l'Egliſe qu'il eſt venu former dans le monde, & qu'il continuë de former par ſes miniſtres, eſt ſon épouſe. Toutes les ames qui compoſent cette Egliſe ſont épouſes & ne ſont qu'une épouſe : & le tems que JESUS-CHRIST emploie à les préparer à cette union divine & ſpirituelle qu'il veut avoir avec elles, eſt proprement le tems du feſtin des noces qui comprend, com-

me j'ai dit, tout le cours des siécles. Les époux du monde ne font que choisir leurs épouses: mais c'est JESUS-CHRIST qui forme la sienne & qui la rend digne de son chois: & ce qu'il fait pour la former, c'est qu'il *change l'eau en vin*; c'est-à-dire que la trouvant fade, insipide, sans force, sans vigueur, il la remplit de la force de son esprit. C'est ce qu'il a voulu marquer dans le premier de ses miracles & dans le commencement de la prédication de l'Evangile: & il n'a fait dans la suite que continuer de faire spirituellement ce qu'il fit alors d'une maniére sensible; c'est-à-dire qu'au lieu de changer l'eau en vin, il n'a fait que répandre la force de son esprit dans les cœurs des hommes destituez de toute vigueur & de toute vie. *v. 9.*

VI.

AFIN que l'image de ce qu'il devoit faire fût plus expresse, il voulut que ce fût la sainte Vierge qui lui représentât la nécessité où l'on se trouvoit dans ces noces par le défaut de vin, & qu'elle l'invitât ainsi à y remédier; pour marquer que c'est la sainte Vier-

ge qui dans la ſuite de la formation de l'Egliſe devoit ordinairement lui expoſer les néceſſitez des ames, & obtenir de lui les remédes dont elles ont beſoin. Et comme la Vierge eſt toûjours l'image de l'Egliſe ſelon les Péres, il nous apprend encore à conſidérer, dans cette priére de la Vierge, celles que l'Egliſe emploie pour le ſalut de chacun de ſes enfans. Car JESUS-CHRIST ne ſe porte à les favoriſer de ſes graces, à les ſoutenir dans leurs foibleſſes, à les remplir de force & de vertu, qu'y étant excité par les priéres de l'Egliſe. C'eſt ce qui nous oblige à avoir une confiance particuliére à l'interceſſion de la ſainte Vierge & à celle de l'Egliſe, à leur attribuer les graces dont il plaît à Dieu de nous favoriſer durant le feſtin des noces où nous ſommes apellez; c'eſt à dire, durant toute notre vie, qui eſt le tems de ce feſtin.

VII.

MAIS comme JESUS-CHRIST en donnant ſes graces par l'interceſſion de la ſainte Vierge, a principalement égard à la volonté éternelle de ſon pére qui les a deſtinées à certai-

nes perſonnes, quoi-que par certains moyens, il fait voir en rebutant en apparence ce que ſa mére lui avoit dit touchant le beſoin que l'on avoit de vin dans ces noces, que ſes graces dépendent principalement de l'ordre de ſon Pére, & que c'eſt cét ordre qu'il conſidére le plus en les donnant aux hommes. Car il faut que nôtre reconnoiſſance paſſe tellement par la Vierge & par l'Egliſe qui nous les obtiennent, qu'elle ſe termine à Dieu qui les donne ſelon ſes conſeils éternels, & qui les fait même demander par la Vierge & par l'Egliſe quand il veut les accorder. De ſorte que ce n'eſt point la Vierge comme ſimple créature, ce n'eſt point l'Egliſe conſidérée en elle-même qui obtient les graces de Dieu; c'eſt la Vierge & l'Egliſe conſidérées comme inſtrumens de Dieu, & comme pouſſées par ſon ſon eſprit à intercéder pour ceux à qui Dieu veut faire part de ſes graces. C'eſt ce qu'il veut dire par ces paroles: *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi? Mon heure n'eſt pas encore venuë*; c'eſt-à-dire, je n'ay point d'égard à vos inclinations humaines. Je ne re-

garde que l'ordre de mon Pére, que je n'exécuterai que dans ſon tems, ſans le prévenir d'un ſeul moment.

VIII.

La Vierge ne ſe trouble point par cette réponſe de Jesus-Christ, & bien loin de perdre l'eſpérance d'obtenir ce qu'elle avoit demandé, elle en conçut une nouvelle confiance qui lui fit dire à ceux qui ſervoient à ce
v. 52. feſtin, *qu'ils fiſſent tout ce que* Jesus *leur diroit.* Les ames ſpirituelles qui ſavent bien que Dieu n'a point deſſein de les mener dans ce monde par le chemin des proſpéritez temporelles, ni même des conſolations & des graces ſenſibles, ne s'étonnent point des maux, des adverſitez & des ſeichereſſes qu'elles éprouvent, quand elles ſe peuvent rendre témoignage de ne les avoir point attirées par leur négligence, ou par leur orgueil, & elles n'en perdent point l'eſpérance qui les ſoutient dans leurs priéres. Elles entendent le langage de Dieu, & ne concluënt point qu'il ſoit en colére contre elles de ce qu'il ne les favoriſe pas ſenſiblement. Elles vont leur chemin, ſans ſe troubler, par la prépa-

ration où elles ſont de recevoir tout de la main de Dieu, ſelon qu'il eſt dit par le Roi Prophête : *Je ſuis prêt, & ne ſuis point troublé.* Elles continuënt donc de marcher dans la voie de la foi nonobſtant ces rebuts. Elles s'excitent & excitent les autres à être fidelles à Dieu. Elles croiroient être téméraires, ſi elles expliquoient d'elles-mêmes les intentions de Dieu. Ainſi elles attendent en paix qu'il les explique lui-même par l'événement, comme la ſainte Vierge attendit en paix ce que JESUS-CHRIST vouloit faire, ſans ſe rebuter par ſa réponſe, dont elle prit admirablement le ſens ; parce que la pureté de ſon cœur le lui découvrit. *Pſ.* 118. 60.

IX.

COMME le vin ne marque pas ſeulement la grace oppoſée à l'état du péché figuré par l'eau, mais auſſi la ferveur de la dévotion oppoſée à la tiédeur & à la langueur de l'ame, ſaint Bernard a raiſon d'en conclure que Dieu nous a voulu inſtruire par le miracle que JESUS-CHRIST fit à la priére de ſa mére, que c'eſt à elle qu'il ſe faut particuliérement adreſſer

quand on ſe ſent abatu, & languiſſant. Car Marie a été le modelle accompli de la dévotion parfaite. Il a caché ſes autres vertus : mais il nous a découvert en elle un cœur toujours apliqué à la méditation des véritez de Dieu, une joie ſpirituelle en Dieu, & tous les autres caractéres de ce qu'on apelle dévotion. Elle eſt donc particuliérement la mére des perſonnes dévotes & apliquées à la contemplation des véritez de Dieu. Et comme elle a poſſédé cette grace dans le plus éminent degré que perſonne l'ait jamais euë, elle eſt plus capable que tous les autres Saints de l'obtenir à ceux qui recourent à ſon interceſſion.

Et c'eſt pourquoi auſſi l'Egliſe ordonne préſentement de l'invoquer par la priére de l'Ange au commencement de la récitation de l'Office, afin qu'elle nous obtienne cet *Eſprit de priére*, dont elle a été remplie, & qui a animé toute ſa vie.

Zach. 12. 10.

X.

Il eſt remarquable que lorſque Jesus-Christ voulut faire le miracle du changement de l'eau en vin, il

voulut convaincre auparavant les Miniſtres de ce feſtin que c'étoit de vraie eau, en les obligeant de remplir d'eau de grans vaſes qui étoient proche. C'eſt ainſi que Dieu a accoutumé d'agir ſur les ames avant que de les délivrer de leurs miſéres. Il les en veut convaincre, & il les y laiſſe, dit ſaint François de Sales, long-tems engluées, pour leur montrer que ce ne ſont pas des efforts humains, mais de ſa ſeule grace qu'elles en doivent attendre la délivrance. Toute la conduite de Dieu envers ceux qui ſont dans l'état que ſaint Auguſtin apelle *ſous la loi*, & qu'il oppoſe à celui de ceux qui ſont *ſous la grace*, a cette conviction pour fin. Dieu a deſſein de leur faire voir qu'ils ne peuvent trouver en eux-mêmes qu'une eau inſipide & deſtituée d'eſprit; qu'ils ne peuvent rien eſpérer de leur foibleſſe; qu'il faut, afin qu'ils ſoient délivrez de leurs maux, que cette eau ſoit changée en vin par un miracle de la grace, & que pour l'obtenir ils doivent être pleinement convaincus de leur foibleſſe.

XI.

Celui qui préſidoit au feſtin des

noces dit à l'époux, comme le remar-
v. 10. que l'Evangile, que les autres avoient accoutumé de faire paſſer le mauvais vin après le bon, lors que les conviez en ont perdu le diſcernement à force de boire, mais que pour lui il avoit gardé le bon juſqu'à la fin; parce que JESUS-CHRIST avoit changé cette eau en vin excellent. Et l'on peut conſidérer dans ces paroles l'image de deux ſortes de conduites dans le cours de la vie ſpirituelle; l'une humaine, & l'autre divine. La conduite humaine ſe remarque ordinairement en ceux qui faiſant profeſſion de dévotion font paroître beaucoup de ferveur au commencement, mais enſuite ſe relâchent peu à peu. On croit avoir de certains droits en vertu du long tems que l'on a emploié au ſervice de Dieu. On devient facile à ſe laiſſer aller à juger du prochain. On eſt moins circonſpect dans ſes paroles. On croit qu'il n'eſt plus tems de s'humilier, d'obéir, de recevoir encore conduite & lumiére des autres. Ainſi on perd peu à peu le diſcernement du bien, & l'on s'accoutume à une conduite toute humaine. Voilà ce que c'eſt que ce goût

ſpirituel

spirituel émouſſé, qui par l'effet de l'accoutumance ne diſcerne plus le mauvais vin du bon. Mais quand Dieu conduit une ame, & qu'il la veut élever à un haut degré de vertu, il garde le bon vin juſqu'à la fin. Bien loin qu'il permette le refroidiſſement des vertus, il les rend de plus en plus vives & animées. Les ames en vieilliſſant dans les exercices de piété, n'en deviennent que plus humbles, plus défiantes d'elles-mêmes, plus retenuës à l'égard du prochain, plus diſpoſées à tout bien. Voilà ce bon vin qu'il réſerve juſqu'à la fin : & c'eſt ce que nous devons bien demander à Dieu, afin qu'il ne permette pas que le vin que nous avons reçu de ſa bonté, perde ſa force, & que les exercices de piété, au lieu de nous fortifier, nous affoibliſſent, & nous faſſent tomber dans une vie toute humaine, qui ne ſoit ſoutenuë que par la coutume.

XII.

L'EVANGELISTE remarque qu'après ce miracle *les diſciples de* JESUS-CHRIST *crurent en lui.* Et chacun peut remarquer de même que les ames ne ſe convertiſſent guéres, & n'em-

braſſent le ſervice de Dieu que lorſqu'il a rempli certains vaſes choiſis d'une grace excellente qui inſpire la ferveur aux autres. Il n'y a que ces ames vivement touchées, ces vaiſſeaux choiſis & remplis de force & de vigueur, qui ſoient capables de toucher les autres. La plupart des prédicateurs doivent s'imputer le peu de fruit qu'ils font ſur leurs auditeurs. C'eſt que ce ne ſont que des vaſes pleins d'eau, & non de vin. Perſonne ne fait état de leurs paroles. On s'en divertit ſeulement. On en compare les agrémens & les beautez : mais on n'en veut point pour en boire ; & perſonne n'en prend ſérieuſement la réſolution de s'attacher à JESUS-CHRIST & de ſe rendre ſon diſciple.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE D'APRÈS L'EPIPHANIE.

Nolite esse prudentes apud vosmetipsos. *Rom.* 12. 16. 21.

Ne soyez point sages à vos propres yeux.

I.

LA Religion chretienne est tellement conforme à la raison, qu'elle ne condanne rien que la raison ne condanne & qui ne soit fondé sur la fausseté & l'illusion. C'est ce qui paroît dans les préceptes contenus dans cette épitre, quoique ce soient les plus relevez & les plus difficiles du christianisme. L'Apôtre nous défend, par exemple, *d'être sages & prudens à nos propres yeux :* mais il ne défend rien en cela que la raison ne condanne aussi comme une illusion grossiére.

Nous ne connoiſſons la vérité que par la lumiére que Dieu nous donne : & le divers partage qu'il en fait aux hommes, eſt ce qui fait qu'il y en a de plus intelligens les uns que les autres. Il ne nous ſeroit donc pas permis de nous glorifier dans cette lumiére, quand elle ſeroit capable de nous découvrir la vérité; puiſqu'elle apartient à Dieu, & non pas à nous. Mais de plus, la meſure que Dieu en donne à chaque homme, a beſoin d'être continuellement conduite & apliquée par la grace. Elle a beſoin que Dieu l'augmente en beaucoup d'occaſions pour lui faire découvrir tout ce qui eſt néceſſaire pour former un jugement véritable. A moins que de cela cette lumiére même ne ſeroit qu'un principe d'erreur. En nous faiſant éviter un inconvénient, elle nous engageroit dans un autre. Nous ſommes donc dans une totale dépendance de Dieu pour nous conduire avec ſageſſe. Sans lui nous ne pouvons que nous égarer. C'eſt en ſa lumiére & non en la nôtre que nous devons mettre notre confiance. Ainſi bien loin de nous regarder

comme prudens & ſages, nous dde vons nous conſidérer au-contraire comme des aveugles qui n'ont point d'autre moyen de marcher ſurement que celui de demander & de ſuivre la direction de Dieu. L'eſtime de notre propre lumiére ne peut donc venir que des ténebres de l'amour-propre qui nous apliquant trop à ce que nous connoiſſons, nous cache ce que nous ne connoiſſons pas, quoiqu'il ſoit infiniment plus vaſte & plus étendu. Ainſi la préſomtion qui fait que nous nous paroiſſons à nous-mêmes ſages & prudens, n'eſt en effet qu'une petiteſſe d'eſprit & de lumiére, & un jugement notoirement faux. Plus les hommes ont d'étenduë d'eſprit, plus ils connoiſſent combien ils ſont éloignez de ſavoir tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe conduire ſelon la vérité, & combien ils ont beſoin que Dieu les dirige lui-même & les aplique aux véritez qui doivent être les principes de leur conduite.

II.

Il en eſt de même de ce précepte de *ne rendre à perſonne mal pour mal.*

III.

On dira peut-être (car l'eſprit de vengeance ne manque guéres de prétextes) que ſi l'on laiſſe les méchans ſans punition, leur inſolence croîtra juſqu'à l'excês, & qu'il leur eſt même utile d'être ainſi reprimez par la crainte ; puiſque l'amour de la juſtice ne ſuffit pas pour les tenir dans leur devoir. Mais ces conſidérations qui ſont bonnes pour ceux qui ſont chargez du ſoin de la République, & qui ſont autoriſez par les lois de faire punir ceux qui la troublent, ne valent rien pour les particuliers qui ſont offenſez. Leur principal ſoin doit être de ſe garantir du plus grand de leurs dangers. Or leur plus grand danger eſt celui de perdre la charité par la colére, par la haine, & par l'eſprit de vengeance. S'ils avoient quelque lumiére, la condition de ceux qui les offenſent, n'exciteroit en eux que de la pitié. Qui ſe pourroit mettre en colére contre un homme, qui pour lui faire une égratignure, commenceroit par ſe percer à lui-même le cœur? Qui ne concevroit au-contraire

des mouvemens de compaſſion pour lui, & qui n'oublieroit par la vuë de ce grand mal, le petit mal qu'il en auroit reçu ? Or c'eſt ce qui arrive toujours quand un homme fait une injuſtice conſidérable à un autre. Il ſe prive toujours par là de la vie de l'ame; il renonce à ſon ſalut ; il ſe rend eſclave du démon. N'eſt-ce pas une dureté cruelle de ſonger à lui procurer encore d'autres maux que ceux qu'il s'eſt fait lui-même ?

IV.

Ayez ſoin de faire le bien, non ſeulement devant Dieu, mais auſſi devant tous les hommes. v. 17.

Ce précepte de l'Apôtre eſt d'une extrême importance & à l'égard de l'honneur de Dieu & à l'égard de la charité du prochain. Les vices des Chretiens étant expoſez à la vuë des hommes, les éloignent de la piété, & les portent, comme dit ſaint Paul, à *blaſphémer le nom de Dieu*, & à regarder le chriſtianiſme comme une Religion toute humaine qui n'a aucun avantage ſur les autres. L'honneur de Dieu eſt donc intéreſſé à

l'obſervation de ce précepte qui ordonne non-ſeulement de ne ſcandaliſer pas le prochain par de mauvaiſes actions, mais de l'édifier par de bonnes. Et la charité du prochain y eſt tellement attachée, que l'on peut dire que c'en eſt la plus générale, la plus importante, & la plus difficile partie. C'eſt la plus générale, parce qu'elle oblige toutes ſortes de perſonnes ſans exception, les grans, les petits, les pauvres, les riches, les ſavans, les ignorans. Tout le monde n'eſt pas en état de faire l'aumône aux autres, parce qu'il y en a bien qui ne ſont en état que de la recevoir eux-mêmes. Tous ne ſont pas capables d'inſtruire le prochain par leurs paroles; mais il n'y a perſonne qui ne le puiſſe édifier par de bonnes actions, & le porter à glorifier Dieu & à pratiquer la vertu. C'eſt une aumône ſpirituelle dont perſonne n'eſt incapable, & dont on a toûjours quand on le veut, un tréſor inépuiſable.

V.

Il eſt certain auſſi que l'édification du prochain eſt la plus importante de toutes les œuvres de charité,

parce que rien ne porte plus directement au mal, que les mauvais exemples, & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raiſons peuvent ſolliciter à l'un ou à l'autre ; mais l'exemple y entraîne par une force preſque invincible. C'eſt un fleuve qui nous porte, un torrent qui nous entraîne. » Malheur à toi, dit ſaint Auguſtin, » fleuve de la coutume des hommes, qui » fais tant de ravage parmi eux. *Va tibi, flumen humani moris.* Mais ce fleuve n'eſt pas moins puiſſant pour le bien quand il s'y porte. Il bannit entiérement certains vices. Il ôte toute la peine de certaines actions très-difficiles qui ſont paſſées en coutume. Ainſi il ne faut pas douter que dans les premiers tems du chriſtianiſme, lorſqu'il n'y avoit rien que d'édifiant dans la vie du commun des Chretiens, leur exemple n'ait autant ſervi qu'aucune autre choſe à y attirer les peuples.

Conf. 1. lib.

VI.

Il eſt vrai que la pratique de ce devoir dans toute ſa perfection eſt ſi difficile, qu'on peut dire qu'elle com-

prend le plus haut point de la vie chretienne. Car pour ne ſcandaliſer point le prochain, non ſeulement il ne faut expoſer aucun péché à ſes yeux, mais il faut ſuprimer devant lui toutes ſes humeurs & toutes ſes paſſions. Les paſſions ont toujours quelque choſe de contagieux. Elles impriment leur image dans l'eſprit de ceux qui les voyent, & cette image en excite de ſemblables. Ainſi l'édification du prochain demande qu'on paroiſſe toujours devant lui ſans humeur, ſans paſſion & ſans autre intérêt que celui de la juſtice. Elle demande auſſi qu'on ne lui parle jamais qu'avec vérité, & qu'on la lui rende aimable par la douceur. Elle demande qu'on lui faſſe voir dans les actions de ſa vie la pratique des régles qu'on lui propoſe, & qu'on ne ſe faſſe pas reprocher de parler d'une maniére & d'agir d'une autre. Il eſt clair qu'on ne ſauroit faire tout cela ſans une vertu trés-éminente. Mais l'on peut manquer fort diverſement à l'obſervation de ce précepte, & dans des choſes plus ou moins capitales & eſſencielles. Les ſcandales qu'on donne au prochain

ſont quelquefois des fautes capables de faire perdre la grace, & quelquefois ne ſont que des fautes vénielles. Cependant mortelles ou vénielles, on ne les doit jamais mépriſer. On doit toujours tendre à les éviter; & ce ſeroit une diſpoſition mortelle que d'être reſolu de ne faire aucun état des fautes vénielles & de n'y remédier jamais.

VII.

Vivez en paix, ſi cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous avec toutes ſortes de perſonnes. v. 18.

SAINT PAUL ajoûte au devoir de conſerver la paix avec tout le monde, cette condition, *ſi cela ſe peut*; parce qu'il n'eſt pas toûjours poſſible de la conſerver. Il y en a qui haïſſent la vérité & la juſtice. Et il ne les faut pas abandonner pour leur plaire. On eſt quelquefois obligé de réſiſter aux paſſions injuſtes des hommes, & ils s'en offenſent. Enfin JESUS-CHRIST a préparé ſes diſciples à ne prétendre pas être aimez du monde, puiſqu'il en a été lui-même haï. Cependant il ne laiſſe pas d'être vrai que la

plupart des querelles, des haines, des averſions, ſont attirées parce qu'on ne ſouffre pas aſſez des hommes ; qu'on ne les ménage pas aſſez ; qu'on ne leur témoigne pas aſſez d'égars ; qu'on n'a pas l'humilité de leur céder dans les choſes indifférentes ; qu'on les choque ſouvent par un air fier & par des réponſes dures. Et c'eſt pourquoi le Sage reléve ſi ſouvent la douceur dans les paroles, & la compare à l'*arbre de vie* : LINGUA *placabilis lignum vitæ*. Ce ſont ces cauſes de diviſions que l'Apôtre veut qu'on retranche : & ſi l'on les retranchoit bien, on ſeroit plus aſſuré que l'on n'eſt, que les contradictions des autres ſont des ſouffrances que la providence de Dieu nous a deſtinées, & non pas des maux que nôtre impatience & nôtre imprudence nous ont attirez. Prov. 15. 4.

VIII.

Ne vous vengez point vous-mêmes, mes très-chers fréres. v. 19.

L'APÔTRE ne défend point de ſe ſouſtraire autant que l'on peut à la violence des méchans. C'eſt une prudence raiſonnable & une eſpéce de cha-

rité envers eux. Il ne défend point auſſi d'employer des moyens doux & innocens pour les empécher de nous nuire : mais ce qu'il défend eſt de repouſſer le mal qu'ils nous veulent faire en leur en faiſant à eux-mêmes, & d'uſer pour cela de moyens violens qui reſſentent la vengeance. C'eſt le ſens du terme dont il s'eſt ſervi ; & les raiſons de ſa défenſe ſont trés-claires.

1. Ces moyens préviennent la juſtice de Dieu par une uſurpation ſacrilége. C'eſt pourquoi il ajoûte: *Mais donnez lieu à la colére, parce qu'il eſt écrit : C'eſt à moi que la vengeance eſt réſervée.*

2. Ces moyens aigriſſent d'ordinaire les paſſions de nos ennemis, au lieu que nous ſommes obligez de faire tout ce qu'il nous eſt poſſible pour les calmer.

3. Nous ne leur donnons point par là l'exemple de la patience chretienne que nous leur devons, & nous leur donnons lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs ennemis. Ainſi nous contribuons à leur endurciſſe-

nent, & nous leur cauſons infiniment plus de mal qu'ils ne nous en vouloient faire; puiſque leur injuſtice ne nous pouvoit nuire qu'à l'égard de quelques biens temporels, & que nous nuiſons à leur ame même qui auroit dû nous être plus chére que nos biens.

Enfin l'uſage de ces moyens nuit à toute la Religion, & la décrie comme propoſant une perfection en idée, qui n'eſt pas même ſuivie par ceux qui font profeſſion d'y être les plus attachez. Ainſi ces procédez violens deshonorent Dieu en deshonorant ſon Egliſe, de l'honneur de laquelle il eſt jaloux comme du ſien propre.

IX.

Nous jugeons & nous agiſſons dans le monde comme des enfans qu'on épouvente par des grimaces. Nous ne regardons que l'extérieur & le viſage de nos ennemis, & les marques de colére & de haine qui y paroiſſent: & cela ſuffit pour nous porter à l'impatience & à la colére. Mais que n'apprenons-nous des avares à mieux juger des choſes. Donnez à un avare dix mille écus, de quelque mauvaiſe

grace que vous le faſſiez, il ſera ravi du preſent qu'on lui aura fait. Il faudroit regarder de même ſi ce que nos ennemis nous font, ne nous eſt point véritablement utile, & s'il n'y a point du gain & du profit pour nôtre ame. Car en ce cas il eſt clair que malgré leur mauvaiſe humeur, nous nous en devons tenir obligez. C'eſt pourquoi quand l'Apôtre nous exhorte de *donner lieu à la colére*; c'eſt-à-dire, de ſouffrir les injures & les injuſtices des autres ſans les repouſſer: il nous exhorte à faire une action de ſageſſe & de prudence chretienne. Il y a bien plus à gagner dans ce parti qu'en tout autre. Souvent une ſouffrance humble & paiſible adoucit le cœur de ceux qui nous perſécutent. Et quand cela arrive, c'eſt un gain ineſtimable pour ceux qui ont la charité du prochain dans le cœur. Quand on ne les appaiſeroit pas, on ne les aigrit pas, & on leur épargne toutes les fautes qu'une paſſion aigrie leur pourroit faire commettre. Quand on ne leur ſerviroit de rien, on ſe ſert à ſoi-même. On pratique l'humilité, la douceur, la patience; & cela vaut mieux mille fois

que l'exemption de ce prétendu dommage qu'on en reçoit. Il n'eſt pas poſſible de rendre les hommes juſtes & raiſonnables en leur réſiſtant. C'eſt entreprendre une guerre ſans fin que de le tenter; mais il eſt poſſible en leur cédant de ſe conſerver la paix, la tranquilité de l'ame, & la jouïſſance de tous les biens qui nous doivent être précieux. Ainſi, ſans conſidérer toutes les autres raiſons, la ſeule prudence chretienne ſuffit pour nous faire prendre le parti de la patience, & pour nous convaincre que la colére, l'impatience, la réſiſtance, la vengeance ſont de faux partis qui ne font qu'augmenter nos maux au lieu d'y remédier.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRÊS L'EPIPHANIE.

Cùm descendisset JESUS de monte, &c. *Mat.* 8. 1. 12.

JESUS *étant descendu de la montagne, &c.*

I.

JESUS-CHRIST qui pouvoit faire toutes les merveilles qu'il eût voulu, a choisi les maladies des corps pour sujet ordinaire des miracles par lesquels il a prouvé sa mission; afin que toutes ses œuvres eussent le caractére de bonté & de miséricorde, & que ces guérisons opérées sur les corps, servissent d'image de celles qu'il avoit dessein d'opérer sur les ames, qui étoient son principal objet, & le vrai sujet de sa mission. Ainsi, comme

toutes les maladies des corps ſont des figures & des effets des péchez des hommes, la délivrance de ces maladies répréſente la délivrance des péchez que JESUS-CHRIST eſt venu mériter aux hommes, ſelon ces paroles de l'Ange à ſaint Joſeph : *Marie aura un fils que vous nommerez* JESUS; *parce que ce ſera lui qui ſauvera ſon peuple*, en le délivrant *de ſes péchez.* *Matth.* 1. 21.

Mais entre ces maladies figures de péchez, il n'y en a point qui en faſſent mieux connoître les qualitez que les deux qui ſe trouvent jointes dans cet Evangile, ſavoir la lépre & la paraliſie. La lépre, qui conſiſte dans la corruption de toute la maſſe du ſang, qui ſe répand par tout le corps, qui le défigure & le rend affreux, répréſente vivement la corruption que le péché a produite dans la nature; & la difformité extrême où il réduit les ames, l'horreur que Dieu en a & qu'il cauſe à tous ceux à qui il la fait vivement connoître. La ſéparation qu'on faiſoit des lépreux, l'impureté légale qui étoit jointe à leur état marquent le ſentiment qu'on doit avoir des pé-

chez. Enfin l'obligation de recourir au jugement des Prêtres qui étoit neceſſaire pour rétablir les lépreux dans la ſociété des Iſraëlites, eſt une figure de la rémiſſion des péchez que JESUS-CHRIST a donné pouvoir à ſon Egliſe d'accorder aux pénitens.

La paraliſie eſt auſſi une trés-vive image de l'état où le péché réduit l'ame en lui ôtant la force d'agir pour Dieu & de faire des œuvres de vie. De ſorte que comme un paralytique mourroit néceſſairement s'il n'étoit ſecouru par la charité des autres, les pécheurs périroient de même dans leurs péchez, s'ils n'étoient aidez par la charité de l'Egliſe qui leur obtient de Dieu quelque commencement de mouvement & de force, & les conduit par degrez à la guériſon parfaite. Ainſi il eſt bon de conſidérer, dans les circonſtances des deux miracles que JESUS-CHRIST fit ſur un lépreux & ſur un paralytique, celles qui doivent accompagner la guériſon ſpirituelle qu'il opére dans les ames.

II.

IL eſt dit du lépreux, qu'étant venu trouver JESUS-CHRIST, il l'adora; c'eſt-

à-dire, qu'il ſe proſterna à terre en lui diſant : *Seigneur, ſi vous le voulez, vous pouvez me guérir.* On voit dans cette image un rabaiſſement profond de l'ame, marqué par le proſternement de ce lépreux, & une priére animée par une foi vive marquée par les paroles que l'Evangile raporte.

L'abaiſſement de l'ame ſous Dieu doit précéder, & c'eſt de cette profondeur que les priéres des pénitens doivent commencer à s'élever à Dieu, ſelon ce que dit David : *Seigneur, je m'écrie vers vous du profond abîme où je ſuis.* Celui qui dit qu'il crie d'un lieu profond, connoît qu'il y eſt : & c'eſt le premier degré de la pénitence de connoître la profondeur de ſa chute & l'éloignement extrême qui ſépare le pécheur de Dieu. C'eſt de cet état d'humiliation, & de cét abatement de l'ame que doivent naître ſes priéres, comme celles que le lépreux fit à Jesus-Christ furent faites pendant qu'il étoit proſterné. Mais qu'il y a ſouvent de corps proſternez & en poſture d'adoration, qui ne ſont pas des ſignes d'une ame abatuë, & que cet abattement de l'ame eſt rare dans

Pſ. 129. 1.

la plupart des pénitens ! Qu'il y en a qui conſervent toute leur fierté, toute leur hauteur, toute leur pompe, tout leur luxe, dans leur prétenduë pénitence ! On ne voit pas ſeulement en eux les marques de pénitence qu'avoit Acab, quoi-que ſon humiliation ne fût qu'extérieure & ſuperficielle. Cependant on ſe proſterne devant les autels : mais Dieu demande des ames proſternées avec le corps ; & ainſi il n'accorde rien à ces humiliations contrefaites qui n'ont rien d'intérieur & de ſincére.

III.

v. 2. LA priére du lépreux eſt un excellent modelle de celles qu'un vrai pénitent doit faire à Dieu. *Seigneur*, dit-il, *ſi vous le voulez, vous pouvez me nettoyer de ma lépre.* Il reconnoît par là ſa corruption & ſa miſére ; & l'on ne doit pas douter qu'il ne la reconnut ſincérement. Il en deſire ardemment la guériſon. Il la demande humblement. Il reconnoît en JESUS-CHRIST la puiſſance de la lui accorder. Il tâche de le fléchir & de le toucher de compaſſion. Il ſembleroit d'abord que les pénitens ne manquent jamais d'a-

voir toutes ces qualitez : mais il s'en faut pourtant bien que cela ne ſoit ; & le commun de ceux qui demandent à Dieu le pardon de leurs péchez, ſont bien éloignez de le faire avec les diſpoſitions qui paroiſſent en ce lépreux.

Peu de perſonnes ſentent l'infection de leurs péchez, & en ont la juſte horreur qu'ils devroient avoir. Ils ſont au-contraire aſſez bien avec eux-mêmes, & à en juger par leurs actions qui ſont les vrais interprêtes de leur cœur, le péché leur paroît un fort petit mal. Ainſi il y en a peu qui deſirent ſincérement d'en être délivrez. Car ce deſir ſincére, s'ils l'avoient, les feroit entrer dans les moyens naturels de ſe procurer cette déliurance, & les feroit renoncer ſincérement à tout ce qui les peut retenir dans le péché.

Peu de perſonnes s'adreſſent avec confiance à Dieu ; & s'ils reconnoiſſent en général ſa toute-puiſſance, ils ne croyent pas en avoir beſoin pour changer de volonté. Ils croyent que cela eſt toujours tellement en leur pouvoir, qu'ils n'ont pas beſoin de

faire à Dieu pour cela des priéres particuliéres.

IV.

Il faut remarquer que le lépreux ne doutoit point de la puiſſance de Jesus-Christ, mais qu'il doutoit ſeulement de ſa volonté. *Seigneur, ſi vous le voulez, vous me pouvez guérir.* Il n'y a point de *ſi* dans la confeſſion de la puiſſance: *Vous pouvez me guérir.* Il y en a un à l'égard de la volonté; car il dit: *Si vous le voulez.* Il reconnoiſſoit par là que cette guériſon ne lui étoit point duë; qu'elle dépendoit de la pure volonté de Jesus-Christ; que Jesus-Christ avoit droit de la lui refuſer; & que lui n'en avoit aucun de s'en plaindre. Mais les pécheurs, dira-t-on, peuvent-ils douter ainſi de la volonté de Jesus-Christ? & n'ont-ils pas droit de ſuppoſer qu'il deſire plus leur ſalut qu'eux-mêmes, & qu'il a un fond infini de miſéricordes? C'eſt ce qu'il faut éclaircir.

Il eſt vrai qu'on a droit de ſuppoſer en Dieu un fond infini de miſéricordes, dont les pécheurs qui y ont recours, ne ſont jamais exclus; & l'on doit

doit ſuppoſer de même que JESUS-CHRIST offre à tous les pécheurs à qui il a donné connoiſſance de ſon Egliſe, des remédes à leurs pêchez, & il eſt prêt de leur accorder toutes les graces qu'ils lui demanderont comme il faut.

Il les prévient même de ſes graces, il frappe à la porte & au dehors par la voix de ſes miniſtres & par le ſpectacle du monde par lequel la bonté de Dieu qui y paroît de toutes parts, porte les pécheurs à la pénitence, ſelon ces paroles de ſaint Paul : *Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ?* Et au dedans où il luit comme Verbe, comme vérité, comme loi éternelle, & y fait toujours entendre en quelque degré la voix intérieure de ſa vérité qui rappelle les pécheurs à eux-mêmes & à leur conſcience. C'eſt ce qu'on voit dans cette exhortation du Prophête Iſaïe : *Pécheurs, rentrez dans votre cœur.* Il eſt au pouvoir des hommes de conſentir & de ſe joindre à cette lumiére & à cette chaleur de la ſageſſe qui les preſſe & les ſollicite de ſe convertir : *Poſſunt homines percipere ſa-*

Rom. 2. 4.

Iſa. 46. 8.

Auguſt. trat. 2. in Joan.

pientiam, ſi ſe illius luci ac calori admoverint, dit ſaint Auguſtin.

Mais il eſt vrai en même tems que toutes ces graces générales de JESUS-CHRIST pour le ſalut des pécheurs, ne les convertiſſent jamais actuellement à cauſe de la dureté de leur cœur. Dieu eſt très-prêt de leur accorder ſes graces les plus efficaces, s'ils recourent à lui comme il faut. Il les apelle à y recourir par les graces que nous avons marquées. Cependant ſans une miſéricorde plus particuliére, ou, comme parle ſaint Auguſtin, ſans une miſéricorde plus profonde, ces graces générales ſont toujours rejettées par les hommes, & l'attache aux choſes ſenſibles l'emporte toujours ſur ces objets ſpirituels.

Il faut donc pour les guérir actuellement une autre volonté de Dieu, une autre ſorte de grace que l'on ne peut plus dire générale, qu'il ne fait pas à tout le monde; & c'eſt celle dont ſaint Auguſtin dit; *Nous ſavons que la grace de Dieu n'eſt pas donnée à tous les hommes*: SCIMUS *gratiam Dei non omnibus hominibus dari*. Il faut que JESUS-CHRIST ait une vo-

lonté abſoluë & efficace de changer leur volonté. On a ſujet, quand on ſent de bons deſirs, d'eſpérer que ce divin Sauveur fera ce changement, & l'on doit faire tout ce que l'on peut, afin qu'il le faſſe, car il veut y être ſolicité.

Mais on ne ſe le peut promettre avec une aſſurance entiére, parce qu'on ne ſait point ſi nos priéres ſont aſſez pures pour le mériter. C'eſt de cette ſorte de volonté dont parloit le lépreux, lorſqu'il diſoit: *Seigneur, ſi vous le voulez, vous pouvez me guérir.* JESUS-CHRIST n'a pas à l'égard de tous cette volonté abſoluë & efficace de leur faire demander la guériſon de leurs ames & de leurs corps d'une maniére qui l'obtienne certainement. Cette volonté eſt une volonté particuliére. Il ne l'a pas pour tous, & il ne la doit à perſonne. C'eſt l'objet de l'eſpérance des Chretiens; c'eſt le ſujet de leurs priéres; mais c'eſt auſſi ce qui les tient dans un juſte tremblement juſqu'à la mort.

V.

ET par là il eſt clair que la puiſ-

ſance qu'il faut reconnoître en JESUS-CHRIST pour la guériſon de nos ames, n'eſt pas ſeulement de nous donner des moyens généraux de nous guérir; de nous donner la force & le pouvoir de guérir, ou le pouvoir de demander notre guériſon; mais c'eſt celle de nous guérir actuellement ou de nous faire demander efficacement la guériſon; ce qu'il fait en reformant notre volonté & en nous faiſant vouloir ce que nous ne voulions pas. Ce n'eſt pas reconnoître, autant qu'on doit, la puiſſance de JESUS-CHRIST, ni imiter la foi du lépreux, ſi l'on n'eſt perſuadé que JESUS-CHRIST diſpoſe de notre volonté comme il veut, & qu'il eſt plus maître de nous que nous-mêmes; Ce n'eſt pas reconnoître ſa foibleſſe, autant que l'on le doit, ſi l'on ne ſent que ſi Dieu ne nous change lui-même le cœur, nous ne changerons jamais, & que nous ne ferons qu'*amaſſer par la dureté & l'impénitence de notre cœur un tréſor de colére pour le jour de la colére.* Enfin c'eſt ignorer les vrais remédes dont nous avons beſoin, que de ne demander pas à Dieu une grace qui ſe rende maî-

treſſe de notre cœur, qui ſe l'aſſujettiſſe, qui *opére en nous la bonne volonté*, qui nous *faſſe marcher dans ſes commandemens*; ſelon cet oracle de l'Ecriture, *Je ferai que vous marchiez dans* la voie de *mes préceptes*; que de ne lui demander pas qu'*il crée en nous un cœur nouveau, un cœur pur*, opoſé à la lépre ſpirituelle, & qu'*il nous crée* par ce cœur nouveau *dans les bonnes-œuvres*: CREATI *in operibus bonis.*

Phil. 2. 13. *Ezech.* 36. 27. *Ezech.* 36. 26. *Pſ.* 50. 12. *Eph.* 2. 10.

VI.

CE ſont ces ſortes de priéres qui confeſſent pleinement la puiſſance de JESUS-CHRIST qui ſont propres à obtenir de ſa bonté cette réponſe favorable: *Je le veux, ſoyez guéri, ſoyez purifié.* Ce fut un grand miracle quand cette parole opéra ſur le corps du lépreux, ce qu'elle ſignifioit, & qu'elle le purifia en un moment de la corruption de la lépre: mais c'en eſt un beaucoup plus grand quand elle nettoye une ame de la lépre ſpirituelle, quand elle efface toutes les taches qui défiguroient la beauté de ce miroir où Dieu doit réluire comme le ſoleil dans un criſtal très-pur, ſelon la com-

v. 3.

paraiſon de ſainte Thérêſe. Toute notre vie doit être employée à obtenir cette parole ſi conſolante : *Je le veux, ſoyez purifié :* & nous ne ſaurions prendre une meilleure voye pour y engager JESUS-CHRIST, qu'en diſant avec le lépreux : *Seigneur, ſi vous le le voulez, vous pouvez me purifier.* C'eſt une priére qui doit être continuellement dans la bouche des pécheurs & des innocens ; parce que les uns & les autres doivent ſe conſidérer comme corrompus : & même les juſtes ont ſouvent un plus vif ſentiment de leur corruption que les pécheurs, parce qu'ils ont plus d'idée de la pureté que l'ame devroit avoir. Il faut que cette priére renferme une grande idée de la toute-puiſſance de la grace de JESUS-CHRIST. On la croit en général : mais on n'en a pas un ſentiment aſſez vif. Il y a dans le cœur une défiance ſecrete qui détruit notre eſpérance ; ce qui nous oblige de dire ſur ce point comme cet homme de l'Evangile qui diſoit à JESUS-CHRIST : *Je croi, Seigneur* ; mais *aidez-moi dans mon incredulité :* & comme les Apôtres : *Sei-*

Marc. 9. 23.

gneur, augmentez-nous la foi.

VII.

Gardez-vous bien de parler de ceci à perſonne. V. 4.

QUOIQUE cette précaution par laquelle JESUS-CHRIST étouffoit, autant qu'il pouvoit, la gloire de ſes miracles, ne lui fût aucunement néceſſaire pour éviter la vanité dont il étoit incapable, il avoit néanmoins de très-grandes raiſons d'en uſer. Car 1. elle aprend à tous ſes miniſtres à éviter l'éclat de leurs bonnes-œuvres comme un danger très-grand. Il eſt très-facile que le cœur s'éléve par la préſomption, lorſque les louanges des hommes ſe joignent au fond d'orgueil que nous avons toujours dans le cœur. Il n'y a donc que la grace de Dieu qui les puiſſe garantir de ce péril en faiſant qu'ils tâchent d'obſcurcir & de cacher tout le bien qu'ils font, autant que la charité le leur permet.

Mais JESUS-CHRIST avoit encore une autre raiſon qui le pouvoit regarder lui-même, & qui eſt encore d'une grande inſtruction pour ceux qui ſont dans l'exercice des bonnes-œuvres.

Directeurs, à tous les Supérieurs, & généralement à tous ceux qui occupent l'esprit des autres, d'éviter extrémement que ces personnes ne les regardent trop humainement; de réprimer ces attaches autant qu'ils peuvent; & de prendre bien garde que par leurs louanges indiscretes & par leurs autres actions, elles ne se rendent plus dépendantes d'eux que de Dieu, & ne lui raviſſent ainsi une partie de sa gloire, dont il déclare dans l'Ecriture qu'il est jaloux & qu'il ne *Isa.* 42. 8. souffrira point l'usurpation. Il est facile de voir la justice de cette réflexion: mais si l'on consultoit bien la conduite du commun des conducteurs & des personnes conduites, on trouveroit qu'il y en a très-peu qui ayent assez de soin de conserver les droits de Dieu & les intérêts de sa gloire.

VIII.

JESUS-CHRIST en obscurcissant sa propre gloire, ne dispense point ce lépreux de l'obéissance à la loi de Moïse, & il lui recommande au-contraire expressément de l'observer en se montrant aux prêtres, & les convainquant de sa guérison. *Sed vade, ostende te* *v.* 4.

défauts, & en altérant un autre.

C'eſt ce qui arrive néanmoins dans beaucoup de confeſſions. Car comme la plupart des pécheurs ne ſe connoiſſent point, ils ne ſe montrent point auſſi aux prêtres. Ils leur font des portraits d'eux-mêmes qui ne leur conviennent point & qui ne donnent ainſi aux prêtres aucune lumiére ſolide ſur leur état. C'eſt ce qui détruit le fruit de la plupart des remédes ordonnez par les prêtres, & qui fait voir combien il eſt important aux pénitens de tâcher de ſe connoître, & d'implorer la lumiére de Dieu pour cela; afin d'éviter dans leurs confeſſions ces faux portraits qui ne ſervent qu'à tromper les Confeſſeurs.

IX.

Offrez, ajoûte JESUS-CHRIST, *le preſent preſcrit par Moïſe, afin que cela leur ſerve de témoignage.* v. 4.

DIEU voulut dans l'ancienne loi que les lépreux fiſſent paroître au prêtre leur guériſon; & il ne commande pas moins dans la nouvelle aux pécheurs de faire connoître aux min iſ-

tres de l'Egliſe qu'ils ont quitté le péché. Car ſans cela les prêtres ne les peuvent regarder comme vraiment convertis. C'eſt aux prêtres à juger quelles preuves ils en doivent exiger ; & juſqu'où ils peuvent croire le témoignage que les pécheurs rendent d'eux-mêmes. Les preuves que les prêtres de l'ancienne loi exigeoient de ceux qui avoient été lépreux, étoient certaines : & cela doit aprendre aux miniſtres de l'Egliſe à n'être pas ſi faciles à croire que la lépre du péché ait ceſſé dans les ames, & qu'elles ayent une ferme volonté de le quiter. Car il y a bien des volontez inefficaces, & qui ne ſont que de ces deſirs, dont l'enfer eſt plein ſelon ſaint Bernard. Il faut bien ſe garder d'être de ces miniſtres de l'Egliſe que ſaint Grégoire accuſe d'une douceur exceſſive, *Nimis clementes noſtri temporis ſacerdotes*, & dont il dit » qu'ils ſont foibles par le relâchement de leur » vie, mais forts par leur témérité : *Qui converſatione infirmi ſunt, temeritate fortes :* qu'ils ont peine à ſe ſoutenir » eux-mêmes, & qu'ils ont la hardieſſe » de s'offrir pour porter les autres; qu'ils

Greg. in 1. Reg. l. 6. c. 2.

ſuccombent ſous leurs petits fardeaux & qu'ils veulent bien ſe charger des péchez des autres, dont le poids eſt ſi terrible.

X.

COMME on n'a pas le tems de parler ici avec étenduë de la foi du Centenier, & des louanges que JESUS-CHRIST lui a données dans l'Evangile de ce jour, on ſe contente de faire trois reflexions ſur trois véritez qui y ſont marquées.

1. La demande que ce Centenier fit faire à JESUS-CHRIST (car il ne demanda que par ſes amis) marque deux véritez importantes. La premiére, que ce n'eſt point prier moins véritablement que de prier par l'entremiſe des autres, & que c'eſt même une action d'humilité qui rend les priéres plus efficaces : qu'ainſi c'eſt une objection frivole que ce qu'alléguent les Religionnaires, que c'eſt faire tort à JESUS-CHRIST que de s'adreſſer aux Saints pour prier pour nous. Ce Centenier qui ne prioit que par ſes amis, faiſoit-il tort à JESUS-CHRIST? Ne lui témoignoit-il pas par là au-contraire ſon reſpect? Et

l'Evangéliſte n'a-t-il pas cru avoir droit de dire, qu'il vint trouver JESUS-CHRIST, parce que c'eſt la même choſe de le venir trouver ſoi-même, ou de lui adreſſer par reſpect d'autres perſonnes que l'on croit plus favorables & plus dignes d'être écoutées que ſoi-même?

La ſeconde vérité, c'eſt que quoique la demande du Centenier paroiſſe & temporelle & intéreſſée, puiſque ce qu'il demandoit étoit la guériſon de ſon ſerviteur; néanmoins ces ſortes de demandes étant faites par la charité, deviennent très-pures & très-deſintéreſſées. On peut demander par intérêt les choſes les plus ſpirituelles, & l'on peut demander ſans intérêt les choſes les plus temporelles. C'eſt la pureté du cœur & l'intention d'obéir à Dieu dans ce qu'il nous commande, qui purifie nos actions, & non la nature même des choſes qu'il commande.

XI.

CE que dit le Centenier ſur ce que JESUS-CHRIST promit de venir
v. 8. guérir ſon ſerviteur: *Seigneur, je ne ſuis pas digne que vous entriez dans ma*

maiſon, eſt dans la bouche de tous les Chretiens, & l'Egliſe leur fait uſer de ces paroles dans la plus ſacrée de toutes leurs actions, qui eſt la communion au corps de JESUS-CHRIST. Mais au lieu qu'elles marquoient dans le Centenier une diſpoſition excellente qui a mérité les louanges de JESUS-CHRIST, elles ne marquent ſouvent dans le commun des Chretiens qu'une diſpoſition três-commune qui n'en mérite ſouvent aucune. Cela fait voir qu'il ne faut point juger de la vertu ni par les paroles, ni par les actions extérieures. Ce ſont des ſignes équivoques qui peuvent marquer des diſpoſitions três-différentes. Il y a un certain fond dans le cœur qui n'eſt connu que de Dieu; & ſur lequel il juge de la vertu. Les plus communes actions peuvent être três-ſaintes & três-grandes par ce fond. Les plus grandes peuvent être três-petites, & les mêmes actions peuvent ſanctifier les uns & condanner les autres. Ne nous fions donc nullement à nos paroles ni à nos actions extérieures, parce que nous ne ſavons de quel fond elles procédent, ni ce que Dieu en juge.

Or il n'y a que lui qui en puiſſe bien juger.

XII.

CETTE parole du Centenier : *Je ne ſuis pas digne,* pourroit avoir une trés-grande étenduë, & nous donner lieu de pratiquer l'humilité en une infinité de rencontres, ſi nous étions auſſi pénétrez de notre indignité qu'elle eſt réelle & effective. Non ſeulement nous pourrions nous en ſervir à l'égard de toutes les graces de Dieu, mais auſſi à l'égard de tous ſes bienfaits temporels, tant ceux qu'il nous fait par lui-même, que ceux qu'il nous fait par le miniſtére des créatures. Un pécheur n'eſt digne de rien. Ainſi en nous regardant comme pécheurs, nous devons nous reconnoître indignes de tout. Nous ne ſommes dignes ni des faveurs de Dieu, ni de l'affection des hommes, ni de la vie même. Il n'y a point de bon traitement que nous puiſſions recevoir d'eux, qui ne nous donne lieu de dire que nous n'en ſommes pas dignes : & dans les plus mauvais nous pouvons dire avec vérité que nous ne ſommes pas dignes d'être mieux traitez. Ainſi

cette parole pourroit être pour nous une ſource de graces, en nous faiſant rentrer ſans ceſſe dans les ſentimens qui nous conviennent comme pécheurs. Mais hélas qu'il eſt à craindre que Dieu ne voie tout le contraire dans le cœur de la plupart des Chretiens ! Car, à en juger par leurs actions, on peut dire qu'ils s'eſtiment dignes de tout, & que leur cœur a cette réponſe toute formée : *J'en ſuis digne.* Leurs prétenſions ne ſont jamais arrêtées que par l'impuiſſance d'aller plus loin. Il n'y a guéres d'Eccléſiaſtiques qui ne ſe jugent dignes des plus hautes dignitez de l'Egliſe ; guéres de laïques qui ne ſe croient capables des plus grans emplois. Enfin, à en juger par leurs actions comme Dieu en juge, on peut dire qu'ils ont toujours cette parole dans le cœur : *Il n'y a rien dont je ne ſois digne.*

SUR L'EPITRE DU IV. DIMANCHE D'APRÊS L'EPIPHANIE.

Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis. *Rom.* 13. 8. 10.

Aquitez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on se doit toujours les uns aux autres.

I.

L'Apôtre renferme toute la solide piété dans la pratique de ces deux devoirs, 1. de ne rien devoir à personne; 2. d'aimer le prochain. Il comprend dans le premier tous les devoirs de justice, & dans le second tous les devoirs de charité. Celui qui ne doit rien à personne, satisfait à tout ce qu'il doit par justice au prochain. Autrement il lui demeureroit redevable des devoirs auxquels il ne

ſatisferoit pas : & celui qui aime le prochain, quoique demeurant toujours redevable de la charité, comme nous le dirons enſuite, ne laiſſe pas d'avoir accompli la loi. Il eſt très-utile de concevoir la piété ſous ces deux idées : & pour parler d'abord de la premiére, elle eſt particuliérement néceſſaire pour nous délivrer d'une illuſion fort ordinaire, qui met la piété dans certaines actions extérieures pratiquées avec attache, & la fait ſubſiſter avec l'omiſſion de pluſieurs devoirs importans.

Une femme ſe croira devote en faiſant de longues priéres, en paſſant les jours & les nuits à l'Egliſe pendant qu'elle néglige le ſoin qu'elle doit avoir de ſon mari, de ſes enfans, de ſes domeſtiques. Elle ne s'aquite donc pas par là de ce qu'elle doit à ſa famille, & par conſéquent elle péche contre la régle de l'Apôtre : *Aquitez-vous envers tous de tout ce que vous leur devez.*

Toutes les dévotions bizarres, déréglées, inégales, capricieuſes, ne viennent que de ce qu'on ne fait pas aſſez d'attention à ce précepte, & de

ce qu'on omet quelques-uns de ſes devoirs pour s'attacher aux autres avec paſſion. Ainſi pour pratiquer une dévotion ſolide & véritable, il faut que chacun s'efforce de connoître toutes les choſes auſquelles il eſt obligé tant en général qu'en particulier, & qu'il régle tellement ſa vie que perſonne n'ait ſujet de ſe plaindre qu'il manque à quelqu'un de ſes devoirs envers lui.

II.

Il doit généralement comprendre dans ces devoirs tout ce que les hommes peuvent exiger de lui, ſoit par un droit de juſtice fondé ſur des lois expreſſes, ſoit par une coutume établie. Il faut rendre, dit ſaint Paul en un autre endroit, *l'honneur à qui on doit l'honneur, le tribut à qui on doit le tribut.* Ainſi ce précepte comprend les devoirs mêmes de civilité établis parmi les hommes : parce que c'eſt une eſpéce d'honneur qu'on leur doit dont l'omiſſion les choque. Il y a pourtant cette différence entre ces devoirs de pure civilité & ceux qui ſont de juſtice, qu'on ſe peut quelquefois diſpenſer des civilitez

Rom. 13. 7.

trop incommodes, & qui nous engageroient avec le monde, comme les visites frequentes; au lieu que dans les devoirs de justice, il faut suivre les lois établies & y satisfaire exactement.

III.

L'Apôtre distingue les devoirs de charité de ceux de justice, en ce qu'à l'égard des devoirs de justice il veut qu'on s'en aquite si parfaitement, qu'après s'en être aquité on n'en demeure plus redevable. Mais à l'égard des devoirs de charité, on ne sauroit, selon lui, s'en aquiter d'une telle sorte qu'on puisse regarder cette dette comme entiérement payée. *La charité*, dit saint Augustin, *est une dette qui est toujours duë, & n'est jamais entiérement payée.* Caritas *semper debetur, & nunquam exolvitur.* Il y en a trois raisons essencielles.

La premiére est, que comme on doit au prochain un amour continuel, ce qu'on lui témoigne d'affection, satisfait bien pour le tems auquel on le lui témoigne, mais n'empêche pas que pour le tems d'après on n'ait une nouvelle obligation de l'aimer, à la-

quelle il faut de nouveau ſatisfaire. C'eſt ſaint Auguſtin qui aporte cette raiſon pour montrer que la charité eſt toujours duë.

La ſeconde eſt, qu'en aimant le prochain nous contractons une nouvelle obligation de l'aimer encore davantage. Car cette action de charité que nous pratiquons envers lui, eſt une nouvelle grace que nous recevons de Dieu, & par conſéquent une nouvelle obligation d'aimer Dieu & le prochain.

La troiſiéme raiſon eſt que nous ne devons pas prétendre pouvoir ſatisfaire à tout l'amour que nous devons à Jesus-Christ. A quelque degré que nous le portions, nous lui en devons beaucoup davantage : & ſes bienfaits étant infinis ne peuvent jamais être égalez par notre reconnoiſſance. Or il a laiſſé le prochain dépoſitaire des droits qu'il a ſur nous. Ce que nous lui donnons, il le conte pour reçu par lui-même. Ce que nous lui refuſons, il s'en attribuë à lui-même le refus. *Autant de fois*, dit-il, *que vous avez rendu des devoirs de charité à l'un des plus petits de mes fréres, c'eſt*

Mat. 25. 40. 45.

à moi-même que vous les avez rendus, & autant de fois que vous avez manqué à leur rendre ces devoirs, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. Nous ne ſaurions donc aller trop loin dans la charité du prochain, ni égaler ce que nous lui devons. Ainſi nous ne pouvons jamais dire que nous ne lui devons plus rien.

IV.

ON peut faire ſur ce ſujet une objection raiſonnable qui ſervira à éclaircir cette doctrine. Car il ſembleroit qu'on pût conclure de là qu'il faut donc que chacun s'épuiſe & ſe ruine pour aſſiſter tous les miſérables ; puiſque ces miſérables nous tenant lieu de JESUS-CHRIST, il ſemble qu'on ne ſauroit aller trop loin dans les exercices de charité que l'on pratique envers eux. C'eſt ce qui oblige de diſtinguer les effets extérieurs de cette vertu, des mouvemens intérieurs, & à reſtraindre à ces derniers ce que nous avons dit, qu'on ne peut ſatisfaire entiérement à la charité qu'on doit au prochain. Car il eſt vrai en ce ſens qu'on ne l'aime jamais d'une telle ſorte qu'on ne doive

tâcher de l'aimer encore davantage. Mais pour les effets extérieurs, ils peuvent être bornez par diverſes circonſtances. L'obligation de nourrir ſes enfans & de les faire élever, peut obliger un pére à borner ſes charitez extérieures; & le même peut arriver par diverſes autres néceſſitez de maladies & d'impuiſſance. Une charité même eſt ſouvent incompatible avec une autre. Mais les charitez intérieures ne ſont jamais incompatibles. On peut toujours avoir pour ceux mêmes qu'on n'aſſiſte pas, des déſirs ſincéres de les aſſiſter : & ces déſirs étant de véritables priéres qu'on fait pour eux, leur ſont quelquefois plus utiles que les ſecours effectifs que l'impuiſſance nous empêche de leur accorder.

V.

Il ne faut pas croire néanmoins que cette charité ſans bornes que nous devons au prochain, ſe réduiſe ſimplement à des déſirs intérieurs. Elle a un grand nombre d'effets viſibles.

Premierement ces effets extérieurs peuvent bien quelquefois être bornez par la raiſon, par le devoir, par d'autres charitez : mais c'eſt un fort grand

défaut

défaut quand ils ſont bornez par le luxe, par la vanité, par la défiance de la providence, par l'ambition.

2. La charité intérieure doit produire une patience ſans bornes & qui ſoit invincible à toutes ſortes d'injures. On ne peut dire : je ſouffrirai juſqu'à ce point : mais au delà, je me vangerai. On ne peut dire : je puis ſouffrir ſans haïr ceux qui m'ôtent mon bien, mais non ceux qui m'ôtent ma reputation. Il faut que la charité chretienne ſoit invinible à toutes ſortes d'outrages de quelque nature qu'ils puiſſent être, & qu'elle ſoit incapable non-ſeulement de faire aucune injuſtice au prochain, mais même de ne lui pas procurer tout ce qui peut être utile à ſon ſalut. Auſſi ſaint Pierre ayant demandé à JESUS-CHRIST, combien il faloit pardonner de fois à ſon frére, & s'il ſuffiſoit de lui pardonner *ſept fois*, JESUS-CHRIST lui répondit qu'il ne faloit pas ſeulement pardonner *ſept fois, mais juſqu'à ſeptante fois ſept fois*; c'eſt-à-dire, à l'infini. La raiſon en eſt que les fautes que le prochain peut commettre contre nous, peuvent bien mériter, *Mat.* 18. 22.

entant qu'elles regardent Dieu, une punition éternelle ; mais quoi qu'elles la méritent, elles ne ſurpaſſent jamais ſa miſéricorde. Nous ne pouvons donc jamais ſouhaiter que Dieu ne la leur faſſe pas, & nous ſommes au contraire obligez de ſouhaiter qu'il la leur faſſe. Or ſi nous ſommes obligez de demander à Dieu le pardon pour eux, nous ne pouvons nous diſpenſer de leur pardonner nous-mêmes ; puiſqu'il y a une contrariété viſible entre ſouhaiter ſincérement que Dieu pardonne à quelqu'un, & refuſer de ſa part de lui pardonner.

VI.

Celui qui aime ſon prochain, accomplit la loi.

Il n'eſt pas dit que celui qui accomplit la loi, aime le prochain : mais il eſt dit que celui qui aime le prochain, accomplit la loi. Le ſeul accompliſſement extérieur des préceptes ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire à la charité du prochain ; parce qu'on pourroit ſéparer cet accompliſſement extérieur d'un amour véritable, & l'allier même avec la haine du prochain. On

peut épargner ſa vie, ſon bien, ſon honneur, & avoir en même tems de l'averſion pour lui : mais on ne le peut aimer qu'on n'accompliſſe en même tems tous ces préceptes. Car qui aime véritablement ſon prochain ne lui nuit jamais ni dans ſon bien, ni dans ſa reputation, ni dans ſa vie, & ne lui fera jamais aucune injuſtice. Et c'eſt ce qui fait voir encore que ſaint Paul ne parle pas d'un amour endormi & ſans action, mais d'un amour effectif & agiſſant ; d'un amour qui eſt l'accompliſſement des préceptes, qui empêche la volonté de ſe porter à certaines actions, & qui l'engage à d'autres. Or un amour de cette ſorte eſt un amour actuel ; & ainſi l'on ne peut nier qu'on ne ſoit obligé par la loi de Dieu d'avoir pour le prochain une affection véritable, actuelle, effective. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit accompagnée de penſées ni de réflexions expreſſes. On peut aimer quelqu'un très-réellement & tres-actuellement, ſans lui avoir jamais dit qu'on l'aime & ſans ſe l'être dit à ſoi-même. Il eſt donc vrai d'une part que l'amour du prochain pris pour une

penſée connuë & ſur laquelle on faſſe réflexion, n'eſt point néceſſaire : mais il l'eſt abſolument étant pris pour un mouvement de la volonté qui la porte par amour à procurer le bien du prochain, & à éviter de lui nuire.

VII.

Enfin on peut aprendre par là que cet amour du prochain dont parle ſaint Paul, n'eſt point différent de celui de Dieu. Autrement il pourroit être impur & injuſte : & bien loin de renfermer l'accompliſſement de toute la loi, il pourroit porter à ne la pas accomplir. Cet amour eſt donc celui par lequel on deſire au prochain le bien ſouverain ; c'eſt-à-dire, la ſouveraine juſtice. Ainſi il eſt incapable de lui faire du mal ; parce que le mal n'eſt jamais juſte. Enfin il n'eſt point différent de l'amour de Dieu ; puiſque c'eſt la même choſe, ou plutôt que c'eſt une ſuite naturelle & inſéparable de ſouhaiter Dieu au prochain, & de ſouhaiter le prochain à Dieu. L'amour de la juſtice qui eſt proprement l'amour de Dieu, fait naturellement deſirer que cette juſtice ſoit connuë, ſoit aimée, ſoit révérée de

tout le monde. On ſouhaite donc par là naturellement que le prochain la connoiſſe, l'aime & la révére, & par conſéquent on la lui ſouhaite. On eſt donc bien éloigné de violer à ſon égard les préceptes de cette juſtice, qu'on ne lui veut faire aimer que parce qu'on les aime ſoi-même.

VIII.

On peut connoître par là quelle eſt l'eſſence de la Religion chretienne. Toutes ſes richeſſes ſont intérieures. Omnis *gloria filiæ Regis ab intus.* Elle ne fait rien au dehors de mauvais; mais ce qu'elle fait au dehors, n'eſt bon que par la pureté de la ſource dont il découle. Il y a une certaine lumiére intérieure qui eſt comme l'œil de l'ame, & qui rend lumineux tout ce qu'elle éclaire, & tout ce qu'elle conduit. Mais auſſi ce qu'elle ne conduit point, ne peut être que ténebreux, & *plein de la noirceur des péchez.* Plenum *nigredine peccatorum,* comme dit ſaint Auguſtin. En un mot, ce que fait la charité qui eſt cet œil, eſt toujours bon; & ce qu'elle ne fait pas, ne peut être bon; & comme c'eſt un tréſor qui ne manque ja-

Auguſt. contr. Jul. l. 4. c. 5.

mais aux juſtes, il s'enſuit qu'ils ne ſont jamais pauvres, & qu'en quelque état qu'ils ſoient, ils ſont toujours riches & capables d'enrichir les autres. Ils n'ont pas beſoin, pour faire de bonnes-œuvres, de richeſſes temporelles. S'ils n'en ont point, leur tréſor leur ſuffit, & ne leur manque jamais. Ils peuvent toujours prier pour le prochain, ſouffrir du prochain, & enfin l'aimer; & Dieu conte ces actions pour les plus grandes aumônes qu'on lui puiſſe faire. Sans cela toutes les autres ſeroient contées pour rien, de quelques richeſſes dont on le comblât. Mais pourvû qu'on pratique cette charité intérieure, Dieu attribuë à ceux qui la font, le mérite de toutes les actions que l'impuiſſance ſeule leur retranche.

IX.

On ne doit pas trouver étrange que cette charité ne puiſſe être éteinte par la malice des hommes, par leurs ingratitudes & par leurs crimes. Il eſt vrai que la malice, l'ingratitude & les crimes ne ſont pas aimables: mais il reſte toujours dans les plus méchans des caractéres dignes d'être aimez.

L'image de Dieu n'eſt pas entiérement détruite en eux. Elle y peut encore être retracée. Ils ne ſont pas encore dans un état invariable, & ils peuvent recouvrer la grace par le ſecours de la miſéricorde de Dieu. Ainſi cette capacité qu'ils ont encore de devenir enfans de Dieu, nous les doit encore rendre aimables; car c'eſt pour eux un droit éloigné au royaume du ciel. Pourquoi leur fermerions-nous les entrailles de notre miſéricorde, puiſque JESUS-CHRIST ne leur ferme pas les ſiennes? L'entrée de l'Egliſe leur eſt encore ouverte. Les Sacremens & les graces qu'ils contiennent, leur ſont expoſez. Ils peuvent ſe laver dans ces piſcines ſacrées, & nous ne ſavons pas s'ils ne le feront point quelque jour. Enfin, comme ils ſont en même tems & miſérables & méchans, Dieu veut qu'en cette vie nous les regardions par l'endroit de leur miſére, afin d'exciter notre compaſſion envers eux; & ce ne ſera que leur mort dans l'impénitence qui nous donnera droit de les regarder comme irrémédiablement méchans. C'eſt ainſi que JESUS-CHRIST les traite

dans cette vie : & ce ſont ces mêmes ſentimnes qu'il veut que nous ayons toujours pour eux.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRÊS L'EPIPHANIE.

Aſcendente Jesu in naviculam, ſecuti ſunt eum Diſcipuli ejus. *Mat.* 8. 23. 27.

Jesus *entra dans une barque accompagné de ſes diſciples.*

I.

L'Evangile de ce jour nous propoſe pour notre inſtruction une tempête, dont la barque où étoient les Apôtres, fut agitée dans le tems même qu'ils avoient Jesus-Christ avec eux, mais *endormi ſur la poupe*; & nous donne lieu de conſidérer toutes les tempêtes des ames, tant celles qui leur arrivent en préſence de

Marc. 4. 38.

JESUS-CHRIST, que celles qui leur peuvent arriver en ſon abſence. Car il faut remarquer que les Apôtres n'avoient pas ſeulement JESUS-CHRIST preſent, mais qu'ils étoient dans une fonction que JESUS-CHRIST lui-même leur avoit ordonnée. Il leur avoit commandé de paſſer à l'autre bord du lac de Génézaret. Ils obéiſſoient à ſes ordres. Cependant ils ne laiſſérent pas d'être agitez par une forte tempête. JESUS-CHRIST auſſi les en garentit en appaiſant les vents & les flots. Mais c'eſt ce qui donne lieu de juger combien donc doivent être dangéreuſes celles qui arrivent aux gens qui s'embarquent ſans avoir JESUS-CHRIST avec eux, & ſans avoir pris ſes ordres; c'eſt-à-dire, qui s'engagent dans les emplois où il ne les apelle point, n'y entrant que par des raiſons humaines & temporelles. Car ſi des Apôtres ayant JESUS-CHRIST preſent, & n'ayant rien fait que par ſon ordre, ne laiſſent pas d'être agitez par une tempête dangereuſe, que doit-il arriver à ceux qui s'expoſent ſans ſon ordre, & qui ne l'ont pas avec eux?

II.

Cet état ſeul & ſéparé des autres dangers qui y peuvent être joints, & dans leſquels on ſe trouve preſque toujours deſtitué de ſecours, eſt une grande tempête, parce que c'eſt un état de préſomption, & qu'on ne s'y engage qu'en croyant, ou que l'on eſt capable de ſatisfaire à ces miniſtéres ſans le ſecours de Dieu, ou qu'on ne laiſſera pas d'avoir droit de l'eſpérer raiſonnablement nonobſtant cet engagement téméraire. C'eſt un état d'ingratitude & d'injuſtice, puiſque c'eſt ôter à Dieu la qualité de principe & de fin de toutes choſes ; que c'eſt croire que nous pouvons vivre pour nous-mêmes, pour notre plaiſir, pour notre gloire, pour nos intérêts, & qu'ainſi nous ne ſommes pas obligez de le conſulter ſur l'emploi où il deſire que nous paſſions notre vie. Enfin c'eſt un état d'infidélité & de revolte; puiſque c'eſt être un ſerviteur infidelle de ſe conduire à ſa phantaiſie & de ſuivre ſa volonté propre, & non celle de ſon maître. Il ne faut donc point d'autre choſe pour faire naufra-

ge & pour perdre ſon ame, que de continuer à vivre dans cette indépendance de Dieu, quoiqu'on n'y ajoûte aucun autre crime qui ſe faſſe remarquer. C'eſt aſſez pour périr & être ſéparé de JESUS-CHRIST, que d'avoir vécu pour ſoi & non pour lui, & de n'avoir pas obſervé ce que dit l'Apôtre: *Que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui eſt mort & reſſuſcité pour eux.*

III.

CEPENDANT outre cette tempête générale inſéparable de l'état de ceux qui s'embarquent ſans l'ordre de JESUS-CHRIST, & ſans l'avoir avec eux, ils en rencontrent une infinité d'autres dans le cours de cette navigation, capables de ſubmerger leur vaiſſeau. Il y en a de deux ſortes, de cachées, & de manifeſtes. Celles qui ſont cachées, ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles abîment un navire ſans qu'on s'en aperçoive. Il n'y a point de ces ſortes de naufrages dans les mers du monde, & on n'y périt point ſans le ſavoir. Mais dans cette mer ſpirituelle ce ſont au-contraire

les plus ordinaires. On y eſt ſubmergé ſans qu'on le ſache, & cela arrive particuliérement par certaines opinions qui y régnent, & qui étant autoriſées par la coutume, & par l'exemple même de gens qui paſſent pour gens-de-bien, ne ſe font plus diſcerner. On s'y porte ſans ſcrupule. On y demeure ſans remors, & l'on ſe croit fort en ſureté, ſe voyant en ſi grande compagnie. On ne ſauroit mettre dans l'eſprit de la plupart du monde que ce qui s'y pratique communément, puiſſe être mauvais. On agit donc & l'on haſarde ſon ſalut ſur ces opinions, qui n'en ſont pas moins téméraires pour être communes, parce qu'il y auroit cent raiſons & cent exemples qui en pourroient détourner ceux qui les ſuivent, s'ils n'étoient aveuglez par l'impreſſion de la coutume & de l'exemple du monde.

IV.

Ceux qui navigent entre les Tropiques, y trouvent un vent continuel qui les porte toujours du même côté & qui eſt comme le cours d'un fleuve qui tend à la mer. Il y a de même dans le monde un certain courant qui

porte ceux qui y vivent vers les aiſes & les commoditez de la vie, vers la conſidération, l'honneur, les richeſſes, l'éclat, le rang, les dignitez, c'eſt-à-dire vers toutes les choſes dangéreuſes en ſoi, & principalement à ceux qui les deſirent. Tout le langage des hommes eſt infecté de cette corruption, leurs ſouhaits, leurs congratulations, leurs complimens, leurs entretiens en ſont pleins. Si quelqu'un, après avoir long-tems fait ſa cour pour parvenir à quelque charge du ſiécle ou à quelque dignité de l'Egliſe, vient à obtenir ce qu'il deſiroit, on l'en félicite, & tous ſes amis le viennent voir à l'envi pour lui témoigner leur joie. Ses envieux mêmes par leur dépit, font la même impreſſion ſur lui, parce qu'il voit dans leur dépit qu'ils eſtiment grand le bien qu'il poſſéde : ce qui lui perſuade qu'il eſt heureux. Cependant qu'y a-t-il de plus faux que cette impreſſion ? Eſt-on heureux quand une montagne tombe ſur nous ? Et qu'eſt-ce qu'une dignité eccléſiaſtique à un homme qui la deſire, qui la recherche, qui ne la fuit pas, que la chute d'une monta-

gne ſur lui ? Mais hélas, ce poids ſi terrible ne ſe ſent point dans cette vie ! Il écraſe l'ame ſans qu'elle s'en aperçoive ; & c'eſt ce qui fait que bien loin de tâcher de l'éviter, il y a preſſe à qui en ſera accablé. On entaſſe tant que l'on peut de ces montagnes ; & l'on arrive ſans crainte au jour de la mort où le ſentiment de cet accablement ſera d'autant plus vif qu'il aura été plus étoufé durant cette vie ? Qu'eſt-ce donc qu'il y a de vrai ſur ce point ? Je ne ſache pas qu'il y ait autre choſe, ſinon que de ne deſirer point les richeſſes & les dignitez de l'Égliſe ; & n'être point forcé de les accepter, c'eſt le ſouverain bonheur. Ne les deſirer point & en être chargé malgré ſoi, eſt un bien pour l'Egliſe : mais c'eſt toujours un fort grand danger pour ceux que l'on charge de ce fardeau. Les deſirer & n'y pouvoir parvenir, c'eſt un mauvais deſir de l'homme & une grande miſéricorde de Dieu : mais les deſirer & les obtenir c'eſt la ſouveraine miſére & le ſouverain danger. Cependant c'eſt le ſujet des conjouiſſances & des congratulations des hommes.

V.

QUELQUE véritable que ſoit ce diſcours, il ne paſſera jamais à l'égard de la plupart du monde que pour une idée. L'impreſſion publique l'emportera toujours à l'égard de tous les autres ſemblables. Et ainſi cette impreſſion forme une de ces tempêtes inviſibles auſquelles on ne ſonge point à réſiſter, & qui attaquent particuliérement ceux qui entrent par leur phantaiſie & par des vuës toutes humaines dans des engagemens qui font le capital de leur vie. Car l'amour du monde qui les y aportez, les prépare à recevoir ces impreſſions & ces maximes : & quand ils s'apercevroient de leur fauſſeté, il leur ôte la force d'y réſiſter & par la pente qu'il y donne, & parce qu'il éloigne le ſecours de Dieu qui peut ſeul ſoutenir l'ame dans cette tempête. Car, comme Dieu n'a point de part à ces engagemens d'intérêt & de paſſion, il laiſſe d'ordinaire emporter ces perſonnes au torrent dans lequel ils ſe ſont mis. C'eſt même le grand nombre de ces perſonnes mal engagées qui compoſent ce torrent, & qui ſe pouſſent les

uns les autres vers ces précipices qu'ils ne connoiſſent point, ou ils font de ces naufrages cachez d'autant plus dangereux qu'ils ſubſiſtent avec la réputation de gens d'honneur & de probité que beaucoup d'entr'eux font gloire de conſerver.

VI.

Ce n'eſt pas que Dieu, pour marquer davantage l'averſion qu'il a de ces engagemens téméraires, ne permette très-ſouvent que ces perſonnes tombent dans des déréglemens groſſiers & viſibles. Car c'eſt par un effet de cette juſtice ſecrete que l'on voit dans l'Egliſe tant d'Eccléſiaſtiques vicieux, tant de Religieux déréglez, tant de Magiſtrats corrompus. Comme ils ſont entrez dans leur état ſans Dieu, ils y vivent ſans Dieu; & Dieu les livrant à leurs paſſions, ils ſe précipitent ſouvent dans des deſordres honteux. On blâme ces deſordres; les gens d'honneur les regardent avec horreur : mais on ne ſonge point aſſez à remédier à ce qui les attire, qui eſt la témérité de l'engagement. Les péres déſirent à la vérité que leurs enfans ſoient de bons Eccléſiaſtiques : mais

ils veulent néanmoins abſolument qu'ils entrent dans l'état eccléſiaſtique, parce que l'intérêt de leur famille le demande. Ils les y pouſſent donc ſans s'informer que très-ſuperficiellement, s'ils y ſont bien apellez. S'ils ne ſont bons, ils eſpérent qu'ils le deviendront. S'ils ſont pleins de l'amour du ſiécle, ils eſpérent qu'ils ſe corrigeront de tous ces défauts, & que Dieu les remplira de l'eſprit eccléſiaſtique : & Dieu, pour punir leur témérité, permet que ces enfans deviennent des eccléſiaſtiques ſcandaleux qui ſont le deshonneur de l'Egliſe & de leur famille. Il n'y a guéres de mére qui n'aimât mieux que ſa fille fût plûtôt une bonne Réligieuſe qu'une mauvaiſe : mais elle commence par l'engager à ſe faire Religieuſe ; la piété viendra quand elle pourra. Et de là il arrive que cette fille engagée dans la Religion ſans vocation, y vit comme elle y eſt entrée, qu'elle remplit tout de trouble & de ſcandale ; qu'elle y ſuit ſes paſſions, ou qu'elle ſe conſume de chagrin & de dépit de n'être pas en état de les pouvoir ſuivre.

VII.

VOILA les tempêtes qui arrivent à ceux qui s'embarquent ſans JESUS-CHRIST: & il eſt clair que le ſeul moyen d'y remédier, c'eſt de ſe remettre ſous ſa conduite, & de reparer ce défaut de vocation. C'eſt ce que font les eccléſiaſtiques mal apellez que Dieu touche, & à qui il fait faire une attention ſérieuſe ſur la témérité de l'engagement où ils ſont entrez, ce qui les fait reſoudre à ſe priver des miniſtéres qu'ils ont uſurpez, à moins que l'Egliſe, dans la néceſſité où elle eſt de bons Miniſtres, ne les y retienne aprês leur converſion. Car cette reſolution, lorſqu'elle eſt ſincére, fait que dês-lors ce n'eſt plus ſans JESUS-CHRIST qu'ils navigent, & qu'ainſi ils ont beaucoup plus de droit de demander & d'eſpérer ſon ſecours. C'eſt ce que fait encore une Religieuſe mal entrée, lorſqu'ayant reconnu devant Dieu ſon mauvais engagement, & voyant qu'il l'oblige de demeurer dans l'état où elle eſt, elle ſe réſout d'expier le défaut de ſon entrée par une obſervation fidelle de ſa régle, & elle ſe réjouït de ce

que Dieu lui donne un moyen favorable pour ſatisfaire aux péchez de ſa vie paſſée dans l'état même qu'elle a mal choiſi.

C'eſt ce que font encore plus heureuſement ceux qui renoncent actuellement aux emplois dont ils ne ſont pas capables, & dans leſquels ils ſe ſont témérairement engagez. Voilà les vrais moyens de ſe délivrer de ces tempêtes ſoit viſibles ſoit inviſibles, dont ceux qui s'embarquent ſans JESUS-CHRIST, ſont néceſſairement agitez. Peu de perſonnes y ont recours. Car on ſe contente ordinairement de travailler à ſe corriger de certains petits défauts qu'on connoît en ſoi: mais il y en a peu qui aillent juſqu'à la ſource, qui eſt la témérité du premier engagement, & cependant c'eſt cette mauvaiſe ſource qui cauſe toutes ces tempêtes.

VIII.

L'EVANGILE, en nous donnant indirectement occaſion de faire toutes ces reflexions ſur les tempêtes auſquelles on eſt expoſé, quand on eſt ſéparé de JESUS-CHRIST, & embarqué ſans ſon ordre, nous propoſe

directement une autre inſtruction très-importante, qui eſt que quoiqu'on ſoit avec JESUS-CHRIST, & qu'on ſe ſoit embarqué par ſon ordre, on ne laiſſe pas d'être encore expoſé à des tempêtes; & qu'il peut arriver que JESUS-CHRIST s'endormant, les flots & les vents mettent la barque en danger d'être ſubmergée. C'eſt-à-dire qu'il nous veut aprendre que par un ſecret de la conduite de Dieu ſur les hommes, il n'y a aucun état qui ſoit entiérement ſûr. Saül étoit bien apelé à la royauté, & Judas à l'apoſtolat; & néanmoins ils s'y perdent l'un & l'autre. Dieu veut que nous ſoyons toujours dans la crainte; & une partie de notre ſureté conſiſte à ne nous tenir jamais aſſurez. JESUS-CHRIST peut s'endormir, c'eſt-à-dire, que notre foi peut être aſſoupie; & dans cet aſſoupiſſement de la foi, les eaux de la mer peuvent nous épouventer & même nous ſubmerger. Les Apôtres ne le furent pas, parce que JESUS-CHRIST les en garantit, & il en garantit de même la plupart de ceux qui navigent par ſes ordres, & avec leſquels il eſt; mais il leur aprend tou-

jours par ce danger quelle eſt leur foibleſſe, quelle eſt la puiſſance du monde & du diable pour les perdre, & combien eſt preſſant le beſoin qu'ils ont de ſon ſecours.

IX.

JESUS-CHRIST reprit les Apôtres de leur timidité ; mais cette timidité ne conſiſtoit pas en ce qu'ils le reveillérent. C'étoit au-contraire une action de prudence qu'il aprouvoit. Leur timidité conſiſtoit donc en ce qu'ils le reveillérent avec empreſſement & avec défiance, comme s'il n'eût pas été capable d'appaiſer tout d'un coup l'agitation de cette mer. Ce qu'il y avoit donc de blâmable en eux étoit le défaut de foi & de confiance. Ils firent ce qu'il falloit faire, qui étoit de reveiller JESUS-CHRIST : mais ils ne le firent pas avec l'idée & l'aſſurance qu'ils devoient avoir de ſon pouvoir ſouverain. Cependant cette foi, quoique foible & imparfaite, obtint de lui qu'il apaiſât cette tempête. La bonté de JESUS-CHRIST eſt ſi grande, qu'il pardonne à nos infidelitez, & qu'il ne laiſſe pas d'exaucer les priéres que nous lui fai-

ſons, quoi-qu'accompagnées de beaucoup d'imperfections, principalement ſi elles lui ſont faites dans la ſuite d'une œuvre entrepriſe par ſon ordre.

X.

Reveiller donc Jesus-Christ, c'eſt-à-dire, exciter ſa foi, eſt la voie & le moyen ordinaire de réſiſter aux tempêtes & aux tentations du monde. Elles n'arrivent que parce que la foi eſt endormie, que parce que nous jugeons des objets du monde par les ſens & par l'impreſſion de la coutume, & non par les lumiéres de la foi. Ainſi lorſque notre ame paroît preſque toute ſubmergée par ces flots du monde, que le diable emploie pour la perdre, il faut avoir recours à ces véritez de foi, qui nous decouvrent ces illuſions : mais pour cela il faut les avoir préſentes, & qu'il n'y ait qu'à y faire réflexion, & à y apliquer l'eſprit : & c'eſt ſur ce fondement que ſaint Auguſtin nous avertit ſouvent de faire proviſion des véritez de la foi, lorſque les tempêtes ſont éloignées & que nous ſommes dans le calme, afin qu'elles nous puiſſent ſervir au tems

auquel Dieu permet que les tempêtes arrivent : car il n'eſt pas tems alors de les aprendre & de s'en inſtruire. S'il eût fallu paſſer la mer pour aller querir JESUS-CHRIST, afin d'appaiſer cette tempête, les Apôtres étoient perdus. Si l'on remet au tems des grandes tentations à graver dans ſon eſprit les véritez néceſſaires pour y réſiſter, l'on y a plutôt ſuccombé qu'on ne s'en eſt inſtruit ; ou plutôt on ne ſonge pas même à s'en inſtruire. Mais pour s'en ſervir utilement, il faut qu'elles ſoient gravées profondement dans notre cœur, & qu'un leger ſouvenir, une legére vuë les y retrace, les y renouvelle, & leur redonne l'activité & l'efficace.

XI.

IL NE ſuffit pas néanmoins d'avoir recours à ces véritez de foi, il faut de plus que JESUS-CHRIST commande aux flots & aux vents de s'appaiſer. JESUS-CHRIST ſe ſert des véritez chretiennes, pour nous ſoutenir dans les tempêtes de ce monde ; mais ce n'eſt pas en abandonnant notre eſprit à ſes efforts naturels, & le laiſſant ſe ſervir comme il pourra, du

ſecours de cette lumiére que la foi donne. C'eſt en animant ces lumiéres de la chaleur de ſon eſprit ; c'eſt en les gravant dans le cœur ; c'eſt en diminuant l'impreſſion des tentations ; c'eſt en tournant notre cœur comme il lui plaît par ſon amour. Ce n'eſt donc pas aſſez de réveiller JESUS-CHRIST, c'eſt-à-dire d'exciter notre foi & de s'appliquer à ce qu'elle nous aprend : il faut encore reconnoître la néceſſité de ſa grace ; afin de nous rendre utile la lumiére de la foi. Il faut reconnoître le ſouverain empire qu'il a ſur les cœurs, & lui ſoumettre les nôtres, afin qu'il en diſpoſe ſouverainement ; c'eſt-à-dire, qu'il faut pratiquer les moyens, mais ne pas croire que ces moyens nous ſuffiſent indépendamment de JESUS-CHRIST, comme il ne faut pas croire auſſi qu'il ſuffiſe d'avoir recours à la priére & d'implorer le ſecours de JESUS-CHRIST ſans la pratique des moyens auſquels il attache ordinairement ſa grace.

XII.

JESUS-CHRIST apaiſa cette tempête tout d'un coup par un effet extraordinaire de ſa puiſſance qui fit entrer

trer en admiration tous ceux qui étoient dans la barque, & leur fit dire : *Qui eſt celui-ci à qui les vents & la mer obéiſſent?* Les hommes qui ſe conduiſent par les ſens, ne ſont guéres touchez que des effets extraordinaires de la puiſſance de Dieu : mais ceux à qui la foi ſert de lumiére, n'admirent pas moins Dieu dans les effets ordinaires de ſa providence, que dans les plus extraordinaires. La fin même & l'utilité des effets extraordinaires, devroit être de nous faire connoître Dieu dans les plus ordinaires & les plus communs ; car ils ne dépendent pas moins de ſa puiſſance. Ainſi quand Dieu nous délivre des tentations, des dangers & des occaſions de péché par les voies les plus communes, nous ne devons pas nous tenir moins obligez à ſa bonté que s'il nous en avoit délivrez par des miracles viſibles. Il y a même en un ſens quelque choſe de plus merveilleux dans les effets communs de la providence, que dans les plus extraordinaires. Car dans ceux qui paroiſſent les plus étranges, il n'y a que la puiſſance de Dieu qui agit, qui eſt une cauſe ſimple & peu compoſée : mais pour

faire réuſſir un effet ordinaire, il fau raſſembler une infinité de cauſes. C'eſ une machine compoſée d'une infinité de reſſorts, & le défaut du moindre auroit empêché cet effet, ce qui paroît de beaucoup plus admirable. Mais le défaut des hommes eſt de ſéparer en quelque ſorte de Dieu cet aſſemblage de cauſes, & de le regarder preſque comme tout naturel; au lieu que Dieu ſeul en eſt auteur, & qu'il n'a pas moins deſſein de produire par là les effets particuliers, que lorſqu'il les produit immédiatement par lui-même.

SUR L'EPITRE DU V. DIMANCHE D'APRÊS L'EPIPHANIE.

Induite vos ſicut electi Dei, &c. *Coloſſ.* 3. 12. 17.

Revétez-vous comme élus de Dieu, ſaints & bien-aimez, &c.

I.

L'Apôtre donne trois qualitez aux Chretiens de Coloſſe, d'*élus*, de *ſaints*, & de *bien-aimez*. Le terme d'*élus* marque la préférence éternelle que Dieu a faite d'eux à ceux qu'il n'a pas élus. La qualité de *ſaints* marque leur ſéparation actuelle de la corruption du monde; & celle de *bien-aimez*, marque l'amour que Dieu leur porte, qui eſt la ſource des dons qu'il leur fait. Car l'amour de Dieu eſt toujours joint à ſes dons. Dieu aime les hommes dans l'état où il les

met par ſa grace, & non dans leur état naturel. Mais ſaint Paul attribuant ces qualitez aux Chretiens, n'a pas deſſein de les flatter par des louanges ſtériles. Il veut qu'elles aient des effets réels, & qu'elles leur ſervent de motifs pour agir d'une maniére digne de Dieu. Il y en a qui voudroient bien ſe réjouir dans les titres qui leur ſont donnez, & en faire l'objet de leur complaiſance, ſans en tirer aucune conſéquence pour leur vie : mais ce n'eſt pas ainſi que ſaint Paul veut que les Chretiens en uſent Il veut qu'ils rendent ces titres fécons par les actions qui en doivent naître ; & l'examen qu'il leur donne lieu de faire d'eux-mêmes ſur ces actions, eſt plus capable de les humilier, que la grandeur de ces titres ne l'eſt de les élever.

II.

Revétez-vous de tendreſſe & d'entrailles de miſéricorde.

LA conſéquence que ſaint Paul veut que les Chretiens tirent à l'égard du prochain, eſt qu'ils doivent tous être *revétus d'entrailles de miſéricorde* ; c'eſt-à-dire, d'une miſéri-

corde qui ne ſoit point ſuperficielle & extérieure, qui ne ſe termine point à de certains petits devoirs d'humanité, qui ſoit arrêtée par de petits obſtacles, mais qui naiſſe d'un grand fond de compaſſion capable de leur faire ſurmonter les difficultez qui ſe rencontrent dans l'exercice de la charité. Il eſt dit dans l'Ecriture, que *les entrailles des méchans ſont cruelles*; parce qu'encore qu'ils ſe puiſſent couvrir de quelque apparence d'humanité, il y a néanmoins un fond de cruauté dans le cœur, qui s'excite facilement dês que leur orgueil eſt tant ſoit peu choqué. L'Apôtre veut donc que les Chretiens ſoient dans une diſpoſition toute contraire; & que s'ils étoient quelquefois irritez par la malice des hommes, ils ayent un fond de compaſſion, qui les adouciſſe & les porte à les ſoulager. Cette compaſſion naît de la connoiſſance que leur lumiére leur donne de la corruption des hommes. Ils doivent ſavoir de quel état ils ont été tirez, & ce qu'il leur reſte en eux-mêmes de miſére: & cette double vuë de la miſére où ils ont été plongez, & de celle qui

Prov. 12. 10.

leur reſte, les doit rendre indulgens & compatiſſans pour celle des autres. S'ils ſe regardent en eux, ils n'y voyent rien du tout qui ne leur repreſente ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ſont ; & cette vuë les attendrit, & bannit de leur cœur toute dureté.

III.

L'Apôtre, pour fortifier cette diſpoſition & affermir les Chretiens dans cette miſéricorde qu'il leur recommande, veut qu'ils y joignent quatre vertus, *la bonté, l'humilité, la modération & la patience*, qui ſont comme les báſes de la vraie miſéricorde.

La bonté fait que nous ſouhaitons & que nous procurons aux autres la participation des biens dont nous jouiſſons, & que nous ne voulons point les poſſéder pour nous ſeuls.

L'humilité fait que nous nous mettons au rang de tous les miſérables ; que nous ne nous préférons point à eux ; & que les regardant ainſi comme nos images, nous avons pour eux les ſentimens que nous avons pour nous-mêmes.

La modération fait que nous ne

croyons pas facilement être offenſez par les autres, & que nous reſſerrant dans de fort petites bornes, nous éprouvons que la plupart des coups qu'ils donnent, ne portent point ſur nous. Ceux qui ſe groſſiſſent & ſe repréſentent grans à leurs yeux, ſont choquez de tout & s'irritent de tout; parce que perſonne ne leur rend à leur gré ce qu'ils s'imaginent qu'on leur doit. Mais les perſonnes modérées s'irritent difficilement, parce qu'ils ne croyent pas aiſément qu'on leur faſſe tort: & lors même qu'on leur ôte réellement ce qui leur apartient, la modération les empêche de repouſſer cette injure avec aigreur, & les maintient dans la douceur envers le prochain.

Enfin, la miſéricorde ſeroit imparfaite ſi elle n'étoit accompagnée de *patience*. Car pour être compatiſſans envers les hommes, il faut néceſſairement être réſolu de ſouffrir leurs injuſtices, & tous leurs autres défauts: *Qui vitia odit, homines odit*; c'eſt-à-dire, que l'on paſſe aiſément, ſi l'on n'y prend garde, de la haine trop ardante des défauts des hommes, à celle

des hommes mêmes. Et pour éviter cet inconvénient, il faut modérer cette haine par la patience, c'eſt-à-dire, par la tolérance des défauts des hommes.

IV.

Suportez-vous les uns les autres.

v. 13.

Le ſupport mutuel dans les foibleſſes & les défauts eſt en même tems un précepte que ſaint Paul donne aux Coloſſiens, & une raiſon de l'accomplir. Car puis qu'il faut que le prochain nous ſuporte, il faut donc que nous ſuportions le prochain. En effet l'impatience que l'on fait paroître dans les défauts des autres, & la dureté qu'on leur témoigne, ne vient d'ordinaire que de ce qu'on ne fait pas aſſez de réflexion qu'on fait ſouffrir les autres en mille maniéres.

On les choque par la contrariété de ſes humeurs. Ou l'on leur propoſe des choſes fauſſes; ou l'on ne ſait pas leur proportionner la vérité. Toutes nos paſſions ont quelque choſe de choquant; car elles ont toute leur ſource dans l'amour-propre, & c'eſt une choſe haïſſable que de s'aimer

ſoi-même & de n'aimer pas les autres, ce qui fait l'eſſence de l'amour-propre. Or qui peut dire que ſon amour-propre ne paroiſſe point? On ne fait pas réflexion que l'on parle en plus d'une maniére, & que ſouvent, lorſque les paroles paroiſſent ſimples & douces, il y a une hauteur choquante dans le ton de la voix, dans l'air du viſage, & dans tout l'extérieur. Souvent quand on ne choque pas par l'un, on choque par l'autre. C'eſt par toutes ces raiſons qu'il eſt difficile de comprendre en combien de maniéres on ſe rend pénible aux autres: & ainſi c'eſt une extrême injuſtice de ne les vouloir pas auſſi ſuporter à ſon tour. Mais parce que chacun ſe flate ordinairement d'avoir moins de défauts que les autres, l'Apôtre ne s'arrête point à cette raiſon d'une exacte juſtice. Il veut qu'on porte la tolérance juſqu'à une patience toute gratuite. *Que chacun remette à ſon frére*, dit-il, *tous les ſujets de plainte qu'il pourroit avoir contre lui*; c'eſt-à-dire, que ſi nous ne ſouffrons pas les fautes que le prochain fait contre nous par une compenſation juſte de ce qu'il ſouffre

de nous, nous les lui devons remettre par un pardon gratuit & une eſpéce de don.

V.

MAIS en *les remettant*, il faut bien prendre garde que *la remiſe* ſoit ſincére, & que le pardon ſoit entier. Car il n'y a que trop de perſonnes qui ſouffrant ſur le champ les defauts & les fautes du prochain, & paroiſſant ainſi diſcrets & patiens en ſa préſence, ſe réſervent le droit d'en faire des railleries dans la ſuite, de tourner ces defauts en ridicule, & d'en parler d'une maniére qui irriteroit au dernier point ceux dont on parle, s'ils le ſavoient. Ce n'eſt pas là faire ce que dit l'Apôtre par le terme de *don*, duquel l'Apôtre ſe ſert pour ſignifier cette *remiſe*. Le don ſupoſe qu'on ſe prive du droit de reprendre ce qu'on a donné. On n'a donc plus de droit ainſi de faire paroître du chagrin de ce qu'on a ſuporté; & c'eſt à quoi l'exemple de JESUS-CHRIST que l'Apôtre nous propoſe dans la ſuite, nous doit fortement exciter. Il veut que nous ſuportions les autres, & que nous leur remettions leurs fautes,

comme *notre Seigneur a ſuporté & nous a remis les nôtres.* SICUT *& Dominus donavit vobis, ita & vos.* Qui ne ſera donc frapé de crainte & de tremblement par ce modelle qui nous eſt propoſé ? Il faut que nous ſuportions les autres *comme le Seigneur nous a ſuportez.* Or que n'a-t-il point ſuporté de nous? Que ne nous a-t-il point remis, & avec quelle ſincérité ne nous l'a-t-il point remis ? En vain pour nous exenter de ſouffrir des autres, alléguerions-nous la grandeur de leurs défauts & l'équité de notre procédé à leur égard. Qu'eſt-ce que tout cela en comparaiſon de ce que Dieu a fait pour nous, & de ce qu'il nous a remis, quoi-qu'il ſoit incapable d'agir autrement envers nous qu'avec une extrême bonté & une exacte juſtice ?

Ainſi ce modelle léve tous les prétextes de dureté envers le prochain, & nous oblige à en ſouffrir tout; puiſque nous n'en ſouffrirons jamais tant que JESUS-CHRIST en a ſouffert & en ſouffre continuellement de nous.

V I.

Mais ſur tout revétez-vous de la charité, qui eſt le lien de la perfection. v. 14.

Il eſt étonnant que l'Apôtre après avoir recommandé tant de vertus aux Coloſſiens, la miſéricorde, la bonté, l'humilité, la modeſtie, la patience, le ſupport du prochain, il leur preſcrive encore d'avoir outre cela *la charité*, comme ſi elle n'étoit point compriſe dans toutes ces autres vertus. Elle y eſt en effet compriſe, lorſqu'elles ſont véritables; puiſqu'elle eſt la ſource qui les produit, & l'ame qui les anime: mais parce qu'il peut y avoir de fauſſes miſéricordes, de fauſſes humilitez, & ainſi des autres, l'Apôtre pour exclure ces fauſſes vertus, y ajoûte qu'*outre tout cela il faut avoir la charité qui en eſt le lien qui les rend parfaites.* Il nous a voulu inſtruire par là que nous ne devons pas nous laiſſer éblouïr par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer ſans charité. Il faut voir de quel principe elles naiſſent, & ſi elles ſont attachées à ce lien com-

mun. Sans cela ces œuvres ne peuvent être que mortes & ſans vie, puiſqu'elles ſeroient ſans leur ame, qui eſt la charité. Et c'eſt ce qui nous doit tenir dans une extrême humiliation devant Dieu ; puiſque nous ignorons toujours ſi tout ce que nous croyons faire pour lui, eſt mort ou vivant, & que ſouvent toute notre vie n'eſt remplie que de ces œuvres mortes qui renferment toujours une eſpéce de corruption par la privation de la charité.

VII.

Que la paix de JESUS-CHRIST *régne dans vos cœurs.* V. 15.

LE ſens de cette parole eſt que la paix le doit toujours emporter dans l'eſprit d'un Chretien. Car c'eſt ce que ſignifie le mot de *régne*, expliqué ſelon le Grec ; c'eſt-à-dire, qu'il faut qu'un Chretien trouve la paix de JESUS-CHRIST en toutes choſes, dans l'embaras, dans les adverſitez, dans la vie & dans la mort. La raiſon en eſt qu'il trouve par tout la volonté de Dieu, & qu'il y met ſon repos. Elle eſt quelquefois obſcure, & c'eſt ce qui

lui cauſe quelque eſpéce d'agitation & d'inquiétude. Mais ces inquiétudes ſe terminent à la paix ; parce que la volonté de Dieu ſe découvre toujours par ceux qui la cherchent ſincérement, & qu'étant trouvée, elle calme leur eſprit. Comment un Chretien ne trouveroit-il point la paix dans les maux de cette vie & les contradictions des hommes, puiſqu'il la trouve même dans ſes infirmitez ſpirituelles, dans ſes défauts, dans ſes fautes, dans la guerre & la contradiction de ſes paſſions & de ſes penſées ? Il remédie, autant qu'il peut, à toutes ſes fautes volontaires. Il s'humilie des involontaires. Il ſouffre l'agitation de ſes paſſions & de ſes penſées, qu'il ne ſauroit empêcher: & puiſque Dieu veut qu'il ſoit au monde avec ces conditions, il s'y ſoumet & attend de ſa bonté ſa parfaite guériſon quand il lui plaira de la lui donner. Ainſi la paix de Jesus-Christ l'emporte toujours dans ſon cœur, & devient toujours victorieuſe du trouble. C'eſt pourquoi il eſt clair, lorſqu'on ſe ſent troublé par quelque cauſe que ce ſoit, quand ce ſeroient même des péchez, que la vo-

lonté de Dieu eſt qu'on réſiſte à ce trouble, & qu'on rentre dans la paix; parce que le trouble eſt une tentation qui empêche l'ame d'agir & de connoître la vérité. Il ne faut point ſe laiſſer flater ſur ce point par une fauſſe humilité. Le trouble eſt toujours mauvais, & le premier de tous nos devoirs eſt de nous en défaire. Quand il ſera néceſſaire de nous condanner enſuite & de nous réduire à une rigoureuſe pénitence, il le faut faire avec une vuë tranquile, qui puiſſe diſcerner la vérité & nous y affermir, & non pas avec un trouble qui nous la cache & qui eſt la ſource de l'inconſtance & du deſeſpoir.

VIII.

Que la parole de JESUS-CHRIST *habite en vous avec plénitude.* v. 16.

LA parole de Dieu eſt la vraie nourriture de l'ame, & cette nourriture s'étend dans l'ame à proportion qu'elle y eſt reçuë; elle la pénétre, elle y fructifie, elle y produit des lumiéres qui ſont les ſources de l'édification que l'on donne aux autres dans les converſations, & de celle

qu'on reçoit ſoi-même dans la méditation de cette parole. La ſtérilité qu'on éprouve ſouvent, & dans les réflexions qu'on fait ſur l'Ecriture & dans les entretiens de piété, vient de ce que la parole de Dieu n'*habite* pas *dans nos cœurs avec abondance*, mais qu'elle y eſt plutôt avec ſéchereſſe & avec ſtérilité. Nous rempliſſons nos eſprits de mille curioſitez inutiles. Nous ne les occupons de la parole de Dieu qu'à certaines heures, & encore par une eſpéce de contrainte. Les premiers Chretiens au-contraire ne penſoient qu'à la parole de Dieu. Ils s'en rempliſſoient continuellement: & ainſi cette parole ſe répandoit en eux, dit l'Apôtre, en cantiques de louanges & en diſcours d'édification. Rien n'eſt plus touchant qu'un Chretien pénétré de Dieu, & qui ne penſe qu'à Dieu. Car ne penſant qu'à Dieu, il ne parle que de Dieu, & il en parle d'une maniére toute autre que ceux qui en parlent par des réflexions d'eſprit qui ne viennent point du cœur.

IX.

Quoique vous faſſiez, ou en parlant ou en agiſſant, faites tout au nom du Seigneur JESUS-CHRIST. V. 17.

L'APÔTRE n'oublie rien ; il veut que toutes nos actions & toutes nos paroles ſoient conſacrées à J. C. Et c'eſt ici un des lieux de l'Ecriture où la néceſſité de raporter toutes nos actions à Dieu eſt marquée plus formellement. S'il y a quelque endroit de notre vie où nous ſoyons indépendans de Dieu, où nous ne recevions rien de lui, où il ne ſoit point notre derniére fin, que nous ne devions point à JESUS-CHRIST en qualité de ſes eſclaves ; & enfin s'il y a quelqu'une de nos actions que le prix de ſon ſang ne mérite pas, à la bonne heure que nous ne la raportions point à ſa gloire. Mais s'il n'y en a aucune de cette nature, ſi Dieu eſt toujours notre fin, ſi nous dépendons en tout de lui, ſi JESUS-CHRIST nous a totalement achetez, qui peut douter que nous ne ſoyons obligez de rendre à Dieu ce que nous lui devons par tant de titres, & de payer à JESUS-

CHRIST ce qu'il s'eſt aquis par un ſi grand prix? Ainſi il faut que ceux qui conteſtent cette vérité ſi claire, n'ayent jamais compris les droits de Dieu & de JESUS-CHRIST ſur l'homme. Il eſt vrai qu'il ne nous impute pas à crime l'omiſſion de ce raport de nos actions à lui dans les petites rencontres de la vie, & il eſt vrai encore qu'il n'eſt pas néceſſaire que ce raport ſoit fait par des réflexions actuelles, & qu'il ſuffit que le deſir ſincére de glorifier Dieu, ſoit le principe de nos actions, & que Dieu voie que c'eſt ce qui nous fait agir. Mais il eſt vrai auſſi qu'il ne faut pas penſer qu'une action ſoit faite pour Dieu quand elle lui eſt ſimplement offerte par une oblation générale ou particuliére. Il faut de plus qu'elle ſoit réglée ſelon ſes lois, & que l'ame ne s'y porte que parce qu'elle croit que Dieu la veut. Ainſi ce raport de nos actions à Dieu conſiſte principalement en ce que l'amour de Dieu en ſoit le principe; c'eſt-à-dire, à les faire pour obéir à Dieu & pour accomplir ſes lois.

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRÊS L'EPIPHANIE.

Simile factum est regnum cælorum homini qui seminavit. *Mat.* 13. 24. 30.

Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avoit semé de bon grain.

I.

JESUS-CHRIST ayant voulu lui-même être l'interprête de la parabole du l'ivraie *semée par l'homme ennemi* dans le champ où le pére-de-famille avoit semé la bonne semence, il n'est pas permis d'en proposer une autre explication que celle qu'il a eu la bonté de nous donner. Il est donc certain que par cette bonne semence, il faut entendre les bons & les élus,

ble, & qu'il a plu à la providence de le permettre, il eſt extrémement important de ſavoir quelle conduite les gens-de-bien doivent tenir à l'égard de ces méchans qui ſont mêlez avec eux, dont on ne peut douter que la compagnie ne ſoit dangereuſe : & cette parabole eſt expreſſément deſtinée à nous inſtruire de cette conduite. Car la raiſon humaine porteroit aiſément à conclure qu'il les faut abſolument bannir de l'Egliſe, & les arracher de ſon champ, ou qu'au moins il faut entiérement ſe ſéparer d'eux en n'entretenant avec eux aucun commerce ni aucune ſociété. Mais ces penſées ne ſont nullement conformes aux lumiéres de la raiſon divine qui nous ſont propoſées dans l'Evangile. On ne ſauroit ſe ſéparer de tous les méchans qui ſont dans l'Egliſe en les banniſſant par voie d'autorité, ſans exciter de grans troubles. Ils ſe défendront, ils ſe revolteront contre ceux qui les en voudront chaſſer; & leurs révoltes entraîneront avec eux une infinité d'ames ſimples. De ſorte qu'en voulant bannir ces pailles, on ne pourroit éviter de perdre quantité de bon

les. Car ce mélange de bons & de méchans eſt tellement univerſel, qu'on peut dire qu'il eſt entiérement inévitable. Le diable ſéme l'ivraie dans toutes les ſociétez où l'on aporte le plus de précautions pour n'y recevoir que des bons. Tous ces ſoins n'empêchent pas ou qu'il ne s'y gliſſe quelques méchans, ou que quelques bons ne s'y pervertiſſent. Le diable y fait toujours quelque bréche. Il y trouve des intelligences; il y cauſe des troubles & des ſcandales. Il faudroit donc abſolument vivre tout ſeul comme les anacorêtes; mais la charité ne permettroit pas à ces anacorêtes même d'exclure ceux qui ſe voudroient joindre à eux & ſe rendre imitateurs de leur vie. Or parmi ces perſonnes il ſe trouveroit encore de faux chretiens & des hypocrites. D'ailleurs l'entiére ſéparation du monde eſt pour quelques perſonnes une plus grande & plus périlleuſe tentation que la vuë & le commerce de quelques méchans. Il faut donc que le commun des fidelles établiſſent leur ſureté ſur un autre moyen que ſur une ſéparation totale de tous les méchans, & qu'ils s'affermiſſent

dans une conduite ſage & modérée par laquelle ils tolérent les méchans ſans les imiter; qu'ils ſoient témoins de leur déréglement ſans y prendre part, & ſans ſe ſéparer d'eux par la différence des lieux & des aſſemblées.

IV.

Que ſi l'on demandoit maintenant pourquoi Dieu a permis ce mélange de bons & de méchans, & pourquoi il n'a pas voulu qu'il y eût aucun lieu qui en fût exent, il eſt facile de répondre que ce qui paroît d'abord préjudiciable aux bons, eſt au-contraire l'un des plus grans moyens de leur ſanctification. Les méchans ſont uriles aux bons en une infinité de maniéres; & il eſt bon d'en propoſer ici quelques-unes, afin de faire entrer les Chretiens dans cet eſprit de tolérance & de patience, qui eſt la fin de la parabole de Jesus-Christ.

1. Les méchans ſervent infiniment aux bons en les inſtruiſant. Ils les inſtruiſent par leurs paſſions, comme l'on a dit ailleurs, & ils leur font voir avec quelle ardeur ils doivent chercher les biens véritables, puiſque les gens du monde en ont tant pour des

biens

biens faux & trompeurs.

Ils les inſtruiſent par l'inutilité de toutes les peines qu'ils ſe donnent; puiſqu'il eſt aiſé de voir que ſoit qu'ils réuſſiſſent, ſoit qu'ils ne réuſſiſſent pas, ils ſont également miſérables. Un homme s'eſt mis en tête de faire fortune par toutes ſortes de voies. Le voilà riche, puiſſant, au deſſus de tout: mais il n'en eſt a que plus de peine, plus d'inquiétude, plus de ſoins. Ces grans travaux qui ont pour but de laiſſer une famille puiſſante, ne ſe terminent ordinairement qu'à laiſſer à des enfans déréglez des moyens de ſe perdre plus facilement pour l'autre vie, & ſouvent pour celle-ci même.

Ils les inſtruiſent par les punitions que Dieu exerce ſouvent ſur eux dès cette vie même, lorſqu'il lui plaît d'y faire entrevoir des rayons de ſa juſtice; & c'eſt en ce ſens qu'il eſt dit que *le juſte lavera ſes mains dans le ſang des pécheurs.* Pſ. 47. 11.

Ils les inſtruiſent par leur malignité & par leurs calomnies. Car ſouvent elles ſont mélées de certaines véritez qu'une charité trop tendre & trop complaiſante auroit cachées aux gens-

de-bien, & qui ne leur ſont découvertes que par la haine de leurs ennemis.

Ils les inſtruiſent en leur faiſant voir en eux le portrait naturel de la corruption de l'homme, & en leur montrant ainſi ce qu'ils ſeroient, ſi Dieu les y avoit abandonnez. De ſorte qu'on peut dire qu'à un Chretien vigilant, & qui a ſoin de profiter de tout ce qu'il voit, la converſation des méchans n'eſt pas ſouvent moins utile que celle des gens-de-bien.

V.

2. Les méchans ſont utiles aux bons, parce qu'ils les couvrent & qu'ils empêchent qu'on ne les diſcerne : car ces bons ayant leurs défauts, & les méchans leurs bonnes qualitez & leurs vertus apparentes, on les confond aiſément, & l'on ne les diſtingue plus nettement les uns des autres. Ainſi les bons n'ont pas lieu de ſe préférer aux autres ni de ſe regarder avec complaiſance, ce qui leur eſt très avantageux. Il leur eſt utile de ne ſe pas voir, de n'être pas diſtinguez, & de ne ſe pas diſtinguer eux-mêmes ; & c'eſt l'effet de ce mélange. Par là cha-

cun a ſujet de craindre pour ſoi-même & de vivre dans l'humiliation. Si l'on ne voit pas en ſoi tous les défauts qu'on remarque dans les autres, on doit craindre d'en avoir de plus grans qu'eux. On doit même ſe charger de l'humiliation qui convient proprement aux méchans, en les regardant comme renfermez dans le corps de l'Egliſe. Les ſaints d'entre les juifs ne ſe ſéparoient point des méchans qui avoient irrité Dieu. Ils reconnoiſſoient humblement qu'ils participoient avec juſtice à leur châtiment. *Nous avons péché*, dit David, *avec nos péres, nous avons agi injuſtement; nous avons commis l'iniquité.* Cette obligation à une pénitence commune qui naît de ce mélange des méchans avec les bons, ſervant donc aux juſtes à les humilier, leur aporte le plus ſolide avantage qu'ils puiſſent avoir dans cette vie.

VI.

3. Les méchans ſont utiles aux juſtes pour les exercer, pour les faire ſouffrir, pour les purifier. Il n'y a point de vertu ſolide ſans patience, ni de patience ſans ſouffrance. On

ne croît en vertu & en charité qu'à proportion qu'on eſt éprouvé. Or il y a quantité de ces épreuves qui ne ſe peuvent faire que par des méchans. Ils ſont donc des inſtrumens de la ſanctification des juſtes. Ce ſont des ciſeaux qui les taillent, mais que la main de Dieu conduit & fait agir. Sans eux les juſtes demeureroient dans la foibleſſe, dans la langueur, dans la difformité, & ſeroient des pierres mal taillées qui ne ſeroient pas propres à être placées dans la céleſte Jeruſalem. Au moins ils n'auroient pas à y attendre de grandes couronnes. Car ce ſont les méchans qui les leur procurent. Qu'on faſſe réflexion ſur tous les Saints qui ont eu à ſouffrir des perſécutions; & qu'on juge s'ils ne ſont pas en quelque ſorte plus redevables à ceux qui les ont perſécutez, qu'à ceux qui les ont favoriſez avec le plus de chaleur durant leur vie.

VII.

Si le batême, dit ſaint Auguſtin, rendoit auſſi bien les corps immortels comme il reſſuſcite les ames à une vie immortelle, la foy des Chretiens ſe-

roit trop aiſée & de trop peu de mérite; *delicatiùs crederetur in Chriſtum.* On peut dire de même de l'Egliſe: Que ſi elle n'étoit point mélée de méchans, elle formeroit un grand fleuve qui porteroit les ames à la vertu d'une maniére trop aiſée, & qui détruiroit en quelque ſorte leur foi en la facilitant. Il ne faudroit point faire d'efforts pour ſe ſauver. Il n'y auroit qu'à ſe laiſſer aller à ce torrent de toutes les parties de l'Egliſe. Il faudroit faire effort au-contraire pour ſe danner. Ce n'eſt pas là l'ordre de Dieu, ni la voie qu'il a choiſie pour ſauver les hommes. Dieu veut qu'on rame contre le cours d'un fleuve, & qu'on faſſe effort pour le ſurmonter. Il faut donc qu'il y ait dans l'Egliſe même un fleuve contraire qui nous porte au mal & qui nous ſerve d'exercice. Il eſt vrai qu'une infinité de gens en ſont entraînez: mais ceux que Dieu ſoutient, tirent de grans avantages des efforts mêmes qu'ils ſont obligez de faire pour le ſurmonter; & toutes les vertus s'enracinent en eux d'une maniére beaucoup plus forte & plus ſolide.

VIII.

MAIS ne s'enſuit-il point de là qu'il n'y auroit donc qu'à demeurer tranquilement dans la compagnie des méchans, & que ceux qui ſe retirent du monde pour éviter ſa contagion, font une action imprudente ? Nullement. Cette ſage précaution qui a porté tant d'ames à ſe retirer du grand monde, à s'unir avec un petit nombre de ſerviteurs de Dieu, ou à vivre même dans une entiere ſolitude, eſt un effort qu'elles ont fait pour ſurmonter ce torrent. Elles ont imité ceux qui évitant le courant des fleuves, ne laiſſent pas d'aller contre ſon cours, en choiſiſſant les endroits que diverſes cauſes rendent moins rapides. Le monde ne laiſſe pas de faire ſentir ſa malignité dans les monaſtéres mêmes. Il y cauſe des traverſes à ceux qui y ſont retirez. Il les traite de ridicules. Il les oblige à ſortir quelquefois de leurs retraites pour avoir recours à lui. Mais de plus le monde même ſe gliſſe dans les monaſtéres, & y exerce les bons par la contrariété de ſes maximes & de ſes inclinations. Il n'y a point de ſociété ſi ſainte, où il ne trouve

moyen de s'insinuer par quelque endroit. Il y entre toujours non-seulement des foibles, qui ne le sont que parce qu'ils sont remplis des idées du monde, mais des hypocrites entiérement corrompus, ou qui se corrompent dans le monastére même. Il faudroit souvent tout bouleverser pour les en bannir, & ils se couvrent même tellement qu'on auroit peine à en trouver quelquefois des prétextes raisonnables. Souvent on ne les discerne pas. Les foibles Religieux ressemblent fort aux méchans, & les méchans Religieux ressemblent quelquefois aux foibles. Qui en fera le discernement, & qui voudra se mettre en danger de chasser tous les foibles à qui les monastéres sont particuliérement nécessaires, sous prétexte d'en exclure les méchans ? Il faut donc prendre la voie de la tolérance, & souffrir dans les Chretiens ce qu'on ne sauroit corriger sans un trouble & un fracas qui mettroit en danger même les élus figurez par le bon grain.

IX.

L'EGLISE ayant été établie dans

Mat. 13. 38. le monde, ſelon qu'il eſt dit que *le champ eſt le monde*; elle a été établie parmi les méchans. Ainſi voilà déja une eſpéce de mélange inévitable: car les méchans en cette maniére précédent les bons, & la mauvaiſe ſémence, ou l'ivraie, eſt levée & enracinée devant la bonne. Mais ce mélange ſeroit purement extérieur, ſi les choſes en étoient demeurées là. Les méchans ſeroient autour de l'Egliſe: mais ils ne ſeroient pas dans l'Egliſe. Elle formeroit un corps tout pur, une maſſe de pâte ſans levain, une moiſſon ſans ivraie. Cela ne ſuffit pas au deſſein que Dieu a de ſauver ſes élus par le moyen de la foi. Il a donc permis que dans cette Egliſe environnée de méchans, l'homme-ennemi, c'eſt-à-dire, le démon, y ait ſemé ſon ivraie; qu'il y ait introduit des gens qui ſont à lui & qui ſecondent ſes deſſeins, & qu'il ait ainſi tellement confondu le mauvais grain avec le bon, qu'on ne les puiſſe plus ſéparer entiérement. On peut faire certains petits triages en quelques endroits, & il y a des lieux où il paroît peu d'ivraie; mais il y en a toujours. Tou-

te la prudence ne doit conſiſter qu'à ſe placer dans les endroits où il y en a moins ; & c'eſt ce que font ceux qui vivent dans les retraites ou qui s'en procurent dans le monde même. Mais de vouloir bannir abſolument tous les méchans ou de l'Egliſe entiére, ou de quelque ſociété, & de quelque corps de l'Egliſe que ce ſoit, c'eſt une entrepriſe que l'on ne doit pas tenter, parce qu'il eſt impoſſible d'y réuſſir.

X.

L'IVRAIE, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, n'eſt ſemée dans l'Egliſe que *durant le ſommeil* de ſes paſteurs, & elle n'y eſt reconnuë que lorſque *l'herbe*, c'eſt-à-dire, le froment *eſt monté en épi*. Il y a donc ſouvent quantité d'ivraie, c'eſt-à-dire, de méchans cachez dans les ſociétez qui n'y paroiſſent point du tout : & chacun doit craindre même d'être de cette ivraie, c'eſt-à-dire, d'être méchant. Il y a des épis qui n'ont point de vie & qui ſont morts ou corrompus dans leur racine, quoiqu'ils paroiſſent pendant quelque tems tout ſemblables aux autres à l'extérieur ; *v.* 26. *v.* 26.

& lors même que cette différence ſe fait voir, elle ne paroît qu'aux fromens qui ſont crûs, c'eſt-à-dire, aux juſtes avancez en lumiéres & en vertus. Mais tous les fromens de l'Egliſe ne croiſſent pas dans une égale proportion. Il y en a, & même c'eſt la plus grande partie, qui demeurent toujours fort bas. Les Chretiens foibles & peu éclairez ſont toujours le plus grand nombre dans l'Egliſe; & ces foibles ne ſont nullement capables de diſcerner l'ivraie. Ainſi la prudence chretienne veut qu'on reſerve ce diſcernement aux Anges du Seigneur, qui ſeront chargez au dernier jour d'en bannir *tous les ſcandales*, & d'en faire une maſſe toute pure digne d'être offerte à Dieu.

Mat. 13. 41.

XI.

Qui pourroit faire ce diſcernement dans l'Egliſe, puiſque non-ſeulement les paſteurs ne ſont pas toujours de ces Chretiens éclairez qui reconnoiſſent le mal par tout où il eſt, mais qu'ils ſont trés-ſouvent eux-mêmes de l'ivraie qui gâte & empoiſonne la moiſſon de l'Egliſe? Or le moyen d'en bannir cette ivraie qui

comprend ſouvent le plus grand nombre de ſes chefs, ſelon ſaint Grégoire, lequel aſſure, dès ſon tems même, que les méchans prévaloient ſur les bons parmi les paſteurs; ce qui l'oblige de ſe retrancher à dire qu'ils ne ſont pas tous mauvais? Il faut donc trouver un autre moyen pour ſe garantir de leur contagion, ſoit pour les forts, ſoit pour les foibles, pour ceux qui ſont éclairez & pour ceux qui ne le ſont pas. Les Chretiens qui ſe conduiſent par lumiére, ſe peuvent garantir du mauvais exemple des méchans en s'attachant fortement aux régles, & ne ſe conduiſant point par les exemples, ſi ce n'eſt par ceux qui ſont conformes aux régles, & en ſe fortifiant ſur tout contre cette raiſon trompeuſe: Que Dieu ne permettroit pas que tant de perſonnes qui ſont en des places conſidérables dans ſon Egliſe, s'éloignaſſent du bon chemin. Il ne faut point ſe faire des régles que Dieu n'a point faites, ni ſe promettre ce qu'il n'a point promis. Outre qu'à l'égard de la pratique de la vie chretienne, les plus déréglez ont d'ordinaire de deux ſortes de maximes; les unes,

C. 43. Mor. 2. c. 27.

par leſquelles ils autoriſent ce qui eſt certainement bon; & les autres, par leſquelles ils permettent & à eux-mêmes & aux autres divers relâchemens. Ils trouvent bon, par exemple, qu'on ne s'empreſſe point pour s'avancer ni dans l'Egliſe ni dans le monde, & qu'on ne tâche qu'à s'humilier & à ſe rabaiſſer. Mais ils croyent auſſi qu'il leur eſt permis de faire le contraire dans la pratique. Il n'y a donc qu'à ſuivre les premiéres de leurs maximes qui aprouvent le bien, & à ne pas ſuivre les autres, d'autant plus que ces maximes ſuivies par quelques paſteurs ſont toujours condannées par d'autres qui ont plus de reputation de piété.

XII.

Les ſimples mêmes pourroient facilement ſe mettre à couvert des mauvais exemples que leur donnent les méchans, s'ils avoient le cœur pur & s'ils cherchoient Dieu ſincérement. Le chemin de la vérité & de la droiture paroît à tout le monde: & dans la diverſité des routes que les hommes ſuivent, quoiqu'on doute ſouvent ſi certains chemins ſont ſûrs &

légitimes, on ne doute point que d'autres ne le ſoient. Il n'y a donc qu'à s'attacher à ces chemins certainement ſûrs, & éviter les autres dans leſquels il paroît quelque choſe de tortueux. Une foule de gens qui n'en feront pas difficulté, ne leur doit pas ſuffire; parce qu'ils doivent ſavoir qu'il eſt très-poſſible que la multitude ſe porte au déréglement. Ainſi ſans condanner avec témérité & avec orgueil ceux qui ſuivent une autre route qu'eux; ils doivent demeurer dans les vuës ſimples & aſſurées conformes à leurs lumiéres & à leur état; & par ce moyen le monde ſera incapable de leur nuire.

ſervons point pour concevoir l'éminence de la vertu de ſaint Paul, quoiqu'elle y ſoit parfaitement marquée. Il faut donc ſupoſer au-contraire par le reſpect que nous devons à l'Ecriture, que ce que ſaint Paul exprime, étoit dans ſon cœur auſſi fortement qu'il l'exprime. Il dit qu'il rendoit *ſans ceſſe graces à Dieu* pour les Theſſaloniciens. Il le faiſoit donc. Et ſi le terme *ſans ceſſe* ne marque pas qu'il fût occupé continuellement de cette penſée, il marque au moins une diſpoſition continuelle de gratitude qui produiſoit de fréquentes actions de graces; & cela pour des événemens paſſez il y avoit long-tems, auſquels une infinité d'autres avoient ſuccédé.

Ce que l'on doit conclure de là c'eſt que les bienfaits de Dieu ne produiſoient pas dans l'ame de ſaint Paul une impreſſion légére & ſuperficielle, dont le ſouvenir pût être effacé par d'autres occupations & d'autres événemens; mais une impreſſion profonde qui pénétroit juſqu'au fond de ſon cœur, qui ne lui permettoit point d'oublier les graces de Dieu; qui lui en rendoit le ſouvenir toujours pre-

ſent; & produiſoit ainſi de fréquentes actions-de-graces.

On doit conclure de plus qu'entre ces bienfaits de Dieu dont il étoit ſi extraordinairement touché, il conſidéroit particulierement celui que Dieu fait aux ames, quand il leur fait recevoir ſon Evangile: & comme on ne le peut ſoupçonner d'aucun intérêt d'amour-propre, & qu'il exprime ailleurs les mêmes ſentimens à l'égard des Romains qu'il n'avoit point convertis, il eſt clair que le principe unique de cette reconnoiſſance étoit ſa parfaite charité pour les ames, & la grande idée qu'il avoit des graces de Dieu.

Or cette diſpoſition ſuffit ſeule pour nous donner une idée toute autre de l'ame de ſaint Paul, que celle qu'on en a d'ordinaire. On n'a pour cela qu'à comparer ſa propre diſpoſition avec celle de ce grand Apôtre, & à conſidérer combien on eſt peu touché des graces de Dieu, & principalement de celles qu'il fait aux autres. On en entend tous les jours mille exemples, & on les oublie auſſi-tôt. A peine y prend-on part lorſqu'on les raporte;

& peu de perſonnes ſongent à en rendre graces à Dieu même paſſagérement. Que ſi les choſes nous regardent de plus près, & que l'on en remercie Dieu ſur le champ, les nouvelles affaires étouffent bien-tôt ces mouvemens. L'eſprit & le cœur s'occupent d'autres choſes. Les objets préſens effacent les paſſez, & l'on ne ſauroit dire avec la moindre vérité ce que dit ſaint Paul, que l'on rend graces à Dieu toujours de ſes bienfaits paſſez, parce qu'on n'y penſe pas ſeulement.

II.

CEPENDANT ſaint Paul ne faiſoit que ce qu'il devoit. Les bienfaits de Dieu ne demandent point une gratitude paſſagére. Comme ils ſe raportent à l'éternité, la reconnoiſſance que nous ſommes obligez d'en avoir, doit être éternelle. Ainſi la différence qu'il y a ſur ce ſujet entre nous & ſaint Paul, en nous faiſant connoître l'éminence de ſa vertu, nous convainc en même tems d'une extrême ingratitude par l'oubli où nous ſommes des graces de Dieu. Et comme rien ne les éloigne davantage que cet oubli, nous

y devons reconnoître la ſource de notre pauvreté & de notre miſére intérieure. Nous devons nous en humilier profondement & y remédier par toutes les voies que nous en pouvons trouver. On ſe ſert de mille adreſſes pour ſe ſouvenir des choſes dont l'oubli nous ſeroit préjudiciable dans les affaires temporelles : mais on n'en a point pour ſe ſouvenir des bienfaits de Dieu. On manque, dit-on, ſouvent de penſées pour s'entretenir devant Dieu. Pourquoi ne s'entretient-on pas de ſes bienfaits, qui nous ſerviroient d'une matiére infinie, ſi nous avions quelque fond de gratitude ? Il y en a qui ſe plaignent qu'ils n'ont rien à faire & qui cherchent à perdre leur tems. Pourquoi ne l'employent-ils pas à repaſſer dans leur eſprit les graces de Dieu, & à en renouveller ainſi le ſouvenir ?

III.

MAIS cette admirable gratitude de ſaint Paul étoit jointe encore à un autre mouvement non moins néceſſaire. Comme il rendoit graces continuellement à Dieu pour les bienfaits dont il avoit comblé les Theſſa-

loniciens, il prioit continuellement Dieu afin qu'il les conservât & les les augmentât. La priére & l'action de graces doivent être inséparables. Quiconque a reçu des graces de Dieu, doit en avoir de la reconnoissance : mais comme on ne les sauroit conserver sans de nouvelles graces, il faut nécessairement qu'il prie pour les obtenir. Ainsi ceux à qui il a fait la grace de contribuer à la conversion de quelque ame, s'aquitent imparfaitement de leur ministére, s'ils se contentent d'avoir prié & d'avoir rendu graces quelque tems pour elles, s'ils ne continuënt toujours de remercier Dieu, & de prier pour la conservation de cette grace. Ils n'ont pas plus d'affaires que saint Paul, ni plus de différens objets dans l'esprit. Qu'ils ayent quelque part à sa charité, & ils verront qu'elle dilate le cœur, & qu'elle le rend capable de suffire à toutes ces différentes actions. Ce n'est que notre peu de charité qui nous rend si étroits & si resserrez en nous-mêmes. O ame de saint Paul, ame apostolique, ame vraiment grande, puisqu'elle embrassoit tant de différens

objets, parce qu'ils y avoient tous fait de profondes traces qui ſe renouvelloient ſans ceſſe par des mouvemens de gratitude & de priére; combien les bornes étroites de notre cœur qui s'occupe & ſe remplit de ſi peu de choſe, ſont-elles éloignées de votre étenduë!

IV.

Comme ſaint Paul connoiſſoit parfaitement l'eſſence de la vertu chretienne, il nous inſtruit même par les louanges qu'il donne à ceux à qui il écrit, & nous aprend ce qui eſt véritablement eſtimable dans les Chretiens. Il ne louë pas ſeulement les Theſſaloniciens de leur foi, mais *des œuvres de leur foi*, c'eſt-à-dire, d'une foi opérante & active qui leur faiſoit obſerver exactement les commandemens de Dieu.

Il ne les louë pas ſeulement de leur charité, mais *d'une charité laborieuſe* qui les portoit à travailler fortement pour leur perfection & pour aſſurer leur ſalut.

Il ne les louë pas ſeulement de leur eſpérance, mais *d'une eſpérance ferme* & immobile, par laquelle ils réſiſtoient à tout ce qui la pouvoit ébran-

ler. On ſait aſſez que *la foi ſans les œuvres*, c'eſt-à-dire, ſans l'accompliſſement des commandemens de Dieu, *eſt morte.* Mais on ne comprend pas facilement ce que c'eſt que ce *travail de la charité* & cette *ferme eſpérance* que l'Apôtre reléve dans les Theſſaloniciens.

La plupart des gens ſont Chretiens de telle ſorte qu'ils feroient toutes les mêmes choſes, s'ils ne l'étoient point. Toute leur vie eſt employée à l'établiſſement de leur fortune, & à s'aquiter des miniſtéres qu'ils exercent, & qu'ils choiſiroient quand ils ne ſeroient point Chretiens: Un médecin paſſe ſa vie à ſes viſites, un juge & un avocat dans les fonctions de leurs emplois, les grans à faire leur cour & à exécuter les ordres des Rois. Ils ne feroient pas autre choſe quand ils ne ſeroient pas Chretiens. Pour les actions de Religion qui y ſont mêlées, elles ſont ſi peu de choſe & ſi courtes, que ce ne peut être ce qui eſt marqué par ce *travail de la charité* dont parle ſaint Paul. Il eſt vrai que le travail des fonctions légitimes y peut être compris: mais comme il

peut avoir pour principe la coutume & l'intérêt auſſi-bien que la charité, il faut une régle pour le diſcerner : & ce mot de ſaint Paul nous la peut faire trouver.

Cette régle eſt, que quand on voit qu'une perſonne eſt également fidelle dans ſes devoirs lorſqu'ils ſont contre ſes interêts humains, ou dans des choſes où il n'a point d'intérêt, on a lieu de croire que c'eſt par charité qu'il s'aquite de ſes emplois. Mais on en doit juger tout autrement lorſqu'on ne voit en quelqu'un que de la langueur pour toutes les actions deſintéreſſées. Et c'eſt ce qui paroît dans la vie de la plupart des Chretiens. Ils ſont tout pleins d'ardeur pour toutes les choſes qui ont des récompenſes humaines attachées : mais quand leur intérêt n'y a point de part ; quand les choſes ne regardent que Dieu & ſa juſtice, ou l'intérêt de leurs ames ; quand il s'agit de combatre leurs paſſions, ou d'éviter les occaſions du péché en ſe privant de certaines utilitez temporelles ; quand il eſt queſtion de ſoutenir gratuitement la vérité & la juſtice, ou de ré-

ſiſter à l'injuſtice des plus puiſſans, ou de ſe renouveler devant Dieu par la retraite, ou de donner à leur ame la nourriture dont elle a beſoin tous les jours par de ſaintes lectures, il n'y a rien de plus froid & de plus languiſſant qu'eux. Leur charité, s'ils en ont, eſt une charité oiſeuſe, pareſſeuſe, & qui donne lieu de conclure que l'intérêt a bien plus de part que la vuë de Dieu dans tous leurs travaux. C'eſt donc avec raiſon que ſaint Paul, pour marquer une charité ſincére, la déſigne par les termes de charité active & laborieuſe.

V.

POUR comprendre ce que ſaint Paul veut dire par cette *eſpérance ferme & ſouffrante* qu'il apelle, SUSTINENTIAM SPEI, il faut conſidérer que la condition des premiers Chretiens étoit bien différente de la nôtre. Quelque déréglement qu'il y ait parmi les Chretiens d'apreſent, il n'eſt pas néanmoins honteux parmi eux d'eſpérer les biens éternels, & de ſe conduire par cette eſpérance. La vie des Religieux qui quittent le monde ſérieuſement, n'y eſt point deshono-

rée. Mais il n'en étoit pas de même à l'égard des premiers Chretiens. Ces biens éternels qu'ils prétendoient aquerir, paſſoient pour des chiméres ridicules, & leur miſére préſente fourniſſoit aux payens des ſujets de riſée & de moquerie. Il falloit donc que leur eſpérance ſe ſoutînt contre toutes ces inſultes : & c'eſt ce que l'Apôtre louë dans les Theſſaloniciens. La nôtre eſt ſi foible au contraire, que quoi-que nous ſoyons à couvert des moqueries publiques, nous ne ſaurions réſiſter à l'exemple de ceux qui aiment les choſes preſentes. La privation des petits avantages du monde auſquels la foi nous oblige de renoncer, nous laſſe & nous fatigue. Nous voudrions bien eſpérer les biens éternels ; mais à condition qu'il ne nous en coutât rien dans ce monde ici. Ce n'eſt pas là ce que l'Apôtre apelle *une eſpérante ferme & ſoiffante*, SUSTINENTIAM *ſpei*. Mais ce qu'il nomme ainſi, eſt une eſpérance capable de réſiſter aux inſultes des hommes, & qui renonce volontiers aux biens du monde pour ſe conſerver les éternels qui ſont l'objet de ſes deſirs.

VI.

VI.

Car nous ſavons, mes freres cheris de Dieu, quelle a été votre élection.

v. 4.

Saint Paul parle de l'élection à la foi, à la charité, au chriſtianiſme, qui eſt un gage de l'élection éternelle. Or cette élection eſt de deux ſortes. L'une eſt éclatante & accompagnée de marques de la puiſſance de Dieu. L'autre eſt plus cachée & reſſemble davantage à ce qui n'a que la raiſon humaine pour principe. La différence de ces deux graces eſt que comme Dieu agit d'une maniére plus viſible dans l'une que dans l'autre, il veut auſſi qu'on s'aplique particuliérement à le louer dans celle-là. Ses miracles ſont faits pour y exciter les hommes. C'eſt un langage divin que tout le monde eſt obligé d'écouter: & c'eſt la raiſon de ce que dit ſaint Paul pour relever la vocation des Theſſaloniciens, qui avoit été de ce genre-là. Cela nous oblige à nous rendre attentifs à toutes les choſes extraordinaires par leſquelles Dieu nous parle, & à honorer particuliérement les Saints extraordinaires que

Dieu ſuſcite de tems en tems dans ſon Egliſe pour la réveiller de l'aſſoupiſſement où les hommes tombent naturellement.

VII.

Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur, &c.

v. 6.

L'ORDRE de Dieu eſt que comme la lumiére doit paſſer des paſteurs au peuple, & que les peuples ne la reçoivent que par l'entremiſe des paſteurs, la piété paſſe auſſi de l'exemple des prédicateurs de l'Evangile à ceux à qui il eſt annoncé. C'eſt cet exemple qui leur doit rendre la vertu aimable; & c'eſt, comme dit ſaint Paul, en imitant leurs paſteurs qu'ils doivent devenir les imitateurs de Dieu. Ainſi c'eſt un renverſement de l'ordre de Dieu, & une voie extraordinaire, lorſqu'il faut que le peuple devienne vertueux ſans imiter la conduite des paſteurs; & qu'il aprenne de paſteurs intéreſſez à renoncer à ſes intérêts; de paſteurs vains & qui recherchent leur propre gloire, à mépriſer la gloire du monde; de paſteurs délicats & amateurs de leurs aiſes, à devenir mor-

tifiez. Il ne faut donc plus demander pourquoi le commun des prédicateurs fait ſi peu de converſions. C'eſt qu'il y en a peu qui puiſſent dire comme ſaint Paul : *Vous êtes devenus nos imitateurs & les imitateurs du Seigneur.* Il faut au contraire le plus ſouvent, pour être les imitateurs du Seigneur, n'être pas imitateurs des paſteurs. Or cette voie, comme j'ay déja dit, eſt une voie extraordinaire, & toutes les choſes extraordinaires ſont rares. Ainſi le monde a été converti autrefois par un petit nombre de prédicateurs qui cherchoient Dieu ; & preſque perſonne ne ſe convertit par ce grand nombre de prédicateurs qui ſe cherchent eux-mêmes. Le ſeul exemple a ſuffi pour peupler les deſerts & les monaſtéres d'une infinité de vrais pénitens, ſans y ajoûter même la parole extérieure de la prédication : & nonobſtant toutes les prédications, la pénitence ſe détruit peu à peu dans les monaſtéres mêmes, lors qu'elle eſt deſtituée de l'exemple.

VIII.

Saint Paul nous aprend encore pourquoi l'Evangile faiſoit de ſi grans

progrès de ſon tems, & pourquoi les prédicateurs ſont à préſent ſi peu de
Mat. 13. 6. fruit, lorſqu'il ajoûte, *Vous avez reçu la parole* de l'Evangile *avec la joie du ſaint Eſprit*, quoique *dans de grandes tribulations.* Et ces tribulations, dit-il dans la ſuite, ont ſervi à l'avancement de l'Evangile dans une grande partie de la Gréce. Car c'eſt encore une des raiſons pourquoi la parole de l'Evangile fructifie ſi peu maintenant. Ni les prédicateurs ni les peuples ne veulent rien ſouffrir pour elle. On ne voit que de ces herbes qui ſe ſeichent ſitôt qu'elles commencent à ſentir l'ardeur du ſoleil, c'eſt-à-dire, la perſécution. C'eſt ce qui renverſe d'abord la plupart du monde, & les rend infructueux & ſtériles. Toutes les perſonnes d'une prudence timide & qui évitent avec tant de ſoin de ſouffrir, ne ſont point deſtinez de Dieu pour faire de grans fruits, & pour attirer les peuples à JESUS-CHRIST. Il faut quelque choſe d'extraordinaire, ou dans l'auſtérité de la vie, ou dans les autres ſouffrances, pour remuer les eſprits des peuples, & pour rendre célébre la piété; afin d'exciter

les Chretiens à s'en rendre les imitateurs. L'auſtérité particuliére d'un monaſtére de France y attire des perſonnes de toutes les parties de l'Europe. C'eſt que les habitans de ce ſaint lieu ont reçu la parole de la pénitence avec joie, & la pratiquent avec une fidélité incomparable. Les perſonnes délicates & qui évitent de ſouffrir, ne ſont bons tout au plus que pour eux-mêmes : & encore, quand Dieu leur veut faire miſéricorde, il ne fait que leur mênager les ſouffrances, mais il ne les en délivre pas. S'ils les évitent d'une maniére, il les leur fait trouver d'une autre, afin que par ce moyen *ils deviennent conformes à l'image de ſon Fils*, & que *ſouffrant avec lui* ils puiſſent *être glorifiez avec lui.* *Rom.* 8. 9. *Rom.* 8. 17.

IX.

Vous vous êtes convertis à Dieu ..... pour attendre du ciel ſon Fils JESUS. v. 10.

LA ſeule choſe qu'un homme véritablement converti a à faire au monde, eſt d'attendre l'avénement de JESUS-CHRIST & de s'y prépater, & c'eſt par là que l'on connoît la vé-

rité de ſa converſion, & qu'elle eſt capable d'édifier l'Egliſe. C'eſt ce qui paroiſſoit dans les Theſſaloniciens. L'impreſſion qu'ils donnoient, & ce qu'on publioit d'eux, étoit que toute leur vie étoit fondée ſur l'attente de JESUS-CHRIST. On voyoit qu'elle ne tendoit qu'à s'y préparer; & l'on ne l'auroit pas vu, ſi l'on avoit vu agir en eux les paſſions humaines. Ce qui détruit l'édification de la plupart des prétenduës converſions de ceux qui ſe retirent des grans crimes, c'eſt qu'on les voit les mêmes dans tout le reſte. Ils ſont auſſi attachez à leurs intétêts, à leur fortune, à leurs plaiſirs, à leurs commoditez, qu'ils étoient auparavant. Leur vie n'eſt point du tout un témoignage qu'ils attendent JESUS-CHRIST. C'eſt plutôt un témoignage qu'ils ne l'attendent pas, puiſqu'ils y ſouffrent tant de choſes qui lui déplaiſent. Car peut-on dire du commun des Chretiens qu'ils attendent l'avénement de JESUS-CHRIST, & qu'ils s'y préparent? Y a-t-il perſonne d'aſſez inſenſé pour dire: C'eſt pour me préparer à l'avénement de JESUS-CHRIST, que je cherche

à me pouſſer dans l'Egliſe ou dans le monde, à entaſſer bénéfices ſur bénéfices, revenus ſur revenus, à établir puiſſamment ma famille dans le monde, à mener une vie commode & magnifique? La folie ni l'inſolence ne va pas juſques-là. Cependant tout ce qui ne ſe fait pas pour ſe préparer à l'avénement de JESUS-CHRIST, eſt indigne d'un Chretien.

SUR L'EVANGILE DU VI. DIMANCHE D'APRÈS L'EPIPHANIE.

Simile eſt regnum cælorum grano ſinapis. *Mat.* 13. 31. 35.

Le royaume du ciel eſt ſemblable à un grain de ſénevé.

I.

LE fils de Dieu nous voulant donner une idée de ſon Egliſe, & de la doctrine qui la forme & qui la rend

le royaume de Dieu, marque l'un & l'autre par deux caractéres qui leur conviennent ſelon divers tems, d'être trés-petites dans leur commencement, & trés-étenduës, & trés-fortes dans leur accroiſſement & dans leur progrès. C'eſt principalement ce que ſignifient les paraboles dont il ſe ſert pour les repréſenter; l'une, du *grain de ſénevé* qui devient un arbriſſeau; l'autre, du *levain* qui s'inſinuë dans une grande maſſe de pâte & la convertit toute en levain. Il faut pourtant comprendre quelle eſt cette petiteſſe & ce progrès qu'il attribuë à ſon Egliſe & à ſa doctrine. Car ce n'eſt pas toute ſorte de petiteſſe ni toute ſorte de progrès. Ce ſeroient des marques trop équivoques. Tout ce qui eſt petit dans ſon origine & qui s'accroît dans la ſuite, n'eſt pas pour cela divin. On pourroit dire, par exemple, que la plus fauſſe & la plus abſurde de toutes les religions, qui eſt celle de Mahomet, auroit eu ces deux marques, d'être petite dans ſon origine, & d'être trés-étenduë dans la ſuite. Il faut donc bien diſtinguer la petiteſſe & la grandeur de la

Religion chretienne, de celles qui peuvent convenir aux autres Religions.

II.

LES deſſeins des hommes ſont ſouvent très-foibles & très-petits dans leurs commencemens; mais ce n'eſt jamais par leur volonté & par leur choix. Ils tendent d'abord par eux-mêmes à la grandeur & à l'éclat : & ce n'eſt que malgré eux qu'ils n'y arrivent pas tout d'un coup. Si-tôt que Mahomet ſe vit ſuivi de quelque nombre de ſectateurs, il prit les armes, il fit la guerre, & tâcha de s'aſſujettir les peuples. On voit bien qu'il n'aimoit pas la petiteſſe de ſon origine, & qu'il aſpiroit à la grandeur. Il n'y a rien de ſemblable dans la petiteſſe de l'Egliſe. C'eſt une petiteſſe du chois & de la volonté de JESUS-CHRIST. Il y a voulu demeurer toute ſa vie. Il n'a prétendu à aucun éclat temporel. Il a toujours marché vers la mort, ſans prétendre à aucune ſorte d'élévation dans le monde. Il a négligé tous les moyens humains qui pouvoient contribuer à établir ſa doctrine. Il ne s'eſt point empreſſé pour

faire remarquer au monde ſes principaux caractéres. Il étoit né à Bethléem ſelon les prophêtes : mais il avoit laiſſé obſcurcir cette vérité. Il paſſoit pour être de Nazareth, & il ne ſe met point en peine de démêler cette contrariété apparente. Il eſt révélé aux hommes dès ſa naiſſance. Hérode s'en trouble ; Jéruſalem s'en émeut ; les Mages viennent avec éclat l'adorer ; Simeon & Anne le reconnoiſſent. Mais Dieu qui avoit donné à ſon Fils tous ces témoignages, les laiſſe enſuite effacer de la mémoire des hommes.

Ils étoient oubliez quand il parut, parce que la petiteſſe de JESUS-CHRIST & de ſon Egliſe étoit du chois & du deſſein de Dieu. Il ſavoit bien qu'il la releveroit quand il voudroit ; & ainſi il ne ſe preſſa point de lui procurer cet éclat qu'il étoit reſolu de lui donner en ſon tems. Les hommes n'en font pas de même. Sitôt qu'ils peuvent atteindre à la grandeur, ils s'en ſaiſiſſent & ne la laiſſent pas échaper ; parce qu'ils ſentent bien qu'ils ne ſeront pas les maîtres de l'avoir quand ils voudront.

III.

LA petiteſſe & l'augmentation de l'Egliſe ont été prédites, préparées & précédées par de longues diſpoſitions dont peu de perſonnes s'apercevoient; mais qui tendoient néanmoins très-directement à ſon établiſſement.

Il y avoit quatre mille ans qu'il s'étoit répandu une opinion dans le monde qu'il viendroit un libérateur des hommes; & des gens extraordinaires qui avoient paru de tems en tems parmi les Juifs, avoient prédit les uns une circonſtance de ſa venuë, & les autres une autre, & ils avoient marqué en particulier cette extrême petiteſſe de la ſociété qu'il devoit établir, & ſon prodigieux accroiſſement. Dieu tint les choſes pendant tout ce tems dans l'obſcurité: en ne permettant pas, ni que l'impreſſion de ce futur liberateur s'effaçât entiérement, ni que cette obſcurité fut parfaitement éclaircie. Il envoie enſuite JESUS-CHRIST au monde dans le tems qu'il avoit marqué, & n'en découvre le ſecret qu'à la ſainte Vierge & à très-peu de perſonnes. Il lui étoit facile de manifeſter la venuë de ſon

Fils au monde d'une maniére ſi éclatante, que perſonne n'eut pu l'ignorer. Il ne le fait pas, & laiſſe même obſcurcir les marques qu'il en avoit données. JESUS-CHRIST commence à prêcher, mais ſans aucun éclat précédent qui préparât les hommes à le recevoir. Il fait des miracles tels que jamais perſonne n'en avoit fait de ſemblables. Mais il les avilit & les obſcurcit à deſſein à l'égard des Juifs, par ſa pauvreté, & par le rabaiſſement de ſa vie. On voit en tout cela une petiteſſe volontaire qui faiſoit partie du deſſein de Dieu. Mais on ne voit rien de ſemblable dans la petiteſſe des deſſeins & des établiſſemens des hommes. S'ils ſont petits dans leur origine, il eſt viſible que c'eſt malgré eux; ils ne ſont ni predits ni précédez par aucunes préparations qui donnent lieu de les diſtinguer de ce qui eſt purement humain. Ceux qui en ſont auteurs, ne négligent aucun moyen de les avancer; & s'ils y réuſſiſſent, c'eſt toujours d'une maniére qui n'a rien de grand ni de divin.

IV.

PARCE que cette petiteſſe de l'E-

gliſe dans ſon origine faiſoit partie de l'ordre de Dieu, & étoit deſtinée à faire paroître la force de l'Evangile; JESUS-CHRIST, qui étoit ſûr de ſon futur accroiſſement, le prédit comme s'il l'eût vû; & il l'avoit fait auparavant prédire par ſes Prophêtes, non-ſeulement en général, mais auſſi en particulier. Car la ruine de la ſynagogue & du paganiſme a été prédite & par les Prophêtes & par JESUS-CHRIST: Mais c'eſt ce que n'ont jamais oſé faire les auteurs des fauſſes religions. Comme ils ſentoient bien qu'ils n'étoient pas les maîtres de l'acroiſſement des religions qu'ils déſiroient introduire; ils ont été fort réſervez à le prédire ſur tout en particulier. Ils n'ont pas voulu s'expoſer au hazard de paſſer pour de faux Prophêtes, de quelques ſecours humains dont ils fuſſent apuyez. Il n'y a eu que JESUS-CHRIST qui l'ait oſé faire, parce qu'il étoit le maître de la petiteſſe & de la grandeur de ſa Religion, & que c'étoit lui qui en régloit les divers états.

V.

LA Religion chretienne n'avoit rien ni dans ſes dogmes ni dans ſes

maximes, qui donnât lieu de croire qu'elle dût faire de grans progrès dans le monde. Elle devoit au-contraire, ſelon les apparences humaines, y être étouffée dans ſon berceau: & choquant, comme elle faiſoit, toutes les religions établies, toutes les maximes qui y régnoient, on ne pouvoit prévoir avec la moindre vrai-ſemblance, qu'elle dût s'accroître. Il n'y avoit point de ſecte de philoſophie dont l'augmentation ne fût plus probable. Cependant JESUS-CHRIST ſeul prédit l'accroiſſement de ſa réligion, comme s'il l'eût vn, parce qu'il ſentoit qu'il dépendoit de lui, & qu'il ſavoit bien exécuter lui-même ſes prédictions. Il n'y a rien de ſemblable à cela dans aucune autre religion.

VI.

ON peut dire avec vérité que les autres Religions ne ſe ſont point proprement accruës, c'eſt-à-dire, que la créance n'en eſt point entrée dans les eſprits par voie de perſuaſion. Les opinions qui ont été reduites à ce ſeul moyen, n'ont pas fait de grans progrès. Quel progrès ont fait les ſectes des philoſophes quoique revétuës

de tant d'éloquence & ſoutenuës de tant de ſubtilité ? Quel progrès a fait la religion judaïque ſi éclatante en merveilles ? C'eſt la multiplication de la nation & ſa diſperſion qui l'a répanduë un peu. Encore les plus grans hommes du paganiſme n'ont pas voulu prendre la peine de la connoître, depuis même qu'ils l'ont pû faire ſans peine. Cicéron, Séneque, Tacite, Plutarque n'ont jamais ſû ce que c'étoit, quoiqu'il y eût des Juifs par tout qui les en pouvoient inſtruire, & qu'il leur eût été facile de recouvrer les livres de l'Ecriture traduits en Grec depuis long-tems. Cependant ils ont mieux aimé en parler au hazard & avec une honteuſe ignorance, que de paroître s'en être informez. Le génie du monde, en matiére de religion, eſt de demeurer comme il eſt, & de s'en tenir aux opinions reçuës ſans examen. On vit dans les Religions où l'on eſt né, & que l'on trouve établies : mais on ne les choiſit pas. Les progrès mêmes qui paroiſſent les plus étonnans, comme ceux du Mahométiſme, n'ont point eu pour cauſe la perſuaſion des

peuples qui l'ont embraſſée. Ce n'eſt point du tout que cette doctrine ſe ſoit inſinuée dans les eſprits. C'eſt qu'il y a eu des conquerans de cette ſecte qui ſe ſont rendu maîtres de grans empires, & qui ont impoſé leur religion aux peuples vaincus. Aléxandre en auroit pû faire de même, ſi cette phantaiſie lui avoit pris. Dès qu'on ſait qu'une religion eſt la religion du Prince, qu'on eſt favoriſé en la ſuivant, qu'il y a à craindre en ne la ſuivant pas, la cupidité la fait recevoir à tous ceux qui n'ont point de religion. Ainſi le Mahométiſme détruiſant par tout l'étude des lettres, & ayant réduit ceux qu'il dominoit à n'avoir point de religion, les a préparez par là à recevoir ſes rêveries. Mais la religion chretienne ne s'eſt introduite dans le monde que par la voie unique de la conviction & de la perſuaſion. Jamais événement ne fut donc plus hors d'apparence ; & cependant c'eſt cet événement ſi hors d'apparence qui eſt prédit ; & perſonne n'a oſé faire le même de ceux qui en avoient beaucoup plus.

VII.

On peut dire auſſi par une autre raiſon que la parabole du grain de ſénevé eſt propre à la religion chretienne, & ne peut convenir à une autre. C'eſt que cette ſemence a une chaleur piquante qui fait impreſſion ſur les ſens, & cette chaleur méme s'augmente à meſure qu'on la broie. Or par cette qualité elle répréſente fort bien la religion chretienne, & non les autres. Car toutes les autres doctrines ſont des doctrines inſipides qui ne pénétrent point l'eſprit, & qui ſont incapables d'y faire des changemens conſidérables. On demeuroit tel en devenant Philoſophe, qu'on étoit avant que de l'être; excepté certains dehors. Il n'y a eu que la religion chretienne qui ait fait de grans changemens intérieurs dans les cœurs des hommes; qui les ait rendu des hommes nouveaux; qui ait détruit leurs anciennes inclinations; qui leur en ait donné de nouvelles. Cette force, à la vérité, n'eſt pas dans ſes dogmes mêmes. Elle conſiſte dans l'Eſprit de Dieu qui les anime & qui change le cœur par une impreſſion ſecrette. Mais

c'eſt ce qui fait voir que JESUS-CHRIST prédiſant cet accroiſſement, ſavoit la force de cet eſprit, & dans quelle meſure il le devoit répandre pour ſe faire ouvrir les cœurs : & c'eſt par la même raiſon qu'aucun autre que lui ne l'a pû faire, parce qu'aucun n'auoit la force de diſpoſer des eſprits, & de les tourner comme il vouloit.

VIII.

JESUS-CHRIST prédit donc dans cet accroiſſement futur de ſa doctrine ce qu'il devoit faire & ce que nul autre ne pouvoit faire que lui. Et il fait encore voir par là que c'étoit par une diſpenſation toute volontaire qu'il avoit permis qu'elle parût ſi petite, & qu'elle fût ſi peu ſuivie durant ſa vie. Il a toujours été le maître de la converſion des peuples. Il pouvoit ſe faire ſuivre de toute la terre dès le commencement de ſa prédication. Mais ç'auroit été un miracle trop viſible & trop éclatant, qui l'auroit trop découvert aux hommes. Il a donc mieux aimé établir ſa religion par un progrès qui frapât moins les eſprits, & dans lequel la

vertu divine qui l'opéroit, fût plus cachée. Mais quoiqu'elle fût cachée à la plupart du monde, ceux néanmoins qui conſidéreront ce progrès avec l'attention qu'il mérite, ne pourront s'empêcher d'y reconnoître cette vertu qui le produiſoit & qui le diſtinguoit infiniment des progrès que les opinions des hommes peuvent faire. Il n'en eſt pas moins miraculeux, pour être caché & obſcurci. Mais il arrive ſeulement de là qu'il n'y a que les eſprits attentifs & non préocupez qui le découvrent; & c'eſt là proprement le deſſein de Dieu. Il ne veut pas cacher ſes œuvres à ceux qui aiment la vérité ſincérement: mais il ne les veut pas découvrir aux ſuperbes qui ne jugent des choſes que par caprice & par paſſion: & c'eſt ce qu'il fait en les couvrant de la reſſemblance des œuvres des hommes, & les en diſtinguant néanmoins par des différences réelles & effectives qui paroiſſent clairement aux amateurs ſincéres de la vérité, & ne paroiſſent point aux autres.

IX.

MAIS pour entrer pleinement dans

l'eſprit & dans le ſens de cette comparaiſon du grain de ſénevé, il ne faut pas conſidérer ſimplement la petiteſſe du royaume de Dieu & de la doctrine évangélique, ni ſa multiplication & ſon accroiſſement à l'égard de tous les élus: il faut conſidérer l'une & l'autre à l'égard de chaque élu & de chaque Chretien, dans le cœur duquel JESUS-CHRIST jette la ſemence de la vérité. Car cette parabole n'eſt pas moins vraie à l'égard de chaque élu en particulier qu'à l'égard de tout le corps des élus. *Ce royaume de Dieu eſt au dedans de vous*, dit l'Evangile; & ce royaume de Dieu, c'eſt-à-dire, la doctrine du ſalut eſt ſemblable à un grain de ſénevé à l'égard de chacun de ceux qui la reçoivent; parce qu'elle y eſt petite dans ſon origine, & qu'elle y paſſe enſuite par ce progrès que JESUS-CHRIST décrit dans l'Evangile de ce jour. Ce n'eſt au commencement qu'une impreſſion dont on a peine à s'apercevoir: mais enſuite cette impreſſion s'enracine & s'étend. C'eſt un levain & un reméde ſalutaire qui s'inſinuant peu à peu s'empare du cœur & de toutes les parties qui con-

tribuënt à la vie, & en banit les humeurs qui leur nuiſent ; & renouvelle tout le corps. Enfin cette petite ſemence devient *un arbre* conſidérable, c'eſt-à-dire, qu'elle produit un corps d'actions qui procédent d'elle comme de ſon principe & de ſa racine. Cet arbre eſt planté dans tous les juſtes. Il y fructifie, il y porte des ſemences pareilles à celles dont il eſt né, *& les oiſeaux du ciel ſe repoſent* quelquefois *ſur ſes branches*, les grans du monde prenant quelquefois plaiſir à conſidérer les maximes & la vie des chrétiens, & les anges du ciel en faiſant l'objet de leur complaiſance & de leur joie.

X.

Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que ce progrès s'achéve dans cette vie, ni que ce grain de ſénevé, c'eſt-à-dire, cette doctrine évangelique reçuë dans le cœur y faſſe ſentir toute ſa force & y produiſe tout le changement quelle peut produire. Dieu, qui en régle les effets, les borne d'ordinaire à une certaine meſure, & reſerve à l'autre vie à lui faire déployer

toute ſa force & à produire par elle le changement total de toutes les iinclinations de la nature. C'eſt pourquoi J. C. ajoûte à la parabole du grain de ſénevé celle du levain, qui étant mêlé dans une maſſe de pâte, y répand ſa vertu peu à peu, & la change toute entiére en ſoi, parce qu'il la rend en quelque ſorte une maſſe de levain. Le changement total que la doctrine évangélique doit produire dans les eſprits, eſt exprimé plus fortement par cette ſeconde parabole: & il eſt clair qu'il n'eſt jamais parfaitement achevé dans cette vie. L'eſpace du tems qu'elle dure, eſt deſtiné à l'opération du levain. Mais cette opération n'y a pas ſa perfection ni ſon accompliſſement. Il y a toujours des parties de notre ame qui demeurent inſipides, & qui ne ſont pas pénétrées de la vertu de ce levain. Il ne ſe déployera pleinement qu'aprés notre mort où toutes les ténébres de notre ame ſeront diſſipées, toutes ſes langueurs ſeront guéries, toute ſa corruption ſera détruite, & où elle ſera remplie, dans toutes ſes parties, de la vertu de l'Eſ-

prit de Dieu qui n'y laiſſera plus aucune foibleſſe.

XI.

C'EST cet heureux changement où nous devons aſpirer & qui doit être l'objet de tous nos deſirs : mais en attendant il faut ſouffrir en patience les retardemens de Dieu, dans l'eſpérance qu'il guérira quelque jour toutes nos langueurs, & que notre ame ſera toute transformée par l'efficace de ſon Eſprit. Cependant il faut faire grand état des arrhes & des prémices de cet Eſprit, & tâcher de nous en aſſurer la poſſeſſion ; ou plutôt tâcher qu'il nous poſſéde. Car il ne s'emparera pleinement à la mort que des cœurs qu'il aura déja poſſédez, & dans leſquels il aura déja régné durant cette vie. Tout conſiſte donc à bien établir le royaume de Dieu en nous, à y rendre ſa vérité maîtreſſe de nos eſprits & de nos cœurs, à l'y étendre autant que nous le pouvons, & à détruire autant qu'il nous eſt poſſible, tout ce qui lui eſt contraire. Après cela il n'y a qu'à laiſſer faire Dieu, & à attendre en paix ce changement merveilleux qu'il

opérera en nous après notre mort, mais qu'il n'opérera néanmoins qu'à proportion que nous aurons travaillé fidellement à l'augmenter durant notre vie.

XII.

MAIS puiſque ce royaume de Dieu eſt comparé par JESUS-CHRIST. à un grain de ſénevé dans ſa petiteſſe & dans ſa force, il faut tâcher de profiter de l'inſtruction qu'il nous veut donner par là, & de faire enſorte qu'il ait en nous ces qualitez: Que tous les dons de Dieu y ſoient couverts par l'amour de la petiteſſe, qu'une ſainte ardeur nous anime & nous empêche de retomber dans le relâchement & dans la froideur; que cette ardeur s'augmente à meſure que nous ſerons plus briſez par la contradiction & la malice des hommes. Car comme c'eſt le propre des faux juſtes de découvrir leur foibleſſe dans l'adverſité, & d'y être dépoüillez du maſque de la piété dont ils ſe couvroient: c'eſt le propre des vrais juſtes, dit ſaint Grégoire, de faire paroître leur force dans les afflictions. Il faut que nous ne perdions point

Moral. l. 2. c. 2.

notre

notre vigueur intérieure par le commerce du monde; que cette vigueur & cette force nous empêchent de devenir un ſel affadi, & nous preſerve de la corruption du monde. C'eſt ainſi que nous pourrons eſpérer légitimement que notre petiteſſe jettera des racines, & qu'elle deviendra un arbre digne d'orner la céleſte Jéruſalem. Car ce qui naît dans le ſein de l'Egliſe de la terre, n'y demeure pas, & ſera transferé avec elle dans le ciel qui eſt ſon lieu naturel.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

Neſcicis quòd ii qui in ſtadio currunt, &c. 1. *Cor.* 9. 24. *c.* 10.

Ne ſavez-vous pas que quand on court dans la carriére, tous courent, mais un ſeul emporte le prix?

I.

IL n'y a point de véritez plus étonnantes dans la Religion chretienne que celle qui nous marque le petit nombre des élus : & il n'y en a point néanmoins que le ſaint Eſprit ait eu plus de ſoin d'exprimer en termes clairs : JESUS-CHRIST l'enſeigne formellement dans l'Evangile, non ſeulement en diſant ; *Qu'il y en a beau-*

coup d'apelez & peu d'élus, mais auſſi en s'écriant avec admiration : *Que le chemin qui méne à la vie eſt étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent* ! Saint Paul, premier interprête de l'Evangile, a donc deſſein d'inſtruire les Corinthiens de cette même vérité dans l'Epitre de ce jour, & il le fait par des comparaiſons étonnantes, & qui donnent lieu de concevoir le nombre de ceux qui ſeront ſauvez, comme étrangement petit. Il compare les Chretiens qui tendent au ſalut par la profeſſion de la Religion chretienne, à des gens qui courent dans une lice, parmi leſquels il n'y en a qu'un qui obtienne le prix : & il ſe ſert encore d'une comparaiſon auſſi forte, qui eſt celle des Iſraëlites qui ſortirent de la captivité de l'Egypte, parmi leſquels il n'y en eut que deux qui arrivérent à la terre qui leur avoit été promiſe.

Mat. 20. 16.

Mat. 7. 14.

Mais ſi ces veritez ſont terribles en elles-mêmes, il eſt encore bien plus terrible qu'elles effrayent ſi peu le commun des Chretiens. Ils les liſent avec indifférence. Il ſemble preſque qu'elles ne les regardent point, &

qu'ils ſoient tous aſſurez d'être celui qui obtient le prix dans la lice, ou l'un des deux qui arrivérent à la terre promiſe. Cependant ils le ſont ſi peu, que c'eſt proprement contre cette aſſurance que ſaint Paul propoſe la premiére de ces comparaiſons. Car il remarque que tous courent. Or tous ceux qui courent, ont la même eſpérance d'obtenir le prix; néanmoins il n'y en a qu'un qui l'obtienne. Qui nous aſſurera donc que nous ſommes plutôt du nombre de ceux qui courent avec ſuccés, que de ceux qui courent inutilement?

II.

Il y a dans l'homme une inclination à s'aſſurer ſans raiſon, ou à ſe faire des raiſons de certaines choſes extérieures qui ne ſauroient lui donner aucune aſſurance ſolide. Les Juifs, comme le remarque un Prophête, s'aſſuroient ſur le temple du Seigneur, & répétoient ſans ceſſe: Le *temple du Seigneur, le temple du Seigneur:* comme s'ils euſſent été à couvert de la colére de Dieu, parce qu'ils avoient le temple du Seigneur parmi eux. Ils s'aſſuroient auſſi, comme

dit ſaint Jean-Batiſte, ſur la qualité d'enfans d'Abraham. Il en eſt de même des Chretiens. Ils s'aſſurent inſenſiblement ſur la profeſſion extérieure du chriſtianiſme; ſur ce qu'ils ſont dans le corps de la véritable Egliſe: & ils s'imaginent qu'en ſuivant avec cela toutes leurs paſſions, ils ne laiſſeront pas d'être ſauvez.

Peu de perſonnes ont propoſé cette erreur en forme de dogme: mais cependant il y en a peu qui ne la ſuivent en effet dans la pratique; puis qu'il y en a peu en qui on ne voye cette aſſurance, quoi qu'il n'y ait guéres de différence entre la vie des Chretiens & la vie de ceux qui ne le ſont pas.

II.

Si nous écoutons avec la foi & le reſpect que nous devons cette étonnante vérité, le moins que nous puiſſions faire eſt de nous informer avec tout le ſoin qui nous ſera poſſible pourquoi de tant de perſonnes qui courent, il y en a ſi peu qui obtiennent le prix, & de tâcher enſuite de nous diſtinguer de ceux qui ne l'obtiennent pas. Il faut *courir en ſorte*

V. 24. *qu'on remporte le prix*, dit ſaint Paul. Pour cela il faut atteindre le but: car il eſt inutile de courir, ſi on ne l'atteint. Le ſouverain des malheurs eſt de vouloir trouver Dieu, & ne trouver que ſoi-même; de tendre au ſalut, & d'arriver à ſa perte; de s'imaginer de marcher dans le chemin du ciel, & ne marcher en effet que dans celui de l'enfer. Il eſt donc d'un devoir indiſpenſable de s'informer pourquoi de tant de Chretiens il y en aura ſi peu de ſauvez, & quel droit nous avons de prétendre être plutôt du nombre de ceux qui le ſeront, que de ceux qui ne le ſeront pas. Non ſeulement cette curioſité n'eſt pas blâmable; mais le principal but des inſtructions de JESUS-CHRIST & de ſaint Paul dans ce qu'ils nous enſeignent du petit nombre de ceux qui ſeront ſauvez, c'eſt de nous exciter à nous en inſtruire: & au contraire l'indifférence qui porte à ne s'en mettre pas en peine, eſt une des plus grandes marques de la ſtupidité des hommes, & l'une des plus mauvaiſes diſpoſitions pour être du nombre de ceux qui ſeront ſauvez.

IV.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait qu'une ſeule raiſon qui faſſe que les Chretiens n'arrivent point au but de leur courſe. Mais entre les autres l'Apôtre nous donne lieu dans cette Epitre de faire particuliérement attention à l'une de ces raiſons qui font que pluſieurs Chretiens courent inutilement. Elle eſt contenuë dans ces paroles : *Tous les atletes*, dit-il, *s'abſtiennent de toutes choſes ; & cela pour obtenir une couronne corruptible, au lieu que nous prétendons à une couronne incorruptible.* Car de cet exemple particulier on peut tirer cette concluſion générale. Que ce qui fait que les hommes n'arrivent point au ſalut, c'eſt qu'ils ne font point pour l'obtenir ce que l'on fait pour obtenir les récompenſes du monde ; c'eſt-à-dire, que le deſir qu'ils ont de ſe ſauver, n'a point la même activité & la même force que celui qu'on a dans le monde pour l'objet de ſes paſſions. Ainſi ce deſir étant foible & languiſſant, il n'eſt pas étrange qu'il ſoit facilement ſurmonté par d'autres paſſions plus actives qui viennent

à la traverſe. Cela veut dire, en un mot, que la foibleſſe de notre amour eſt la cauſe ordinaire de l'inutilité de notre courſe. D'autres paſſions prennent le deſſus & ſe ſaiſiſſent du cœur; parce que l'amour que nous avons pour notre ſalut eſt trop foible pour leur réſiſter. On court par ſes deſirs. Si l'on deſire foiblement, on court foiblement; & l'on ne deſire foiblement certaines choſes que parce qu'on en deſire fortement d'autres. Ainſi la foibleſſe du deſir que le commun des Chretiens a de ſe ſauver, marque la preſence d'un amour plus fort qui les poſſéde & qui les domine; c'eſt-à-dire, qu'il fait voir qu'il y a quelque choſe qu'ils préférent à Dieu.

V.

Nous devons d'autant plus tâcher de ſuivre cette ouverture de l'Apôtre, qu'en nous ſervant de la lumiére qu'elle nous donne, il n'y a preſque rien dans le monde qui ne nous fourniſſe des ſujets de reproches, pour exciter notre lâcheté, en nous donnant lieu de conclure que nous ne faiſons point pour Dieu ce

que l'on fait pour le monde. Rien n'eſt plus rare que d'expoſer ſa vie, ſon repos & ſon bien pour Dieu & pour ſon ſalut : & rien n'eſt plus commun que d'expoſer ces mêmes choſes pour les rois du monde, & pour des recompenſes également frivoles, difficiles & incertaines. C'eſt une grande charité d'aller chercher le ſalut des ames aux Indes & à la Chine. Auſſi cette charité eſt-elle fort rare. C'eſt une eſpéce de prodige quand dans un ſiécle & dans un royaume entier il ſe trouve un petit nombre de ces prédicateurs évangéliques. Mais d'y aller pour y chercher de l'or, & des marchandiſes, & généralement pour y faire fortune, quoi-qu'il y ait tant de peines & de dangers dans ces voyages ſi longs, c'eſt une action ſi commune que preſque tous les peuples de l'Europe ſe preſſent à l'envi à qui aura part à ce trafic. Il y en a même qui font ces voyages par divertiſſement & par le ſeul deſir de repaître leur imagination de nouveaux objets. Où ſont les prêtres qui travaillent pour le ſalut des ames avec les mêmes ſoins & les mêmes fatigues

que les ouvriers du monde prennent pour la ſubſiſtance de leur famille? Où ſont ceux qui travaillent à ſe perfectionner dans la vertu, avec la même aplication qu'ont les artiſans pour ſe perfectionner dans leurs arts? Où ſont ceux qui prennent par piété le même ſoin d'étouffer leurs paſſions, que les gens de cour prennent par intérêt à les déguiſer? Où ſont ceux qui ont autant d'attention à ne point bleſſer le prochain, qu'ils en ont à ne point nuire à leur fortune? Où ſont ceux qui ont autant de vuës, d'ouvertures & d'adreſſes pour s'avancer dans la vertu, qu'un ambitieux en a pour réuſſir dans ſes prétenſions. Il n'y a pas juſqu'aux femmes mondaines poſſédées de la paſſion de ſe rendre par leur beauté agréables aux yeux des hommes, qui ne puiſſent ſervir à nous convaincre du peu de ſoin que nous avons d'embellir & d'orner notre ame pour la rendre agréable aux yeux de Dieu. Et c'eſt la réflexion que fit un jour un ſaint Evêque en voyant paſſer une courtiſane qui fut depuis une grande Sainte.

VI.

MAIS l'exemple particulier que ſaint Paul allégue, qui eſt celui des athlêtes qui ſe préparoient à combattre à la lutte devant le peuple, nous donne encore plus de lumiére que tous les autres exemples de la vie commune que nous venons de raporter. Rien n'étoit égal à la dureté du régime qu'on leur faiſoit garder. Ils renonçoient à toutes les délices de la vie. Le principal de leur nourriture étoit de la bouillie faite avec de l'eau. Tous leurs exercices étoient conformes à cette auſtérité. L'Apôtre nous veut donc faire conclure que ſi pour un avantage de néant il ſe trouve des gens qui ſe privent ainſi de tous les biens de la vie, nous devrions, à bien plus forte raiſon, nous en priver pour aquerir la ſouveraine félicité. Car cette privation ne fortifie pas moins l'ame des Chretiens, que la privation des délices fortifioit le corps des athlêtes. La jouïſſance des créatures l'affoiblit & l'amollit. Elle fait qu'elle ne s'en peut plus paſſer, & qu'ainſi elle ſuccombe à toutes les occaſions où elle

ſeroit en danger d'en être privée. Un homme accoutumé aux converſations du monde, ne ſauroit plus ſouffrir la ſolitude, le repos, & le ſilence. Celui qui a joüi des aiſes de la vie, devient incapable de ſouffrir la pauvreté qui l'en prive. Ceux qui ont vécu dans l'éclat & dans la grandeur, prennent pour une extrême miſére de vivre dans une condition obſcure & rabaiſſée. Peut-on donc trouver étrange que tant de Chretiens manquent de force & de courage dans leur courſe, puiſqu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour affoiblir leur ame, & qu'ils ne font rien pour la fortifier? Ils font tout ce qu'ils peuvent pour joüir des créatures; & c'eſt cette joüiſſance qui rend leur ame foible & languiſſante. Ils n'ont aucun courage pour s'en priver, & cependant cette privation eſt l'unique voie pour lui aquerir la force & la vigueur dont elle a beſoin.

VII.

MAIS il faut donc, dira-t-on, que tout le monde embraſſe les conſeils évangéliques, & il n'y aura plus de différence entre conſeils & pré-

ceptes; puiſque tout le monde étant obligé de fortifier ſon ame, ſera obligé par conſéquent de ſe priver de la jouïſſance des créatures qui l'affoiblit. C'eſt ce qui oblige de diſtinguer deux choſes ; l'uſage des créatures, l'attache aux créatures. L'uſage n'eſt pas mauvais par lui-même : mais l'attache aux créatures eſt mauvaiſe. Il n'eſt donc pas entiérement défendu d'uſer des créatures: mais de s'attacher aux créatures, c'eſt-à-dire, d'aimer les créatures pour elles mêmes, c'eſt ce qui ne peut être permis. C'eſt cette attache que l'on eſt obligé de diminuer autant que l'on peut, & on le peut quelquefois ſans ſe priver entiérement de l'uſage. Ce n'eſt pas que toute attache ſoit mortelle & criminelle : mais elle rend toûjours l'ame plus foible, & elle la diſpoſe aux chutes, ſi Dieu, par une miſéricorde particuliére, n'éloigne les occaſions où ces attaches pourroient nous entraîner au précipice. Car le diable qui eſt infiniment artificieux, ne manqueroit pas de diſpoſer tellement les choſes, que l'ame étant balancée par diverſes paſſions, cette attache la fe-

roit pancher du mauvais côté : & c'eſt ce que Dieu empêche quelquefois par une protection particuliére.

Mais comme il n'y eſt pas obligé, & qu'il ne fait pas cette grace à tout le monde, il eſt clair que toute attache rend le ſalut plus difficile & plus incertain, & que pour l'aſſurer, autant que l'on peut, il faut tâcher de les détruire toutes. Or pour cela il eſt vrai que le moyen le plus naturel ſeroit de ſe priver de l'uſage même. Mais ſi l'on ne peut pratiquer celuilà, il en faut ſubſtituer d'autres. Si l'on n'y peut renoncer entiérement, on en peut jeûner, & en rétraindre l'uſage : car le jeûne n'eſt pas une abſtinence entiére ; c'eſt un uſage plus rare & moins fréquent, & ce moyen ſuffit la plupart du tems.

VIII.

Il y a une certaine incertitude du ſalut, inſéparable de l'état de cette vie. Mais il y en a une autre qui n'eſt que l'effet de notre négligence, & qu'il faut tâcher de détruire en rendant *notre vocation certaine par les bonnes œuvres*, comme dit ſaint Pierre. C'eſt ce que ſaint Paul déclare

2. Pet. 1. 10.

dans la ſuite de cette Epitre qu'il pratiquoit avec ſoin. *Je cours*, dit-il; *mais ce n'eſt pas à l'incertain.* C'eſt-à-dire, qu'il aſſuroit ſon ſalut autant qu'il pouvoit, & qu'il avoit ſoin de détruire en ſoi tout ce qui le pouvoit rendre incertain. *V.* 26.

Il ajoûte à cela une choſe fort conſidérable. *Je combas*, dit-il; *mais ce n'eſt pas en frapant l'air* inutilement. Il apelle frapper l'air, pratiquer certains moyens du ſalut, en négligeant les principaux & les plus eſſenciels. C'eſt une bonne choſe que de procurer le ſalut des autres, de les amener à la connoiſſance de la vérité, & d'avoir compaſſion de leurs miſéres ſpirituelles: mais c'eſt une mauvaiſe choſe de faire tout cela en négligeant ſon propre ſalut, & en ne pratiquant pas envers ſoi-même ce qui eſt dit dans l'Ecriture: *Ayèz pitié de votre ame propre, & tâchez de plaire à Dieu.* Pour pratiquer donc ſolidement la charité, il en faut pratiquer l'ordre. Or cet ordre eſt de commencer par ſoi-même, de mortifier ſes paſſions, d'aſſujettir ſon corps à l'eſprit, & l'eſprit à Dieu. Faire autrement, c'eſt *V.* 26. *Eccli.* 4. 24.

combattre en l'air; & c'eſt ce que ſaint Paul déclare qu'il ne faiſoit pas. *Je châtie*, dit-il, *mon corps, & le réduis en ſervitude : de peur qu'ayant prêché* la vérité *aux autres, je ne mérite moi-même d'être rejetté.*

IX.

CETTE conduite de ſaint Paul nous aprend que quelque élevée qu'une ame ſoit dans la connoiſſance des myſtéres & dans la contemplation des plus hautes véritez, quelques mérites qu'elle ait aquis par des travaux extraordinaires, elle ne ſe doit point croire à couvert des dangers & des tentations où les petits ſont expoſez, comme ſont celles auſquelles on réſiſte par la mortification du corps. Ce ſont, à la vérité, des tentations de commençans : mais la perfection chretienne conſiſte à croire qu'on eſt toujours du nombre de ceux qui commencent. S'il y eut jamais de raiſons de ſe diſpenſer de la mortification, on peut dire que c'étoient celles que ſaint Paul pouvoit alléguer. Il étoit continuellement en des voyages pénibles, en des tems où il n'y avoit point de voitures publiques

établies, & où il en falloit faire une grande partie à pié. Quand il étoit arrêté en quelque lieu, il y travailloit de ſes mains, ou il s'employoit à la prédication de la parole de Dieu, ce qui n'eſt pas moins pénible. Que de raiſons pour s'exenter des mortifications volontaires, puiſque ſon état lui en fourniſſoit aſſez par lui-même! Cependant il ne s'en diſpenſe point, & le ſoin qu'il avoit de ſon ſalut, le porte à ne ſe contenter pas des fatigues de ſon miniſtére, & à en ajoûter encore d'autres à celles qui en naiſſoient. Etrange leçon pour les prédicateurs délicats qui renoncent à la mortification pour la prêcher aux autres, & inſtruction terrible pour tout le monde! Car ſi l'on ne peut pas ſe diſpenſer des œuvres de pénitence en ſervant ſi utilement le prochain, combien le peut-on moins quand on ne ſert de rien à perſonne?

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGESIME.

Simile est regnum cœlorum patrifamilias, &c. *Mat.* 20. 1. 16.

Le royaume du ciel est semblable à un pere-de-famille, &c.

I.

L'Evangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui pour notre instruction, nous répréſentant les diverſes maniéres dont Dieu apelle les hommes à ſon ſervice, les divers tems de cette vocation, & les conditions avec leſquelles il les apelle, nous donne lieu d'abord de conſidéret tous les hommes diviſez en deux parties, dont l'une comprend ceux qui ſont apellez, & l'autre ceux qui ne le ſont pas. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe concevoir

qu'en un certain ſens tous les hommes ſont apelez, au moins ceux qui ont l'uſage de la raiſon ; parce que Dieu comme vérité luit juſqu'à quelque degré, dans les eſprits de tous les hommes, & qu'il ſeroit trés-diſpoſé à augmenter ſes lumiéres & à agir plus fortement ſur leurs cœurs, s'ils n'étoient point rebelles à ces prémiéres graces qu'il leur communique. Mais comme ils ne manquent point d'en arrêter l'impreſſion par leur infidélité, & qu'ils ne parviennent point par ces ſeules lumiéres juſqu'à connoître l'Egliſe & la voie du ſalut, on les doit regarder comme privez de cette vocation plus particuliére par laquelle Dieu fait connoître ſon Egliſe à pluſieurs, & les y apelle pour travailler à leur propre ſanctification. Cependant on peut tirer quelques inſtructions importantes des qualitez qui conviennent à cette partie des hommes qui ne ſont pas apellez, & qui ſont hors de *la vigne*, c'eſt-à-dire, hors de l'Egliſe, & du nombre de ceux que ſaint Paul apelle *étrangers à l'égard des alliances* divines, *& ſans Dieu en ce monde.* Eph. 2. 12.

II.

Le pére-de-famille ne les ayant pas apelez, il ne leur promet aucune récompenſe, & ils n'en ont aucune à eſpérer tant qu'ils demeurent dans cet état. Tous leurs travaux ſont ſtériles. Ils ont beau s'agiter, ſe tourmenter, courir de toutes leurs forces, faire des actions éclatantes d'honnêteté & de juſtice, tout ce qu'ils font, leur eſt inutile ; c'eſt une courſe ſans fruit. Leur travail n'eſt point diſtingué de l'oiſiveté, & il vaudroit autant, dit ſaint Auguſtin, qu'ils paſſaſſent leur vie à dormir, qu'à travailler de cette maniére infructueuſe. Car Dieu ne conte pour rien les vaines récompenſes qu'ils peuvent obtenir, comme les louanges des hommes, les grandeurs temporelles, les biens de ce monde. Tout cela ne les rend que plus vuides de vrais biens, & ne fait qu'augmenter leur pauvreté. Il n'y a point de véritables richeſſes que celles qu'on peut gagner dans la vigne du pére-de-famille, & obtenir de ſa bonté. Le reſte n'eſt que miſére & un vuide effroyable de toutes ſortes de biens, quoique ce vuide ſoit quel-

quefois joint à des royaumes & à des richeſſes temporelles, qui loin de le remplir, ne font qu'empêcher que l'ame ne s'en aperçoive, & ne ſe mette en peine d'y remédier. Et c'eſt encore par la même raiſon que l'Evangile nous répréſente ces gens comme *oiſifs* dans tout le tems qui précéde leur vocation; ce qui eſt marqué dans ces paroles : *Pourquoi demeurez-vous là tout le jour ſans travailler?* parce que ſoit qu'ils ſe temuënt, ſoit qu'ils ne ſe remuënt pas, leur travail & leur repos ſont également inutiles.

III.

Voilà quel eſt l'état qui précéde la vocation à l'Egliſe. Il faut conſidérer maintenant ce que notre Evangile nous dit de l'état de ceux qui y ſont apelez, ſoit dans ce qu'il a de commun, ſoit dans ce qu'il a de particulier.

Ce qu'il y a de commun, eſt que le pére-de-famille promet à tous une même récompenſe, & qu'il les envoie tous travailler dans ſa vigne, à quelque heure qu'il les apelle. Cela veut dire que tous les Chretiens ſont apelez à la poſſeſſion de Dieu; que cette recompenſe eſt promiſe à tous; & que

Dieu ne diſpenſe aucun de travailler dans ſa vigne pour l'obtenir.

Mais ſi cette vigne eſt l'Egliſe, il ne faut pas conclure de là que tous les Chretiens ſoient obligez de travailler au ſalut des autres, au moins par des inſtructions. Il ſuffit à la plupart de travailler à leur propre ſalut; & chacun y travaillant, toute la vigne ſe trouveroit cultivée. L'ame de chacun eſt donc la vigne du pére-de-famille, puiſqu'elle lui apartient par tant de titres. Il veut non-ſeulement recuelllir le fruit de cette vigne ſpirituelle, mais auſſi y *habiter* & s'y *promener*, comme dit l'Ecriture. Il veut qu'on en arrache les épines, les mauvaiſes herbes, & tout ce qui peut en diminuer l'ornement & la beauté. Il rend tous les Chretiens dépoſitaires de leur propre ame. Il leur en confie le ſoin & la garde. Voilà leur principal emploi. Il les oblige à y travailler aſſiduëment; & c'eſt à ce travail qu'il promet la récompenſe aprês la fin du jour, c'eſt-à-dire, aprês la fin de cette vie.

2. Cor. 6. 16.
Leo. 26. 12.

IV.

POUR expliquer plus particuliére-

ment ce travail, on peut dire que tous ceux qui ſont apelez, ſont obligez par le pere-de-famille à travailler dans ſa vigne & à ſa vigne. Ils ſont obligez de travailler dans ſa vigne, parce que la vie chretienne eſt par elle-même une vie ſérieuſe, & une vie de travail, & non de divertiſſement, de jeu & de plaiſir, & que c'eſt aſſez pour être convaincu de ne mener pas une vie chretienne, de ne pas mener une vie laborieuſe. Ce n'eſt pas que ce travail qui eſt preſcrit généralement à tous, doive être par néceſſité un travail corporel. Bien des gens n'en ſont pas capables. Mais il faut au moins que la vie d'un Chretien ne ſoit point une vie d'amuſemens, d'entretiens inutiles, de diſſipations, & de divertiſſement. Il faut qu'elle ſoit remplie de quelque occupation utile, ſérieuſe, & conforme à l'état où l'on eſt. Voilà ce que c'eſt que de travailler dans la vigne. Mais il faut de plus que chacun des apelez travaille à la vigne, c'eſt-à-dire, à ſa propre ame: & ce travail conſiſte à la nourrir de la vérité, & à ne permettre pas qu'elle tombe dans la faim & dans la langueur

ſpirituelle, à prévénir ce qui lui peut nuire, & à s'apliquer à la guérir de ſes maladies qui ſont les paſſions qui lui reſtent.

V.

Le pere-de-famille ne commande pas le travail à ceux qu'il apelle, pour une certaine heure, mais juſqu'à la fin du jour. C'eſt-à-dire, que depuis le tems de ſa vocation juſqu'à la fin de ſa vie il faut qu'un Chrétien méne dans l'Egliſe une vie ſérieuſe, & qu'il travaille à ſa propre ſanctification. Il n'y a point pour cela de diſpenſe ni d'âge, ni d'incommodité, ni de maladies; parce que rien de tout cela n'empêche de travailler à ſon ame, & tout cela tient lieu de cette occupation ſérieuſe que Dieu nous ordonne. C'eſt une bonne occupation que d'être malade & de ſouffrir. Tout ce que Dieu nous impoſe, nous tient lieu de travail. Mais ce qu'il veut, eſt que nous ne nous relâchions point volontairement, & que nous ne nous imaginions point qu'aprés un certain tems il nous ſoit permis de mener une vie de négligence & d'oiſiveté.

VI.

VI.

OUTRE cette maniére générale de travailler dans la vigne & à la vigne du pere-de-famille, il eſt vrai qu'il y en a une autre plus particuliére, & c'eſt celle de ceux qui ſont apelez à cultiver non-ſeulement leur ame, mais celle de pluſieurs autres : & ces ſont proprement les miniſtres de l'Egliſe, & les Supérieurs ou Supérieures des ſociétez de l'Egliſe : mais ce n'eſt jamais qu'avec trois conditions ſans leſquelles ils ne peuvent réuſſir dans cette vocation.

La premiére, qu'ils ayent avant tout travaillé ſolidement à leur propre ſanctification. Car il n'apartient qu'aux forts de fortifier les autres. Il n'apartient qu'à ceux qui ſont dans quelque degré de ſanté & de vigueur, de s'employer à guérir les autres. Il apartient qu'à ceux qui ont de la lumiére pour leur propre conduite, d'entreprendre d'éclairer & de conduire les autres. Le renverſement de cet ordre eſt ce qui remplit l'Egliſe de guides aveugles & de miniſtres déréglez.

La ſeconde condition eſt, que le ſoin

qu'ils prennent de l'ame des autres, ne leur faſſe pas quiter celui qu'ils doivent avoir de leur propre ame ; qu'ils ne travaillent pas moins à leur propre ſanctification, qu'à celle des autres ; & qu'ils ne s'épuiſent pas tellement pour autrui, qu'ils demeurent vuides & dépourvus d'huile & d'onction pour eux-mêmes. Autrement ils reſſembleront à ces vierges folles, qui ayant conſumé inutilement leur huile, ſe rendirent incapables d'être reçuës aux noces de l'époux.

Et enfin la troiſiéme condition eſt, qu'ils doivent mettre une extrême différence entre la vocation générale qui oblige chaque chretien à travailler à ſon propre ſalut, & celle qui oblige quelques-uns à travailler à celui des autres. Il faut déſirer la premiére, l'embraſſer avec joie, & y demeurer ſans ſcrupule toute ſa vie. Quiconque ſatisfait à ce qu'elle preſcrit, n'y eſt jamais mal apelé. Mais il n'en eſt pas de même de la vocation à conduire les autres. On ne la doit ni déſirer, ni rechercher ; & quand on y eſt, ſi on s'en aquite avec fidélité, ce ne doit pas être néanmoins ſans crain-

te, & ſans un deſir ſecret d'être réduit à la vocation générale de tous les Chretiens, qui eſt de travailler à leur propre ſalut & de n'être point obligé de prendre part à la conduite des autres.

VII.

Il paroît par la parabole de l'Evangile, qu'il importe peu à quelle heure on ſoit apelé à travailler dans la vigne, à la premiére heure, à la troiſiéme, à midi, à la neuviéme heure, à l'onziéme qui aproche du ſoir. Le pére de famille promet à tous une même recompenſe, pourvu que depuis leur vocation ils travaillent fidellement juſqu'à la fin de la journée: & c'eſt ce qui contient une inſtruction trés-conſolante pour les pécheurs & pour ceux qui ne ſont apelez qu'aux derniéres heures. Car ils doivent conclure de là que leur unique ſoin doit être de paſſer tout ce qui leur reſte de vie dans les exercices de la pénitence. Dieu eſt ſi bon qu'il conte pour rien tout le tems de leur oiſiveté, c'eſt-à-dire, toute leur vie précédente, & tous les crimes qu'ils y peuvent avoir commis, pourvu qu'ils

mettent tout l'ordre qu'ils peuvent au tems qui ſuit leur converſion. Ils n'ont qu'à dire avec l'Apôtre ſaint
1. Petr. 4. 3. Pierre, *qu'il leur doit ſuffire de s'être abandonnez aux mêmes paſſions que les payens dans le tems de leur premiére vie:*
Ib. v. 2. mais qu'ils veulent *employer tout ce qui leur reſte de tems à paſſer dans ce corps mortel, à mener une vie réglée par la volonté de Dieu*, & non à *ſuivre les inclinations* corrompuës *des hommes.*

Il n'eſt point queſtion de ſe ronger de ſcrupules ſur ſa vie paſſée, ni de douter de l'étenduë & de la grandeur de la miſéricorde de Dieu. Elle ſurpaſſe infiniment toutes les iniquitez des hommes. Elle exige ſeulement d'eux, lorſqu'elle les apelle, & qu'elle leur fait la grace de les toucher, qu'ils emploient tout le reſte de leur vie dans des œuvres de juſtice proportionnées à leurs péchez & aux forces de leur corps & de leur eſprit. En pratiquant cette régle juſqu'à la fin de leur vie, ils doivent eſpérer que Dieu ne manquera pas de leur donner la recompenſe de la vie éternelle, auſſi bien qu'à ceux qui l'auroient ſervi depuis le commencement de leur vie,

VIII.

POUR les en aſſûrer pleinement, la parabole répréſente le murmure de ceux qui ayant été apelez à la premiére heure, & ayant ainſi porté le poids du jour & de la chaleur, prétendoient à une plus grande recompenſe que ceux qui n'avoient travaillé qu'à la derniére heure; & elle nous déclare que le pére de famille s'oppoſa à cette injuſte prétention: qu'il fit voir à ces murmurateurs qu'il ne leur faiſoit point de tort, ſi leur payant *le prix convenu*, il lui plaiſoit de traiter plus favorablement les autres. Cette partie de la parabole nous fait voir non-ſeulement que Dieu ne rejette point le travail de ceux qu'il apele dans un âge avancé: mais qu'il y en aura pluſieurs de ceux-là qu'il préférera à ceux qui auront travaillé beaucoup plus long-tems, & qui les précéderont dans le royaume de Dieu, où il ſe reſerve d'exercer ſes graces & ſes faveurs, en ne ſuivant pas toujours dans la diſtribution de ſes récompenſes le tems du travail ni de la vocation de chacun. Ce n'eſt pas qu'il ne procéde dans cette diſtribution avec une

exacte juſtice : mais ce ſera avec une juſtice fondée ſur l'éxamen du fond des cœurs & de l'état où chacun ſe trouvera en mourant. Un pénitent plus humble & plus touché de l'amour de Dieu, ſera préféré aux innocens plus relâchez & plus froids. Dieu ne conte pour rien la longueur des ſervices, s'ils ne ſe terminent à rendre l'ame plus humble & plus pénétrée d'amour pour lui. Si ces premiers ouvriers euſſent pû dire contre les derniers, non qu'ils avoient travaillé plus long-tems, mais qu'ils avoient plus d'humilité & de charité qu'eux, le pére-de-famille leur auroit donné une plus grande recompenſe. Il ne les rebute que parce qu'ils ſe fondoient uniquement ſur la longueur de leur travail ſans aucune autre raiſon.

IX.

MAIS le rebut que fit le pére-de-famille de la plainte de ceux qui avoient travaillé ſi long-tems, renferme de plus quantité d'inſtructions importantes.

La premiére eſt, qu'il ne faut jamais agir avec Dieu dans une confiance de ſa propre juſtice, & ſans avoir recours

à ſa miſéricorde. « Malheur, dit ſaint « Auguſtin, à la vie même louable des « hommes, ſi Dieu l'examine à la ri- « gueur & ſans melange de miſéricor- « de : *Væ enim laudabili vitæ hominum, ſi remota miſericordia diſcutias eam.* Il ne faut jamais prétendre que Dieu nous en doive de reſte, ni que nous puiſſions mériter par la longueur de nos travaux la perſévérance dans la juſtice. Il faut reconnoître qu'il eſt toûjours le maître de cette grace, qu'il la peut refuſer ſans injuſtice, & que quoiqu'au dernier jour il ne refuſe jamais la couronne de la gloire à ceux qui l'auront méritée par leur bonne vie ; c'eſt néanmoins plutôt ſur ſes promeſſes, ſur la bonté qu'il a euë de ſouffrir nos imperfections, & de nous continuer ſes miſéricordes malgré nos infidélitez, que ſur une juſtice rigoureuſe & ſur une proportion exacte de nos œuvres avec la recompenſe, qu'il faut ſe fonder. Ces gens qui demandoient au pére-de-famille plus qu'il ne leur avoit promis, étoient injuſtes ; puiſqu'ils prétendoient à cette recompenſe ſur un autre titre que ſur celui de ſa promeſſe, qui eſt le ſeul titre

Auguſt. Conf. l. 9. c. 13.

légitime ſur lequel nous la devons eſpérer.

X

La ſeconde inſtruction qui nous eſt donnée par le diſcours du pére-de-famille à ces ouvriers qui avoient travaillé tout le jour, eſt que ce n'eſt point un ſujet de nous préférer à qui que ce ſoit, d'avoir pratiqué longtems les exercices de la vie chretienne, ſans nous ſentir coupables d'aucun crime. Car 1. nous ne ſavons quel eſt le jugement que Dieu portera de ces actions, & s'il n'y découvrira point par ſa lumiére des défauts eſſenciels.

2. Nous ne ſavons pas combien il faut rabatre de ces prétendus mérites, à cauſe des imperfections, des lâchetez, des péchez, des ingratitudes que nous y mélons, & qui font peut-être que nous ſommes bien plus redevables par nos fautes à la juſtice de Dieu, qu'elle ne nous eſt redevable pour nos bonnes-actions.

3. Si nous avons pratiqué quelques bonnes-œuvres, ce ſont des graces que nous avons reçuës de Dieu, dont nous ſommes redevables à ſa bonté. Nous

n'avons donc aucun ſujet de nous en élever ſur qui que ce ſoit. C'eſt un don qui nous doit être précieux que celui d'avoir été de bonne heure au ſervice de Dieu, & de n'avoir point vieilli parmi ſes ennemis. Mais c'eſt un don qui nous oblige à une reconnoiſſance particuliére, & qui bien loin de nous donner lieu de nous élever au deſſus des autres, nous donne de grans ſujets de nous humilier, parce que nous avons tout ſujet de craindre de n'avoir pas fait profiter un ſi grand talent, & de ne pouvoir rendre l'uſure que nous lui devons d'un ſi grand bienfait.

XI.

La troiſiéme inſtruction que nous pouvons tirer de ce que le pére-de-famille dit à ces ouvriers injuſtes & intéreſſez, c'eſt qu'encore que tout Chretien doive s'efforcer de ſervir Dieu avec le plus de fidélité qu'il lui eſt poſſible, il doit être bien aiſe qu'il ſoit encore ſervi plus fidellement par d'autres. Il leur doit ſouhaiter de plus grandes graces qu'à ſoi-même, & approuver au moins que Dieu leur en faſſe. Son deſir doit être que Dieu

ſoit glorifié, que ſa miſéricorde ſoit benie & louée, puiſque tous les élus ſont deſtinez à la louange de la grace. Si donc il ne contribuë qu'imparfaitement à la louange de la miſéricorde de Dieu, il doit être bien aiſe qu'elle éclate davantage dans les autres. Une autre diſpoſition ne pourroit naître que d'une cupidité maligne. Ainſi ceux qui ſeront aſſez heureux pour avoir place dans la céleſte Jéruſalem, n'auront aucune peine de n'être pas dans les premiers rangs de ce bienheureux ſejour. Ils poſſéderont ces premiers rangs en la perſonne des autres, & étant parfaitement contens de leur ſort & de leur partage, ils ſeront ravis que les autres en aient un plus grand & un plus élevé qu'eux; parce qu'ils verront clairement que la volonté de Dieu eſt de ſe glorifier en cette maniére. Cette volonté de Dieu ſera leur joie, leur plaiſir, leur honneur, leur gloire, & ils ne ſe plairont même dans leur propre bonheur que parce qu'ils le tiendront de cette divine volonté.

XII.

ENFIN on peut aprendre des pa-

roles de ce pére-de-famille, que Dieu juge du mérite des juſtes, non par le nombre des années, mais par l'état où il lui plaît de mettre leur ame par la grace. Il y a une jeuneſſe qui parvient bien-tôt à la ſageſſe des vieillars. De vieux pécheurs nouvellement convertis peuvent ſurpaſſer en fort peu de tems le mérite de ceux qui ont vécu dans l'innocence. Des courtiſanes peuvent devenir plus pures que des vierges ; les publicains plus déſintéreſſez que ceux qui auroient diſtribué d'abord tous leurs biens aux pauvres. Le deſſein de Dieu eſt de tenir par là tous les hommes dans l'humilité & dans la dépendance de ſa grace, & de leur ôter toute ſorte de confiance en eux-mêmes. Leur pente eſt de trouver des raiſons pour ſe préférer à leur prochain, & lorſqu'ils n'en ont point d'autres ; ils en cherchent dans le tems qu'il y a qu'ils ſervent Dieu. Et c'eſt par ce faux principe que ſouvent dans l'Egliſe il s'eſt trouvé des gens qui ont prétendu qu'on leur faiſoit tort de ne les pas élever ſelon le tems de leur reception, aux charges qu'il y avoit

à remplir. Mais Dieu a voulu aprendre aux hommes qu'il ne garde point cette fauſſe régle ; qu'il n'a égard qu'au mérite réel & à la ſainteté effective. C'eſt pour cela qu'il nous avertit que *les premiers ſeront les derniers, & les derniers les premiers* ; afin de nous aprendre que le moyen d'être mis au dernier rang, eſt de s'attribuer les premiers, & que ces premiers rangs ne ſont donnez qu'à ceux qui ſe croiront ſincérement du dernier.

v. 16.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

Libenter ſuffertis inſipientes, &c. 2. *Cor.* 11. 19. 9. c. 12.

Mes frères, étant ſages comme vous êtes, vous ſouffrez ſans peine les imprudens.

I.

TOUT eſt permis à la charité, excepté ce qui eſt eſſenciellement mauvais. Elle peut faire un bon uſage de tous les moyens dont la malice des hommes abuſe ordinairement. Il eſt odieux de ſe louer ſoi-même, & il ſemble qu'il n'y ait rien de plus contraire à l'humilité. Cependant ſaint Paul, pour détruire dans l'eſprit des Corinthiens la créan-

ce pernicieuſe que les faux Apôtres y avoient aquiſe, entreprend ici de ſe relever lui même. La charité nous éloigne naturellement de la moquerie, & néanmoins ſaint Paul ne fait pas difficulté de l'employer pour faire honte aux Corinthiens de leur crédulité imprudente. On peut donc aprendre de ce procédé de ſaint Paul à ne pas condanner des gens-de-bien, lors que la néceſſité les oblige d'uſer de certains moyens dont ils ont par eux-mêmes de l'averſion. Saint Paul étoit humble en ſe louant, charitable & tendre en ſe moquant: & pluſieurs Péres, comme ſaint Jérôme & ſaint Grégoire de Nazianze, ont pu être doux & modérez en confondant par des paroles fortes, l'inſolence des méchans, & ils ont exercé la charité envers certaines perſonnes en leur procurant le mépris des hommes; parce qu'il leur étoit utile de perdre une fauſſe réputation qui ne ſervoit qu'à les tromper.

Les Corinthiens s'étoient laiſſé gagner par de faux Apôtres Juifs qui leur avoient perſuadé qu'il étoit encore néceſſaire d'obſerver la loi de

Moyſe, & qui cependant avoient tiré d'eux des ſommes conſidérables pour ſe faire bien traiter, & avoient agi parmi eux avec une hauteur bien différente de la modération de ſaint Paul. Le principe de l'illuſion des Corinthiens étoit une trop grande crédulité & une timidité indiſcrette. Ces gens avoient pris à leur égard un air de fierté & d'aſcendant, & cet air eſt très-capable d'impoſer aux ames foibles. Il couvre les défauts de ceux qui l'employent. On craint de s'oppoſer à la vérité en s'oppoſant à eux : & l'on ne ſe ſert point de ſon diſcernement pour en juger ; parce que l'eſprit, par une fauſſe humilité, fait conſcience d'en uſer. On ſouffre même dans ces gens autoriſez des défauts viſibles, parce qu'on n'en juge point. Et cependant en ſuivant ainſi aveuglément cette fauſſe autorité, l'on s'engage dans des erreurs groſſiéres, & l'on laiſſe corrompre la pureté de ſa foi. Cela fait voir que l'obéiſſance ne doit point être ſi aveugle, qu'elle nous prive entiérement de diſcernement. Il faut toûjours voir qui ſont ceux qui commandent, ce qu'ils diſent, ce qu'ils

ſont : & s'il ne faut pas juger d'eux ſur des preuves incertaines, il ne faut pas renoncer à celles qui ſont certaines & palpables. Autrement on ne pourroit en aucun cas pratiquer ce que JESUS-CHRIST preſcrit de ſe *garder des faux prophêtes, qui viennent à nous couverts de peaux de brebis, & qui ſont intérieurement des loups raviſſans*, & ce ſeroit une marque fort inutile pour les reconnoître, que celle que JESUS-CHRIST donne de *les diſcerner par les œuvres* ; puis qu'on ne pourroit jamais y avoir égard.

III.

IL ſemble que cette crédulité, quoi qu'imprudente, ſoit un principe moins mauvais que la préſomption & l'orgueil. Cependant elle a à peu près les mêmes effets : &, ce qui eſt étrange, c'eſt qu'elle eſt capable d'engager ceux qui s'y laiſſent aller, à des jugemens très-durs & très-orgueilleux. C'eſt par foibleſſe qu'on ſe livre à ces eſprits fiers, qui ſe rendent maîtres de la créance des peuples par un air d'autorité : mais quand on s'y eſt une fois livré, on emprunte leur jugement & on traite les autres avec la même hau-

teur. Combien de gens ſe donnent la liberté d'en décrier d'autres, dont ils ne voudroient pas juger par eux-mêmes, ſeulement parce qu'ils en ont oui parler à leurs directeurs ? Il ne leur plaît jamais de conſidérer que ces directeurs ſe pouvant tromper, c'eſt une grande imprudence à eux que de ſe mettre en danger d'avancer des calomnies en ſuivant leur jugement : au lieu qu'ils pourroient demeurer en ſûreté en ne jugeant point & en ſe taiſant. Cependant la crédulité l'emporte. Les ignorans parlent avec la même confiance que les ſavans. Les Corinthiens foibles & crédules ne faiſoient pas difficulté de condanner ſaint Paul, & de ſe mettre ainſi au deſſus de lui. Des femmes ignorantes & ſéduites croyoient peut-être avoir plus de lumiére que ce grand Apôtre, tant les hommes ſont inégaux dans leur conduite en s'élevant quelquefois avec d'autant plus de témérité au deſſus des uns, qu'ils ont témoigné plus de foibleſſe en ſe ſoumettant à d'autres.

IV.

SAINT Paul raporte ſimplement

pour ſe relever auprès des Corinthiens ce que Dieu lui avoit fait ſouffrir dans ſon miniſtére. Il omet une infinité de choſes qu'il auroit pu dire à ſon avantage; & ſur tout il ne parle point de ſes miracles, quoi-qu'il en eût fait une infinité, & que ce fuſſent des preuves que Dieu autoriſoit ſa prédication. Comme les louanges ne ſont point naturelles à l'humilité, elle ſe les épargne autant qu'elle peut. Les perſonnes orgueilleuſes trouvent moyen de ſe rehauſſer, lors même qu'il ſemble qu'elles ont deſſein de s'humilier: & les perſonnes humbles s'humilient, lors même qu'il ſemble qu'elles veulent ſe relever. Saint Paul ne conclut autre choſe de ce grand dénombrement de ſes ſouffrances, ſinon qu'il avoit plus travaillé que ces faux apôtres dans le miniſtere de JESUS-CHRIST. Mais nous avons droit d'y conſidérer de quelle maniére Dieu traite ceux qu'il aime particuliérement comme ſaint Paul. Car c'eſt un des plus admirables exemples qu'on puiſſe propoſer, pour faire voir que l'amour de Dieu envers les ames, produit en ce monde & en l'autre deux ſortes

d'effets bien différens. Dans l'autre vie il produit une joie & une gloire ineffable ; mais dans celle-ci il ne produit qu'une multitude de ſouffrances qui eſt proportionnée à cet amour. La raiſon en eſt, que le bonheur de cette vie conſiſte dans l'augmentation des vertus. Or les vertus ne s'augmentent que par les épreuves, les tentations & les ſouffrances. Une vertu non éprouvée n'eſt ordinairement que comme une teinture légére & ſuperficielle : mais l'épreuve & la ſouffrance la rendent forte & intérieure, & l'enracinent profondément dans l'ame. Il faut donc concevoir l'ame de ſaint Paul remplie de vertus dans un excellent degré ; puiſque Dieu l'avoit conduit par une voie ſi pleine de tribulations & de ſouffrances. La vie lui étoit indifférente. Il étoit prêt à tout moment de l'expoſer pour Dieu, & il y avoit autant de différence entre ſa diſpoſition & celle des autres, qu'entre celle d'un ſoldat aguerri, accoutumé aux plus grans périls, & celle d'un jeune ſoldat qui n'a encore rien vu.

V.

DIEU, en conduiſant ſaint Paul par cette étrange route, avoit deſſein de faire voir combien la vertu chrétienne eſt au deſſus de toutes celles qui n'ont que la raiſon humaine pour principe, & combien elle ſurpaſſe en effet celle de tous ces héros ſuſcitez par le diable pour fraper les eſprits des hommes. Qu'eſt-ce que la vie de Socrates, de Diogéne, de Zenon, & de tous ceux qui ont paſſé pour ſages parmi les payens, en comparaiſon de celle de ſaint Paul ? C'étoient des diſcoureurs qui demeurant en repos dans leur pays & y jouïſſant de la converſation de leurs amis, ne hazardoient ordinairement rien en debitant leurs phantaiſies. Si quelques-uns ſont morts comme Socrates, pour avoir dit certaines véritez, ç'a été un accident rare qu'ils ne devoient pas prévoir. Il a tâché de plus de relever ſa mort par toutes les circonſtances qui la pouvoient rendre illuſtre. Mais ſaint Paul y devoit être continuellement préparé. Il étoit expoſé tous les jours. Il étoit tous les jours au hazard de mourir d'une maniére qui n'eût rien qui

pût contenter la vanité. Qu'eſt-ce que la vie d'Alexandre, de Céſar & des autres conquérans? C'a été véritablement une vie étrangement agitée, & ils ſe ſont vu ſouvent expoſez à de grans périls: mais ils y étoient ſoutenus par une ambition démeſurée de dominer. Ils faiſoient beaucoup ſouffrir les autres; & ils ne ſouffroient guéres eux-mêmes. S'ils expoſoient quelquefois leur vie, ils faiſoient périr celle de millions d'hommes. Ils marchoient toujours avec de grandes armées qui leur donnoient de la confiance. Leur but étoit de ſe rendre les maîtres, d'exercer leurs paſſions qui ſe terminoient ſouvent à de grans excês de luxe, de débauches, & de cruauté. Voilà quels ont été les héros du diable. Mais que ſaint Paul eſt différent de cette image trompeuſe de grandeur, & qu'il fait bien voir que Dieu ſe connoît bien mieux en qualitez héroïques, que les hommes & les démons! C'eſt un hõmme qui va ſeul attaquer tout le monde, non pour ſe l'aſſujettir, mais pour le retirer de ſes erreurs & de ſes déréglemens. Il n'a deſſein d'aquérir ni

honneurs, ni richeſſes, ni puiſſance; mais ſeulement de mettre les hommes dans la voie de leur ſalut. Il ſait que pour cela il faut s'expoſer à toutes ſortes d'injures, de ſouffrances & de maux; & il s'y expoſe auec un courage invincible. Rien ne le rebute, rien ne l'arrête. Les autres ont été perſévérans à faire ſouffrir les hommes, & celui-ci à ſouffrir pour le bien des hommes. Sa vie particuliére ne ſe dément en rien. Il eſt auſſi tranquile dans ſes plus grans maux, que s'il étoit ſans aucun mal avec ſes amis. Ce ne ſont qu'inégalitez dans ces héros du monde; mais on n'en voit pas la moindre trace dans la vie de ſaint Paul. Que ces héros ont donc bien l'air de gens qui ſont le jouet de leurs paſſions! & que ſaint Paul conſerve au contraire admirablement le caractére d'un homme plein de l'amour de la vérité, qui la connoît & qui eſt deſtiné de Dieu pour la faire connoître aux autres!

VI.

Enfin ce nombre effroyable de ſouffrances par leſquelles Dieu a voulu que ſaint Paul paſſât dans l'exerci-

ce de ſon miniſtére, eſt encore une preuve illuſtre de la vérité qu'il annonçoit. Qu'on cherche tant qu'on voudra des exemples de ce que peut faire l'entêtement opiniâtre d'une fauſſe opinion, on ne trouvera point qu'il y en ait eu, ſoit parmi les hérétiques, ſoit parmi les infidelles qui ayent ſoutenu quelqu'un dans une vie ſemblable à celle de ſaint Paul. Le mélange des intérêts & des paſſions y eſt toujours viſible. Un homme qui n'eſt poſſédé que de paſſions humaines, n'en a pas pour une; & ainſi ne réſiſte pas ſi uniformément par cette unique paſſion à toutes les autres. Quoiqu'il en ſoit, qu'on cherche, comme j'ai dit, toutes ſortes d'exemples; & l'on verra qu'ils ſont ſi étrangement différens de celui de ſaint Paul, qu'on aura honte de les avoir comparez. Il n'y a que Dieu qui puiſſe produire cette immobilité d'ame parmi cette variété infinie d'accidens & de dangers, & cette immobilité jointe à la pratique de tous les devoirs de la vertu, ſans ſe démentir jamais en aucun. C'eſt ce qu'on n'a jamais vu dans les hommes, & que l'on n'y verra

jamais, que lorſque Dieu s'emparera de leurs cœurs pour les rendre l'inſtrument de ſes deſſeins.

VII.

SAINT PAUL après le dénombrement de ſes ſouffrances particuliéres, ajoûte celles que lui pouvoit cauſer *le ſoin* qu'il avoit *de toutes les Egliſes*, & la part qu'il prenoit à tout ce qui arrivoit aux particuliers : & cette addition ne nous fait pas ſeulement voir la charité de ſaint Paul, qui comprenoit dans ſon étenduë toute l'Egliſe en général & en particulier ; mais elle reléve d'une maniére admirable les ſouffrances dont il avoit parlé cy-deſſus. Car l'effet ordinaire des ſouffrances dans les autres hommes, eſt de les appliquer à eux-mêmes, & de leur ôter en quelque ſorte la compaſſion des maux des autres. Tout autre que ſaint Paul n'auroit ſongé qu'à ſoi, & à ſe procurer enfin quelque ſorte de repos. Ce n'eſt nullement une qualité favorable pour être apliqué au ſoin des autres, que d'être toujours en peine de ſa propre vie, & d'avoir à ſouffrir *la faim & la nudité*. Cependant la charité de ſaint Paul ſurmonte tous

ces

ces obſtacles. Il eſt occupé du ſoin des autres. Il compatit à leurs beſoins. Il reſſent toutes leurs peines parmi les plus grandes agitations de ſa vie, & lorſque tout autre que lui n'auroit ſongé qu'à ſoi-même. C'eſt ce qui fait voir qu'il falloit qu'il y eût une cauſe toute divine qui alliât enſemble ces mouvemens incompatibles ſelon la nature. Il ſouffroit ſes propres maux, & il étoit touché des maux des Egliſes & apliqué à leurs beſoins par la charité que Dieu répandoit abondamment dans ſon cœur : & cette charité abondante étoit également la cauſe de ſa patience dans ſes maux particuliers, & de ſon aplication à ceux d'autrui.

VIII.

SAINT PAUL déclare à la fin de cette Epître qu'*il ne veut ſe glorifier que dans ſes maux & dans ſes infirmitez*, en comprenant ſous ce terme, non-ſeulement ce grand nombre de ſouffrances qu'il avoit marquées, mais auſſi cette peine humiliante qu'il apele du nom d'*ange de Satan qui le ſoufflet*. Il fait bien une mention paſſagére *de ſes révélations*, & du raviſ-

ſement par lequel *il avoit été enlevé au troiſiéme ciel*; afin que les Corinthiens ne regardaſſent pas ſes ſouffrances comme toutes humaines: mais il revient incontinent à ſes infirmitez, & l'on voit bien qu'il en parle bien plus volontiers que de tout le reſte. Ce n'eſt pas qu'il ne regardât ces ſouffrances comme de très-grans dons de Dieu, & qu'il n'en connût le prix: mais il les regardoit comme des dons humilians qui portent la créature à connoître ſon néant, qui lui ôtent toute confiance en ſoi-même, & qui lui font ſentir bien plus vivement la dépendance qu'elle a de Dieu. Il faut craindre l'orgueil dans les autres dons; mais l'effet naturel du don des ſouffrances eſt d'humilier l'ame ſous la main de Dieu, & de faire paroître Dieu grand & l'homme petit. Ainſi comme celles de ſaint Paul avoient été preſque continuelles, il avoit preſque toujours été occupé des penſées de ſon néant & de la grandeur de Dieu. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il ait reçu ces ſouffrances avec une fierté philoſophique. Il les avoit reçuës avec un eſprit chretien; & s'il y avoit recon-

au les marques de l'amour de Dieu envers lui, il avoit été touché en même tems de celles de la rigueur de ſa juſtice, & il s'étoit profondément humilié ſous elle. Ce ſont ces diſpoſitions ſi humbles dans leſquelles il avoit toujours vécu, qui lui rendent ſes ſouffrances ſi précieuſes, & qui font qu'il aime beaucoup mieux s'en ſouvenir & en parler en particulier, que des autres dons de Dieu. Ainſi dans ce diſcours même où il veut ſe relever par néceſſité, il fait voir quelle eſt l'inclination & la pente de l'humilité.

IX.

C'EST par le même eſprit que voulant ſe relever à l'égard des Corinthiens pour les détourner de la créance qu'ils avoient à ces faux apôtres qui abuſoient de leur ſimplicité, il trouve moyen de ſe rabaiſſer & de s'avilir devant eux ſelon les ſentimens humains qu'ils pouvoient avoir. Toutes ces ſouffrances de ſaint Paul ſont admirables. Rien n'eſt plus divin que la force & la patience qu'il y a témoignées. Mais tout cela n'eſt point du goût de l'amour-propre. Il n'aime point ces héros qui ne ſe ſignalent que

par les coups de fouet qu'ils ont ſuportez,& par la faim & la nudité qu'ils ont ſouffertes. Toute cette vie lui paroît baſſe & vile, & il lui eſt impoſſible de ne pas concevoir des ſentimens de mépris pour ceux qu'on lui répréſente en cet état. C'eſt pourquoi ſaint Paul eſt bien aiſe de ſe montrer par cet endroit aux Corinthiens; afin que s'il avoit dit quelque choſe qui l'élevât à leur égard, il y eût quelque choſe qui le ravilît & qui le rabaiſſât. C'eſt-à-dire, qu'il veut qu'ils conçoivent en lui la grandeur de Dieu & la baſſeſſe de l'homme. C'eſt ainſi que ſe louënt ceux qui étant pénétrez de ſentimens d'humilité, ſont obligez de parler d'eux-mêmes plus avantageuſement qu'ils ne voudroient. De ſorte qu'on peut dire qu'il n'y a guéres d'endroits de ſaint Paul où ſon humilité paroiſſe davantage que celui où ſa charité l'a obligé de ſe louer, en s'éloignant, comme il le dit lui-même, des régles ordinaires de la ſageſſe.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEXAGESIME.

Cùm turba plurima convenirent, &c. *Luc.* 8. 4. 15.

Le peuple s'aſſemblant en foule, &c.

I.

IL y a comme deux écueils à craindre dans l'explication de cet Evangile. L'un ſeroit de concevoir que la dureté du cœur de l'homme & ſa mauvaiſe diſpoſition puiſſent empêcher Dieu de le convertir, quand il veut exécuter par cette converſion ſon élection éternelle.

L'autre ſeroit de s'imaginer que les hommes ne ſont pas coupables, lorſque la dureté de leur cœur, leur malice, leur négligence, leurs attaches aux épines de ce monde qu'ils laiſſent

croître dans leur ame, empêchent la ſemence de l'Evangile de germer, ou l'étouffent & la font ſécher avant qu'elle porte du fruit. Il faut donc allier ces deux véritez, de la puiſſance abſoluë de Dieu dans la converſion des hommes, & de leur réſiſtance effective & criminelle aux graces de Dieu, non-ſeulement aux extérieures, mais auſſi aux intérieures. Car on ne peut nier que la ſémence reçuë dans les lieux pierreux, ou entre les épines, qui ne laiſſoit pas d'y prendre racine, quoiqu'elle n'y portât point de fruit, ne fût accompagnée de graces intérieures: & l'on en peut dire de même de celle qui fut ſemée ſur le chemin, & qui en fut auſſi-tôt ravie par le démon. Car cela nempêcha pas qu'elle n'effleurât un peu la terre, & qu'elle ne fît une impreſſion ſuperficielle qui fut arrêtée par la dureté des cœurs qui la reçurent; ce qui donna moyen au diable de l'anéantir bientôt dans leur memoire.

II.

On doit même tirer de cet Evangile une concluſion importante, qui

eſt que ce n'eſt pas toûjours la diverſité de la grace conſidérée en elle-même & l'efficace plus grande, de l'une au deſſus de l'autre, qui fait que l'une eſt reçuë, l'autre rejettée; mais que cet effet peut venir uniquement de la différente diſpoſition de ceux qui la reçoivent. Si le cœur eſt plein de paſſions qui l'endurciſſent, ou d'épines qui l'occupent & l'attachent fortement, il rendra ſouvent inutile le même degré de grace qui fructifie dans les ames mieux préparées. Cela paroît clairement renfermé dans la parabole qui attribuë uniquement ou aux pierres ou aux épines l'extinction & l'inutilité de la grace, & non à la diverſité de la grace même. Et c'eſt par le même principe qu'on peut ſuppoſer que les Sidoniens & les Tyriens étant mieux diſpoſez que les Corozaïtes & ceux de Betſaïde, auroient été convertis actuellement par les mêmes graces que ces villes de Judée rendirent inutiles. Tous ceux qui entendront bien la maniére dont la grace agit ſur les cœurs, & qui eſt aſſez marquée dans cette parabole même, ne feront aucune difficulté d'ad-

mettre cette conſéquence.

III.

MAIS ces véritez étant ſuppoſées, il eſt d'une extrême importance de bien comprendre les divers empêchemens que la grace trouve dans les cœurs; parce que Dieu opére ſouvent le ſalut des ames, non en augmentant les graces, mais en leur faiſant remédier à ces obſtacles, & en préparant par divers moyens la terre qui reçoit cette ſemence divine. Il y employe ſouvent les afflictions & les diſgraces, les maladies, les rebuts du monde, la perte des biens, la malice des autres hommes. Souvent certaines paſſions contraires à d'autres déracinent des épines plus dangereuſes par d'autres moins durables & moins fortes. Il y en a en qui le travail, les voyages, la ſéparation des objets des paſſions diminuënt les attaches, & rendent les mauvaiſes inclinations moins agiſſantes : & tous ces divers moyens préparant diverſement les cœurs, les rendent plus ou moins ſuſceptibles de la grace; c'eſt-à-dire, plus ou moins diſpoſez à la recevoir ou à la rejetter. De ſorte qu'on ne ſauroit avoir trop

de ſoin d'affoiblir ſes paſſions, de ne les pas augmenter, & de pratiquer certains moyens qui rendent l'ame plus calme, moins agitée, plus diſpoſée à recevoir la vérité, & moins portée à la rebuter ſans examen. On croit ne faire pas grand mal à ſon ame en liſant des romans ou des comédies, en ſe trouvant dans des lieux de divertiſſement & de jeu, en s'engageant en des parties de plaiſir, en allant au cours & à l'opéra; parce, dit-on, que l'on ne ſent point que cela faſſe d'impreſſion ſur ſoi. Mais on ne conſidére pas que toutes ces choſes dont on ſe remplit l'eſprit, ſeront peut-être la cauſe que la ſemence de la vérité n'y entrera pas, que le diable la ravira plus facilement, & que les pierres & les épines y feront plus de réſiſtance. Une tête pleine des objets dont on ſe remplit dans le monde, eſt peu diſpoſée à écouter & à goûter les véritez de la Religion. Une imagination égarée ne demeure guéres long-tems attachée à ces véritez. On pourroit, dit-on, ſurmonter tous ces obſtacles. On ne nie pas qu'on ne le puiſſe; mais on ne le fait point; & les choſes ar-

rivent toujours en la maniére décrite par JESUS-CHRIST dans ſon Evangile, qui eſt que la parole de Dieu ne fructifie point dans ces ames, à cauſe des obſtacles qu'elle y trouve, & qui ſont marquez dans cet Evangile.

IV.

LE premier obſtacle à la parole de Dieu marqué dans la parabole, c'eſt d'être ſemée ſur des chemins où cette ſemence ne pénétre point, & d'où elle eſt incontinent ôtée par les oiſeaux du ciel, c'eſt-à-dire par les démons: & cet état marque manifeſtement ou la diſſipation de l'ame qui l'empêche de s'apliquer aux véritez néceſſaires à ſon ſalut, ou ſa forte aplication aux objets de ſes paſſions, qui la rend ſourde à la voix de Dieu. Un cœur enivré de bonne fortune, enflé de louanges, rempli d'amuſemens & de folies, ou au-contraire occupé d'affaires pénibles & attachantes dont il eſt vivement touché, n'eſt guéres diſpoſé à recevoir les impreſſions de la parole de Dieu. Elle y entre peu, & s'en efface bien-tôt. L'agitation du monde en confond bien-tôt les idées,

& le démon en détruit bien-tôt les traces. On ne conte pour obſtacles réels à ſa converſion que les crimes, & il y a une infinité d'occupations auſquelles on ne donne point ce nom, qui produiſent le même effet, parce qu'elles détruiſent l'impreſſion de la vérité, qui eſt l'appareil néceſſaire à nos plaies intérieures. Il faut guérir de ces plaies lorſqu'elles ſont mortelles, & par conſéquent tout ce qui empêche cette guériſon, tend directement à faire mourir l'ame.

V.

Le ſecond obſtacle de la ſemence ſont les pierres qui ſe trouvent dans la terre. Ces pierres n'empêchent point la ſemence de lever & de prendre racine; mais ſi-tôt que cette racine les rencontre, n'en pouvant tirer de nourriture, il faut par néceſſité qu'elle ſéche & qu'elle ſoit brulée par l'ardeur du ſoleil. Ces pierres nous répréſentent donc les paſſions fortes, auſquelles l'ame s'eſt volontairement attachée, & qu'elle ne veut pas quiter. Ces paſſions n'empêchent pas la parole de Dieu d'être reçuë dans l'ame, d'y germer & de pouſſer même

quelques vertus qui paroiſſent ſur la ſurface, parce que ces paſſions ne ſont pas contraires à toutes les actions de piété. On peut être exact aux offices de l'Egliſe, faire quelques aumônes, obſerver les lois extérieures, ſans que la piété ſoit commiſe avec les paſſions. On veut bien faire compoſition avec Dieu juſqu'à un certain point. Mais s'il s'agit de négliger pour Dieu quelque grand intérêt, de renoncer à ſa fortune & à ſon établiſſement, de s'expoſer à quelque diſgrace, c'eſt alors que l'on voit quelle eſt l'attache la plus forte. Si c'eſt celle qu'on a pour les paſſions, il faut que la piété céde. On ſe range au nombre de ceux dont la foi n'eſt que pour un tems; parce que ces paſſions font alors abandonner Dieu pour faire ce qui eſt néceſſaire, afin d'être en paix avec le monde.

VI.

Ce qu'il y a de plus terrible, c'eſt qu'il eſt aiſé de voir ſi une terre eſt pierreuſe, & par conſéquent d'y remédier : mais les pierres intérieures des paſſions ne font connoître leur force & leur dureté que quand il n'y

a plus de reméde. Cela veut dire, qu'on ne connoît point le degré de ſes attaches, que lorſqu'il s'agit de les rompre. On les nourrit, on les entretient, on s'y plaît, en ſuppoſant néanmoins que s'il falloit y renoncer pour Dieu, on ne héſiteroit pas. Mais c'eſt qu'on ne connoît quelle eſt la force d'une paſſion & quel effort elle fait ſur l'eſprit, que lorſqu'il s'agit d'y renoncer actuellement. C'eſt que l'on ignore combien ce renoncement effectif eſt plus pénible qu'un renoncement conçu & imaginé. Ainſi le vrai ſecret pour ſurmonter ſes paſſions, c'eſt de les mortifier hors des occaſions, de les domter, de les affoiblir, de ne rien faire qui les puiſſe fortifier. C'eſt de les craindre, & de demander ſouvent à Dieu qu'il nous en délivre. Sans cela il eſt difficile que dans les tentations un peu violentes elles ne faſſent ſécher la piété, & ne nous rendent la parole de Dieu infructueuſe.

VII.

Les épines qui ſont une autre ſorte d'obſtacle qui rend inutile la bonne ſemence, lorqu'elle ſemble prête à

porter du fruit, marquent certaines néceſſitez & certains embaras de la vie du monde, qui, dans un certain degré, peuvent compatir avec la bonne ſemence, qui croiſſent avec elles, & qui n'enferment, ſelon l'apparence, rien de criminel; mais qui occupant fortement l'ame, la détournent tellement de Dieu, qu'enfin elle en devient toute terreſtre, toute ſéculiére, & toute mondaine. Il faut pourvoir des enfans, conſerver ſa famille, ſe maintenir. On ne peut nier qu'il ne faille avoir quelque ſoin de toutes ces choſes: mais il eſt fort difficile de s'y donner, ſans s'y abandonner entiérement. Ces ſoins augmentent; l'ame s'en remplit; les ſemences des vertus qui y avoient pris racine, en ſont étouffées, & la charité refroidie ne ſuffit plus pour les conduire juſqu'à la maturité. On prend le train du monde; on commence à ſuivre ſes maximes & ſes coutumes; on s'en fait une néceſſité, & on ne conçoit plus qu'on puiſſe vivre autrement.

VIII.

Les ſeules diſtractions de la vie du monde ſuffiſent pour étouffer la

ſemence de la parole de Dieu. Car ces ſemences ont beſoin d'être arroſées, d'être cultivées, d'être nourries. Un eſprit diſſipé qui ne ſe nourrit point de la vérité par la lecture & par la priére, en perd peu à peu le goût. Cependant à meſure que ce goût ſpirituel diminuë, les goûts des choſes du monde augmentent. On vient à regarder les véritez chrétiennes comme des idées. Il ſemble qu'on n'ait point d'intérêt à ce qu'on en dit; que ce ne ſoient que des penſées de prédicateurs; que rien ne s'y doive prendre à la lettre. Et l'on s'accoutume par là à l'écouter ſans ſentiment. Ainſi ce qui peut reſter d'amour pour la vérité, eſt tellement foible qu'il ne faut pas prétendre qu'il balance les grans intérêts qui ont jeté de profondes racines dans le cœur, & qui pouſſent des inclinations fortes & agiſſantes qui s'emparent de l'ame & en demeurent maîtreſſes.

IX.

Il faut donc que cette divine ſemence, pour porter du fruit, tombe ſur une terre ſans pierres & ſans épines, c'eſt-à-dire, qu'il faut que Dieu y ait

préparé nos cœurs ; qu'il en ait ôté les paſſions fortes ; & qu'il en ait arraché les épines inutiles & embaraſſantes. Il a divers moyens pour cela. Souvent il ſe ſert de la contrariété des paſſions, pour les détruire les unes par les autres. Souvent il nous force, par les diſgraces, par les injuſtices des hommes, à ſentir vivement le néant & l'inſtabilité des biens du monde. Il nous cauſe quelquefois par divers accidens un tel dégoût de l'injuſtice des hommes, qu'il nous porte à nous en ſéparer entiérement. Il y a des ſemences qui ſervent de préparation à d'autres ſemences, des véritez qui préparent à d'autres véritez, des vertus qui diſpoſent à d'autres vertus. Il y a même des défauts qui affoibliſſent d'autres défauts. Il faut uſer de toute la lumiére & de toute la force que Dieu nous donne pour préparer ainſi la terre de notre cœur, & pour éviter ce qui empêche l'accroiſſement de la ſemence de Dieu. Mais il faut reconnoître en même tems que c'eſt Dieu qui eſt auteur de cette préparation ; qui pour faire profiter ſes paroles dans les ames qu'il

veut favoriſer, en ôte les empêchemens; & qu'ainſi nous ne lui avons pas moins d'obligation de la grace qu'il nous fait en préparant notre cœur à ſa vérité, que des fruits qu'il en fait naître.

X.

JESUS-CHRIST remarque que la bonne terre même ne produit pas également, ſoit parce qu'elle n'eſt pas également bonne, & que cette bonté a divers degrés, ſoit parce qu'il a divers deſſeins ſur les ames, & qu'il veut tirer plus de ſervice des unes que des autres. Il y en a entre ces bonnes terres, qui ne produiſent que trente fois autant qu'on y a ſemé; d'autres ſoixante fois autant; d'autres enfin qui produiſent le centuple. Entre les cœurs animez de la charité il y en a de plus ardens que les autres. Entre ceux qui aiment la vérité, il y en a qui l'aiment plus purement. Entre ceux qui ſont touchez de l'amour du prochain, il y en a de plus tendres & de plus agiſſans que les autres. Voilà ce qui fait cette différence dans les fruits. Mais il faut remarquer que nous devons toujours tendre à la plus

grande abondance, parce qu'elle eſt plus éloignée de la ſtérilité. Dieu ſe contente de la moindre fertilité; mais il ne veut pas que nous nous en contentions, ni que nous nous y bornions, & que nous n'aſpirions à rien davantage. Car c'eſt un précepte & non pas un conſeil de tendre toujours à l'accroiſſement de l'amour, ſoit envers Dieu, ſoit envers le prochain, & par conſéquent d'aſpirer à l'accroiſſement des fruits qui en ſont la marque. C'eſt cette *faim & cette ſoif de la juſtice* qui fait une des béatitudes, & ſans laquelle on ne ſauroit être heureux.

XI.

L'un des principaux fruits que l'on doit tirer de cet Evangile, c'eſt celui de nous humilier profondément devant Dieu. Car non-ſeulement nous pouvons avoir les qualitez de quelques-unes de ces mauvaiſes terres qu'il décrit, mais nous avons en quelque degré toutes celles qui y ſont marquées. Combien de véritez demeurent abſolument inutiles, & ſont enlevées de notre cœur par le démon; parce que nous n'y faiſons point de réflexion, & que nous les laiſſons

échaper par l'application trop grande que nous avons à d'autres choſes ! Combien avons-nous de paſſions ſecrettes qui empêchent le fruit des ſemences mêmes que nous recevons avec joie, & qui les mettent en danger de ſe ſécher! Combien avons-nous de prétenduës néceſſitez qui nous amuſent, nous diſſipent, nous rendent tout charnels & tout ſéculiers dans pluſieurs de nos penſées, de nos occupations & de nos deſſeins. Nous ſavons que nous avons des défauts; mais nous ne ſavons pas en quel degré nous les avons, ni le préjudice qu'ils font dans notre cœur à la ſemence de Dieu. Nous avons toujours ſujet de craindre qu'il n'arrive quelque occaſion où ces défauts nous faſſent périr. Car qui ſe peut aſſurer de n'avoir point dans le cœur quelque pierre, c'eſt-à dire, quelque attache ſecrette à la créature, dont il ne connoiſſe pas la force & la dureté, & qui venant à ſe trouver contraire à quelques-uns de ſes devoirs eſſenciels, l'emportera dans le cœur & le détournera de Dieu ? Qui peut s'aſſurer que la diſſipation qui naît des affai-

res du monde, qu'il croit ne pouvoir abandonner, n'étouffera point entiérement les ſemences de la vérité? Tout cela eſt fort obſcur, & par conſéquent doit tenir l'ame dans une grande humiliation devant Dieu, & dans une priére continuelle, pour obtenir de ſa bonté qu'il détruiſe continuellement en nous ce qui s'oppoſe à ſa vérité.

XII.

MAIS ſi nous ne connoiſſons pas juſqu'à quel point nous participons aux défauts des mauvaiſes terres, nous ignorons encore plus ſi nous ſommes de ces bonnes terres qui rendent trente, ſoixante, & cent fois autant que ce qu'on y a ſemé. Car il n'en faut pas juger par la multitude & l'abondance des bonnes actions extérieures, ni par celle des priéres vocales ou des oraiſons mentales. Il y a des eſprits actifs & remuans qui ne laiſſent pas d'être ſtériles, & à qui l'abondance même de certaines actions extérieures ôte le ſentiment de la ſtérilité de leur ame. Il ne ſuffit pas que le fruit ſoit en quantité, il faut qu'il ſoit bon. Une multitude de mauvaiſes herbes ne fait pas une moiſſon abondante. Il

y a des ames pures qui, ſans multiplier leurs actions, ne laiſſent pas de porter le centuple, parce que ce centuple ſe régle ſur le prix & le mérite des actions, & non ſur le nombre. Une terre qui porte des pierres précieuſes, ou qui contient des mines d'or, eſt de plus grand prix que celles qui ne portent que du grain. Il n'y a donc que Dieu qui puiſſe juger de la fertilité de ces terres; c'eſt-à-dire, qu'en cette vie nous n'en devons point juger, & nous devons toujours craindre de trouver en nous au jugement de Dieu, un grand vuide & une grande ſtérilité de bonnes actions; puiſqu'il eſt certain qu'il n'y aura que celles que la charité aura produites en nous, qui feront partie de notre moiſſon.

SUR L'EPITRE DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

Si linguis hominum loquar & Angelorum, &c. 1. *Cor.* 13. 1. 13.

Quand je parlerois le langage de tous les hommes, & des Anges mêmes, &c.

I.

IL n'y a point dans l'Ecriture de vérité plus terrible, ni plus humiliante que celle qui fait le ſujet de cette Epitre, ſavoir que *qui n'a pas la charité, n'eſt rien.* Elle fait diſparoître aux yeux des hommes tout ce qui ſert de nourriture à leur vanité, & les réduit à ne ſavoir s'ils ne ſont point dans un néant de toute vertu & de tout bien. Qu'un homme ait tous les talens intérieurs & extérieurs, tou-

tes les grandeurs temporelles & ſpirituelles ; qu'il y ajoûte les actions des vertus les plus éclatantes, qu'il attire par là l'admiration des hommes ; qu'il ait ſouffert le martyre ; ou qu'il ſoit prêt de le ſouffrir, qu'il ait donné tout ſon bien aux pauvres, il ne peut prendre confiance en tout cela, parce qu'il peut avec tout cela être un néant de vraies vertus & un abîme de miſéres. Etre tout ou n'être rien dépend d'un fond inconnu & dont nous ne ſaurions avoir une entiére aſſurance, & par conſéquent toute vanité, toute eſtime de nous-mêmes, toute élévation de cœur, toute confiance en nos talens, toute vuë d'eſprit qui nous répréſente à nous-mêmes comme quelque choſe, tout cela ne ſuppoſant point la connoiſſance certaine qu'on a la charité, eſt téméraire, & rempli d'incertitude.

II.

La ſituation naturelle d'une ame chretienne dans ce monde ici eſt donc de ſe regarder comme un néant, non qu'elle ſoit aſſurée de n'être rien ; mais parce qu'elle ne ſait pas ſi elle eſt effectivement quelque choſe. Et cette

ſeule penſée lui doit ſuffire pour rejeter toutes les louanges des hommes. Elle doit voir un néant attaché à toutes les qualitez qui y ſervent de matiére. Quoiqu'on lui diſe, on ne l'aſſure point qu'elle ne ſoit pas dans une privation totale de tout bien réel & ſolide, tant qu'on ne l'aſſure pas qu'elle ait la charité. Or il eſt clair, ſelon l'Apôtre, que toutes ces qualitez ne l'en aſſurent pas, quand elles ſeroient mêmes ſolides & effectives. Que ces qualitez ſoient eſtimables & louables en elles-mêmes comme l'on dit, il ne s'enſuit pas que celui qui les a, ſoit louable & eſtimable. Car il n'eſt pas louable s'il en abuſe, & il en abuſe s'il n'a point de charité. Cette diſpoſition doit donc rendre l'ame inſenſible à tout l'éclat extérieur & à tous les jugemens des hommes. Elle la doit apliquer uniquement à chercher cet unique bien de la charité, non pour ſe repaitre d'une aſſurance inutile, & qui la tire de la vuë de ſon néant qui lui eſt avantageuſe, mais parce que Dieu veut que n'y ayant point d'autre bien ſolide, on faſſe tout ce qu'on peut pour l'avoir. Voilà

la concluſion que ſaint Paul nous oblige de tirer après avoir détruit tous les fondemens de la vanité des hommes.

III.

La deſcription qu'il fait enſuite des nclinations, des qualitez, & des caratéres de la charité, nous jette dans de randes perpléxitez. S'il ſuffiſoit de anquer de quelqu'un de ces caractés, & de faire quelques actions qui aruſſent contraires aux qualitez qu'il écrit, il faudroit conclure que perınne ne l'a. S'il ſuffiſoit auſſi d'avoir ıelques mouvemens & de faire quelıes actions, où l'on en pût remarıer quelques traits, il faudroit conıre que tout le monde l'a. Cepennt l'une & l'autre concluſion ſeroit rtainement téméraire. Les juſtes ns cette vie ayant un double eſprit, lui de Dieu, qui eſt la charité mê, qui a les caractéres que ſaint ul décrit; celui du vieil homme, i eſt la concupiſcence & qui comt par ſes déſirs corrompus ceux de prit : il paroît par néceſſité dans rs actions des marques de ces deux ncipes différens. Car il ne faut pas ire que l'homme ſuive toujours

dans cette guerre les impreſſions de l'Eſprit de Dieu. Il arrive au contraire trés-ſouvent qu'il conſent aux déſirs de la chair ; parce, dit ſaint Auguſtin, que l'eſprit ne la combat point alors, ou qu'il ne la combat point aſſez fortement ; *Spiritu adversùs carnem aut non concupiſcente, aut non fortius concupiſcente.* Il eſt certain d'ailleurs auſſi qu'il y a certaines actions incompatibles avec la charité, comme ce que raporte l'Apôtre ſaint Jean, *d'être riche des biens du monde & de fermer ſes entrailles à ſes fréres* qui en ont béſoin, ce qui lui fait conclure nettement que ceux qui ont cette dureté, *n'ont point en eux la charité & l'amour de Dieu.* Mais excepté certains défauts certainement alliables avec la charité, & d'autres qui ſont certainement inalliables avec elle, il y a dans le reſte une grande obſcurité, & par conſéquent un grand ſujet de ſe tenir devant Dieu dans un profond rabaiſſement. Ce qui peut y donner quelque lumiére, & nous donner ainſi plus ou moins de confiance, c'eſt que cette diſpoſition de charité que décrit ſaint Paul, n'eſt point certainement une diſpoſi-

tion morte & ſtérile: c'eſt une diſpo-ition vive & agiſſante, & qui doit même régner & dominer dans l'ame. On en peut donc juger comme des autres paſſions dominantes qui font que nous apelons les uns ambitieux, es autres avares, les autres volup-ueux. Un ambitieux n'agit pas tou-ours par ambition, ni un avare par varice. Cependant ces paſſions ſe arquent par tant d'actions particu-éres, qu'elles font que perſonne ne éſite à donner à ceux qui en ſont oſſédez, les noms d'avares & d'am-tieux. C'eſt une impreſſion qui re-lit du gros de leur vie & de l'amas : leurs actions particuliéres, quoi-'il y en ait pluſieurs qui ne portent us ce caractére. Il en doit être de ême de la charité, quand elle eſt ritablement dans le cœur. Elle doit rter dans l'eſprit des autres l'im-eſſion de tous ces caractéres que nt Paul lui attribuë, & faire paſſer ux qui l'ont pour des gens patiens debonnaires qui aiment la vérité, i ſont toujours diſpoſez à la rece-ir, qui ſont deſintéreſſez pour eux-mes, & qui cherchent effectivement

le bien des autres. Enfin on peut dire que cette image qu'en fait ſaint Paul, nous répréſente l'impreſſion que la charité forme dans l'eſprit des autres, & que cette impreſſion eſt un réjalliſſement du gros de la vie & des actions de ceux qui ont effectivement la charité dans le cœur. Je laiſſe à juger combien il y a peu de perſonnes dont la vie forme cette impreſſion.

IV.

L'Apôtre, en marquant certains dons qui ne s'étendent pas au delà de cette vie, & d'autres qui nous ſuivent juſques dans l'autre, nous donne lieu de conſidérer la vie que nous paſſons en ce monde ici, comme un voyage qui nous méne à un pays étranger où nous devons demeurer pour toujours, & pour lequel nous devons faire proviſion de ce qui nous y peut être utile.

Tous les hommes ſont des voyageurs; ils vont tous en ce pays étranger, ils y vont indiſpenſablement, néceſſairement, inceſſamment. Ils y arriveront tous, non pour y faire une demeure paſſagére, & revenir enſuite, mais pour y demeurer éternelle-

ment & ſans retour. Quel eſt donc le devoir & l'intérêt de ces voyageurs, ſinon d'employer tous leurs ſoins à ſe préparer à ce voyage ſi important, & à faire proviſion de ce qui leur ſera néceſſaire en ce pays-là ? On n'y vit que de ce qu'on y porte ; & qui n'y porte rien, y demeure dans une effroyable pauvreté, & dans une faim & une indigence éternelle de toutes choſes. Cependant les hommes ſont ſi inſenſez, qu'ils ne s'occupent que des proviſions qui ſe conſument pendant le voyage, ſans rien reſerver pour ce lieu où ils doivent faire une demeure éternelle. Quel ſoin ne prennent-ils point pour ſe procurer des biens & des honneurs pour cette vie & à eux & à leur famille ? Il ſemble qu'ils n'en auront jamais aſſez. Mais quelles proviſions font-ils pour le terme où ils tendent néceſſairement ? Hélas on ne voit rien dans ce qu'ils amaſſent, qui ſoit propre en ce pays-là ! Tout eſt pour ce monde. Ainſi ils arrivent à l'autre nûs, miſérables, affamez, pour demeurer éternellement dans l'état où ils y ſont entrez.

V.

Il y en a qui ſemblent faire des proviſions pour cette autre vie, & amaſſer des tréſors qui leur y pourront ſervir. Ils font quantité d'œuvres qui paroiſſent bonnes. Ils prêchent, ils inſtruiſent, ils amaſſent des connoiſſances de quantité de véritez qui regardent les choſes de Dieu. Il ſemble que ce ſoient de grans marchands qui aient un extrême déſir de faire fortune en l'autre monde, mais ils ſe trompent miſérablement dans le chois de ce qu'ils amaſſent. Ils ſe chargent de marchandiſes de contrebande, de monnoies qui n'ont point de cours en ce pays-là, de choſes inutiles que l'on ne permet point d'y faire paſſer; parce qu'ils ont dans toutes leurs œuvres, un deſir ſecret de s'avancer dans le monde & d'établir leur réputation. C'eſt qu'ils ne comprennent pas aſſez qu'il n'y a qu'une marchandiſe qui ſoit bonne pour l'autre monde; & c'eſt celle que l'Apôtre nous marque quand il nous dit: *la charité ne finira jamais.* Il n'y a que la charité & ce qui a pour principe la charité, qui ſoit reçu en l'autre vie, & qui y ait cours.

Quand on en a fait proviſion, on eſt riche pour jamais. On achette avec elle toutes ſortes de biens ſans la perdre & ſans la diminuer. Elle ſuffit pour toutes ſortes de beſoins, ou plutôt elle fait qu'on n'a jamais de béſoins, & que l'on poſſéde en abondance toutes ſortes de biens : *Charitas nunquam excidit.*

VI.

Heureux ceux qui auront fait proviſion de cette marchandiſe vivante & éternelle, qui ne périt point ! Mais malheureux ceux qui n'auront amaſſé que de ces œuvres éclatantes par la ſurface, qui n'ont pour principe que des motifs d'intérêts, de vanité, de paſſion. Quand leurs magaſins ſeront déployez à la mort, quand leurs œuvres ſeront peſées au poids du ſanctuaire, elles ſeront toutes rebutées par le défaut du principe qui les a produites. Car enfin Dieu qui n'eſt que charité, eſt incapable d'approuver autre choſe que la charité. Craignons cette pauvreté qui naît du chois des proviſions, autant que la pauvreté de ceux qui n'en font aucune. Et en effet c'eſt preſque la mê-

me choſe : car ceux qui agiſſent par des motifs humains dans leurs bonnes-œuvres, peuvent avoir l'éternité dans l'eſprit, mais ils ne l'ont point dans le cœur. Il y a toujours en eux quelque déſir ſecret de quelque bien temporel dont ils déſirent jouïr : mais il n'y a que la charité qui cherche purement le royaume de Dieu & ſa juſtice : *Caritas ſola vult bonum.*

VII.

Quand j'étois enfant, je parlois comme un enfant. V. 11.

SAINT PAUL pour nous faire comprendre combien les connoiſſances que nous avons de Dieu & des choſes de Dieu dans cette vie, ſont différentes de celles que nous en aurons dans l'autre, compare les prémiéres aux foibles connoiſſances d'un enfant, & les autres aux lumiéres d'un homme parfait. La comparaiſon eſt forte : mais l'on peut dire que la diſproportion de l'autre vie à celle-ci eſt telle que l'Apôtre n'en répréſente encore qu'une petite partie. Pour ſuivre l'idée qu'il nous fournit, nous en devons conclure que les Anges &

les Saints en voyant agir les hommes, même les plus ſenſez & les plus raiſonnables, ne les regardent que comme des enfans. En effet toutes leurs penſées des hommes ſont des penſées d'enfans, & toute leur conduite n'eſt qu'une conduite d'enfans. Les plus grandes choſes leur paroiſſent petites & les touchent peu, les petites leur paroiſſent grandes & les touchent beaucoup. Ils voltigent de penſée en penſée, parce qu'ils ne pénétrent rien à fond. Ils ne connoiſſent des choſes que de légéres ſurfaces, & n'approfondiſſent rien. Ils ne ſavent ni s'affliger, ni ſe réjoüir, ni craindre, ni ſe raſſurer. Ils tremblent pour des choſes de néant, & ils ſont inſenſibles aux plus grands périls. Ils n'ont aucun ſentiment quand ils perdent ce qu'ils ont de plus précieux; & ils s'abatent quand on ne leur ôte que ce qui leur eſt inutile, ou même ce qui leur nuit. Ils marchent au hazard & ſans lumiére dans le chemin de la vie; & ſi Dieu ne prenoit ſoin de les empêcher de ſe jetter dans des précipices, ils s'y jetteroient à tout moment. Toutes les connoiſſances qu'ils

ont de l'autre vie, & des choſes éternelles, ſont ſombres, vacilantes, ſuperficielles, & infiniment éloignées de leur réalité : & quoique Dieu communique ſa lumiére aux Saints durant le tems de cet exil en divers degrez, les uns plus clairs & plus élevez que les autres ; néanmoins la plus grande clarté des connoiſſances de cette vie n'eſt encore qu'une nuit obſcure en comparaiſon du jour de l'éternité.

VIII.

VOILA l'état de tous les hommes, mêmes des plus éclairez. Cependant, ce qui eſt étrange ; c'eſt que ce ſont ces connoiſſances ſi imparfaites, ſi petites, ſi obſcures, qui ſont l'objet de leur vanité. La connoiſſance claire que les Bienheureux ont des choſes divines, en eſt incapable, parce qu'elle eſt toujours jointe avec une connoiſſance égale du néant de la creature. Mais la grande miſére des hommes dans cette vie eſt que ce qu'ils connoiſſent le moins, eſt leur foibleſſe & leur ignorance. C'eſt ce qui les rend capables de s'élever de leurs connoiſſances, quelque étroites & quelque obſcures qu'elles ſoient. Ce ſont des

pauvres & des miſérables enflez de l'opinion de leurs richeſſes, & des malades languiſſans pleins de confiance dans leurs forces. Car toute leur vanité a ſa ſource dans une double ignorance ; ignorance de l'imperfection des connoiſſances humaines qu'ils eſtiment, & pour leſquelles ils s'eſtiment : ignorance des vraies lumiéres & des vraies connoiſſances, qui ſont celles que nous aurons en l'autre vie. Si nous ne les avons pas en celle-ci, nous pouvons connoître au moins combien elles ſurpaſſent celles que nous y avons. Nous pouvons y aſpirer par nos déſirs : nous pouvons dire avec ſaint Bernard : » O vérité, la patrie « des exilez, & la fin de leur exil, je « vous voi de loin : mais je ne ſaurois « entrer en vous, étant retenu par ma « chair, & n'étant pas digne d'être ad- « mis en vous par le poids de mes pé- « chez! *O veritas, exulum patria, exilii finis, video te: ſed intrare non poſſum, carne retentus, ſed nec dignus admitti peccatis gravis!* Si nous étions bien pleins de ces ſentimens, nous ne ſerions pas ſi faciles à nous élever pour les foibles lumiéres que nous pouvons avoir en

cette vie, ſoit ſur les choſes divines, ſoit ſur toutes les autres choſes du monde.

IX.

Il est vrai que ces foibles connoiſſances peuvent être des dons de Dieu, & des rayons de la lumiére éternelle; qu'elles nous ſont données pour nous conduire dans cette vie, & qu'en cette qualité bien loin d'être mépriſables, elles ſont dignes d'être recherchées avec ſoin, & doivent être l'objet de notre reconnoiſſance, quand Dieu nous en fait part. Mais il y a bien de la différence entre regarder ces dons & ces lumiéres de Dieu comme des guides de notre chemin, qui ſervent à nous découvrir où nous devons mettre nos piez, afin de parvenir aux lumiéres de l'autre vie, & de les regarder en elles-mêmes & ſans ce raport, en s'élevant de leur excellence. Les regarder de cette maniére, c'eſt les corrompre & les détruire. Elles ne nous ſont pas données pour nous y arêter: mais pour nous conduire plus loin. Elles ne ſont pas notre fin, mais des moyens pour y arriver. Elles ne doivent point borner nos déſirs: mais

nous montrer où ils doivent tendre. C'eſt ce que l'Apôtre nous aprend par cette epitre, en nous faiſant voir que toutes les lumiéres que nous pouvons avoir en ce monde, doivent être anéanties; qu'ainſi nous devons aſpirer à un autre jour & à une autre lumiére, qui eſt celle de l'éternité : *Car ce que nous avons maintenant de ſcience & de prophétie*, dit-il ; *eſt trés-imparfait, mais lorſque nous ſerons dans l'état parfait, tout ce qui eſt imparfait, ſera aboli.*

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGESIME.

Assumsit Jesus duodecim, & ait illis, &c. *Luc.* 18. 31. 43.

Jesus *prenant à part les douze* Apôtres, *leur dit ; Enfin nous nous en allons à Jérusalem, &c.*

I.

L'Eglise qui connoît les déréglemens étranges qui régnent en ce tems ici parmi plusieurs de ses enfans, & qui a dessein d'y opposer toutes les barriéres dont elle se peut aviser, a jugé que c'en étoit une fort convenable que de leur proposer l'Evangile où Jesus-Christ allant à Jérusalem avertit ses disciples de sa mort prochaine, & de tous les outrages qu'il devoit souffrir. Elle a su-

poſé, avec raiſon, qu'il y en auroit qui ſeroient détournez de ſe laiſſer aller aux emportemens des autres par l'idée qu'elle leur préſente de la mort de JESUS-CHRIST, & de la vie qu'il a ménée dans la vuë de cette mort. Car il paroît par cet Evangile qu'il avoit toujours cet objet devant les yeux; qu'il marchoit dans la vuë de ſa mort; & que ç'a été ſa diſpoſition perpétuelle durant ſa vie. Les autres hommes s'aveuglent facilement dans la penſée de leur mort: & comme ils ne la voyent préciſément en aucun tems, ils font en ſorte que cette penſée vague qu'ils doivent un jour mourir, ne les touche point. Mais JESUS-CHRIST n'en pouvoit pas faire de même. Il voyoit préciſément le tems & toutes les circonſtances de ſa mort; & le déſir qu'il avoit d'accomplir cet ordre de ſon Pére, l'y tenoit continuellement apliqué. N'eſt-il pas juſte de conclure que rien ne peut-être plus honteux à des Chretiens que de s'occuper des folies du monde, eux dont la profeſſion eſt d'imiter un chef qui a toujours eu la mort, la croix, & les ſouffrances dans l'eſprit & dans le

cœur ? La vie chretienne c'eſt d'avoir *par la foi* JESUS-CHRIST *habitant dans le cœur*, dit ſaint Paul. Or on ne l'y ſauroit avoir qu'en y ayant ſa croix & ſes ſouffrances ; & l'on ne ſauroit y avoir ſa croix & ſes ſouffrances, & s'occuper en même tems des extravagances de ce tems-ici. Il faut oublier JESUS-CHRIST pour y prendre plaiſir : & il n'y a qu'à ſe ſouvenir comme il faut de JESUS-CHRIST mourant pour en concevoir de l'horreur.

II.

L'EGLISE ſuppoſe encore que la conſidération de la mort de JESUS-CHRIST & de ſa vie crucifiée pourra porter les Chretiens à la penſée de leur propre mort. Car ſi JESUS-CHRIST y étoit condanné par l'ordre de ſon Pére pour les crimes des hommes, les hommes y ſont condannez par ſa juſtice pour leurs propres crimes. Il eſt vrai qu'ils n'en ſavent pas le tems ; mais ils en ſavent l'arrêt ; & cet arrêt ſe peut exécuter en tout tems. Il n'y en a point où ils n'en ſoient menacez, & où ils ſoient aſſurez qu'il ne ſera pas exécuté. Il leur

eſt d'ailleurs ſi important de mourir comme il faut, que pour peu de raiſon qu'ils ayent, ils doivent conclure qu'ils n'ont pas trop de tems pour ſe préparer & pour ſe diſpoſer à ſacrifier leur vie à Dieu, comme JESUS-CHRIST lui a ſacrifié la ſienne; qu'ils doivent donc vivre comme il a vécu, & avoir continuellement leur propre mort dans l'eſprit, comme JESUS-CHRIST y a eu la ſienne.

III.

UN Chretien ne doit point ſéparer la penſée & le ſouvenir de ces deux objets de la mort de JESUS-CHRIST & de la ſienne: & l'on peut dire qu'il doit marcher à la lumiére de l'un & de l'autre. La mort de JESUS-CHRIST lui fait voir la néceſſité qu'il a de mourir lui-même, & de ſacrifier ſa vie à Dieu: & l'indignité qu'il trouve dans ſa vie pour être ſacrifiée à Dieu l'oblige à s'unir à la mort de JESUS-CHRIST qui peut ſeule faire recevoir la ſienne. Toute ſa vie ne doit être qu'une oblation continuelle de cette double mort, & il la doit principalement pratiquer en aſſiſtant & coopérant au ſacrifice de l'autel; afin d'obtenir de Dieu

la grace de la pratiquer au dernier moment de ſa vie, lorſqu'il l'obligera de la lui ſacrifier effectivement. C'eſt la penſée dont nous devons être occupez toutes les fois que nous offrons JESUS-CHRIST avec les prêtres; & ſi nous le faiſions comme il faut, il ne ſeroit pas poſſible que nous alliaſſions avec ces penſées celles des folies & des divertiſſemens du monde, & nous ne pourrions avoir que de l'horreur pour tous les déréglemens de ce tems, qui peuvent ainſi ſervir de preuve que parmi les Chretiens, il y en a bien qui n'en ont que le nom.

IV.

ON doit ajoûter que les Chretiens ne doivent pas ſeulement s'occuper de la mort de JESUS-CHRIST, ni de celle qu'ils doivent ſouffrir un jour, mais qu'ils doivent ſe croire obligez à une mort préſente & continuelle. Car la mort à laquelle ils ſont condannez n'eſt pas ſeulement la mort de leur corps, mais la privation de toutes les choſes du monde. Il faut que l'homme meure à toutes les créatures; parce qu'il eſt condanné à les perdre

toutes. Cette mort ſpirituelle doit néceſſairement précéder celle de leur corps. Car c'eſt une trop grande affaire que d'avoir tout à la fois à mourir à la vie du corps & à l'affection de toutes les créatures. Il faut donc que l'ame, pour éviter ce danger, répande cette mort ſur tous les tems de ſa vie, & qu'elle s'accoutume à mourir à tout & à ſe priver de tout; afin de n'avoir qu'à achever ſon ſacrifice en mourant à la vie du corps. Il faut qu'elle ſacrifie chaque jour tantôt une choſe & tantôt une autre: & ſi elle entre bien dans ces penſées de mortification & de mort, on ne ſera pas en peine de la faire renoncer aux vains divertiſſemens de ce tems ici, puiſqu'elle ſe croira obligée de mourir & de renoncer aux plus légitimes, & qu'elle regardera comme un grand bien cette diſpoſition continuelle de mourir à tout.

V.

Il eſt vrai que cette philoſophie de mort eſt entenduë de peu de perſonnes. Les Apôtres dans l'état imparfait où ils étoient encore, *ne comprirent rien* à ce que Jesus-Christ

leur annonçoit de la ſienne : & la plu-part des Chretiens ne ſongent de même qu'à vivre, & banniſſent, tant qu'ils peuvent, de leur eſprit, l'idée de cette double mort. C'eſt qu'ils ne comprennent pas non plus que les Apôtres, la néceſſité de cette mort corporelle & ſpirituelle. Ils ſont aveugles à cet égard ; & c'eſt peut-être, par cette raiſon que l'Egliſe enſuite de ce qui eſt dit de la mort de JESUS-CHRIST, nous propoſe encore le miracle que JESUS-CHRIST fit en la perſonne d'un aveugle de Jérico ; afin de porter ſes enfans qui ſont aveuglez par l'amour du monde, à deſirer de recouvrer la vuë de l'ame avec la même ardeur que cet aveugle deſira de recouvrer la vuë du corps. Il eſt l'image des mauvais Chretiens par ſon aveuglement. Mais il ne l'eſt pas par le deſir qu'il avoit d'en ſortir. Il eſt au contraire par là leur modelle, & il leur montre ce qu'ils devroient faire. L'Egliſe emploie donc le recit qui eſt fait dans l'Evangile de la guériſon de cet aveugle, pour marquer aux Chretiens que s'ils ſont ſi malhureux que d'être privez de la vuë ſpirituelle,

comme cet aveugle l'étoit de la corporelle, ils doivent imiter ſon empreſſement à la recouvrer, & dire, comme lui, à JESUS-CHRIST : JESUS *fils de David, ayez pitié de moi*; afin d'obtenir par là que JESUS-CHRIST jette les yeux ſur eux, & qu'il leur diſe, comme il fit à cet homme : *Voyez ; votre foi vous a ſauvez.*

VI.

LES troupes qui ſuivoient JESUS-CHRIST, s'oppoſérent à cet aveugle, & le voulurent faire taire ; parce que ſes cris les importunoient : mais il n'en cria que plus haut. Les gens du monde de même ne manquent guéres de s'oppoſer à ceux qui veulent ſe convertir, & qui ſe conſidérant comme aveugles tâchent d'obtenir de Dieu qu'il les éclaire. Tout cela les importune. Ils ne veulent pas que d'autres changent de vie ; parce qu'ils n'en veulent pas changer eux-mêmes. Ils craignent de s'y croire obligez ; & ainſi ils vont au devant de cette penſée, en détruiſant, autant qu'ils peuvent, dans les autres, ces mouvemens de converſion. L'unique reméde eſt de ſe mettre au deſſus de leurs jugemens &

de leurs diſcours, & de ne s'en adreſſer à JESUS-CHRIST qu'avec plus d'inſtance. C'eſt à quoi la contradiction des hommes nous doit porter. Il faut qu'elle nous faſſe faire de nouveaux efforts, afin de ſurmonter cet obſtacle; & c'eſt le ſeul moyen d'être entendu & exaucé de JESUS-CHRIST. Cette perſévérance fait taire le monde, & il eſt contraint de louer dans la ſuite ce qu'il deſaprouvoit au commencement, comme ceux qui virent que cet aveugle avoit recouvré la vuë, le louérent ſans doute de n'avoir point ceſſé de crier.

VII.

L'EGLISE deſire cette même guériſon à ſes enfans aveuglez; & en attendant qu'ils crient pour eux-mêmes, elle commence à crier pour eux en diſant à Dieu: *Seigneur, faites que je voie.* Faites connoître à mes enfans, Seigneur, la folie de ces plaiſirs qui les tranſportent. Faites leur connoître combien les objets qui les occupent, ſont indignes de leur état. Faites leur voir les démons qui ſe moquent d'eux en les engageant dans ces excês & dans ces déréglemens. Décou-

vrez leur les précipices & les abîmes où ils ſont pouſſez; la mort qui les preſſe; l'enfer qui s'ouvre pour les engloutir: DILATAVIT *infernus animam ſuam, & aperuit abſque ullo termino.* Iſa. 5. 14.

Ouvrez leurs yeux pour reconnoître que ces compagnies déréglées où ils croient trouver leur bonheur, ſont des compagnies d'aveugles & d'inſenſez qui ſe tiennent par la main pour s'abîmer tous enſemble dans l'enfer. Qu'ils connoiſſent, Seigneur, leur état & leur miſére, & qu'ils tâchent d'en ſortir en recourant à vous qui êtes l'unique lumiére qui peut éclairer les aveugles ſpirituels, en leur découvrant où ils ſont, & ce qui ſe paſſe au tour d'eux. Voilà ce que l'Egliſe ſouhaite pour ſes enfans: & ſes ſouhaits ſont ſouvent exaucez par la guériſon de quelques-uns de ces aveugles volontaires, comme les deſirs de cet aveugle le furent par JESUS-CHRIST.

VIII.

MAIS ces déſirs de l'Egliſe ne ſont exaucez qu'en tant qu'ils obtiennent pour ces aveugles la connoiſſance de

leur aveuglement, & le désir d'en sortir. Quiconque étant aveugle, ne le connoît point, est incapable d'être guéri. C'est ce que JESUS-CHRIST disoit aux Pharisiens par ces paroles : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché : mais maintenant vous dites que vous voyez, &* c'est cela même qui fait que *votre péché demeure* toujours en vous. Si vous étiez aveugles, c'est-à-dire, si vous reconnoissiez votre aveuglement, votre péché ne subsisteroit pas : mais il subsiste, parce que vous croyez voir clair. La prémiére lumiére que Dieu donne à une ame pour la ramener à lui, est celle qui la convainc de son aveuglement & de sa misére, & qui lui fait désirer d'en sortir: & c'est ce qui est marqué dans cet Evangile ici par cette demande que JESUS-CHRIST fit à cet aveugle : *Que voulez-vous que je vous fasse?* & par la réponse de l'aveugle : *Seigneur, faites que je voye :* DOMINE, *ut videam.*

Il connoissoit donc son aveuglement, & il désiroit sincérement d'en sortir ; c'est ce qui manque à la plupart de ceux qui veulent passer pour pénitens.

pénitens. Ils n'ont point une vraie connoiſſance de l'effroyable état où l'ame eſt réduite par le péché. Ils ne le regardent pas comme l'extrémité de la miſére. Ils ne connoiſſent point ce qu'ils doivent à Dieu, & ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes. Ils ne veulent pas même qu'on les éclaire ſur beaucoup de choſes qu'ils ne veulent point faire : & ils réſiſtent aux lumiéres qu'on leur voudroit donner. En un mot, ils ſont aveugles, & déſirent peu d'être éclairez. Ainſi ils ne diſent point à JESUS-CHRIST du fond du cœur avec cet aveugle : *Domine ut videam.* C'eſt la raiſon pour laquelle il y a ſi peu de pénitens qui obtiennent d'être delivrez de leur aveuglement, quoi-que JESUS-CHRIST ſoit plus diſpoſé à les en guérir s'ils le déſiroient comme il faut, qu'à guérir, comme il fit, cet aveugle de l'aveuglement du corps.

IX.

JESUS-CHRIST attribuë la guériſon de cet aveugle à ſa foi : *Fides tua te ſalvum fecit.* Ce n'eſt pas qu'outre la foi il n'eût encore beſoin d'une opération miraculeuſe qui lui re-

donnât la vuë : mais le principal des miracles de JESUS-CHRIST étoit toujours le don de la foi qu'il faiſoit intérieurement à ceux qu'il devoit guérir, & par lequel il leur faiſoit mériter d'obtenir la guériſon extérieure. Tout étoit fait en quelque ſorte pour eux quand ils étoient parvenus à ce degré de foi. Ainſi c'étoit à quoi ils devoient principalement tendre. On ne voit que trop de malades ſpirituels qui s'empreſſent d'être guéris par l'abſolution des Prêtres : mais ils ne penſent pas aſſez que comme l'effet de l'abſolution eſt certain, en ſupoſant & une vraie foi & une vraie converſion dans les pénitens, auſſi n'a-t-on pas droit de l'attendre à-moins que le miniſtre de JESUS-CHRIST ne puiſſe dire : *Votre foi vous a ſauvé :* FIDES *tua te ſalvum te fecit* ; non pour attribuer aux diſpoſitions du pénitent l'effet de l'abſolution, mais pour marquer ſeulement la néceſſité de ces diſpoſitions, & la certitude de l'effet de la guériſon, ſupoſé que ces diſpoſitions s'y trouvent. Ce doit donc être le principal objet & le principal ſoin des vérita-

bles pénitens. C'eſt à quoi ils doivent travailler qu'à ſe mettre en état qu'on leur puiſſe dire : *Fides tua te ſalvum fecit :* & ſi l'on différe de les abſoudre pour les y mieux diſpoſer, ce retardement leur eſt ſalutaire & avance leur guériſon effective : parce qu'il avance ce qui l'obtient, & ſans quoi on ne la peut obtenir, qui eſt la véritable converſion.

Fin du Tome cinquiéme.

BIBLIOTECA N.le
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Extrait du Privilege du Roi.

PAR grace & Privilége du Roy donné à Paris le trentiéme jour d'Avril l'an de grace 1687. ſigné, Par le Roy en ſon Conſeil, REVOL, & ſcellé, il eſt permis au ſieur *** de faire imprimer, vendre & debiter, en un ou pluſieurs Volumes, un livre de ſa compoſition, intitulé *Continuation des Eſſais de Morale ſur les Myſtéres, & ſur les Epitres & Evangiles de toute l'Année*, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir, durant le temps & eſpace de dix années, à compter du jour & datte que chacun deſdits Volumes ſera imprimé pour la premiére fois en vertu du preſent Privilége, avec défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, ou autres de le contrefaire en tout ou en partie ſous quelque prétexte que ce ſoit, à peine de trois mille livres d'amende, de confiſcation des exemplaires, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long dans leſdites Lettres.

Ledit ſieur *** a cédé le préſent Privilége à Guillaume Deſprez & à Elie Joſſet, Marchands Libraires, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires le 3. Juin 1687. Signé COIGNARD, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiére fois en vertu du preſent Privilége le 25. Octobre 1687.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google